

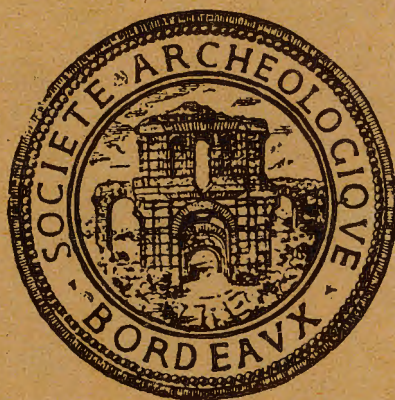
BULLETIN ET MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE BORDEAUX

Reconnue d'utilité publique par décret du 11 Mars 1915

*Publiés avec le concours de la Municipalité de Bordeaux
et du Conseil Général de la Gironde*

Tome LXXII

Années 1979-1981



BORDEAUX
BISCAYE CONSEIL
22, rue du Peugue
1982

BULLETIN ET MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE BORDEAUX

Reconnue d'utilité publique par décret du 11 Mars 1915

*Publiés avec le concours de la Municipalité de Bordeaux
et du Conseil Général de la Gironde*

Tome LXXII

Années 1979-1981



BORDEAUX
BISCAYE CONSEIL
22, rue du Peugue
1982

- CENTRE -
21968
INVENTAIRE
PIERRE PARIS
BORDEAUX III

C PER/235

SOCIÉTÉ
ARCHÉOLOGIQUE
DE BORDEAUX

ACTIVITÉS ET MANIFESTATIONS
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX
EN 1979, 1980, 1981

COURS PUBLIC D'ARCHÉOLOGIE

1979 (XVII^e année)

LA GRÈCE HELLÉNISTIQUE

- 7 février : M. Pierre Debord, professeur d'histoire grecque à l'Université de Bordeaux III, *La décadence hellénistique*.
- 14 février : M^{lle} Jost, maître-assistant d'archéologie à l'Université de Bordeaux III, *L'urbanisme dans le monde hellénistique*.
- 21 février : M^{me} Nony, agrégée de l'Université, *La maison hellénistique*.
- 7 mars : M. Jean Marcadé, professeur d'archéologie classique à l'Université de Bordeaux III, *La sculpture hellénistique*.
- 14 mars : M. Rouillard, attaché de recherches au C.N.R.S., *La céramique hellénistique*.
- 21 mars : M. Bénusiglio, ancien Président de la Société Archéologique, *La monnaie hellénistique*.
- 28 mars : M. Rolley, professeur de grec à l'Université de Dijon, *Les arts mineurs à l'époque hellénistique*.

1980 (XVIII^e année)

LA CIVILISATION ROMAINE, UNE CIVILISATION DE L'EAU

- 23 janvier : M. Robert Étienne, professeur à l'université de Bordeaux III, *Introduction*.
M. Debord, professeur à l'Université de Bordeaux III, *Le legs hellénistique*.
- 30 janvier : M. L. Maurin, professeur à l'Université de Bordeaux III, *Les aqueducs du monde romain*.

- 6 février : M. Paillet, architecte D.P.L.G., directeur du bureau d'architecture antique C.N.R.S. de Pau, *Les problèmes techniques des aqueducs ; l'exemple de Cherchell*.
- 14 février : M. Balland, professeur à l'Université de Bordeaux III, *Nymphées et fontaines monumentales*.
- 20 février : M. Bost, maître-assistant à l'Université de Bordeaux III, *L'eau dans les maisons et les villas*.
- 27 février : M. Robert Étienne, professeur à l'Université de Bordeaux III, *Les thermes, le schéma campanien*.
- 5 mars : M. Robert Étienne, professeur à l'Université de Bordeaux III, *Les thermes, le schéma impérial. Conclusion*.

1981 (XIX^e année)

L'EAU DANS LA CIVILISATION OCCIDENTALE
AU MOYEN ÂGE ET A L'ÉPOQUE MODERNE

- 7 janvier : M^{me} Notz, maître-assistant à l'Université de Bordeaux III, *Le symbole de la fontaine dans la littérature médiévale*.
- 14 janvier : M. Roudié, professeur à l'Université de Bordeaux III, *Fontaines et nymphées de la Renaissance en Italie*.
- 21 janvier : M. Roudié, professeur à l'Université de Bordeaux III, *Fontaines et nymphées de la Renaissance en France*.
- 28 janvier : M^{lle} Legrand, maître-assistant à l'Université de Bordeaux III, *Les fontaines de Rome*.
- 4 février : M^{lle} Legrand, maître-assistant à l'Université de Bordeaux III, *L'eau dans les jardins à la française*.
- 11 février : M. Cousté, maître-assistant à l'Université de Bordeaux III, *Le problème de l'eau à Bordeaux*.
- 18 février : M. Cousté, maître-assistant à l'Université de Bordeaux III, *Les fontaines de Bordeaux*.

EXCURSIONS

1979

- 25 mars : Dans l'Entre-Deux-Mers : Sauveterre-de-Guyenne, Blasimon, Monségur, Castelmoron-d'Albret, Saint-Ferme, Pellegrue.
- 29 avril : Région de Duras et de Guilleragues : Duras, Château de Guilleragues, Lapujade, Mongauzy.
- 27 mai : Du Marmandais à l'Armagnac : Meilhan-sur-Garonne, Marcellus, Vianne, Larressingle, Nérac, Le Sendat.
- 14 octobre : En Langonnais et Réolais : Langon, Roquetaillade, Sauternes, Préchac, Villandraut, Fontet, Loubens, Bagas.

1980

- 4 mai : A travers la Grande Lande : Commensacq, Arengosse, Arjuzanx, Légnacq, Mimizan.
- 18 mai : En Bergeracois : Monbazillac, Cause-de-Clérans, Sainte-Colombe, Saint-Avit-Sénieur, Beaumont-en-Périgord, Issigeac.

- 19 octobre : Dans la vallée de la Garonne ; le XVIII^e siècle et le Néo-classicisme : Tabanac, Barsac, Preignac, Portets, Cérons, Saint-Morillon, La Brède.

1981

- 28 mars : Sadirac : A la recherche des fours de potier des XVII^e et XVIII^e siècles.
- 31 mai : Vallée de l'Avance, entre Marmande et Casteljaloux.
- 11 octobre : Dans le Libournais : Château de Malengin, Saint-Georges-de-Montagne, Lussac, Abbaye de Faize, Château Beauregard à Pomerol.

VISITES COMMENTÉES

1979

- Visite de l'exposition de préhistoire au Musée d'Aquitaine.

1980

- Visite de l'exposition Victor Louis à la Bibliothèque Municipale.
- Visite de l'exposition des faïenciers bordelais aux Archives Municipales.

1981

- Visite de l'exposition « Autour des imagiers de la fin du Moyen Age » au Musée d'Aquitaine.
- Visite de l'exposition « Mosaïques d'Aquitaine » au Musée d'Aquitaine.

PUBLICATIONS

1980

- Bulletin et mémoires de la Société*, tome LXXI.

1981

- Bulletin et mémoires de la Société*, tome LXIX (centenaire de la Société).

DONS

1979

- M^{me} Vieillard-Troiekouff : Un ouvrage sur les fouilles de la basilique funéraire d'Andernos.
- M. Santrot : Plusieurs ouvrages sur la céramique gallo-romaine et la poterie.
- Docteur Lasserre : Une palette d'essais de couleurs sur grès de René Buthaud.

1980

M. Lasjullarias : Cahier de photographies de l'exposition des œuvres de Vieillard, organisée par le D^r Lasserre aux Archives Municipales.

M. Raoul Cousté : Plusieurs tirages à part.

1981

M. Valette : *Documents notariaux pour servir à l'étude de l'histoire du Réolais à la veille de la Révolution* et *Documents girondins pour servir à l'étude de Mimizan au XVIII^e siècle*.

VOEUX

1980

Pour la sauvegarde du Magasin de vivres de la Marine à Bacalan.

1981

Pour la sauvegarde du phare de Cordouan.

DISTINCTIONS HONORIFIQUES

1980

M^{me} Molas, officier des Palmes académiques.

1981

Docteur Debruge, officier du Mérite national.

Docteur Lasserre, officier du Mérite national.

MEMBRES DÉCÉDÉS

1979

M. Cabarrot, M^{lle} Pouquet, M. Balsse, M. de Léotard.

1980

Professeur Pariset, Docteur Traissac, Docteur Saric, M. Coulon, M. Fargeaudoux.

1981

M^{lle} Roux, M^{me} Barradat, M. Ferrier.

COMPTES RENDUS DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

SÉANCE DU 14 JANVIER 1979

Présidence du D^r LACOSTE-LAGRANGE, président

Le président remercie le Consul du Portugal d'honorer de sa présence cette réunion.

COMMUNICATION. — M. MIALHE, président de l'association France-Portugal, présente cinq sites romains au Portugal. M. Mialhe fait une introduction historique avant de projeter et commenter des photographies du site de Conimbriga dont les fouilles ont été dirigées par le professeur Robert Étienne de Bordeaux.

SÉANCE DU 10 FÉVRIER 1979

Présidence du D^r LACOSTE-LAGRANGE, président

PRÉSENTATION. — D^r LASSERRE : *Objets de verre du début du XIX^e siècle*. Après avoir dit que le directeur de Saint-Louis est arrivé à fabriquer du cristal en 1780, le D^r Lasserre fait circuler des objets tel que flacon de cristal, flacon de parfum, vinaigrette.

COMMUNICATIONS. — M. Michel MORMONE : *Découverte d'un fanum gallo-romain à Lamothe, Gironde* (voir p. 17).

M. GILBERT : *L'architecture des ordres mendiants*. Les Frères Mineurs et les Clarisses à Mont-de-Marsan ; les Frères Prêcheurs à Saint-Sever ; trois établissements tardifs de la fin du XIII^e siècle, dont un des traits principaux est l'ampleur des églises et leur simplicité (voir *Bulletin de la Société de Borda*, 1980, p. 597-644).

SÉANCE DU 11 MARS 1979

Présidence du D^r LACOSTE-LAGRANGE, président

COMMUNICATION. — M. DURU et le D^r LASSERRE : *L'amphithéâtre Saint-Côme de Bordeaux* (voir p. 61).

SÉANCE DU 8 AVRIL 1979

Présidence du D^r LACOSTE-LAGRANGE, président

PRÉSENTATION. — M^{me} OLIVEAU présente un panneau de toile de Jouy d'une remarquable fraîcheur. Le décor serait inspiré par la vogue de l'Amérique au moment de la guerre de l'Indépendance.

COMMUNICATIONS. — M^{me} OLIVEAU : *Carreaux de faïence à décor grotesque découverts à Bordeaux*. Ces carreaux rangés en sept lignes ornent la façade d'une maison. A première vue on reconnaît un style rappelant la manière de Granville dont on connaît l'esprit satirique.

Tous ces carreaux sont différents et l'esprit satirique de l'auteur est amusant.

Professeur ROUDIÉ : *Deux croix bordelaises de procession du XVI^e siècle* (cette étude sera publiée ultérieurement).

ASSEMBLÉE STATUTAIRE DU 8 MAI 1979

Cette réunion est présidée par le Professeur Marcadé en présence de M. Marcacci, représentant le Maire de Bordeaux.

Rapport moral du Secrétaire général.

Rapport financier du trésorier.

M. Marcadé prend ensuite la parole pour montrer le travail de notre compagnie qui tient à maintenir son prestige par ses conférences et son bulletin malgré les grandes difficultés de l'heure.

M. Marcacci, représentant le maire, promet de soutenir notre société afin qu'elle continue ses publications.

La médaille de la Ville de Bordeaux est ensuite donnée à M^{me} Molas pour toutes ses activités archéologiques ainsi qu'à M. Aveillé. Le diplôme de la Société est attribué à M^{me} Pressouyre, au général Bistaudeau et à M. Lalanne.

M^{lle} Henriette Espagnet, en un très intéressant commentaire illustré remarquablement, fait revivre la journée d'étude archéologique au pays de Buch.

SÉANCE DU 8 JUIN 1979

Présidence du D^r LACOSTE-LAGRANGE, président

COMMUNICATION. — Professeur GARDELLES : *Disparition de châteaux en Bordelais* (voir p. 27).

SÉANCE INAUGURALE DU 20 OCTOBRE 1979

Présidence du D^r LACOSTE-LAGRANGE, président

COMMUNICATION. — M. J.-P. AVISSEAU, conservateur des Archives municipales : *L'Hôtel Jean-Jacques Bel*.

SÉANCE DU 18 NOVEMBRE 1979

Présidence du D^r LACOSTE-LAGRANGE, président

PRÉSENTATION. — D^r LASSERRE et M. COULON : *Deux pièces inédites du céramiste bordelais René Butnaud*. Le D^r Lasserre montre deux pièces datant de 1923-1935 caractéristiques de cette période. D'abord un vase ovoïde à décor géométrique, d'inspiration cubiste, noir, blanc et or sur fond ivoire signé R.B. ; ensuite il présente une palette de couleurs.

COMMUNICATION. — M. COUDROY de LILLE : *Dégagement d'un dépotoir médiéval dans Bazas (Gironde)*. Le dépotoir était contenu dans une cuve de maçonnerie de 2,30 m sur 2 m et 1 m de profondeur. Ce dépotoir pouvait être celui de la maison de la famille Roux, conseiller au Présidial, ou plutôt celui du couvent des Ursulines. Les objets sans décoration ni marque étaient des cruches, des bols de forme globulaire en matériau dur, bien cuit, à glaçure irrégulière verte.

SÉANCE DU 9 DÉCEMBRE 1979

Présidence du D^r LACOSTE-LAGRANGE, président

COMMUNICATION. — M. RÉGALDO : *Prospection dans la commune de Sadirac à la recherche des fours de potiers* (voir p. 33).

SÉANCE DU 13 JANVIER 1980

Présidence du Professeur ROUDIÉ, président

Le Professeur Roudié, qui assure aujourd'hui sa première présidence, prend la parole pour faire l'éloge de son prédécesseur, le D^r Lacoste-Lagrange.

PRÉSENTATION. — Le D^r LACOSTE-LAGRANGE présente un document qui mentionne les opérations de chirurgie faites dans l'Hôtel-Dieu de Bordeaux en 1800.

COMMUNICATIONS. — Le D^r LASSERRE : *Quelques motifs décoratifs des faïenciers bordelais au XIX^e siècle*. Jules Vieillard, ayant connu quelques difficultés dans sa production, s'orienta vers une faïence populaire, d'une vente facile et rémunératrice. C'était une faïence fine, blanche ou ivoire avec des dessins en noir ou bleu, représentant des personnages célèbres, des événements historiques, des bêtes habillées, mettant en relief les travers des hommes. Vers 1850, Vieillard voulut fabriquer de la porcelaine dure avec le kaolin du Pays Basque. Le décor devient plus léger avec fleurs et guirlandes.

SÉANCE DU 10 FÉVRIER 1980

Présidence du Professeur ROUDIÉ, président

PRÉSENTATION d'une jolie figurine que le Professeur MARCADÉ date du VI^e siècle avant J.-C.

COMMUNICATIONS. — M. COUDROY de LILLE : *Inventaire du château de Savignac en Bazadais au XVII^e siècle* (voir p. 49).

M. DURU ET D^r LASSERRE : *L'amphithéâtre Saint-Côme de Bordeaux* (voir p. 61).

ASSEMBLÉE STATUTAIRE DU 9 MARS 1980

La réunion est présidée par M. Marc Gauthier, Directeur des Antiquités historiques, en présence de Maître Dufourg, représentant le Maire de Bordeaux.

Après le rapport moral de M^{me} Lafond-Grellety, secrétaire générale, et le rapport financier de M. Régaldo, trésorier, Maître Dufourg remet la médaille de la Ville de Bordeaux à M^{me} Muller et à M. Alain Roussot, tous deux conservateurs au Musée d'Aquitaine.

M. Gauthier remet le diplôme de la Société à M^{me} Dussauge, Dr Debruge, M. Pujo, M. Régaldo-Saint-Blancard et M. Santrot.

M. Gauthier fait ensuite une courte allocution pour rappeler que 1980 est l'année du patrimoine, lequel n'a jamais été autant menacé. L'accélération des découvertes archéologiques a été croissante, mais aussi désastreuse avec la destruction de mosaïques romaines et de sites ; à Agen, un amphithéâtre du II^e siècle après J.-C., récemment mis à jour, est menacé par les travaux publics. A Périgueux de même. Il faut donc agir, conclut M. Gauthier. Il faut faire des inventaires pour sauver notre patrimoine.

PROJECTION ET COMMENTAIRE. — M^{lle} Henriette ESPAGNET, en un brillant commentaire accompagné de diapositives, fait revivre l'excursion archéologique qui étudia le château de Marcellus, la bastide de Vianne et Laressingle.

RÉUNION DU 20 AVRIL 1980

Présidence du Professeur ROUDIÉ, président

PRÉSENTATION. — M. CROCHET montre deux statuettes en verre soufflé du Second Empire, provenant de Vendée.

COMPTE RENDU D'EXCURSION. — M^{lle} ESPAGNET commente, avec projection de diapositives, la sortie archéologique dans le Blayais : château de Bouilh, fouilles de Plassac, fouilles de l'église Saint-Romain à Blaye et la citadelle.

COMMUNICATION. — M^{me} ROUSSOT-LARROQUE et M. Michel MORMONE : *Objets du Bronze girondin* (collection Percot) (voir p. 53).

RÉUNION DU 11 MAI 1980

Présidence de M. BENUSIGLIO, vice-président

COMPTE RENDU D'EXCURSION. — M^{lle} Henriette ESPAGNET : *A travers la Grande Lande* : Commensacq, église des XII^e et XV^e siècles, Arengosse, château de Castillon, Arjuzanx, église romane avec porche fortifié, Lévigacq, église des XIII^e et XIV^e siècles, Mimizan, beau portail sculpté de l'ancienne église, Saint-Jean de Bouricos et sa fontaine.

PRÉSENTATION. — Dr LASSERRE : Plaque de biscuit de porcelaine dure émaillée sur l'avvers et ornée de motifs décoratifs particulièrement riches. Quatre trous permettaient d'incruster cette plaque.

COMMUNICATION. — Général BISTAUDAU : *La citadelle de Bourg-sur-Gironde, 1590-1664* (voir p. 79).

SÉANCE DU 8 JUIN 1980

Présidence du Professeur ROUDIÉ, président

PRÉSENTATION. — Le Dr LASSERRE montre des outils de tonnelier (gouge, marque pour bouchon) puis des outils de sellier (poinçon, gant) et enfin des outils de bronzier (polissoirs divers).

COMMUNICATION. — M^{me} MULLER : *Le Monument aux Girondins* (voir *Revue de l'Art*, n° 50, p. 65-71).

SÉANCE INAUGURALE DU 11 OCTOBRE 1980

Présidence du Professeur ROUDIÉ, président

COMMUNICATION. — Professeur GARDELLES : *Les fouilles de Notre-Dame-de-la-Place à Bordeaux* (cette communication sera publiée ultérieurement).

SÉANCE DU 9 NOVEMBRE 1980

Présidence du Professeur ROUDIÉ, président

COMMUNICATION. — M. J.-Cl. LASSERRE : *Restauration de l'église Sainte-Croix par Abadie* (cette communication sera publiée ultérieurement).

SÉANCE DU 14 DÉCEMBRE 1980

Présidence du Professeur ROUDIÉ, président

PRÉSENTATION. — M. MAILHO présente une statue de Vierge en pierre, trouvée dans un jardin à Caudéran, qui semblerait dater du XIV^e siècle.

COMMUNICATION. — Dr LASSERRE : *David Johnston, sa vie privée et sa vie publique* (cette communication sera publiée ultérieurement).

SÉANCE DU 11 JANVIER 1981

Présidence du Professeur ROUDIÉ, président

COMMUNICATION. — M. SANTROT, conservateur au Musée d'Aquitaine : *Le Mercure de Monbazillac* (voir *Revue historique de Bordeaux*, t. XXVII, nouvelle série, p. 23-27).

SÉANCE DU 8 FÉVRIER 1981

Présidence du Professeur ROUDIÉ, président

PRÉSENTATION. — Dr LASSERRE : *Interprétation en céramique d'estampes et de tableaux*. Diverses céramiques furent montrées et une des plus curieuses représentait l'église Saint-Seurin dont l'image aurait été inspirée de la lithographie de Engelmann. Une autre assiette figurait un paysage maritime à l'entrée de la Garonne s'inspirant d'une gravure de J. Vernet.

COMMUNICATION. — M. J.-Cl. LASSERRE : *Inventaire des monuments en Aquitaine*. M. Lasserre, après avoir rappelé ce qu'est l'Inventaire général des monuments et richesses artistiques de la France, dont il anime la délégation en Aquitaine, indique quelques opérations menées ces derniers temps dans la région par cet organisme.

ASSEMBLÉE STATUTAIRE DU 8 MARS 1981

Présidence du Sénateur Marc Bœuf, président de la commission des affaires culturelles du Conseil général de la Gironde.

Rapport moral de M^{me} Lafond-Grellety, secrétaire générale.

Rapport financier de M. Régaldo-Saint-Blancard, trésorier.

Allocution du Sénateur Bœuf qui montre la nécessité de définir une politique culturelle dans le département.

Remise des médailles et diplômes : Médaille d'argent de la Ville de Bordeaux au docteur Lasserre. Médaille de bronze au professeur Maurin, au docteur Castéra, à M^{me} Lafond-Grellety. Diplôme de la Société à M^{me} Oliveau, M^{me} Glotin, M^{me} Bercé, professeur Debord, M. Paillet, professeur Balland, M. Bost, M. Bardet.

M. Marc Gauthier, directeur de la Circonscription des monuments historiques d'Aquitaine, fait un bilan des activités dans les cinq départements de la circonscription pendant les quatre dernières années : *Pays Basque* : recensement des cromlechs. — *Bayonne* : la rénovation de la bibliothèque met en évidence la face interne d'un rempart romain avec poterne donnant accès dans une tour du IV^e siècle. — *Dax* : découverte du grand temple romain. Les restaurations de la fontaine d'eau chaude ont permis de découvrir un bassin datant de la fin du I^{er} siècle abandonné à la fin du IV^e siècle. On trouve un escalier aménagé vers l'intérieur du bassin antique et un mur de soutènement du bassin. — *Lot-et-Garonne* : la découverte en 1972 de sculptures, dont un Jupiter, a entraîné celle d'un sanctuaire de la fin du I^{er} siècle avec des sculptures impressionnantes. Du temple, il ne reste que le plan très arasé. — *Agen* : l'amphithéâtre romain a été découvert en 1976 ainsi qu'une habitation ornée de mosaïques, déposées depuis au Musée d'Agen. L'amphithéâtre présente un ensemble de maçonnerie en labyrinthe. Des fouilles ont livré d'autres fragments de mur de 1,60 m de large. A côté de l'amphithéâtre, on a découvert un quartier d'artisans de la fin du règne d'Auguste avec axes, rues, galeries de façade dont les murs étaient en torchis. Les toits étaient portés par des piliers de bois dont on a trouvé les traces dans la pierre. — *Périgueux* : près de la tour de Vésone on a trouvé les éléments du Forum ; cailloutis et dallages de la fin du I^{er} siècle avant J.-C. et du I^{er} siècle de notre ère. 1,50 m de long sur 60 cm de large et 30 cm d'épaisseur. — *Bordeaux* : *chantier de la place de la République*. On n'a pas trouvé d'architecture dans ce site, mais on a découvert quinze fosses funéraires et sept puits. Les puits étaient creusés dans le calcaire et contenaient un mobilier considérable (vases de poterie commune du Haut Empire, vases de céramique sigillée, des ossements d'animaux, des dépôts de cendre). Des puits en terre sèche, comparables à ceux de Saintes, ont été trouvés. Ils contenaient en alternance des dépôts d'objets et du remblai de terre. Il ne s'agissait pas de puits d'eau ni de sépulture. *Chantier Saint-Christoly* : des fouilles ont livré un angle de monument public, des habitations presque complètes des IV^e et V^e siècles. Mais le chantier n'a pas pu être davantage exploité, à cause de la nappe phréatique.

SÉANCE DU 26 AVRIL 1981

Présidence du Professeur ROUDIÉ, président

PRÉSENTATION. — Le Dr LASSERRE : une agathe emmanchée, servant autrefois à brunir l'or.

M. GRUEL présente une petite tête en marbre provenant de Turquie.

COMPTE RENDU DE L'EXCURSION dans la vallée de la Garonne par M. MIGEON : *Le XVIII^e siècle et le Néo-Classicisme*.

De belles diapositives accompagnées d'un excellent commentaire mettent en évidence la façade du château de Plassans ; l'église de Barsac, visitée sous la direction de M. Santrot, conservateur au Musée d'Aquitaine, révéla la beauté de ses ferronneries et de son mobilier. Le château de l'Hospital à Portets présente une cour à pans coupés et arcades fermées par des grilles ; l'intérieur admirablement disposé abrite un mobilier d'époque de grande valeur. Le château Bel-Air à Saint-Morillon est une belle chartreuse dominant un site magnifique. Le château de la Lignière à La Brède marque la fin de l'excursion.

SÉANCE DU 9 MAI 1981

Présidence du Professeur ROUDIÉ, président

COMMUNICATION. — M. SOUQUE : *Lavoirs et fontaines de Lormont*. Un commentaire très détaillé accompagné de diapositives montre un Lormont inconnu. La projection d'une carte fait découvrir l'ancienne situation portuaire avantageuse de Lormont sur la Garonne et explique ainsi la présence des hommes sur ce tertre depuis les temps les plus reculés. Des fouilles ont mis à jour des sarcophages et des travaux ont permis d'accéder à l'hermitage Sainte-Catherine, première étape du pèlerinage de Montuzets. Le château fut mêlé aux grands événements historiques ; Richard II d'Angleterre, fils du Prince Noir, y vit le jour. Reconstitué en 1612, il devint la résidence d'été des archevêques jusqu'à la Révolution. Actuellement, il est à l'abandon, mais a conservé sa vue panoramique sur Bordeaux et sur le quartier nord moderne, dominé par le pont d'Aquitaine. Quelques maisons assez vieilles, groupées autour de l'église du XV^e siècle, quelques lavoirs et belles fontaines restent les témoins du riche passé de Lormont.

SÉANCE DU 14 JUIN 1981

Présidence du Professeur ROUDIÉ, président

PRÉSENTATION. — Le Dr LASSERRE montre des objets de la collection de M. Coulon. Ces pièces, un jeton de Nuremberg, un jeton d'Orléans, des fragments de poterie, des fragments d'assiette, un projectile de fauconnier furent trouvés à Saint-Vincent-de-Pertignas.

COMMUNICATION. — Professeur ROUDIÉ : *L'Architecture en Aquitaine autour de 1600*. Sous le règne de Henri IV, les conditions économiques redevenant favorables et le roi lui-même donnant l'exemple, des constructions importantes s'élèvent dans notre région tant dans les villes que dans les campagnes. M. Roudié montre et analyse plusieurs hôtels bordelais ainsi que des châteaux comme Vayres, Cadillac, La Force.

SÉANCE INAUGURALE DU 10 OCTOBRE 1981

Présidence du Professeur ROUDIÉ, président

COMMUNICATION. — Professeur GARDELLES : *Fouilles de l'abbaye de Faize (Gironde)*. Des documents nous apprennent que cette abbaye cistercienne a été édifiée en 1137. Actuellement, il ne subsiste au-dessus du sol qu'une galerie du cloître, à laquelle s'appuie une construction plusieurs fois remaniée, munie d'une belle façade. Des fouilles ont permis de restituer le plan d'ensemble de l'église, d'en trouver le chevet typiquement cistercien, le transept et la nef unique (cette communication sera publiée dans le *Bulletin monumental*).

SÉANCE DU 7 NOVEMBRE 1981

Présidence du Professeur ROUDIÉ, président

PRÉSENTATION. — M. RÉGALDO montre quelques bénitiers des XVII^e et XVIII^e siècles fabriqués à Sadirac : un petit Christ en céramique de la fin du XIX^e siècle, un autre de 1870, un bénitier sur plaque de la fin du XVIII^e siècle et un autre figurant une Vierge à l'Enfant de 1670, qui témoigne d'un art populaire particulièrement intéressant.

Le Dr LASSERRE, à son tour, présente des bénitiers de l'époque romantique en porcelaine, dont un est orné d'une pensée en relief rehaussée d'or. De plus, le Dr Lasserre montre une assiette de la manufacture de Sèvres d'identification difficile.

COMMUNICATION. — M. J.-C. HUGUET : *Fouilles de l'église de Saint-Germain-du-Puch* (voir p. 85).

RÉUNION EXCEPTIONNELLE DU 12 DÉCEMBRE 1981

Présidence du Professeur ROUDIÉ, président

Dr DEBRUGE : *Cnossos (Crète), projections en couleur et commentaire*. Après avoir situé Cnossos sur la carte et parlé de cette extraordinaire civilisation minoenne, si puissante et si riche, qui connut les affres d'un tremblement de terre, l'auteur à l'aide de splendides diapositives et d'un remarquable commentaire nous fait visiter le Palais de Minos.

SÉANCE DU 13 DÉCEMBRE 1981

Présidence du Professeur ROUDIÉ, président

COMMUNICATION. — M. LIÉBEL : *La mode de la fourrure sous la Restauration à Bordeaux* (voir p. 95).

DÉCOUVERTE D'UN PETIT TEMPLE GALLO-ROMAIN (FANUM) A LAMOTHE-BIGANOS (GIRONDE)

par Jean-Michel MORMONE

Notre propos est de présenter ici un petit temple païen des II^e, III^e et IV^e siècles, mis à jour et fouillé en majeure partie par M. Jacques Peres au cours de deux sondages en 1969 et 1970, ce dernier obligé de quitter notre région nous ayant laissé le soin de publier ses découvertes. Nous avons ajouté aux premières découvertes, celles effectuées par la suite par le club archéologique du L.G.A. d'Arcahon sous la direction de M^{me} Greiner et celles réalisées par nous-même.

Cet édifice dédié à une divinité des eaux vient s'ajouter à la liste des bâtiments de l'antique Boii (chef-lieu de la *civitas Boiorum*) mis à jour au début du siècle par le docteur B. Peyneau et porte ainsi à quatre le nombre des constructions de cette antique cité qui nous sont connues aujourd'hui.

Ce *fanum* est lui aussi situé à l'intérieur des limites de l'ancienne cité qui s'étend de chaque côté de la R.N. 650 entre les ponts de l'Eyga et de l'Eyre (voir fig. 1).

I. — DESCRIPTION DE L'ÉDIFICE (voir fig. 2)

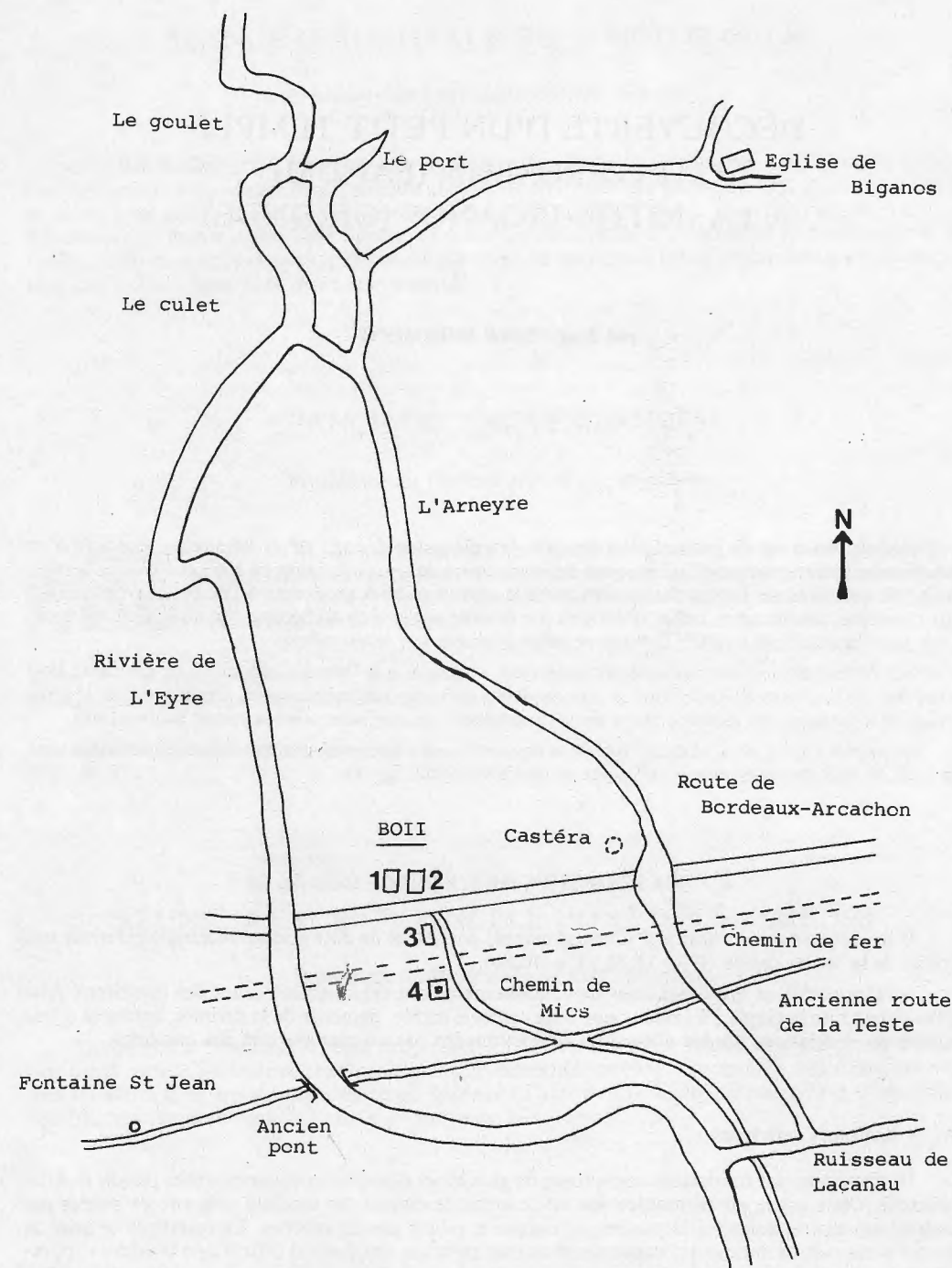
Il se présente sous la forme d'un carré central de 3,60 m de côté et d'un rectangle extérieur très voisin de la forme carrée (L = 11,38 ; l = 10,80).

La disposition et les dimensions de ce monument sont typiquement celles des nombreux *fana* bâtis dans toute la Gaule ; à savoir : une cella centrale carrée, demeure de la divinité, entourée d'une galerie de circulation, bordée elle-même extérieurement par un mur portant des colonnes.

A. — Les murs extérieurs

Ils possèdent des fondations constituées de gros blocs d'alias non équarris, reliés par un mortier résistant. Cette assise est surmontée par une couche de ciment sur laquelle sont encore posées par endroit des pierres calcaires disposées en triangle et reliées par un mortier. Le problème se pose de savoir si ces pierres indiquent l'existence d'un mur plein ou simplement celle d'une bordure supportant des colonnes et bordant extérieurement la galerie de circulation ; ajoutons que de nombreux fûts de colonnes trouvés lors des sondages semblent plaider en faveur de cette seconde hypothèse.

L'entrée de ce bâtiment est située à l'est et a une largeur de 1,40 m ; à ce niveau de nombreux carreaux encore en place sont placés dans son prolongement à l'intérieur et à l'extérieur et semblent indiquer la présence d'une allée dallée ; c'est sur la partie externe de cette allée que se sont portées les recherches ultérieures du club archéologique du lycée et de nous-même.



1. Habitation du III^e siècle (Peyneau) ; 2. *Domus ecclesiae*, IV^e siècle (Peyneau) ;
3. Construction (Peyneau) ; 4. *Fanum* (Peres).

B. — La galerie de circulation

Elle a une largeur de 2,95 m dans trois directions et de 3,40 m à l'est du côté de l'entrée.

Le sol est formé de petits carreaux de terre cuite de 2 à 3 cm de long reposant sur une couche de mortier de 20 cm d'épaisseur. Ce sol se continue sur une largeur de 2,50 m à l'extérieur du bâtiment formant ainsi une sorte de trottoir. Surmontant ce sol a été découverte une mince couche archéologique (1 cm) mais très riche en témoins du passé ; cette couche étant elle-même surmontée par un blocage de 15 cm d'épaisseur composé de nombreux éléments de l'édifice (fûts de colonnes, pierres des murs, sculptures, carreaux).

Sur le sol quatre constructions ont été mises à jour par M. Peres. Ces constructions sont notées A-C-B-E sur le plan de l'édifice, nous allons les décrire succinctement.

CONSTRUCTION A : composée d'un lit de mortier jaune portant l'empreinte de 2 carreaux de 40 cm de côté, entourés par une bordure de ciment rouge (voir fig. 2).

CONSTRUCTION C : une bordure de ciment rouge en forme de F jouxtant le mur et dont le côté perpendiculaire portait enchâssées des plaques de marbre blanc veiné de vert. L'ensemble reposait directement sur les petits carreaux du sol de la galerie (voir fig. 2).

CONSTRUCTION B : plaques de marbre blanc enchâssées sur une bordure de ciment rouge, elles bordaient sur un seul côté une petite aire carrée formée de 9 carreaux à bords biseautés de 40 cm de côté (voir fig. 2).

CONSTRUCTION E : construction parallélépipédique formée de pierres d'aliots taillées en cubes de 10 cm d'arête, reliées par une couche de ciment et reposant directement sur le sol de la galerie.

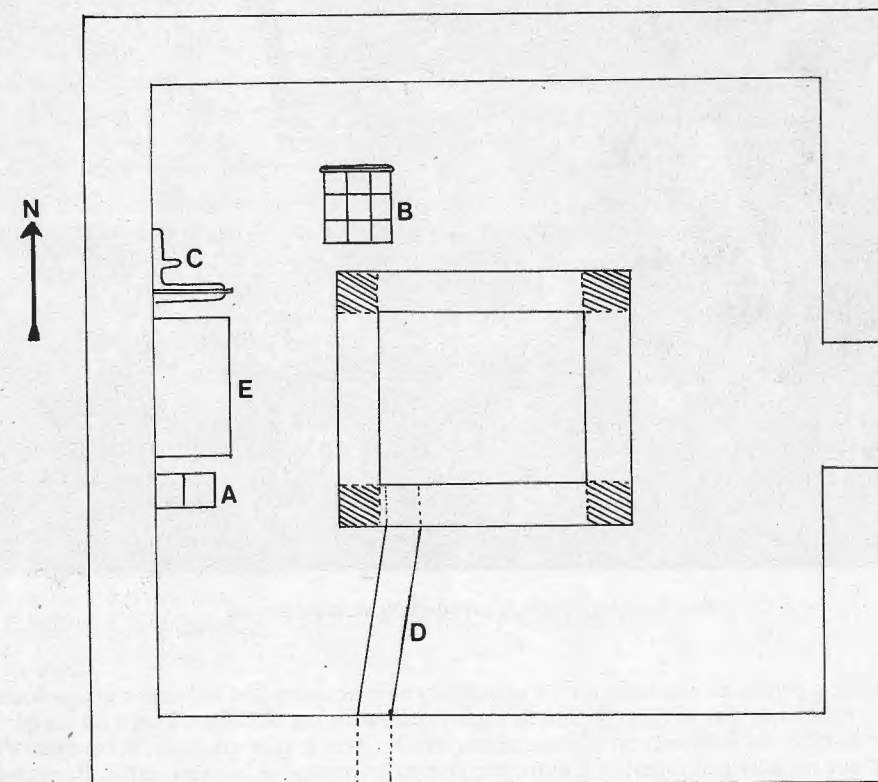


FIG. 2. — Plan du Fanum.

Quelle a pu être la destination de ces constructions ?

La fouille a permis de constater que ces constructions sont contemporaines (présence de ciment jaune, similitude de construction entre B et C, carreaux identiques en A et B), qu'elles ont été surajoutées après construction du sol de la galerie (petits carreaux intacts sous E et C) et qu'il y avait une grande concentration de monnaies autour de B, A et C. Ces différentes données ont permis à Jacques Peres d'émettre l'hypothèse d'un aménagement ultérieur du sanctuaire, les constructions surajoutées pouvant avoir une destination cultuelle (bac à offrandes). Enfin la fouille en profondeur de cette galerie a permis la mise à jour d'une canalisation reliant la *cella* centrale au mur extérieur qu'elle traversait au moyen de deux *imbrices* retournées l'une sur l'autre, et de là continuait à l'extérieur sur une longueur de 1,95 m pour aboutir dans un puisard. Cette canalisation occupe sous le sol de la galerie une tranchée de 1 m de large et 40 cm de profondeur ; elle est formée de carreaux de terre cuite posés bout à bout et sur les bords desquels sont posées l'une sur l'autre deux *tegulae* coupées intentionnellement dans le sens de la longueur ; ces dernières sont prises dans un bain de ciment jaune formant raccord. Il a été trouvé au milieu de la canalisation des débris de *tegulae*, ce qui permet de penser qu'une tuile à rebord renversée recouvrait le tout.

Cette canalisation débouchait dans la *cella* par une brèche faite à l'angle sud et ouest de celle-ci (voir fig.3).

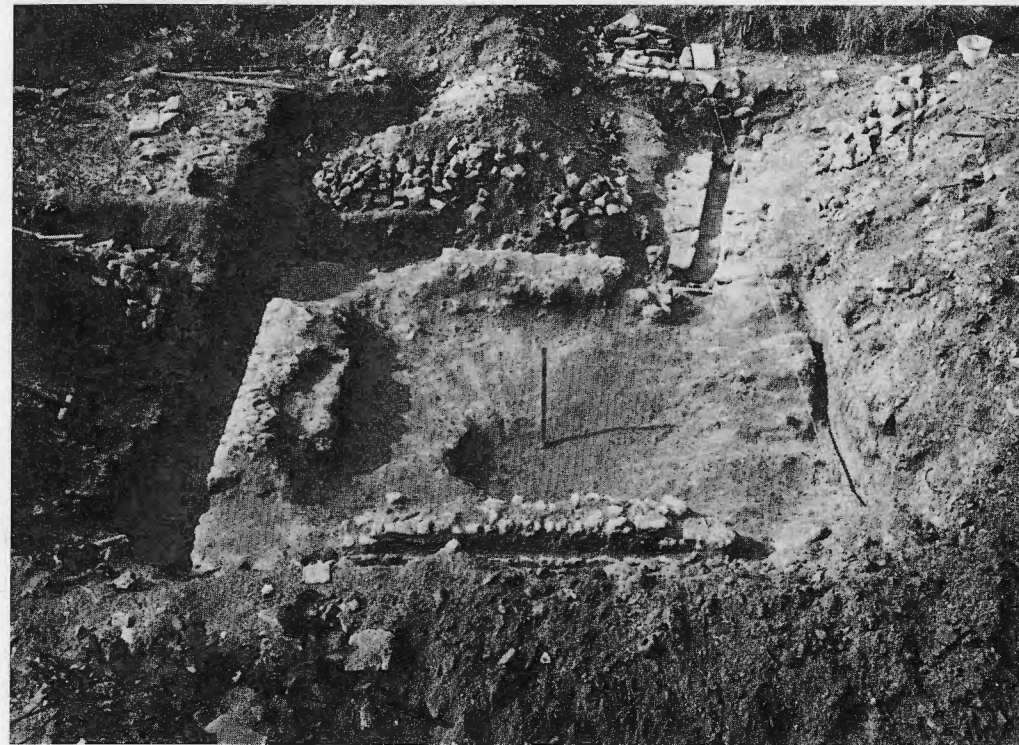


Fig. 3. — La *cella* et la canalisation de la galerie sud.

La fouille a permis de constater qu'il s'agissait d'une évacuation (les *imbrices* étant inclinées en pente vers l'extérieur), que la construction de cette canalisation est ultérieure à celle du temple : en effet, pour installer les *imbrices*, on a pratiqué une brèche dans le mur extérieur, brèche que l'on a colmatée d'une manière peu soignée ; d'autre part, parmi les *tegulae* de la canalisation, l'on retrouve des estampilles identiques à celles des tuiles dans les déblais du fond de la *cella* et qui pourraient provenir de la toiture primitive ; enfin nous retrouvons là aussi le mortier jaune absent des parties primitives du temple.

C. — La *cella* (voir fig.3)

Elle a la forme d'un carré de 3,60 m de côté.

a) LES MURS : les fondations ont 60 cm de large et descendent à 90 cm au-dessous du niveau du sol de la galerie. Au-dessus l'on trouve une construction plus étroite (40 cm) dont chaque angle possède une plate-forme rectangulaire (60 × 70 cm) destinée certainement à recevoir les bases des piliers.

b) LES DIFFÉRENTS NIVEAUX : à partir du sol actuel.

1. Couche stérile.
2. 50 cm, blocage comme dans le reste du temple.
3. Au-dessous 50 cm, couche très noire riche en matières organiques, avec un grand nombre d'ossements dont le squelette de la moitié supérieure d'un bovin de grande taille et des coquilles d'huîtres.
4. A — 1,15 m, sol incurvé au centre (ciment jaune reposant sur une assise de gros blocs d'aliros intriqués les uns dans les autres).
5. 50 cm, remplissage de *tegulae* et de blocs d'aliros.
6. A — 2 m, pavage construit en pierres calcaires.
7. Remplissage de tuiles avec estampilles ; c'est à ce niveau qu'apparaît l'eau et que Jacques Peres lors de ses fouilles a recueilli un petit flacon à parfum à usage religieux.

c) DESTINATION DE LA « CELLA » : les fouilles ont permis de dégager l'idée que le sol primitif de la *cella* n'existe plus ou, comme le suggère Grenier à propos du *fanum* de Sanxay, qu'il n'a jamais existé. En effet, l'eau a été rencontrée immédiatement au-dessous de la couche 7 et cela contribue à renforcer l'hypothèse d'une *cella* destinée non pas à abriter la statue d'une divinité mais l'emplacement d'une source sacrée. Le *fanum* de Lamothe serait donc aussi un sanctuaire de l'eau.

d) REMANIEMENTS SUCCESSIFS DE LA « CELLA » : le premier, contemporain de la construction de la canalisation, a consisté à combler la fosse de *tegulae* et de pierres d'aliros, puis à construire le niveau 6 et la canalisation et à surélever les murs. Enfin, dans un dernier temps, il semble que l'ensemble ait servi de dépotoir où l'on aurait jeté les débris de cuisine, coquilles et ossements.

II. — MATÉRIEL RECUEILLI

A. — Les monnaies

a) CELLES RECUEILLIES PAR M. PERES.

- II^e siècle : 6 (Hadrien, 1 ; Marc-Aurèle, 2 ; Faustine jr, 2 ; Commode, 1).
- III^e siècle : 9 (Philippe père, 1 ; Gallien, 1 ; Tétricus, 1 ; Claude II, 1 ; imitation barbare, 4 ; Victorinus, 1).
- IV^e siècle : 45 (Sévère II, 1 ; Constantin I, 9 ; Constantin II, 3 ; Maximilien Hercule, 1 ; Crispus, 3 ; Constant I, 5 ; Constance II, 9 ; Urbs Roma, 3 ; Magnence, 1 ; Constance Galle, 1 ; Valentinien I, 4 ; Valentinien II, 1 ; Valens, 1 ; Théodose I, 2 ; Arcadius, 1).

b) PIÈCES RECUEILLIES DEPUIS.

- II^e siècle : 1 (Marc Aurèle, 1).
- III^e siècle : 2 (Postumus, 2).
- IV^e siècle : 5 (Constance II, 1 ; Constantin I, 3 ; Magnence, 1).

c) TOTAL.

- II^e siècle : 7
- III^e siècle : 11
- IV^e siècle : 50
- Non identifiables : 5.

Soit au total : 73 monnaies, chiffre très important en regard des dimensions de l'édifice.

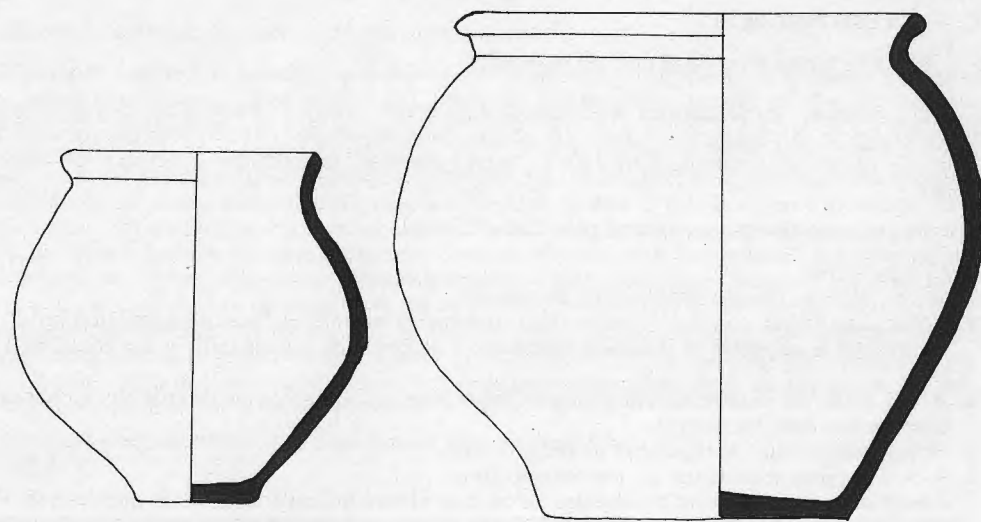


FIG. 1.

FIG. 2.

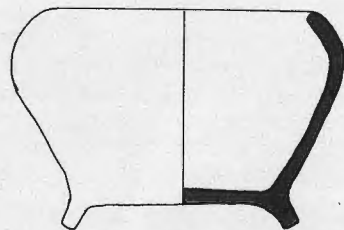


FIG. 3.

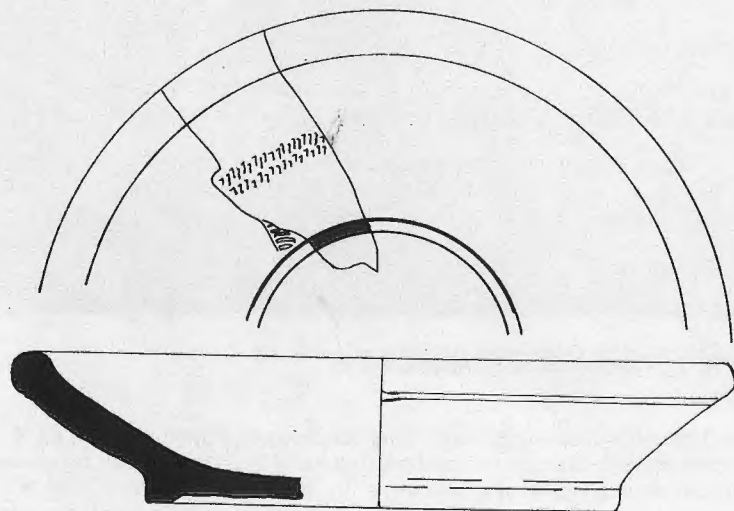


FIG. 4

B. — La céramique

a) LA SIGILLÉE : très nombreux fragments, citons parmi les plus intéressants un fragment de bol hémisphérique (forme DR. 37), un autre de petit vase portant en décor un canard dans un médaillon.

b) LA SIGILLÉE CLAIRE : fin du III^e siècle, fragments de différentes assiettes de couleur orangée.

c) POTERIE COURANTE : elle est très abondante et de couleur beige, noire ou grise ; parmi les types les plus représentatifs, il faut signaler :

— *Un petit vase ovoïde* (7 fgts), pl. I, fig. 1 :
Pâte : blanche ; engobe : gris clair ; diamètre col : 7 cm ; hauteur : 9 cm.

— *Le col et la panse d'un petit pot* :
Pâte : blanche ; engobe : gris clair ; diamètre col : 7,5 cm.

— *Grand fragment de coupe tripode* :
Pâte : gris clair ; engobe : noir.

Mais de nombreux autres fragments ont permis de reconstituer différents éléments de vaisselle d'usage courant : terrine, vase, pot, cruche, etc.

d) POTERIE COMMUNE : nous désignons sous ce terme tout un lot de céramique de fabrication locale à pâte grossière et cuisson très irrégulière ; cette céramique est, d'après nous, à dater tardivement ; elle est la plus fréquente sur le site. Quelques éléments méritent une mention particulière :

— *Un vase* : reconstitué presque entièrement à l'aide de 70 fragments (pl. I, fig. 2).
Pâte : gris clair ; engobe : noir ; diamètre col : 10 cm ; hauteur : 13 cm.

— *Un vase tripode* : recueilli en plusieurs fragments dans la canalisation (pl. I, fig. 3).
Pâte : gris foncé ; engobe : noir ; hauteur : 8 cm.

e) CÉRAMIQUE ESTAMPÉE TARDIVE : cette céramique à engobe gris bleuté ou noir a été étudiée par M. Gauthier.

— Un fragment de la panse d'un récipient hémisphérique (bol ?).

— *Un fragment de fond d'assiette* : présentant des palmettes, triangles, bande de guillochis et une forme inconnue dans le catalogue analytique de M^{me} Rigoir ; il s'agit d'une sorte de plume élargie vers son extrémité.

— *Un fond d'assiette creuse* : forme 4 de la typologie de Rigoir (pl. I, fig. 4).
Pâte : gris clair ; engobe : gris foncé ; diamètre col : 20 cm ; hauteur : 4 cm. Ce fond présente un rang de guillochis et la moitié de l'extrémité d'une palmette.

— *Un fragment de petit couvercle* : forme 30 de la typologie de Rigoir. Cette céramique, qui semble être datée pour l'instant du VI^e siècle pour l'Aquitaine, apparaît au IV^e dans la région provençale.

C. — Sculptures

Quarante-quatre fragments ont été retrouvés sur le site ; parmi ceux-ci, quinze appartiennent à des fûts de colonnes. Les autres éléments les plus représentatifs sont :

— *Une partie de chapiteau toscan.*

— *Des éléments de corniche.*

— *Un petit chapiteau d'angle* : qui a la forme d'un trapèze isocèle et qui est décoré d'oves sur les trois faces.

— *Un fragment d'arcature décorée* : celle-ci a dû vraisemblablement border la niche d'une stèle.

— *Nombreux éléments de statues* : dont l'un présente une partie de la toge d'un personnage.

— *Élément de statue* portant un relief hélicoïdal.

— *Quatre morceaux semblant provenir d'une frise* : présentant des triangles surmontés de deux gorges verticales séparées par un filet vertical.

— *Cinq éléments de corniche en marbre.*

D. — Revêtement peint - Marbre

a) ENDUIT PEINT : nombreux éléments trouvés dans différents lieux de l'édifice, ces fragments ont une épaisseur de mortier de 4 cm ; on y relève trois couleurs : rouge pompéien, bleu foncé, ocre jaune. De plus, quelques morceaux renferment des motifs non figurés : un liseron rouge sur fond jaune, trois teintes différentes avec début de motif géométrique.

b) MARBRE : quelques fragments de couleurs différentes (blanc, blanc veiné de vert, rouge).

E. — Tegulae

Comme dans tous les édifices gallo-romains, elles abondent ; certaines présentent des marques de tâcherons souvent très différentes : 1, 2, 3 ou 4 traits courbes, un couple d'empreintes de doigts, une figure ovale partielle, ellipse, doubles traits associés, V renversé, patte de gallinacé, patte de renard. A ces marques il faut ajouter deux estampilles PRA et RVTILI qui ont été retrouvées dans d'autres sites de Gironde, mais aussi à Rome, dans le sud de l'Italie et en Sardaigne.

F. — Mobilier métallique

Le plus intéressant est en bronze ; toutefois, parmi les objets en fer, il faut signaler un couteau d'une vingtaine de centimètres et un crochet assez épais.

Parmi le mobilier de bronze notons :

- Une aiguille : celle-ci est très voisine de nos aiguilles à coudre modernes mais de dimension plus importante (9,5 cm).
- Un bouton à tête plane.
- Un élément de décoration représenté par une petite plaque bombée, allongée et soudée à une tige en bronze pliée en forme carrée.
- Une plaque percée de deux trous et, d'après nous, fixée sur un élément de bois.
- Une pince à épiler de 5 cm recueillie lors des travaux postérieurs à ceux de J. Péres.
- Une épingle à ressort ou fibule : 5 cm de longueur et de même provenance.

Mais surtout deux éléments ont retenu notre attention :

— Un élément cylindrique : ce fragment qui mesure 13 cm de long possède un motif de feuilles recourbées formant saillie ; il présente une courbure aux deux tiers de sa longueur, le tiers supérieur allant vers un épaississement de son corps pour se terminer par une face très plane. Il n'est pas invraisemblable, vu la configuration de cet objet, d'y voir un élément de pied d'un candélabre ou d'une de ces petites tables de faibles dimensions qui ornaient certaines demeures gallo-romaines (pl. II, fig. 5).

— Enfin, et nous terminerons le mobilier métallique par lui : un remarquable ex-voto en forme de phallus possédant à sa base quatre feuilles de palmier (quatre palmes) insérées par groupes de deux. On peut s'interroger sur la présence d'un tel élément en ce lieu. Nous savons néanmoins que le phallus jouait un rôle dans les mystères de Bacchus ; le néophyte était purifié par le feu à l'aide d'une torche et de soufre, par l'eau lustrale et par l'air qu'on agitait en secouant un van mystique (berceau où Bacchus aurait été déposé enfant) ; des formules sacrées étaient lues à haute voix, enfin on découvrait le phallus que l'on portait caché sous une étoffe et on le faisait tomber avec d'autres éléments sur la tête du néophyte : ce rite nous est connu par un stuc décorant une villa de l'époque d'Auguste (Musée des Thermes à Rome) et par une plaque décorative en terre cuite (Musée du Louvre).

Le phallus était aussi utilisé dans les phallophories qui se rapprochent du culte de la fécondité durant les Bacchanales.

Il existe des représentations phalliques sur les monuments du culte de Saturne (quelques représentations découvertes en Afrique du Nord).

On sait enfin que les Auriculus en multipliant les images phalliques sur leurs monuments, dans leurs maisons, leur attribuaient une valeur prophylactique de défense contre le mauvais œil et toutes les influences pernicieuses ; Plinius nous livre le secret de ce rite en qualifiant le phallus de *medicus invidiae*. Dans ce cas il n'est pas impossible que la présence d'un tel objet soit en rapport avec l'intention de protéger et de conserver la pureté parfaite du sanctuaire pour un culte de la fécondité de la terre-mère par l'intermédiaire de ce culte de l'eau, source de toute fécondité et donc de toute vie (pl. II, fig. 6).

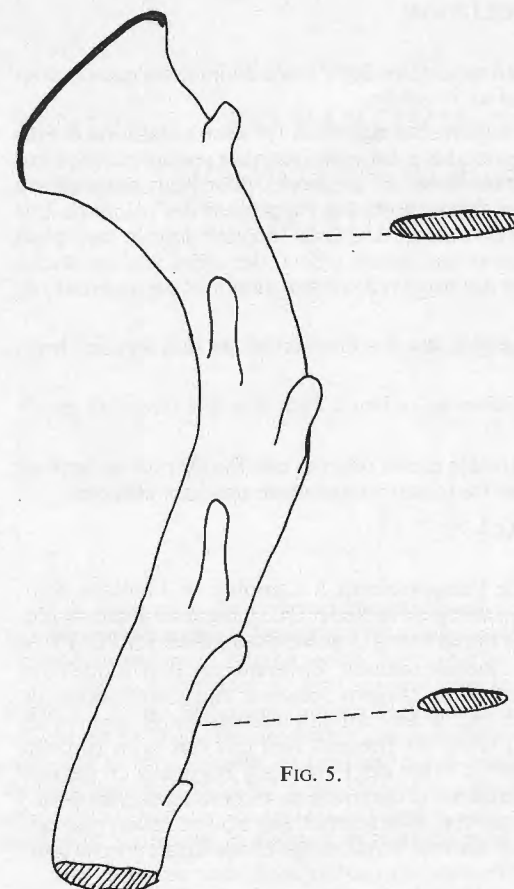


FIG. 5.

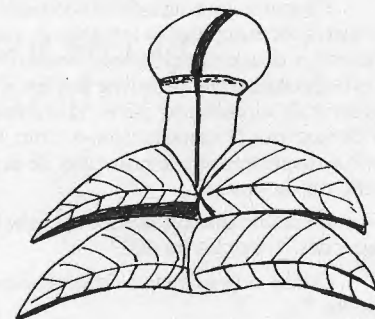


FIG. 6.

PLANCHE II.

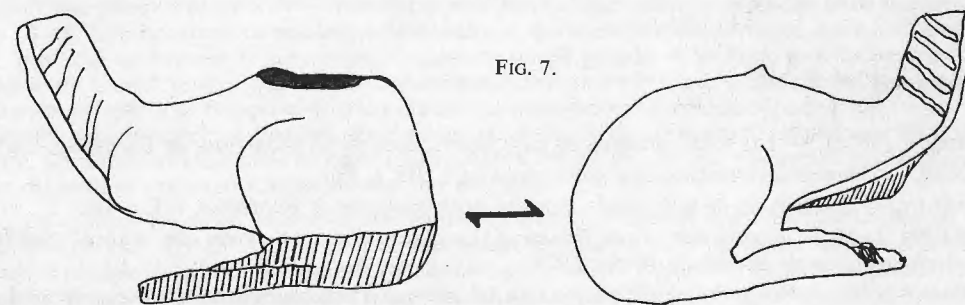


FIG. 7.

G. — Figurines en terre blanche (pl. II, fig. 7).

Elles sont au nombre de deux ; la plus intéressante, composée de quatre fragments, a été recueillie dans la *cella* parmi des morceaux de tuiles à 1,38 m au-dessous du niveau du sol de la galerie. Il s'agit d'un fragment de vase à parfum ayant la forme d'un lion et dont un exemplaire en tout point semblable est décrit dans l'ouvrage de Tudot. Les dimensions de l'exemplaire de Lamothe sont L = 8 cm ; l = 6 cm ; l'emplacement d'une anse est attesté par une cassure très visible au niveau du dos. Tudot écrit qu'avec les figures votives l'on rencontre souvent des petits vases à parfum exclusivement en argile blanche ; ajoutons enfin que d'autres éléments de ce type avaient déjà été découverts à Lamothe par le docteur Peyneau : il s'agit d'un cavalier et d'une tête de femme.

III. — CONCLUSION

Nous sommes ici, d'après nous, en présence d'un sanctuaire dédié à une divinité des eaux et dont la première étape de construction pourrait remonter au II^e siècle.

Ce sanctuaire va surtout connaître une grande importance aux III^e et IV^e siècles (datation établie d'après les monnaies et les types de céramique découverts) et subir ainsi quelques remaniements : installation d'une canalisation, constructions annexes sur le sol de la galerie, pour nous apparaître à cette époque dans sa forme la plus riche ; un mur extérieur assez bas supportant des colonnes, une galerie de circulation pavée renfermant des bacs à offrandes, une *cella* inondée dont le trop-plein s'évacue par la canalisation et dont le toit est supporté par quatre piliers, des stèles vraisemblablement dispersées sur le pourtour de la galerie et enfin des murs recouverts, du moins par endroits, de stuc ou de marbre.

Il semble que cet édifice ait subi le même sort que les autres constructions de Boii lors de l'invasion des Vandales en 407.

Quant à la présence de céramique estampée tardive en ce lieu ? Peut-être une intention postérieure ?

En ce qui concerne la destination exacte de ce temple et son origine, une fouille plus en profondeur de la *cella* et plus étendue vers l'extérieur nous fournirait sûrement de précieux éléments.

Que nous apporte la découverte de ce *FANUM* ?

Une preuve supplémentaire, si besoin était, de l'emplacement à Lamothe de l'antique Boii, détermination effectuée par le docteur B. Peyneau au début de ce siècle. Que malgré sa situation géographique Boii se trouve sur des routes commerciales importantes (*tegulae* estampillées RVTLI-PRA, marques retrouvées dans de nombreux autres sites du monde romain). Enfin que ces Boiens que Paulin de Nole qualifie dans une lettre à Ausone de *piceos Boios* (Boiens poissonniers, allusion au travail de la poix) ont des édifices qui bénéficient eux aussi de tout le luxe romain (comme en témoignent les éléments peints, en marbre ou de bronze découverts). Tous ces éléments font que Boii nous apparaît de plus en plus comme une métropole importante sur la route des Pyrénées à Bordeaux en passant par Dax, métropole à laquelle il conviendrait d'appliquer un programme de recherches prévisionnel ; car bien qu'elle ait eu à subir la rivalité de Burdigala proche, il semblerait que Boii ne se soit pas cantonnée à quelques maigres bâtiments, comme on l'a si souvent pensé, et qu'elle pourrait encore nous livrer de nombreux édifices.

Bibliographie

- BOUDREAU (abbé). — Les voies romaines en pays Boien. *Société Archéologique de Bordeaux*, 1965.
GRENIER. — *Manuel d'Archéologie gallo-romaine*, t. III, t. IV.
JOUANNET. — Statistiques de la Gironde. *Société Archéologique de Bordeaux*, t. I, t. III.
MORMONE J.-M. — Découverte d'un *fanum* à Lamothe. Compte rendu de séance. *Société Archéologique de Bordeaux*, février 1979.
MORMONE J.-M. — Nouvelles considérations sur les moyens d'éclairages à Boii. *Société Archéologique d'Arcachon*, t. 23.
NICOLAÏ. — Les noms des lieux dans le département de la Gironde. *Société Archéologique de Bordeaux*, 1938.
PERES J. — Rapport de fouilles avec découverte d'un *fanum* à Lamothe.
PEYNEAU B. — *Découvertes archéologiques dans le Pays de Buch*. 3 tomes, Féret, 1921.
ROBERT. — Études d'inscription de la période romaine portant des ethniques. *Société Archéologique de Bordeaux*, 1881, t. VIII.
TUDOT. — *Collection de figurines en argile*, 1860.

DISPARITION DES CHÂTEAUX DU MOYEN AGE ET DU XVI^e SIÈCLE EN BORDELAIS ET EN BAZADAIS

par J. GARDELLES

Les deux pays, Bordelais et Bazadais, qui composent l'actuel département de la Gironde sont des terres de châteaux. Depuis le XVII^e siècle, le développement de la viticulture a fait de chaque centre de domaine un « château » dont la promotion garantit la qualité de la production. Ces constructions, parfois intéressantes, mais souvent banales, ne nous intéresseront pas ici. Les châteaux plus anciens y furent également nombreux. Dans ce pays peu sûr, les crises et les temps d'insécurité ont encouragé en effet chaque résidence seigneuriale à se fortifier : aux temps troublés du haut Moyen Age, ont en effet succédé les conflits franco-anglais de la première moitié du XIII^e siècle, les guerres de Gascogne de 1292-1303 et de 1323-1327, puis la guerre de Cent Ans. La région n'a pas été épargnée, par la suite, par les guerres de religion, puis par les conflits opposant encore Louis XIII au parti protestant, enfin par la Fronde, particulièrement violente à Bordeaux.

Ces châteaux sont donc restés, très tardivement, des châteaux forts, souvent modernisés : les plus importants d'entre eux — Blanquefort dès la fin du XV^e siècle, Montferrand au XVI^e, Fronsac, importante place forte, au XVII^e — ont même reçu des enceintes adaptées aux progrès de l'artillerie à feu. Il y a, dans beaucoup de maisons nobles récentes, des murailles, des porteries, des embrasures de tir, bref tout un harnois de guerre qui n'est pas de simple parade. A Sadirac, près de Bordeaux, la maison du Grand Verdus, qui date de la première moitié du XVII^e siècle, occupe le fond d'une cour entourée de courtines flanquées de tours munies de canonnières. A la même époque, des fossés, des remparts protègent encore Cadillac, élevé par le tout-puissant duc d'Épernon, gouverneur de la province. Les caractères militaires de nombreux châteaux ont été plus ou moins directement la cause de leur disparition : nous en étudierons donc les modalités.

Le château est aussi, cependant, résidence. Ce trait, qui devient essentiel dans la plupart des constructions du XVI^e siècle, n'a pas toujours assuré leur survie : il a pu même faciliter leur ruine dans les périodes troublées. La complexité des faits qui viennent s'ajouter aux facteurs généraux que sont l'avènement de l'ordre monarchique, puis la catastrophe révolutionnaire et ses conséquences, méritent une analyse.

Les générations de châteaux

Avant d'aborder ces problèmes, il faut d'abord évaluer le nombre des châteaux à différentes époques. On ne peut guère entreprendre une telle recherche pour les périodes antérieures au XIII^e siècle : avant cette époque, les documents, assez rares, nous citent peu de noms et, si quelques

enquêtes ont révélé l'existence d'un nombre assez élevé de mottes féodales, aucune n'a été menée de façon exhaustive et, surtout, aucune fouille systématique n'a été pratiquée sur ces sites¹. Enfin peu de vestiges de fortifications de pierre d'âge roman nous sont parvenus.

En gros nous avons connaissance, pour le XIII^e siècle, d'environ soixante-dix châteaux existant en Bordelais et en Bazadais. Cette liste, dressée d'après les renseignements que peuvent nous fournir les archives de la chancellerie des rois et ducs anglais, ne tient peut-être pas compte de toutes les fortifications élevées par les arrière-vassaux, mais une analyse plus approfondie des textes et des monuments en place laisse croire que ce chiffre n'est guère éloigné de la vérité². Les deux tiers de ces résidences féodales sont déjà ou deviendront le centre de châtellenies importantes. Les autres sont de simples manoirs fortifiés.

C'est surtout à cette catégorie qu'appartiennent les cinquante-deux créations enregistrées pour la période allant de 1274 au début de la guerre de Cent Ans en 1337. Là aussi les ressources offertes par la chancellerie anglaise, en particulier les suppliques et les lettres d'autorisation de bâtir une *domus fortis* ou un *fortalicium*, sont précieuses pour établir une liste. Le désir de se protéger en une période de conflits, parfois ouverts, mais toujours larvés, entre Plantagenêts et Capétiens, explique l'apparition de cette troisième génération de châteaux à une époque où les gentilshommes du domaine royal négligent leurs forteresses et transforment en viviers leurs fossés. En outre, l'élection au trône pontifical d'un prélat bordelais, l'archevêque Bertrand de Got, devenu le pape Clément V, enrichit de nombreux hobereaux, ses parents, qui, autour de sa résidence de Villandraut, élevèrent au début du XIV^e siècle de nombreux châteaux, souvent très importants.

La difficile période inaugurée en 1337 et qui ne s'achève que par la conquête définitive de Bordeaux en 1452 n'a pas été aussi favorable au développement des châteaux. En effet, de nombreuses places avaient dû être abandonnées dans les régions les plus exposées — c'est-à-dire, presque en permanence, tout l'est et le nord du département actuel — après sac, incendie ou ruine. D'autre part, les campagnes dévastées et dépeuplées n'offraient plus aux habitants et aux garnisons des châteaux le support logistique nécessaire. Toutefois, les survivants ont éprouvé le besoin de se défendre et quelques nouvelles fortifications apparaissent : une dizaine peut-être en tout — fermes transformées en maisons fortes, comme le logis Barrault à Cursan en 1344 ou le manse de Tastes, en Médoc, en 1342 ; tours, comme celles de Saint-Julien, en Médoc, ou de Brugnac, dans le nord du Bazadais³.

Presque tous les châteaux créés dans les derniers siècles du Moyen Âge sont encore vivants au XVI^e siècle⁴. Certains ont dû subir des réparations ou des adaptations aux goûts plus tournés vers le confort et le luxe des contemporains. La paix intérieure, qui va durer près d'un siècle, fait en outre apparaître une nouvelle génération de résidences seigneuriales : on en dénombre au moins une soixantaine. Rares sont celles qui, comme Coutras, atteignent de grandes dimensions, comparables à celles des grandes demeures contemporaines de la région de la Loire. La majorité des constructions nouvelles appartient plutôt à la catégorie des manoirs, même si, comme nous l'avons vu, les impératifs de la défense, au moins contre des dangers mineurs, n'y sont pas oubliés. Ceux-ci commençaient bien à être moins présents à l'esprit des constructeurs sans disparaître complètement : en 1667, le fondateur du château Laffitte, près de Pauillac, en Médoc, sollicite de l'archevêque, seigneur du lieu, le droit de se fortifier de fossés, de murs, de tours avec des créneaux⁵. Or cette maison forte, la dernière des maisons fortes de tradition médiévale, sera bientôt un des premiers grands châteaux viticoles.

1. Quelques renseignements épars dans : E. Guillon, *Les châteaux de la Gironde*, 3 vol., Bordeaux, 1866 ; essais non exhaustifs de dénombrement par L. Drouyn, *La Guienne militaire*, Bordeaux-Paris, 1865, I, p. I-XCVI, et « Les forteresses en terre du département de la Gironde », dans *Bull. soc. arch. de Bordeaux*, 1874, p. 121-141 ; inventaire local par J.-B. Marquette, « Richesses archéologiques du Bazadais », dans *Les Cahiers du Bazadais*, 1962-1973, *passim*.

2. Outre L. Drouyn, *op. cit.*, *passim*, voir sur toute l'époque antérieure à la guerre de Cent Ans : J. Gardelles, *Les châteaux du Moyen Âge dans la France du Sud-Ouest*, Paris, 1972. Pour les châteaux médiévaux, prière de se référer à ces ouvrages pour y retrouver les références souhaitées.

3. Etude partielle de ce problème dans J. Gardelles, « Du manoir au château fort en Gascogne anglaise au début de la guerre de Cent Ans (1337-1360) », dans *Comm. Tr. hist. et scientifiques, Congrès des soc. savantes*, 1976. *Histoire de l'art et archéologie*, Paris, 1978, p. 119-130.

4. Sur le sujet, voir P. Roudié, *L'activité artistique à Bordeaux, en Bordelais et en Bazadais de 1453 à 1550*, Bordeaux, 1975, p. 283-318.

5. Archives dép. Gironde, série G 298/1.

Les destructions

Des créations du début de l'ère féodale, beaucoup sont parvenues jusqu'à nous ou du moins jusqu'aux débuts des temps modernes. Ainsi, sur vingt châteaux mentionnés en Bordelais dans les documents antérieurs à 1216, dix-neuf ont survécu. Toutefois le déchet est plus important en ce qui concerne les mottes et autres ouvrages de terre probablement médiévaux mentionnés par Drouyn : sur soixante environ, un peu plus d'un tiers ne peuvent être rattachés à des fiefs connus pour une période plus tardive. Il ne s'agit cependant que d'ouvrages légers, pouvant être facilement abandonnés pour des emplacements plus favorables.

Il est certain que les longues luttes franco-anglaises ont entraîné la ruine de nombreux châteaux. Ils ont été presque tous relevés, les moyens de destruction utilisés avant l'intervention de la poudre ne permettant pas des démolitions rapides et totales. Les opérations de guerre tendaient en outre à se dérouler autour des principales places — Bourg, Blaye, La Réole par exemple — que les vainqueurs se gardaient bien de détruire. Nous avons conservé ainsi diverses lettres relatives à des forteresses plus ou moins importantes, sises dans les zones d'opérations durant la guerre de 1293-1303 : des subsides sont accordés à leurs maîtres afin d'en permettre la remise en état. Il s'agit de petits repaires, comme Vallenon, en Médoc, ou de châteaux importants, comme ceux de Rions et d'Auros. Après 1453, certaines restaurations ne visent, nous l'avons vu, qu'à mettre les vieilles demeures au goût du jour. Il est nécessaire aussi, très souvent, de rebâtir des pans entiers des édifices. C'est ce qui est arrivé à Razan, où une partie des courtines était abattue, à Landiras, au Breuil-en-Médoc, où seul fut conservé le mur extérieur médiéval. A Blanquefort, autour du donjon ancien, l'enceinte fut totalement refaite et la basse-cour terrassée, pour résister au canon. D'anciennes maisons fortes, comme Cagès, Cursan, Sauvagnac remploient seulement quelques morceaux de leurs structures primitives. Au Grand Puch un grand comble à pignon élevé vient remplacer le toit plat à la mode locale, sans doute brûlé au cours des opérations militaires.

Durant les conflits civils et religieux, des Guerres de Religion à la Fronde, les armées opèrent surtout autour des grandes places, dont bien peu ont encore de simples châteaux. Certains d'entre eux, Fronsac, Blanquefort, par exemple, sont cependant redoutables. Beaucoup d'entre eux peuvent en outre servir de bases aux raids de bandes de partisans. Aussi cherche-t-on, en employant la mine, à détruire totalement ces repaires de bandits. Dès 1571 disparaît ainsi le château de Landerron, sur les frontières de l'Agenais, en 1572, La Trave, au sud de Bazas⁶. En 1592, le Parlement de Bordeaux ordonna la démolition de Villandraut, qui avait servi de refuge aux Ligueurs — ordre qui ne fut d'ailleurs que très partiellement exécuté.

Une politique identique est pratiquée par les pouvoirs locaux et, bientôt, par la royauté. La banlieue de la ville de Bordeaux voit ainsi se multiplier les manoirs de la robe et des marchands tandis que le corps de ville s'efforce de neutraliser les châteaux forts. Il acquiert dès le XV^e siècle Ornon, à deux lieues vers le sud, puis, en 1526, Veyrines, à l'ouest. Ces deux forteresses tombèrent peu à peu en ruine. En 1591, la jurade se rend propriétaire du château de Montferrand qui, en aval de Bordeaux, commande le cours de la Garonne : il est détruit de fond en comble. En 1520, les magistrats municipaux s'inquiètent des défenses que le seigneur d'Ollivier, qui relève de son comté d'Ornon, veut faire ajouter à son manoir⁷.

Ces mesures préfigurent celles qui seront prises sous le règne de Louis XIII. Celui-ci sacrifia la place de sûreté protestante de Castillon-sur-Dordogne, et surtout Fronsac, dont ne subsiste plus pierre sur pierre. Castillon-de-Médoc, qui surveillait de trop près les abords de l'estuaire, est abattu en 1615. En 1626, la poudre éventre le vieux donjon de Saint-Macaire : ses vestiges existaient encore au début du XIX^e siècle, mais il était devenu inutilisable. En 1629, Richelieu fait occuper de vive force La Réole, qui est au jeune duc de Roquelaure : la moitié du château est livrée aux démolisseurs. Ce n'était pas une vaine prudence qui avait dicté ces décisions : les opérations menées par les troupes royales et celles des princes, soutenus par les Frondeurs bordelais, furent encore sévères pour bien des châteaux. Vayres, inhabité en 1583, restauré alors et embelli par ses nouveaux possesseurs, les de Gourgues, subit en 1650 un siège désastreux. Langoiran, reconstruit à neuf quelques années auparavant, fut livré aux flammes et l'on fit sauter l'essentiel de ses défenses, avec les voûtes de son grand donjon.

6. Cette destruction se place peut-être seulement à l'époque de la Fronde : la forteresse que nous décrit Drouyn, I, p. 95-102, a en tous les cas été détruite par explosions de mines.

7. Roudié, *op. cit.*, p. 295.

Ainsi s'achève ce que l'on peut appeler le temps de la mort violente pour les châteaux. La période suivante est celle des abandons, de la négligence. Celle-ci est d'abord le fait — et l'on ne peut s'en étonner — des grands seigneurs attirés par Versailles. Un bon exemple en est donné par les Dufort, possesseurs de nombreux fiefs : ils aliénèrent Villandraut, abandonnèrent peu à peu Blanquefort, semblent avoir été peu actifs à Pujols et Rauzan⁸. Leurs efforts portèrent sur le seul Duras, presque entièrement rebâti — l'on ne conserva que les tours et le donjon — par Jacques Henri, premier duc de Duras (1622-1704) qui y fit faire « des beautés... sans jamais les avoir été voir », au dire de Saint-Simon. Les plus menacés ont été toutefois les très nombreux châteaux compris dans l'héritage de la maison d'Albret, tombé dans la seconde moitié du XVI^e siècle entre les mains des Bourbon. Henri de Navarre se trouve déjà contraint, pour soutenir ses campagnes, d'engager et finalement d'abandonner plusieurs seigneuries, livrant ainsi à la ruine des bâtisses sans utilité et d'un entretien trop onéreux pour leurs nouveaux détenteurs : tel est le cas d'Aillas, de Castelnau-de-Cernès, de Puynormand, condamnés à une lente dégradation. Celle-ci semble s'être accélérée lorsque le « duché d'Albret » passa aux mains des Bouillon, en échange de la principauté de Sedan. Sans doute étaient-ils indifférents à ces récentes acquisitions, domaine étranger à leurs traditions familiales. A la veille de la Révolution, les berceaux de la puissance des Albret, à Casteljalous ou dans le pays landais, à Sore et à Labrit, sont plus ou moins abandonnés, dépecés, ruinés.

Les châteaux importants, inutilement fortifiés, inconfortables et peu adaptés à l'habitation, sont encore plus lourds pour de moindres sires... Déjà, dans la première moitié du XVII^e siècle, un aussi grand personnage que le duc d'Epemnon ne fait pas exécuter les rénovations dont le plan dressé par le dessinateur Van der Hem nous a laissé le projet pour Lesparre : Cadillac devait absorber toutes ses ressources. Les relevés effectués sur l'ordre de Vauban nous montrent des logis inhabitables et des murailles en grande partie ruinées⁹. Les possesseurs de Fargues-de-Langon, ravagé en 1687 par un incendie, abandonnèrent les logis, pourtant rebâti quelques années auparavant, ne conservant en état que les communs. Les murs calcinés de Langoiran ne seront pas non plus restaurés après les catastrophes de la Fronde : les maîtres des lieux n'entretiennent plus que les bâtiments d'exploitation, groupés dans la basse-cour, où l'on construisit plus tard une petite résidence.

Ce processus ne fait que préluder aux destructions post-révolutionnaires. Celles-ci ne sont guère dues aux effets de la vindicte populaire. C'est surtout l'inadaptation des châteaux anciens aux goûts, aux besoins et aux possibilités financières des nouveaux acquéreurs qui a été la cause, jusqu'à nos jours, de l'abandon, du dépècement et de la démolition de tant d'anciennes demeures. Cazes, Guilleragues, Landiras sont ainsi en ruine dès les lendemains de la Révolution et servent de carrières ; c'est au XIX^e siècle que l'on abat Castelnau-de-Mesmes, qui abritait une usine. Mauvezin a été détruit au XX^e siècle, de même que Roquefort-en-Bazadais, vieux repaire du XIII^e siècle situé trop près d'une excellente carrière. Il ne reste que peu de vestiges du vieux Semens, transformé en maison de retraite. Les châteaux urbains — Langon, Saint-Macaire, l'Ombrière de Bordeaux — ont été victimes des programmes de reconstruction et de régularisation des municipalités.

De tels phénomènes ne sont pas particuliers au Bordelais. On peut noter cependant que la présence de la viticulture semble avoir joué un rôle modérateur dans cette évolution fatale. Un rapide calcul montre en effet que la moitié des châteaux médiévaux — et un nombre plus grand de manoirs du XVI^e siècle — a survécu dans les terres à vignobles ; la proportion est réduite au tiers pour les autres terroirs. L'habitude, depuis longtemps signalée, de lier les meilleurs crus aux châteaux, nouveaux ou anciens, a joué donc en faveur du maintien de certains de ceux qui avaient été construits dès le Moyen Age.

Les transferts de sites

Les transformations multiples des conditions de vie ont aussi provoqué un autre phénomène, responsable de nombreuses disparitions d'antiques demeures : c'est le transfert du site de la tête du fief d'un endroit en un autre, plus convenable. Il s'en est produit dès la fin du XIII^e siècle et le début

8. La destruction partielle de Pujols ne laisse pas subsister de témoignages de transformations importantes postérieures au début du XVI^e siècle. A Rauzan, un peu mieux conservé dans certaines de ses parties, des travaux de couronnement et de voûtement des salles hautes du donjon peuvent appartenir au XVII^e ou au XVIII^e siècle.

9. Le plan de Van der Hem, conservé au Cabinet des Estampes, Topo. de la France, V^e 26 n, est reproduit dans *Archives historiques de la Gironde*, t. XXXIX, pl. 26. Le dossier « Lesparre » des archives du Génie à Vincennes contient les relevés de Lesparre. Ils sont reproduits dans J. Gardelles, *op. cit.*, pl. 88.

du XIV^e, quand les seigneurs ont eu à leur disposition des moyens de défense qui leur permettent d'implanter leurs demeures dans des sites plus accessibles que les sommets des rochers et des mottes ou moins malsains que les rebords de rivières ou, surtout, les marécages. Souvent, en effet, l'on peut constater la présence de mottes ou de retranchements abandonnés au voisinage de châteaux plus récents. L'analyse de tels faits doit cependant être conduite avec prudence, car d'autres facteurs ont pu pousser à la création de résidences seigneuriales dans un périmètre peu étendu. Le plus fréquent est la coseigneurie ou le parçonnage. A Roquetaillade, par exemple, les membres de la famille de la Mote, coseigneurs du lieu, ont ainsi fortifié leur « Château Vieux » et l'ont encore perfectionné au XIV^e siècle. L'un d'entre eux, Gaillard, devenu en 1317 cardinal et favori de Jean XXII, se fit construire tout à côté un grand château quadrangulaire, toujours conservé. Au Cros, près de Loupiac, plusieurs lignages différents ont élevé sur la même colline des fortifications peu éloignées les unes des autres.

Les glissements de sites sont plus nettement perceptibles dans d'autres grandes demeures, celles du pape Clément V et des parents dont il fit la fortune. Elles vinrent remplacer d'humbles maisons fortes, juchées sur une motte entourée d'un fossé fangeux, demeure habituelle des hobereaux besogneux qu'étaient leurs ancêtres¹⁰. A Budos, celle-ci subsiste encore près du palais fortifié, actuellement ruiné, que fit élever le cardinal Raimond-Guilhem ; à Fargues, autre château cardinalice, la motte subsista longtemps, reléguée un peu en dehors de la basse-cour. Deux mottes anciennes sont encore visibles sur le territoire de Sauviac. L'une d'entre elles dut porter une maison forte dont le roi-duc autorisa en 1283-1285 la construction ; l'autre — ou peut-être la même — fut celle de Bertrand de Sauviac, comte de Campanie et recteur du Patrimoine par la grâce pontificale. En 1310, il obtint sans peine du roi-duc le droit de bâtir un nouveau château : on en reconnaît les traces dans le « Douc », modelé par les fondations d'un château quadrangulaire flanqué de quatre tours rondes, rappelant Roquetaillade par son plan. Ses pierres furent remployées au XVIII^e siècle à quelques centaines de mètres dans la construction d'une nouvelle demeure seigneuriale. A Villandraut même, l'imposante bâtisse due au pape s'éleva à quelque distance du vieux manoir des Goth, son père et son frère : celui-ci fut rebâti en même temps, mais dès 1314 sa grand-salle et sa tour furent utilisées pour y loger une collégiale nouvellement créée.

Du Moyen Age aux temps modernes, on trouve beaucoup d'autres exemples de tels transferts. Le Castelmoron d'Arbanats n'était en 1304 qu'une motte entourée de palissades : elle a été remplacée par une maison forte « *de petra et calce* » en 1384, construite à une demi-lieue de là. La motte de La Rivière, en Fronsadais, est à environ 200 m du château reconstruit à la fin du Moyen Age. En 1293, le roi et duc autorisait la restauration du repaire de Roquefort, en Bazadais, implanté dans une enceinte dominant un profond vallon : ses seigneurs l'abandonnèrent pour s'installer, au XVIII^e siècle, aux flancs mêmes de la vallée. La motte de Blaignac est au fond du parc du château classique. Celle des chevaliers de Cantemerle, en Médoc, fut évacuée au XVII^e siècle au profit de la maison de Saugve, éloignée d'un kilomètre environ. Les propriétaires du vieux château de Tontoulon, près de Bazas, le démolirent à la même époque et en réutilisèrent les matériaux dans l'édification d'une demeure nouvelle, loin des retranchements primitifs. De multiples mottes existaient encore au siècle dernier à Génissac et à Moulon, dans la vallée de la Dordogne, non loin de bâtisses de pierre datant du XIV^e au XVI^e siècle. Tardivement, les Duras élevèrent une maison agréable à quelque distance de la citadelle ruineuse de Blanquefort.

Des déplacements d'une plus grande amplitude encore peuvent être en outre enregistrés dans les seigneuries les plus importantes. Sous François I^{er}, Odet de Foix, vicomte de Fronsac, ne s'installe pas dans le vieux castel, perché sur la colline qui domine le confluent de la Dordogne et de l'Isle. Il choisit, dans la vallée de cette même rivière, vingt kilomètres plus au nord, le bourg de Coutras pour y créer une résidence suivant le goût d'alors. Commencée vers 1525, elle fut encore habitée par le maréchal de Saint-André, qui l'acheta en 1549¹¹. Au siècle suivant, les d'Epemnon, devenus vicomte de Benauges, semblent avoir peu habité la grandiose forteresse médiévale qui domine tout le pays entre Garonne et Dordogne : les deux ducs successifs concentrèrent tous leurs efforts sur la reconstruction de Cadillac, implanté dans un site beaucoup plus accessible et agréable, au bord de la Garonne. Ce furent d'autres possesseurs qui restaurèrent Benauges, qui d'ailleurs fut en partie ruiné après la Révolution.

10. En 1281, la résidence de Dame Thalèse, douairière de Bergerac, à Sauveterre-de-Guyenne est décrite comme une petite maison « *de novo ibidem constructa* », « *cooperta de tegulis* », montée sur une petite motte entourée d'un fossé (cit. par J. Gardelles, *op. cit.*, p. 72).

11. P. Roudié, *op. cit.*, p. 291-293.

Conclusions

Les conditions nouvelles de la guerre, surtout à partir de l'époque des conflits religieux commencés en 1560, puis les siècles d'établissement, puis de raffermissement de la paix intérieure, préparée par Richelieu et devenue effective sous le règne personnel de Louis XIV, ont donc précipité la ruine des vieux châteaux médiévaux et celle des forteresses féodales créées ou remodelées au XVI^e siècle. L'acquisition des terres et des résidences seigneuriales par des personnages moins puissants que leurs anciens possesseurs entraîna aussi leur abandon. Ces deux séries de facteurs de destruction furent largement aggravées, mais non inaugurées par les événements révolutionnaires. Ceux-ci enlevèrent en outre tout prestige aux « vieilles masures » féodales dont l'existence même rappelait à beaucoup de mauvais souvenirs — compte tenu des tentatives de résurrection et de défense du passé tentées au XIX^e siècle par quelques vieilles familles monarchistes. Les gentilhommières construites ou restaurées au XVI^e siècle, plus petites et ayant peu ou pas du tout de valeur militaire, ont par contre souvent survécu.

Par ces aspects, l'histoire de la disparition des châteaux en pays bordelais et bazadais ne doit guère différer profondément de celle que l'on pressent dans le reste de la France. Ce qui en fait l'originalité, ce sont d'abord quelques phénomènes généraux, comme les transferts de sites, particulièrement nombreux, et la tendance au maintien des châteaux anciens dans les zones viticoles. Restent bien sûr les cas d'espèce, très nombreux également, et qui défient les volontés trop ambitieuses d'explications trop générales.

POTERIES DE SADIRAC ET DE L'ENTRE-DEUX-MERS

Première esquisse d'une synthèse archéologique

par P. RÉGALDO-SAINT-BLANCARD

A proximité immédiate de Bordeaux, l'Entre-Deux-Mers a été, de tout temps et jusqu'à la récente expansion médocaine, l'arrière-pays de la capitale aquitaine. Ses terrains variés favorisent une polyculture dont les éléments principaux sont — et étaient déjà autrefois — la vigne et l'élevage. Le socle de calcaire à astéries stampien a suscité l'ouverture de nombreuses carrières de pierre dont certaines étaient probablement en exploitation dès l'Antiquité. Les argiles de décalcification, que supportent les strates stampiennes, sont parfaitement propres au travail céramique.

L'exploitation de l'argile a laissé de nombreuses traces dans ce pays : il n'est, par exemple, que de voir l'abondance des toponymes récents de type *Tuilerie*, *Teuleyre*, etc. (pl. I, fig. 1). Les traces, tant d'archives que de tradition orale, sont nombreuses pour les périodes féodale et moderne. Un secteur retient, de ce point de vue, plus particulièrement l'attention par la très grande abondance des attestations : il s'agit de la commune de Sadirac — et de ses voisines, Lignan, Loupes, Le Pout, Créon, Madirac, Saint-Caprais — où quelques potiers travaillent encore de nos jours (pl. I, fig. 2).

Depuis début 1979, un programme d'étude a été lancé¹ : prospection systématique (printemps et septembre 79), inventaire, photographie et dessin des céramiques conservées par les habitants (octobre-décembre 79), dépouillement des plans et des registres cadastraux (79-80), fouille de sauvetage au bourg (juillet 79), fouille programmée à Blayet (printemps et juillet 80) et au Casse (juillet et août 81), sondages à Plantey (mai 80 ; juillet 81), travaux d'atelier pour la restauration et l'étude des céramiques (depuis début 79).

Parallèlement à ces travaux archéologiques, deux études furent lancées en 1980 : l'une concerne l'archivistique et est menée par M^{lle} Claire Hanusse², l'autre concerne l'ethnologie et est menée par M^{me} Sylvie Bordelais³. Archéologie, archivistique et ethnologie : ces trois disciplines couvrent parfaitement le terrain de l'étude entreprise, s'épaulent et se complètent utilement.

Le présent texte a pour but de faire le point sur les résultats archéologiques obtenus, de les intégrer dans une perspective générale et de servir ainsi de base pour un prolongement et un approfondissement de l'étude.

1. Un travail un peu analogue a été entrepris en 1974 par J. Clémens, mais limité au XIX^e siècle et à une documentation très partielle, il est souvent dans l'erreur. J. Clémens, « Les fours à céramique de Sadirac au XIX^e siècle », *Actes du 30^e Congrès de la Fédération Historique du Sud-Ouest (Périgueux 1978)*, Périgueux, 1981, p. 327-352.

2. Thèse de 3^e cycle sous la direction du professeur J. Gardelles. D.E.A. soutenu en décembre 1980.

3. Thèse de 3^e cycle sous la direction du professeur E. Metais. D.E.A. soutenu en mai 1981.

PLANCHE I.

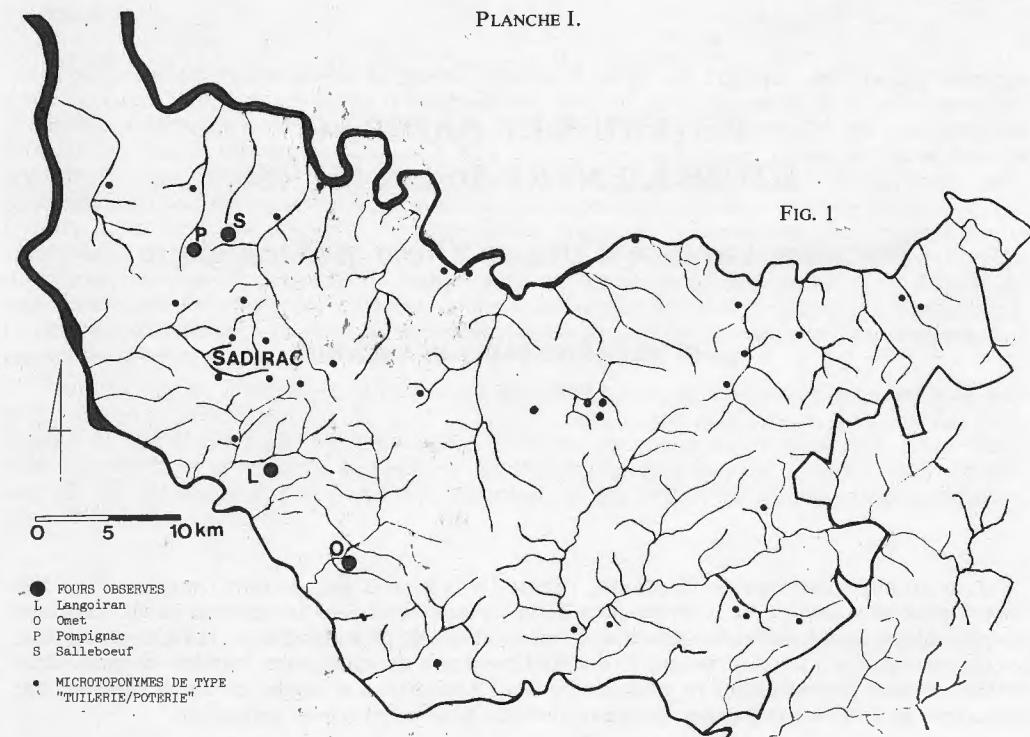


FIG. 1

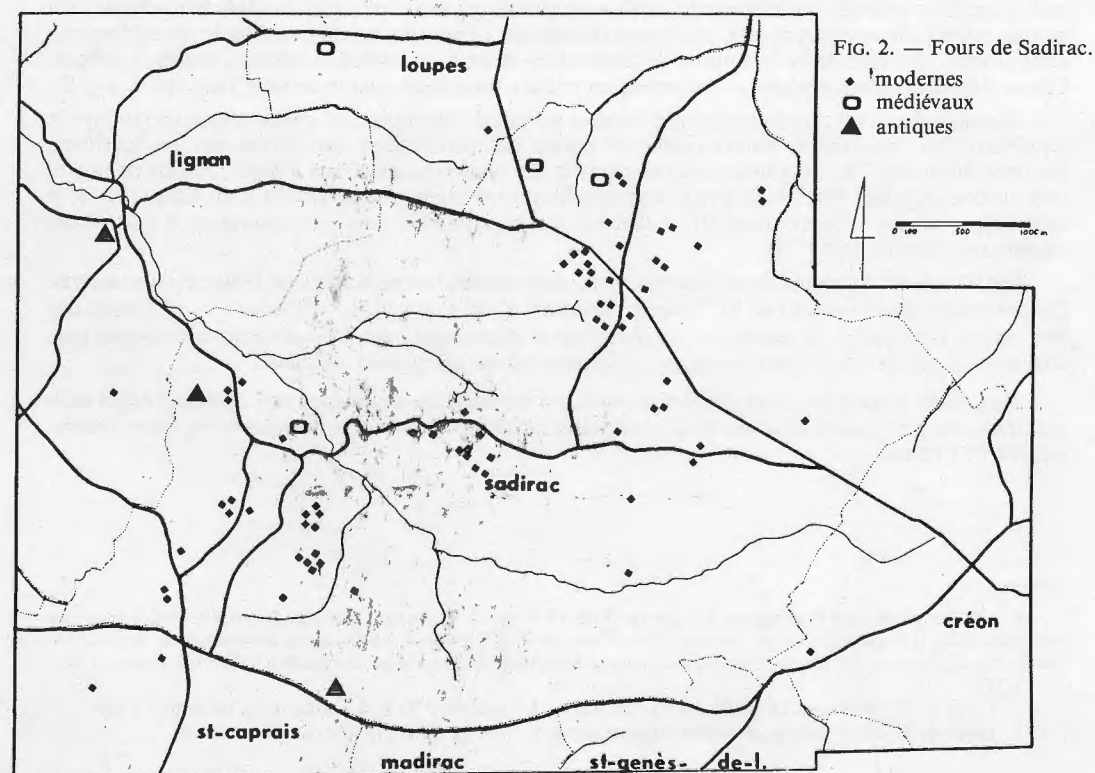


FIG. 2. — Fours de Sadirac.

La partition des domaines et des compétences en trois corps — le matériel, l'écrit, le vécu — implique ici une limite étroite bornée à l'espace archéologique ; l'on pardonnera les rares incursions dans les domaines archivistique ou ethnologique : elles n'ont pour but que d'appuyer une interprétation ponctuelle. Il est évident que les trois domaines s'interpénètrent et s'illustrent mutuellement. Ce n'est ici qu'une pierre d'attente dans un mur, la mise au point d'une partie du travail et l'affirmation d'une volonté méthodologique.

Cette volonté méthodologique part de l'établissement des données factuelles, d'une synthèse diachronique pour déboucher sur des études synchroniques, structurelles, sur des essais de modélisation. Il est évident que la limitation stricte au domaine archéologique, dans l'état actuel des recherches à Sadirac, ne permet pas de donner à cette seconde partie — relevant de ce que l'on appelle parfois ethno-archéologie, ethno-histoire — l'ampleur qu'elle devrait avoir : elle devient en quelque sorte ici une conclusion un peu longue.

Je n'entends pas par cette division faire preuve de nouveauté car les deux éléments ont été intimement liés chez nombre de grands historiens et de grands archéologues. Cette partition est une commodité d'étude, permettant de quadriller complètement le domaine choisi. Mais d'autre part, elle permet de mettre clairement en œuvre la démarche choisie dès le début de ce travail et qui s'est précisée au fur et à mesure des progrès accomplis ; elle est de type régressif : comparer les données antérieures au schéma général établi pour une époque et adapter ce schéma ou l'infirmier pour la période concernée d'après ces données ; et par là établir l'évolution continue ou cerner les limites des solutions de continuité.

*
* *

Le phénomène céramique n'est, à Sadirac comme ailleurs, qu'un élément d'une réalité archéologique et historique plus complexe. Cet élément est certes le moteur de cette étude, mais il importe de le situer dans le contexte général d'une région, et surtout pour l'Antiquité et le Moyen Âge.

La préhistoire n'a laissé que des traces sporadiques à Sadirac et dans les environs : quelques objets dispersés⁴ mais, semble-t-il, aucun site remarquable. La proto-histoire n'est pas plus prodigue, délaissant le cœur de l'Entre-Deux-Mers au profit des vallées de la Garonne, de la Dordogne et de celle de l'Engrenne au sud. En fait les premières traces importantes remontent à l'époque romaine.

A Lignan, on note quelques trouvailles mobilières plus ou moins dispersées. Le lieu principal de l'implantation romaine dans cette commune est le bourg⁵.

A Saint-Genès-de-Lombaud, c'est l'église et le cimetière qui l'entoure qui marquent l'implantation d'époque romaine⁶.

A Sadirac, ce n'est pas dans le voisinage de l'église — pourtant dédiée à saint Martin et ici comme à Lignan et Saint-Genès, d'époque romane — qu'il faut chercher des vestiges immobiliers gallo-romains. C'est un peu plus d'un kilomètre à l'est, et de l'autre côté de la Pimpine au lieu-dit Darrigaud. Là, notamment dans une vigne, mais aussi dans un jardin voisin, des substructions, des tesselles de mosaïques, des fragments de tegulae et une monnaie de la fin du III^e siècle confirment l'existence d'un site d'habitat romain. Il faut toutefois noter l'existence de quatre monnaies romaines qui proviennent, peut-être, du jardin du presbytère sis dans le bourg⁷.

4. Par ex. J. Roussot-Laroque, dans *Rev. Hist. et Arch. de Libourne*, XLVII, 174 (4^e trim. 1979), p. 154-8.

5. Une petite monographie sur Lignan a été écrite par P.A. Ballion, ancien président de la Société Archéologique (manuscrit ronéotypé, vers 1973). On y trouve des renseignements précis, intéressants, au milieu d'interprétations audacieuses.

6. Espérandieu, II, p. 217. Voir aussi *Bull. Soc. Arch. Bx.*, IV (1879), p. 183-7 et XXII (1897), p. 19.

7. La prudence s'impose : on n'en connaît ni l'inventeur, ni le lieu, ni la date. Elles semblent d'ailleurs plutôt se répartir en deux groupes que constituer un ensemble homogène : un follis de Constance Chlore et un de Galère César ; un as de Néron et un sesterce de Marc-Aurèle.

La toponymie renforce l'impression d'une implantation assez forte, ce qui paraît conforme à la situation de l'ensemble de l'Entre-Deux-Mers et la microtoponymie porte traces de défrichements. L'on remarque en particulier cinq « Belair » qui, comme la chose est presque constante, du moins dans l'Entre-Deux-Mers, se répartissent à proximité des limites communales. Ici comme ailleurs, on peut y voir la trace de défrichements mérovingiens dans les forêts héritières directes de la *silva* gallo-romaine rejetée, au profit de l'*ager* et du *saltus*, sur la périphérie du domaine.

Deux routes actuelles pourraient posséder un tracé qui remonterait à l'époque romaine : les routes Bordeaux-Créon et Créon-Camblanes qui suivent toutes deux les lignes de crêtes. La limite sud de Sadirac s'appuie tout du long sur la seconde et, d'une manière générale, il est clair que tout le réseau des chemins de Sadirac et des environs est conditionné par l'existence de ces routes.

La persistance d'une toponymie d'origine antique, une hagiotoponymie « mérovingienne », la superposition des églises romanes aux ruines de l'habitat antique paraissent des raisons sérieuses pour ne pas envisager de solution de continuité entre l'Antiquité et le Moyen Âge. Pourtant il faut reconnaître que les traces matérielles des temps mérovingien et carolingien sont pratiquement inexistantes. Une raison des plus probables serait la pauvreté des établissements ayant succédé aux habitats antiques. L'hiatus néanmoins demeure et l'histoire de ces communes, que l'on devine, pourtant, poursuivant un cours souterrain, ne réapparaît guère qu'à l'époque romane.

C'est à l'Antiquité que renvoient les premières traces d'une industrie céramique retrouvée à Sadirac et dans les environs. L'on a d'abord une description imprécise et mal localisée de Léo Drouyn⁸.

Un deuxième site antique de production céramique pourrait avoir existé non loin du village du Carpe, sur la route Créon-Camblanes, au lieu-dit Plantey. Différentes campagnes de sondages⁹ ont mis à jour une assez grande abondance de tuiles et de tessons céramiques mal cuits et des fragments de laitier, une fosse d'extraction de l'argile et les restes d'un mur, peut-être clôture du complexe artisanal qui joindrait au travail céramique celui du fer : l'argile locale contient de nombreux nodules ferreux. Aucune installation n'a, à ce jour, été retrouvée. Les éléments de datation sont vagues, hormis une serpette qui pourrait être du III^e siècle¹⁰ : c'est un site antique, sans qu'on puisse préciser.

Un autre site romain est, quant à lui, sûr, pour son existence sinon pour sa datation. P.-A. Ballion rapporte que lors de travaux au bourg de Lignan on trouva trois fours et des tessons allant du I^{er} au III^e siècle¹¹. Ces fours étaient implantés dans une butte de terrain en contrebas de l'église (donc en plein site romain et médiéval) et ont disparu avec la butte.

L'hiatus, noté précédemment pour l'habitat entre l'Antiquité et l'époque romane, se maintient en ce qui concerne la céramique, à supposer que ces trois sites relèvent bien tous de l'antiquité romaine, ce qui, à tout prendre, n'est pas assuré. Mais là, le problème est plus ardu dans la mesure où les éléments d'appréciation manquent : y a-t-il continuité, une véritable tradition de l'artisanat céramique unissant l'Antiquité et les temps modernes ou, au contraire, redécouverte après un temps d'oubli des vertus de l'argile sadiracaise ? L'archéologie est muette et les archives ne fournissent pas de traces avant le XIII^e siècle, avec des tuiliers d'abord puis des potiers. Cet hiatus pourtant n'est pas désespéré ; il renvoie peut-être tout simplement à la fortune d'un labour bien situé ou d'une découverte fortuite.

*
* *

Le Moyen Âge est marqué par l'importance des abbayes, et surtout de celle, voisine, de la Grande-Sauve. Elle possédait de nombreux biens dans le Bordelais et au-delà : notamment des prieurés à Madirac et à Lignan, des chapelles à Calamiac et à Lorient¹². La fondation en 1080 de cette

8. *Guienne Militaire*, I, p. LXII et LXIII, constamment cité par la suite, parfois mal à propos. Seul *Bull. Soc. Arch. Lignan*, déc. 1975, p. 42, donne une précision supplémentaire : il y aurait des poteries gallo-romaines dans le ruisseau en contrebas. Je n'en ai retrouvé aucune.

9. Deluga 1972-1973 ; Régaldo 1980, 1981.

10. *Bull. Soc. Arch. Lignan*, déc. 1975, p. 44.

11. *Op. cit.*, p. 62. Description cotée des fours.

12. Deux importants lieux-dits de Sadirac. A Calamiac la chapelle détruite se perpétue dans le nom d'un lieu. À Lorient elle existait encore en 1671 : registre paroissial où le curé Philippe Minvielle a noté la bénédiction d'une cloche, marquant, à la suite de la profanation et de l'interdiction de la chapelle pendant deux ans, la réconciliation. Maintenant détruite, elle apparaît sans doute sur des photographies aériennes.

abbaye et son succès très rapide introduisent de profonds bouleversements dans le pays, encore lisibles dans le réseau routier : chemins détournés ou doublés pour converger à l'abbaye ; d'autres créés pour suivre les nouvelles frontières. La fondation de la bastide de Créon en 1316 introduit de nouveaux bouleversements mais semble marquer un retour à des routes plus anciennes. Cependant, la marque de La Sauve puis celle de Créon ne semblent pas s'imprimer profondément sur les structures du pays où leur influence est fortement balancée par celle de Bordeaux : l'église de Sadirac dépend de l'abbaye Sainte-Croix ; celle de Lignan, à partir de 1176, du chapitre de Saint-André. Presque toutes les paroisses de cette région possèdent des églises romanes et souvent avec des parties XI^e.

L'influence de la féodalité semble de même réduite et en bonne part absorbée par La Sauve et Créon : ainsi la seigneurie de Calamiac, la plus importante jusqu'alors, se verra largement amputée pour la fondation de la bastide.

Hormis églises et châteaux, l'habitat actuel de Sadirac ne recèle aucun bâtiment antérieur au XVII^e siècle, à l'exception sans doute du Maine d'Abadie¹³. En fait, c'est dans le XVI^e siècle et véritablement avec le XVII^e que commence l'époque moderne à Sadirac.

L'habitat médiéval qui entourait sans doute l'église n'a laissé aucune trace repérée à ce jour. Il n'en est pas de même à Lorient, l'autre pôle d'attraction de la commune, situé sur la route Bordeaux-Créon. Les photographies aériennes, en effet, montrent l'existence de bâtiments assez nombreux, dans une vigne, située au nord de l'actuel village au lieu-dit Sableyre où la charrue accroche par endroits des murs de pierre. Les tessons ramassés dans cette parcelle paraissent médiévaux. A mon sens, le village médiéval était là — et ce semble bien avoir été un véritable village, peut-être aussi important que celui du bourg — autour de la chapelle.

Environ 100 m à l'est de ce site, les restes d'un four sont parfaitement situés d'une part par l'abondance des tessons de surface, d'autre part et surtout par les fragments de la sole accrochée par les charrues de labour. A l'ouest-nord-ouest de ce même site d'habitat, mais plus éloigné de lui (environ 500 m), d'autres traces de même type mais un peu moins lisibles attestent la présence d'un second site de production céramique. Un troisième a dû être fouillé en sauvetage en 1979 auprès de l'église de Sadirac. Tous trois présentent une similitude d'implantation par rapport à l'habitat assez importante. Le premier, et peut-être aussi le second, paraissent antérieurs au troisième, cela dit sous bénéfice d'une meilleure information, fouilles ou sondages¹⁴.

En juin 1979 une fouille de sauvetage permettait l'étude d'un four à dater sans doute du début du XV^e siècle ou de la fin du XIV^e¹⁵. Enterrée sur trois côtés dans la grave rouge du sol vierge, cette petite construction rectangulaire en pierres sèches à joints coupés possédait une petite ouverture sur la face nord ; dérasée jusqu'à mi-hauteur du foyer, elle était comblée de tessons et de pierres. C'est là une trace indéniable de production céramique, mais en l'absence des installations intérieures de terre cuite qui ont pu avoir été nettoyées pour une remise en état¹⁶, un léger doute subsiste quant à l'identification d'un four dans ce bâtiment. S'il s'agit bien d'un four, il serait d'un type analogue à ceux qui existeront plus tard à Sadirac : tirage ascendant, deux pièces superposées servant de foyer et de laboratoire, séparées par une sole suspendue, sans couverture fixe, avec deux entrées sur deux côtés opposés donnant accès au foyer et au laboratoire. Qui plus est, le remblaiement de ce four aurait pu être fait avec des rebuts de cuisson gardés à proximité et, pourquoi pas, dressés en butte comme dans les fours postérieurs.

Par opposition à d'autres fours retrouvés dans l'Entre-Deux-Mers¹⁷, celui du bourg de Sadirac se caractérise par une construction faite pour durer, mettant en œuvre pierres et argile. Cela souligne bien l'existence d'une aire géographiquement bien limitée, centrée sur Sadirac, où l'artisanat céramique prend un développement particulier.

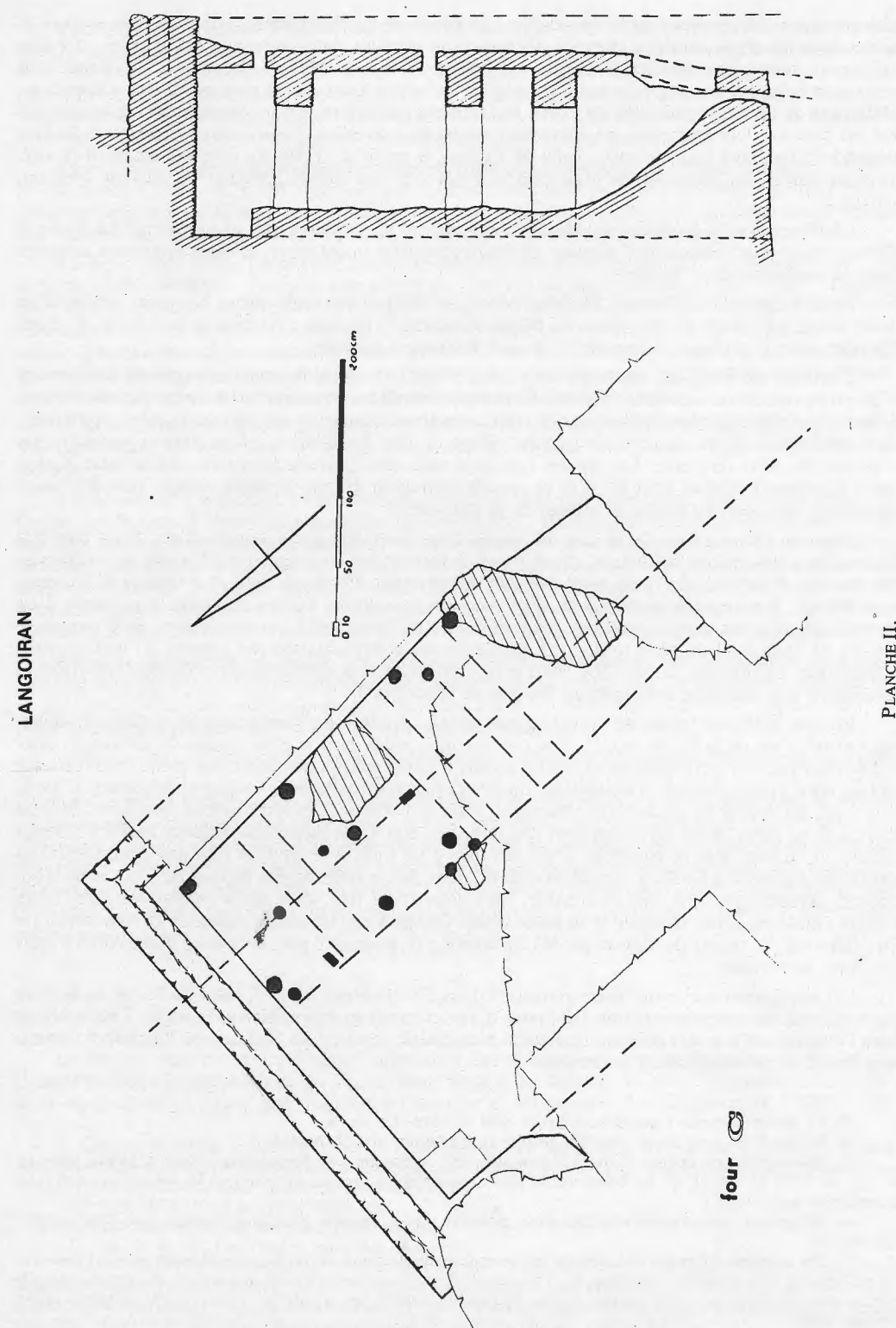
13. Le potier Sarrazin y aurait reçu Louis XIII en 1615. Cf. *infra*.

14. Traces d'un autre four, peut-être médiéval, à Loupes, lieu-dit Maledent.

15. Monnaie du roi anglais Richard II peu usée dans la couche 2 du comblement (Poey d'Avant, tome II, p. 123, n° 3105, pl. LXVI, n° 4). Remontée de tessons semblables dans un autre secteur du même lieu, autre tessonière ou autre four ?

16. Réfections périodiques attestées pour d'autres fours de type proche à Sadirac aux XVII^e, XVIII^e, XIX^e siècles.

17. Par exemple à Pompignac, lieu-dit le Castéra, où des travaux sur un talus routier ont permis l'observation d'un petit four de tuilier (médiéval ?) : s'ouvrant à flanc d'une butte, il était creusé dans une couche d'argile grise, voûté en argile de même nature, le tout stabilisé et vitrifié par la cuisson. Observations Régaldo 1979 ; Deluga 1980.



La rusticité, très grande par rapport à la finesse des techniques de construction utilisées à Sadirac, de fours observés à Langoiran (pl. II) met en valeur le même trait pour le début de l'époque moderne¹⁸. Dans la même parcelle, la prospection au sol a montré l'existence d'une dizaine d'installations de tuiliers dont la durée de vie était probablement courte et qui ont pu se succéder les unes les autres. La superposition des foyers et des laboratoires non couverts rapproche ces fours de ceux de Sadirac, mais des alandiers voûtés précèdent les foyers et grâce à ceux-ci, au moins sur le grand four, les ouvertures des foyers et des laboratoires sont superposées et non opposées comme à Sadirac. Comme preuve de l'inhabileté de la construction, au-delà de sa qualité et de son peu de tenue, on aura l'étrange disposition du grand four : il juxtaposait deux longs foyers voûtés indépendamment et supportant un unique laboratoire, au lieu de diviser le foyer en deux par un mur de refend.

Trois sites sadiracais de production de céramique pourraient être du début de l'époque moderne (xv^e/xvi^e siècles), cela dit avec la plus grande prudence. Ce sont les sites de Chandieu, Tustal et Dalion. Tous trois ont été localisés grâce à des remontées de tessons dans des labours pour les deux premiers, dans le ruisseau de la Pimpine pour le dernier.

Que ces fours appartiennent réellement à l'époque à laquelle je tends prudemment à les attribuer reste, après tout, secondaire. En fait l'existence de poteries à cette époque est fort bien attestée par les archives.

C'est au xvi^e siècle qu'apparaissent — mais le constat n'est que provisoire — les premiers noms de potiers. Les potiers sont très nombreux vers 1690-1700. Cette expansion plonge certainement ses sources dans le xvi^e siècle mais elle me paraît nettement marquée au début du xvii^e. La légende sadiracaise du cultivateur et potier Jacques Sarrazin qui reçut Louis XIII le 17 décembre 1615¹⁹ est en ce sens assez remarquable : il passe nettement pour le père fondateur de l'industrie céramique locale²⁰.

Il semble bien que ce soit au même moment que Sadirac prend l'aspect qu'il a maintenant : un habitat dispersé, regroupé en une vingtaine de villages, où le bourg ne doit une place prédominante, d'ailleurs contestée par Lorient, qu'à la présence de l'église. Ce terme de « village » est celui utilisé de nos jours par les Sadiracais²¹ et est aussi celui que l'on retrouve dans des notations dispersées du registre paroissial²² à côté d'habitats spécifiques comme moulins et métairies.

Dans de nombreux cas, on peut observer une structure originelle de trois habitations contemporaines à situer dans le xvii^e siècle, plus ou moins déguisée par les constructions et additions postérieures. D'une manière générale, ces maisons se caractérisent par une pièce en rez-de-chaussée et une à l'étage, éclairées parcimonieusement, l'une par la porte, l'autre par une petite fenêtre parfois à meneaux. Les registres paroissiaux attestent bien pour certains de ces villages l'existence contemporaine de plusieurs familles différentes ; mais en même temps les villages prennent volontiers le nom d'une famille.

On a ainsi l'impression que Sadirac prend au début du xvii^e siècle son visage actuel. La gestation de cet habitat semble liée à l'expansion de l'artisanat céramique de type familial qui connaît son apogée vers le milieu du xviii^e siècle et dont la légende de Sarrazin amorce le début. Il n'y a pas forcément lien de cause à effet entre poteries et villages : le village apparaît logiquement premier par rapport au four, mais la concomitance de ces deux éléments qui se renforcent mutuellement est frappante.

18. Datation très approximative fondée sur de rares et petits tessons de céramique, en attendant peut-être une datation plus sûre. Il s'agissait d'un sauvetage lors d'un défonçage pour la plantation d'une vigne : la sole du grand four s'était partiellement effondrée sous un tracteur. Fouille de sauvetage, Régaldou 1980.

19. Après son mariage avec Anne d'Autriche à Saint-André de Bordeaux. Le récit le plus complet est celui d'E. Guillon, *Les châteaux historiques et vinicoles de la Gironde*, Bordeaux, 1866-1869, tome IV, p. 78. Cet épisode est plausible : l'itinéraire de retour par Créon, Branne et Libourne passe effectivement devant le Maine d'Abadie qu'habitait Sarrazin.

20. La description des reliefs de sa pierre tombale (disparue) : « une croix, un coutre et un soc de charrue » semble aller dans le même sens : le « coutre » pour la poterie, et la charrue pour l'agriculture (*Coutre* : vieux terme français dérivant du latin *cultus*, le couteau, spécialisé dans la désignation de différents outils, qui désigne ici un ustensile de potier).

21. Au contraire de l'acception usuelle actuelle qui rend « bourg » et « village » synonymes et par-delà « bourg » implique souvent « commune ». — « Village : lieu non fermé de murailles, composé de maisons de paysans » (*Dict. de l'Acad. Franç.*, 1778, S.V.).

22. Vingt-six occurrences de 1646 à 1719 : neuf ont à ces dates des attestations sensiblement contemporaines pour plusieurs familles ; dix-sept sont certainement des villages au sens propre ; cinq ne sont pas identifiés ; le terme n'apparaît fautive sûrement que quatre fois. Il y a donc extension du terme dès le xvii^e siècle.

Les installations des poteries qui travaillent encore sont vieilles de plus d'un siècle. La fouille a montré que les fours de Blayet et du Casse ont eu des durées de vie l'un de 130 à 150 ans et l'autre d'environ 230 ans. Le dépouillement des archives tend à rendre presque générale une longévité de plus de trois générations et souvent de plus d'un siècle. Certes cela n'était possible que moyennant un soin constant et des réfections périodiques des aménagements intérieurs.

Tous les fours sont de type analogue à celui déjà évoqué à propos de celui du bourg. C'est à peine si la variation des formes carrées ou rondes modifie cette uniformité ; ce sont essentiellement la taille et la qualité de la construction qui différencient les fours.

Ceux de Blayet et du Casse, comme tous ceux dont les vestiges permettent encore l'observation, ont des parois composées d'un parement extérieur de pierre calcaire, d'extraction locale, en général bien appareillé et d'un parement intérieur de briques ; un blocage de moellons emplissait l'intérieur et le parement extérieur assurait sa cohésion avec ce blocage grâce à un jeu de pierres longues plus ou moins régulièrement placées en boutisses ; enfin un placage d'argile sur les briques lissait le parement intérieur. Ce placage devait être réparé à chaque cuisson, ou presque : il n'est pas de couche des deux tessonniers, mise là durant la période d'activité des fours, qui ne contienne des petits fragments informes de terre cuite dont la provenance ne peut être autre.

La cohésion des parties en pierres et du parement intérieur en briques était constamment mise à mal par les chauffes et les refroidissements ; cela provoquait des réfections périodiques. Toutefois, sous cet aspect, les fours ronds présentaient de gros avantages sur les fours carrés ; mais ils étaient certainement beaucoup plus difficiles à construire et contenaient moins pour des tailles voisines. Les vestiges des fours qui subsistent laissent à penser qu'une vogue importante de fours ronds occupe le XVIII^e siècle, tandis qu'au XIX^e on trouve plutôt des fours carrés, le XVII^e hésitant entre les deux formes.

Le four de Blayet (pl. III), de plan à peu près carré, remarquable par sa taille et la finesse de sa construction, fut en activité jusqu'à la fin du XVIII^e siècle et a dû être construit vers le milieu du XVII^e. Au-delà des caractéristiques habituelles — superposition du laboratoire et du foyer s'ouvrant sur deux côtés opposés par des embrasures utilisant pour leur implantation la pente naturelle du terrain —, il présentait trois états. Le premier, celui de la construction, flanquait le four à l'ouest d'une terrasse formée d'un apport de terre contenu par un mur²³, au nord d'un auvent protégeant l'entrée du laboratoire et à l'est d'une pièce servant sans doute d'atelier, avec une ouverture au sud, côté du foyer ; cette ouverture dans le grand mur en pierres bien appareillées sera par la suite condamnée par un muret en pierres sèches. Cette disposition, joignant l'atelier au four, est exceptionnelle à Sadirac.

Un complet remaniement au début du XVIII^e siècle amène l'exhaussement des murs du laboratoire de deux assises (env. 50 cm), la reconstruction des aménagements internes en brique et en argile, le remplacement de la terrasse en fort mauvais état par une butte-tessonnière qui la recouvre et où l'on trouve les restes des anciens aménagements intérieurs, la construction au nord d'une grande pièce se substituant à l'auvent et sur le mur de laquelle s'appuie la butte-tessonnière. Par la suite celle-ci va se trouver accrue des apports successifs des rebuts de cuisson, jusqu'à l'abandon de ces installations. Depuis la constitution de la butte-tessonnière, diverses marques et signatures jalonnent l'apport des rebuts et permettent une datation sûre par le biais d'identifications rendues possibles par le dépouillement exhaustif des registres paroissiaux.

Ce four, par son aspect et par sa situation, semble se caractériser comme un four domestique, par opposition avec les fours « villageois » communautaires, dont celui du Casse peut passer pour un modèle. La faible quantité des signatures et le fait qu'il n'en apparaît jamais deux différentes dans un même niveau renforcent cette impression, alors qu'au Casse plusieurs marques sont nettement contemporaines. D'autre part, les niveaux d'établissement de la terrasse (couche 5) contiennent quelques tessons qui fournissent la preuve de l'existence d'un autre four antérieur à proximité, mais que l'on n'a pas encore pu localiser. Il n'est pas exclu que ce dernier ait été commun et ait correspondu à la création du village ; l'un des potiers aurait décidé d'avoir sa propre installation. Si l'on envisage une datation du village dans la première moitié du XVII^e siècle, on pourrait penser que le four a été construit vers le milieu.

23. Ce troisième niveau de travail, après l'entrée du foyer et celle du laboratoire, semble une caractéristique qui se développe à partir du XVII^e siècle. Il permet l'accès à l'arase des murs du laboratoire afin d'achever le chargement commencé par l'entrée.

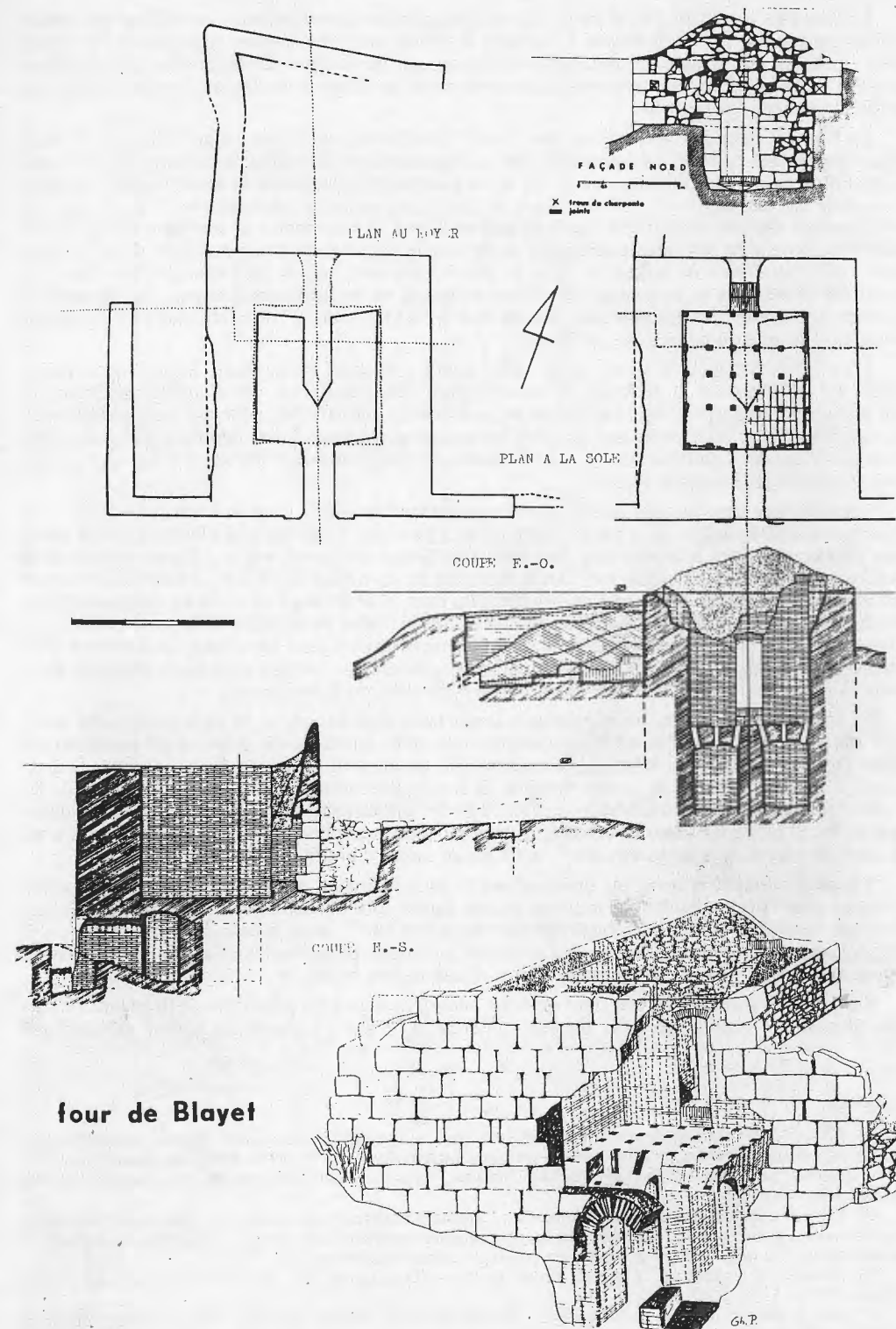


PLANCHE III.

Le four du Casse²⁴ (pl. IV) présente à la fois de grandes ressemblances et des différences remarquables par rapport à celui de Blayet. Ce dernier se définit assez bien comme appartenant à un particulier ; celui du Casse, au contraire, par sa situation, par les marques de ses potiers, par les témoignages d'archives est un four communautaire mais en même temps il est clair qu'il a appartenu à une famille de potiers, les Lestrille.

Ce four est rond par son laboratoire et par l'intérieur de son foyer, mais la façade du foyer affecte une forme carrée ; on comprend ainsi sa figuration en plan dans le cadastre de 1818 sous l'aspect d'un dessin ressemblant à un D. Le mode général et la qualité de sa construction le rendent très proche de celui de Blayet ; la forme seule introduit une variation remarquable : il inscrit dans un carré presque régulier, matérialisé par la façade du foyer, la tour ronde de son laboratoire dont le diamètre extérieur est sensiblement régulier tandis que le diamètre intérieur du foyer, divisé en deux par le traditionnel mur de refend, et celui du laboratoire sont un peu plus allongés dans l'axe des ouvertures principales et présentent des irrégularités qui ne se correspondent pas. Ses dimensions extérieures sont bien plus grandes que celles du four de Blayet, mais sa forme circulaire lui donne une superficie à la sole du laboratoire inférieure.

C'est là un des inconvénients de la forme ronde : on perd de la place. Mais l'inconvénient majeur est certainement la difficulté de construction : les irrégularités des diamètres intérieurs en sont la preuve. Toutefois il faut remarquer la qualité de la construction générale : le diamètre extérieur du laboratoire est régulier avec une tolérance ne dépassant pas 5 cm. Peut-être a-t-on là, d'ailleurs, un indice de la chronologie de la construction : l'extérieur serait bâti avant l'intérieur, ce qui serait d'ailleurs parfaitement logique.

On remarque dans ce four plusieurs innovations intéressantes. Dans le foyer, une niche a été construite dans l'épaisseur de la paroi ; cette niche a pu servir au grillage du plomb et autres matériaux de glaçure. Dans le laboratoire, le « troisième niveau de travail » qui, à Blayet comme dans nombre d'autres fours, se situait sur l'arase des murs ou au niveau de celle-ci, forme ici une entrée secondaire appartenant à la conception originelle du four, axée à l'angle droit sur les deux ouvertures principales, avec un seuil correspondant au niveau de l'extrados de la voûte de la porte normale du laboratoire ; à ce niveau correspondent trois petites niches bâties dans l'épaisseur du parement intérieur de briques, le tout situé sur deux axes perpendiculaires et permettant sans doute de passer deux planches pour assurer le remplissage de la partie supérieure du laboratoire.

Ce four a subi au moins une restauration importante dont la couche 2E de la tessonnrière nord-ouest conserve les traces et permet une datation vers 1830. La voûte de la sole a été partiellement refaite : d'importants et peu élégants placages d'argile prennent leur forme à de gros tessons de céramiques, dont des fragments de tuyaux datables de la première moitié du XIX^e siècle. Des barres de fer étayaient l'entrée principale du laboratoire et les côtés de l'entrée secondaire. Il n'y a pas trace d'autres réparations. Il est certes toujours possible qu'une réparation importante des parois intérieures n'ait pas laissé de traces dans la tessonnrière²⁵, mais aucun indice n'en est visible.

Tel qu'il apparaît d'après ces observations le four sadiracais semble très proche de modèles décrits au XVIII^e siècle, tantôt sous la forme carrée, tantôt sous la ronde ; et même, dans cette alternance des formes, il serait directement comparable à certains²⁶. Avec le four médiéval du bourg et l'épiphénomène que constituent ceux de Langoiran, ce modèle paraît ancien à Sadirac. Et la question se pose avec acuité de son origine et de la part d'élaboration locale.

Il n'est point étonnant de voir dans ces lieux adonnés à la poterie et proches de Bordeaux où travaille Hustin, le XVIII^e siècle créer plusieurs faïenceries²⁷. Deux notamment auront une certaine

24. Ce four avait été abordé par J. Clémens (art. cit., p. 330) qui le situe au XIX^e siècle et semblablement pour un certain nombre de céramiques qu'il y a trouvées. La datation au XVIII^e ne fait aucun doute étant donné les vases retrouvés par Clémens, comme par moi ensuite, dans la tessonnrière sud-est. Un double-tournois confirme bien cette datation.

25. Ce four a livré deux séries de céramiques : l'une des dernières décennies du XVIII^e siècle dans la tessonnrière sud-est et l'autre couvrant sensiblement toute la première moitié du XIX^e dans la tessonnrière nord-ouest. Il apparaît clairement que, en règle générale, les rebuts de cuisson étaient enlevés.

26. Duhamel du Monceau, *L'art du potier de terre* (Description des Arts et Métiers, Académie des Sciences), Paris, 1773, p. 43-44.

27. Jean Collondre à Créon de 1714 à 1717 ; Simon Sarrazin à Sadirac de 1738 à 1744 ; Bertrand Gaëtan à Lignan à partir de 1762.

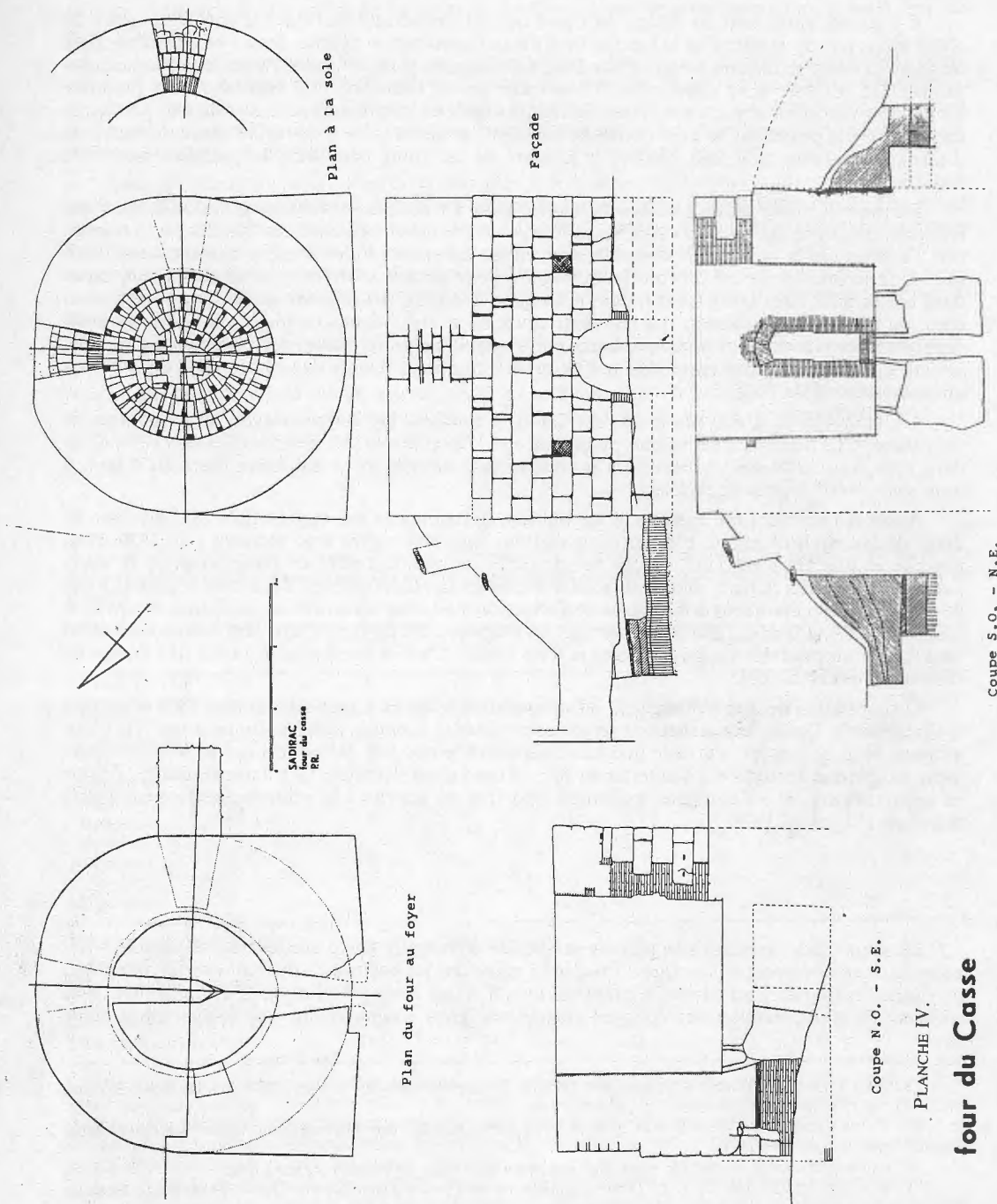


PLANCHE IV.

four du Casse

importance, celle des Lavergne²⁸ et celle des Ribeyrotte²⁹. Les produits de la faïencerie Ribeyrotte sont connus par de multiples trouvailles au village du Merle et des pièces en existent au musée de Lignan. C'est une faïence assez rustique et sans grande originalité, mais parfois d'une certaine beauté³⁰.

Il y eut un autre four au village du Casse qui fut sans doute bâti dans le deuxième quart du XVIII^e siècle par un membre de la famille Lestrille qui possédait le premier four ; vers la même date un autre Lestrille en fondera un autre non loin, à Darrigaud, et un troisième s'installera chez sa belle-famille. On constate là un phénomène d'essaimage qui est beaucoup plus général dans la première moitié du XVIII^e siècle et porte sur toutes les familles potières. On remarque à cette date une multiplication de fours possédant les mêmes caractéristiques : de petite taille et de forme ronde. C'est à près d'une cinquantaine qu'il faut chiffrer le nombre de ces fours bâtis dans la première moitié du XVIII^e siècle.

En toute logique, un tel phénomène semble tenir à trois causes, toutes trois nécessaires à son existence. D'abord une cause d'ordre sociologique avec le développement des familles ; à tout prendre, l'explication la plus simple de ce développement est encore l'idée d'une progression géométrique. Une seconde cause est d'ordre économique : pour qu'une profession se développe à ce point dans une famille, dans une paroisse, dans une région il faut qu'elle présente suffisamment de débouchés, qu'elle soit en expansion. La troisième cause est d'ordre démographique : il ne peut y avoir expansion que si le contexte démographique est favorable ; et l'on constate effectivement un accroissement global de la natalité entre 1695 et 1730 et de la nuptialité dans la deuxième moitié du XVII^e et à nouveau à partir de 1720³¹.

Ce mouvement d'accroissement des familles potières est flagrant avec un minimum de statistique³². Le maximum des potiers est atteint vers 1725 et le maximum de familles vers 1750. C'est dans cette fourchette qui correspond à la construction de nombreux nouveaux fours qu'il faut, à mon sens, voir l'apogée de Sadirac.

Après le tassement qui marque la Révolution, le renouveau des années 1825-1835 est clair du point de vue archéologique. Plusieurs installations sont construites à ce moment : en 1830, neuf poteries et une autre en 1833, tantôt sur des sites nouveaux, tantôt en remplacement de fours anciens ; sur ces dix potiers, seuls trois sont d'anciennes familles potières. Tous sont de grands fours de plan carré, qui marquent donc une nette distinction avec ceux construits un siècle plus tôt. Mais le trait le plus remarquable, que la plupart ont en commun, est qu'il ne s'agit plus uniquement d'un four mais d'un ensemble formé d'un four et d'un atelier. C'est là une tentative, certes fort timide, de relative industrialisation.

On constatera de la même manière un sursaut dans le déclin à partir des années 1865 et jusqu'à la fin du siècle. Quelques installations seront construites et quelques ateliers ajoutés à des fours plus anciens. Mais ce sursaut n'affecte que très légèrement le nombre des potiers qui se stabilise seulement, tandis que le nombre des poteries en activité continue à décroître : il y a une tendance certaine au regroupement. C'est ainsi que seulement cinq sont en activité à la veille de la première guerre mondiale et trois en 1975.

*
* *

Le XVIII^e siècle constitue une période privilégiée. Privilégiée parce que les trois disciplines y joignent leurs compétences réciproques. Privilégiée parce que les documents de toutes sortes abondent. Privilégiée enfin parce qu'elle est le point culminant d'une longue évolution. C'est pourquoi toute tentative de reconstruction des époques antérieures devra s'appuyer sur une modélisation de ce siècle.

28. Jean Lavergne s'établit à Sadirac en 1751 où il succède peut-être à Sarrazin ; son fils Jean-Baptiste prend sa suite. Ils ont probablement travaillé à Piron.

29. Pierre Ribeyrotte s'installe au Casse en 1772 puis construit une faïencerie au Merle. Ses descendants continueront jusque vers 1870.

30. Autre pièce assez semblable mais plus ancienne au musée de Lignan signée Lusac.

31. Renseignements tirés de J.-L. Devier, *Un canton de l'Entre-Deux-Mers : Créon (1585-1821). Essai de démographie historique*, T.E.R. sous la direction des professeurs P. Butel et J.-P. Poussou, Institut d'Histoire, Univ. Bx III, 1975. Notamment ch. II, p. 28-38.

32. Voici un tableau résumant les données pour 1700, 1725, 1750, 1775, 1800, 1825, et 1850. Ces données sont certes provisoires et fondamentalement peu précises, certainement en dessous de la réalité ; il faudra atten-

On a déjà constaté que les fours des XVII-XIX^es siècles ont une longévité remarquable et sont effectivement construits pour durer. Cela induit l'idée, par ailleurs confirmée par l'étude archivistique, d'une transmission héréditaire des droits de propriété. D'autre part cela impose la règle générale qu'un four ne doit pas « dormir », sous peine de se détériorer rapidement et gravement³³. Héritages, rachats, fermages de la totalité, de parts ou de simples « droits de cuite » sont l'expression de cette règle générale.

Les marques retrouvées à Blayet et au Casse montrent l'importance du droit de propriété héréditaire qui prime toujours ; ce n'est guère qu'en cas d'extinction d'une famille potière — comme à Blayet les Bouchet — qu'il y a fermage ou vente. L'indivision familiale — gendres compris — paraît évidente au Casse si l'on reporte les marques identifiées sur un arbre généalogique de la famille Lestrille, propriétaire de ce four.

Mais l'on constate aussi, d'après les marques et leur situation dans les stratigraphies, au Casse mais pas à Blayet, que plusieurs potiers travaillent en parallèle qui n'appartiennent pas à la même famille³⁴. Il y a donc nettement des servitudes qui frappent certains fours mais pas tous. Les archives fournissent pour ce phénomène le terme de « droit de cuite ». L'archéologie témoigne, par le voisinage, mais en ensembles distincts, de ces marques, que plusieurs potiers ne mélangent pas leurs vases dans une même cuisson. Il n'y a pas communauté de production, il y a simplement mise en commun d'une installation.

On constate aisément que le four peut occuper deux positions par rapport à l'habitat : une position « villageoise » et une position « domestique ». Dans le premier cas, il est intégré dans le village, occupe une place centrale sur un plateau entre les maisons ; dans le second cas il est annexé à une maison, rejeté de fait dans une zone périphérique, mais proche, du village. Le four du Casse est en

dre la prochaine mise sous informatique des renseignements d'archives concernant les potiers pour avoir des dénombrements précis. D'autre part, j'ai simplifié abusivement en limitant la famille à ceux qui portent le même nom.

	1700	1725	1750	1775	1800	1825	1850
	(Nombre de familles)						
1 potier	20	17	32	23	35	31	25
2 potiers	7	10	19	9	12	12	10
3 potiers	3	12	6	5	5	6	2
4 potiers	4	4	2	1	1		
5 potiers	3	2	3			2	
6 potiers		1	1				
7 potiers		2		1			
8 potiers		3		1			
9 potiers				1			
10 potiers	1	1					
11 potiers							
12 potiers			1				
Total de potiers	84	153	130	84	78	83	51
Total de familles	38	52	63	41	53	51	37
Moyenne potiers/famille	2,210	2,942	2,063	2,049	1,472	1,627	1,378
Familles 1 ou 2 potiers (%)	40,5	24,2	53,8	48,8	75,6	66,3	88,2
Familles 3 à 5 potiers (%)	47,5	40,5	31,5	22,6	24,4	33,7	11,8
Plus de 5 potiers (%)	11,9	35,3	14,6	28,6	0	0	0

Il paraît clair d'après ce tableau que l'apogée est atteinte dans le deuxième quart du XVIII^e siècle, avec le maximum de potiers en 1725 et le maximum de familles en 1750. 1725 voit pratiquement doubler le nombre des potiers : l'on comprend aisément la vague de nouveaux fours de cette première moitié du XVIII^e siècle. Après un tassement correspondant sensiblement à la Révolution, 1825 marque un renouveau important dont les effets sont rapidement annulés par la crise des années 1835-1865.

33. Le four de Minguet, arrêté en 1975, était déjà trop détérioré en 1979 pour être remis en activité.

34. On trouve ainsi à côté — mais sans se mélanger — des marques ML (Martial Lestrille) et des marques BC (Charles Bugard) ; et dans une couche antérieure une marque IC (Jean Crémier) et des tessons de faïence (Pierre Ribeyrotte).

situation « villageoise », celui de Blayet en situation « domestique ». Sauf ce dernier, tous les fours du XVII^e siècle appartiennent au premier groupe ; une très forte proportion des fours de l'« essaimage » du XVIII^e appartient au second. On peut ainsi conclure avec une relative certitude que les fours « villageois » sont communautaires au contraire de ceux en situation « domestique ». L'exception que constitue Blayet, avec l'atelier annexé au four, tend à confirmer cette idée générale. Il apparaît aussi qu'au XVIII^e siècle, le four « villageois », dans sa coexistence avec le four « domestique », est plutôt une survivance et au contraire qu'au XVII^e, le four domestique est exceptionnel. Le phénomène communautaire semble donc lié aux premiers temps de l'expansion sadiracaise ; il est probablement d'ailleurs un des principaux facteurs qui ont favorisé le développement de cette expansion.

A l'exception de celui de Blayet, tous les fours antérieurs à 1830 ont cette caractéristique remarquable d'être nettement distincts des ateliers. Cela implique un travail en deux étapes : le façonnage et la cuisson, avec transport des pièces sèches entre les deux. Dans la tessonnrière du Casse, des fragments de vases non cuits ont été retrouvés³⁵. Si l'on en juge par les articles de l'*Encyclopédie* et les ouvrages de Duhamel du Monceau, la partition dans la localisation de ces deux étapes est un phénomène archaïsant assez remarquable. Cela peut passer, par ailleurs, au-delà de la considération ethno-historique, pour un trait artisanal par opposition aux tendances manufacturières du siècle.

Le four s'intègre dans l'habitat sensiblement au même titre qu'un chai ou une grange. Cela induit l'idée de l'appartenance directe des potiers à la classe des artisans ruraux. D'autre part, joint aux remarques faites plus haut sur la propriété, cela renforce l'impression d'une structure de travail familiale, logique d'ailleurs eu égard aux conditions socio-économiques du siècle. L'intégration de l'atelier dans la maison pousse dans le même sens.

Une constatation courante sur les tessons recueillis en fouille montre le travail des enfants et des femmes dans l'atelier. Les traces de doigts nettement marquées pour le tournage des vases fermés, à l'intérieur, ou parfois pour souligner une lèvre, ou encore en décor des anses indique le travail de mains larges, sans doute masculines. A l'inverse des empreintes plus menues, féminines ou même enfantines, ont couramment été faites lors de l'arrachement d'un moule à pain de sucre de sa matrice. On a là probablement la preuve de l'activité dans l'atelier de toute la communauté familiale, sans doute même avec des partitions de tâches : il semblerait ainsi que ce soit l'homme qui ait à charge de tourner.

Cet état de fait résulte du développement sous l'effet de certains facteurs socio-économiques de germes hérités de la longue histoire potière de Sadirac. On a un indice analogue dans la répartition au sol des installations.

L'implantation des fours correspond en effet, au XVIII^e siècle, à deux zones bien délimitées de la paroisse, une première centrée sur le bourg et une autre sur Lorient³⁶. Entre les deux, une large bande de terrains est adonnée principalement à l'agriculture ; elle correspond aux propriétés anciennes relevant des châteaux du Grand-Verdus, de Tustal et de Maroc. Cette bande s'épanouit au sud-est, aux confins de Créon et de Saint-Genès-de-Lombaud en une zone boisée sur un terrain de graves. Toutefois les villages et les fours de Calamiac, de Minguet et de Bel-Air viennent nuancer une vision aussi simple. L'interprétation de ce fait relève d'une analyse complexe dans laquelle entrent des aspects traditionnels³⁷, des relations de proximité relative avec les bancs d'argile³⁸ et certainement l'influence des grandes propriétés agricoles d'origine féodale. Ces deux zones sont centrées sur des points d'habitat médiéval important où l'archéologie montre l'existence d'installations de production céramique : le bourg et Lorient.

L'implantation des fours médiévaux retrouvés par rapport à ces habitats induit par ailleurs certaines idées sur la place du potier dans la société.

Dans les deux cas, le four est à proximité de l'habitat mais rejeté dans une zone périphérique³⁹. Cela laisse supposer que le potier n'est, comme plus tard, qu'un artisan rural et rien de plus ; peut-

35. Seules les anses sont parfois encore reconnaissables mais des lentilles de petite taille d'argile grise crue jalonnent les couches.

36. Même idée dans J. Clemens, art. cit., p. 388.

37. C'est dans ces deux zones que l'on trouve les fours médiévaux.

38. Ils sont moins importants, quoique existants du côté du Verdus, dans la bande agricole diagonale que sur le pourtour de la paroisse.

39. A Lorient, l'habitat est rendu visible par des photographies aériennes dont il a été question plus haut. Au bourg, l'église montre clairement qu'il y eut un habitat ; s'il en subsiste des traces, ce n'est pas au nord de l'église où s'est développé le lotissement du Moulin : la surveillance étroite des travaux n'a rien révélé en dehors du four.

être aussi que le four n'était pas communautaire, ainsi que le confirmerait l'existence d'autres fours dans la même zone périphérique⁴⁰.

Dans les deux cas, le four est relativement éloigné du plus proche banc d'argile, mais néanmoins suffisamment proche pour ne pas nécessiter de longs trajets : entre 300 et 500 m. Au bourg, le four est même au point le plus éloigné du banc et à Sableyre il n'en est pas le plus proche⁴¹. Il y a donc déjà cette relative indépendance que l'on a remarquée pour l'époque moderne.

L'implantation des sites potiers antiques par rapport aux bancs d'argile et à l'habitat relève d'une conception opposée. Aux Matrusques et à Plantey, les poteries seraient directement situées sur les glaisières ; elles sont éloignées de l'habitat. Il semble que ce soit la proximité des matières premières qui prime. Toutefois il faut préciser, d'une part, que le choix du site de Plantey peut avoir aussi été conditionné par l'existence d'une route présumée romaine à proximité immédiate et, d'autre part, qu'il y a peut-être un rapport entre le déplacement supposé de la zone principale d'habitat de Darri-
gaud au bourg et l'implantation du site des Matrusques. A Lignan, les données semblent inversées dans la mesure où le site potier voisine avec le site d'habitat. Les problèmes de datation sont en fait le nœud du débat : il est probable que ces trois sites ne sont pas contemporains.

Malgré les difficultés inhérentes au manque d'information au Moyen Age et surtout dans l'Antiquité, l'impression globale est celle d'une continuité entre le Moyen Age et l'époque moderne, continuité modifiée certes par l'essor de la poterie à partir du XVI^e siècle, et celle d'une relative discontinuité entre le Moyen Age et l'Antiquité.

Il faut certes encore compléter l'étude entreprise, achever celle de l'époque moderne et tirer du sol des renseignements précis concernant l'Antiquité et le Moyen Âge. Mais il apparaît déjà nettement que Sadirac tient ses promesses : c'est un lieu privilégié de l'observation des continuités historiques par-delà les périodisations chronologiques ; par rapport à l'Entre-Deux-Mers, relativement délaissé du point de vue archéologique, cette étude peut se situer un peu comme un sondage sur un site plus vaste.

40. Le four de Landereau n'est guère plus éloigné de l'habitat que celui de Sableyre ; les éléments observés me le font paraître médiéval, mais il peut y avoir une séquence chronologique entre les deux fours.

41. Si l'on rapproche de ce site de Sableyre le four voisin de Landereau, ce dernier sera même au point le plus éloigné.

L'ARCHITECTE GASSIOT DELERM ET LE BAZADAIS

par P. COUDROY DE LILLE

Le Bazadais ne connut pas le renouveau de l'urbanisme au XVIII^e siècle qui remodela villes, villages et habitations rurales des bords de la Garonne. La ville de Bazas était loin du fleuve qui transportait les marchandises, et la campagne ne bénéficia pas de l'essor vinicole ou céréalier apporteur de prospérité. Ainsi, dans Bazas comme aux alentours, subsistent de nombreuses maisons antérieures au XVIII^e siècle.

Un architecte de la première moitié du XVII^e siècle habita Bazas au moins entre 1630 et 1644. Nous avons pu retrouver sa trace et des témoignages de son art, ce qui permet de jeter quelques lumières sur une période peu connue. Gassiot Delerm avait fait son apprentissage à la construction du château de Cadillac ; il était certainement très réputé, car on lui a confié des missions importantes ; on peut penser que son activité fut beaucoup plus intense que ne le laisse voir la chronologie suivante.

Ayant acquis dans un lot d'archives une expédition d'acte notarié, nous avons eu la bonne fortune d'y découvrir de précieux renseignements. Par-devant Maître Lamude, notaire royal à Nérac, était dressé le 10 juin 1643 un inventaire des biens meubles et immeubles délaissés par le décès de noble Pierre de Pédesclaux, seigneur et baron de Savignac et de Bournac, tant au château de Savignac (en Bazadais) que dans la maison noble de Bournac (à Nérac) ; sa veuve demoiselle Anne de Lalande était présente.

« Au château noble de Savignac est ouvert le cabinet en bois contenant les papiers qui s'ensuivent... Un mémoire écrit de la main dudit Sieur de Pédesclaux concernant le marché par lui fait avec Guilhem Laneluc, maître charpentier, pour couvrir la maison de Savignac, avec le mémoire de ce que ledit Sieur lui a baillé (sans date)... Un contrat fait entre ledit Sieur de Pédesclaux et Martin Larue, faure, pour raison des ferrures des portes et fenêtres du château de Savignac, du 10 Janvier 1643, signé Lafenestre, notaire royal (à Aillas)... Convention faite entre ledit Sieur de Pédesclaux, Gaxiot Delerm architecte et François Chatart maître masson, aux fins de réparer le château de Savignac, avec le devis de ladite besogne, plan desdites réparations et quelques quittances des paiements faits par ledit Sieur de Pédesclaux auxdits Delerm et Chatart, ladite convention datée du 12 Janvier 1642, signée desdits. Quittance générale faite audit feu Sieur de Pédesclaux de la somme de 2.000 livres, d'un charret de bled et une pipe de vin, par Gaxiot Delerm et François Chatart, à quoi le prix desdites réparations avait été arrêté, en date du 14 Janvier 1643, signé Delafenestre notaire royal... etc. »

Le château de Savignac, situé au-dessus du ruisseau de la Bassane, entre Auros et La Réole, est remarquablement bien conservé et entretenu par les propriétaires actuels, et précisément la campagne de travaux de ces années 1642 est très visible ; elle se situe sur la façade d'entrée, dirigée vers l'est, au bord de la cour protégée par un fossé (fig. 1 et 2).

Le professeur Gardelles attribue l'ensemble des éléments défensifs du château à la fin du XIII^e ou au début du XIV^e siècle ; l'habitation fut certainement modifiée au XVI^e siècle ; une fenêtre d'une tour présente la date de 1578. La façade et l'entrée devaient être sévères puisque le nouveau proprié-



FIG. 1. — Château de Savignac. Le portail et la cour.



FIG. 2. — Château de Savignac. La porte d'entrée.

taire Pierre de Pédesclaux la fit aménager en 1642 au goût du jour : percement d'une porte large encadrée de pierres en bossage, aménagement d'un petit perron de cinq marches, percement de deux fenêtres au rez-de-chaussée, de trois fenêtres au premier étage selon une ordonnance régulière, ornement d'un cartouche au-dessus de la porte qui dut sans doute comporter les armoiries du maître de céans mais qui fut gratté. Le portail de deux piles carrées entre le fossé et la cour, l'escalier intérieur de pierre droit, dans l'axe de la porte d'entrée, les balustres de pierre qui décorent l'escalier, datent très probablement de cette période de construction.

Le prix de 2.000 livres révèle en effet un chantier de quelque importance ; Gassiot Delerm agissait en tant qu'architecte et maître d'œuvre, François Chatart s'occupait de la taille des pierres et de leur appareillage. Chatart, maître maçon, habitait Bazas encore en 1671.

L'examen des pièces d'archives inventoriées enrichit notre connaissance des propriétaires. Pierre de Pédesclaux avait acheté le château de Savignac le 31 juillet 1640 de Jean Dubourg, écuyer, pour 42.000 livres ; le domaine était considérable, il comportait sept métairies, toutes dans la paroisse de Savignac : le Grangier, Lagraula, Saintgiron, Paché, Le Gniau, Chaumette, Labarthe, un moulin sur la Bassane à deux meules, une maison dans le bourg, qui était probablement la Cour de Justice, une forge. L'acheteur devait être riche, il possédait déjà le château de Bournac, joliment situé au nord de Nérac, entre la route et la Baise.

La famille de Pédesclaux faisait autrefois partie de la petite cour de Nérac, du temps des Albret ; les aïeux de l'acheteur possédaient des charges, de trésorier notamment, auprès des princes. Ses descendants possédèrent le château de Savignac jusqu'en 1713, où il fut vendu à Messire Jacques Bel, président trésorier général de France, père du célèbre collectionneur et amateur d'art Jean-Jacques Bel, qui y installa des boiseries et des décors intérieurs.

Les Pédesclaux étaient huguenots depuis longtemps ; ils avaient aménagé dans le village de Savignac un temple protestant qui fut démoli à la révocation de l'Édit de Nantes. L'épouse de l'acheteur, Anne de Lalande, appartenait à une vieille famille du Bazadais ; c'est elle qui provoqua l'acquisition du château de Savignac. On peut supposer que l'habitation ainsi rénoverée par Gassiot Delerm était agréable, car l'inventaire décrit la grande salle du bas « ornée de sept pièces de tapisserie de Beauvais en paysage » ; dans la grande chambre au-dessus il y avait « une tapisserie en deux pièces qui donne le tour, de cadis bleu avec des passements de soie et laine couleur bleu et grise ».

Revenons maintenant à l'architecte Gassiot Delerm. Son nom est différemment orthographié : de Lerm, Deller, de Ler, et son prénom est souvent estropié, car il s'agit d'un prénom gascon ; Gassiot est le diminutif de Gassies : « le petit Gassies ». Ce prénom et son diminutif se rencontrent souvent dans la région de Cadillac.

Gassiot Delerm fut baptisé à Cadillac le 29 octobre 1586 ; son père était maître maçon, comme l'un de ses oncles et un cousin. L'érudit Charles Braquehay a retrouvé son contrat d'apprentissage ; par acte notarié du 6 avril 1603, son père le confie à Pierre Souffron pour sept ans ; ce dernier fut le dessinateur et le premier réalisateur du château du duc d'Épernon, à Cadillac. Nul apprentissage ne pouvait être plus fructueux, car le palais de Cadillac avait réuni les artistes les plus réputés de l'école de Fontainebleau. En 1604, Pierre Souffron fut remplacé par Gilles de la Touche-Aguesse, mais on peut penser que l'apprenti comme les autres artistes du chantier restèrent attachés à la construction du château.

La formation était bonne. Delerm sut profiter des leçons et se fit des relations. Un grand seigneur fit appel à lui pour construire un magnifique château. Bernard de Baylens, baron de Poyanne, lieutenant général pour le Roi en Béarn et pays de Navarre lui confia la modernisation de son château de Poyanne, près de Mugron, en Chalosse. Le chantier dura cinq ans, de 1623 à 1628. Il y a une parenté évidente entre Poyanne et Cadillac, même pavillon central en avancée pour abriter la cage d'escalier, mêmes proportions des fenêtres, même murs d'angle à bossages, même balcon à consoles sur la porte d'entrée, notamment. Le pavillon d'entrée, les deux corps de logis de part et d'autre, les deux pavillons d'angles, montrent d'élégantes proportions bien rythmées par des toitures variées. Notre architecte cadillacais avait du talent.

Nous avons essayé de découvrir des mentions de son séjour à Bazas en examinant les registres paroissiaux ; il habitait la ville entre 1630 et 1644, mais les registres sont incomplets et ne peuvent pas représenter toute la population. Il avait épousé Gratianne Laburthe, fille de Jean Laburthe, marchand de la ville, dont il eut plusieurs enfants : Jean Delerm, baptisé le 20 mai 1630, dont le parrain était Jean Bonnefon, maître maçon ; Marie Delerm, décédée en 1714, âgée d'environ 88 ans ; Jeanne Delerm, décédée en 1716, 82 ans, veuve du Sieur Pons, sergent ; Gaillardine de Lerm, épouse de Jean Fleuriot, marchand.

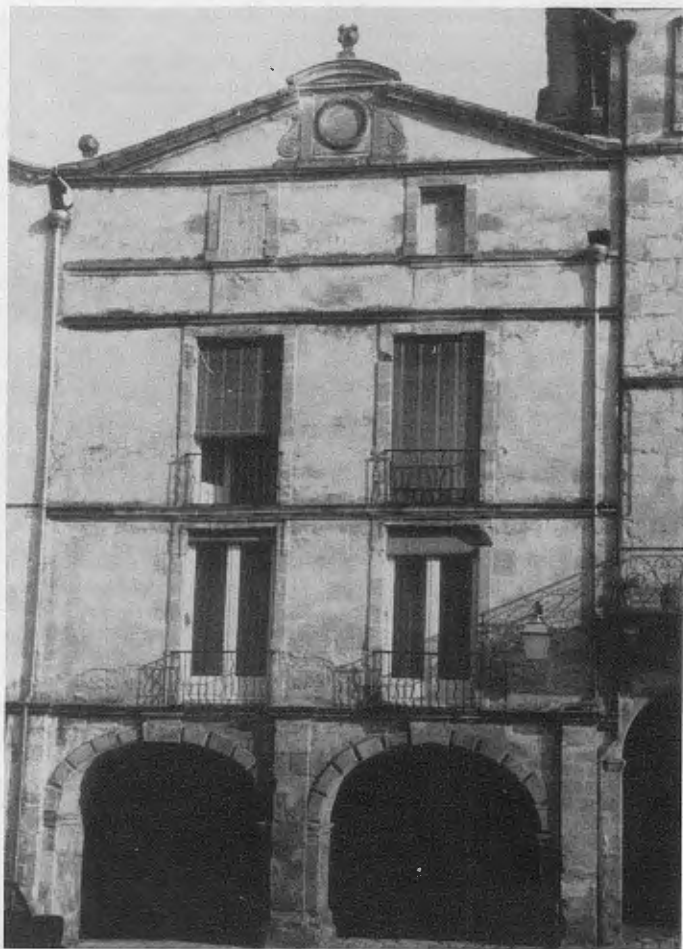


FIG. 3. — Maison de Bazas datée de 1630, 26, place de la Cathédrale.

* Dernière manifestation de notre architecte trouvée à ce jour, l'acte notarié par lequel, le 8 mars 1644, il passe contrat avec Pierre Coutereau, maître architecte de Bordeaux, pour s'engager à construire pour le deuxième duc d'Epéron une orangerie « à côté de son grand jardin de Cadillac », à démolir et reconstruire un pavillon de son château de Beychevelle, hausser le corps de logis et construire des dépendances.

Nous sommes tenté d'attribuer à Gassiot Delerm la construction d'une maison sur la place de la Cathédrale, à Bazas. Elle porte le n° 26. Elle comporte deux arcades en anse de panier bordées de bossages, deux étages sur moulures horizontales, un fronton triangulaire au sommet orné d'un motif central géométrique assez caractéristique de l'époque Louis XIII. Au-dessus de la porte d'entrée, un cartouche rectangulaire porte la date de 1630 (fig. 3).

Sur un registre d'arpentement de la ville de Bazas dressé en 1671 qui est conservé à l'hôtel de ville, dans la liste des maisons il est précisé que celle-ci appartenait à la Demoiselle Anne Pons. Il est probable que c'était une ayant droit de notre Gassiot.

En même temps que cet architecte et Chatard nous trouvons à Bazas dans la première moitié du XVII^e siècle un nombre très exceptionnel de maîtres maçons habitant la ville : Pierre Capmartin, Jean de Hos, Simon Aubert, Mathurin Tardy, Jean Dupiol, Jean Bonnefon père et fils, François Vincent. On peut penser que ce sont eux qui ont contribué à la reconstruction de la cathédrale de Bazas, ruinée par les huguenots, qui fut achevée en 1635 par les libéralités de la famille de Pontac. Tous ces professionnels ont pu travailler ensemble à cet énorme chantier.

OBJETS DU BRONZE GIRONDIN DE LA COLLECTION PERCOT

par Julia ROUSSOT-LARROQUE et Jean-Michel MORMONE

Des études en cours sur la préhistoire du Pays de Buch nous ont amenés à recenser et étudier de nombreuses collections locales. Ainsi, grâce à un renseignement noté par notre regretté collègue l'abbé Marc Boudreau, nous avons su que la collection Percot, à Arcachon, comportait quelques objets de l'âge du Bronze girondins. Cette collection importante renferme en outre des séries paléolithiques, néolithiques et de l'âge du Bronze de divers points de France, provenant de fouilles anciennes. On notera en particulier une série du Roc de Marcamps, d'âge paléolithique, trois haches polies provenant d'Audenge et signalées déjà par l'un d'entre nous (J.-M. M.), une petite hache polie trouvée à Bordeaux rue du Jardin-Public, jadis signalée dans le Bulletin de notre société, et enfin cinq objets de bronze girondin qui font l'objet de cette étude : une hache médocaine, deux haches à talon, avec et sans anneau, une petite hache à douille et un fragment d'épée. Ces objets appartenaient à la collection Forestier et ont été donnés par lui à M. Percot peu avant sa mort en 1953 ; le reste de la collection Forestier a été dispersé après la mort du collectionneur par un antiquaire bordelais, M. Kertighian. Forestier, membre de la Société archéologique de Bordeaux, avait participé à diverses fouilles, notamment à Marcamps et Saint-Germain-la-Rivière. Sa collection avait été constituée à partir de ces fouilles, mais aussi par des échanges et des achats. Certaines pièces lui venaient en particulier de la collection Braquehay (haches polies d'Audenge), de la collection Coudol et de la collection Nicolai, importantes séries girondines malheureusement dispersées.

N° 1. **Petite hache à rebords, de type médocain.** Longueur : 122,8 mm ; largeur au sommet : 17,4 ; au milieu : 23 ; au tranchant : 36 ; épaisseur au sommet : 7,8 ; maxim. : 16,2 ; épaisseur max. du corps de la lame : 7 ; hauteur max. des rebords : 5,4 ; poids : 163,3 grammes. Patine vert foncé ; forte érosion en cupules ; un traitement à la cire (?) lui donne un aspect brillant (fig. 1.). L'étiquette porte « Macach. Médoc » et le numéro 708 ; cette hache provient de l'ancienne collection Nicolai.

La mention « Macach. Médoc » est énigmatique ; aucun lieu-dit, à notre connaissance, ne porte ce nom en Médoc. Nous nous demandons si cette inscription, probablement de la main de Nicolai, n'est pas l'abréviation de « ma cachette », et ne désigne pas le dépôt de bronzes de l'Aygue à Bégadan, dont Nicolai possédait une bonne part. A l'Aygue, à Bégadan, en Médoc, plusieurs séries de haches de bronze avaient été successivement découvertes au même endroit. D'abord, vers 1893, environ quatre-vingts haches, à bords droits et talon, tête-bêche dans une cachette de pierres plates ; selon Daleau, ces haches avaient été partagées entre les collections Brion, Daleau et Nicolai. Ensuite, en bêchant la terre tout autour, on avait découvert 15 nouvelles haches, dont 3 à rebords, 10 à talon sans anneau et 2 à talon et anneau, qui entrèrent dans la collection Brion. En 1896, André Brion, dans le *Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux*, écrit : « Un des ouvriers me donna quatre haches qu'il avait gardées ; elles sont en assez mauvais état et fort usagées... Une exploration postérieure des lieux me fit trouver plusieurs débris de fonderie et une hachette de très petites dimensions ».

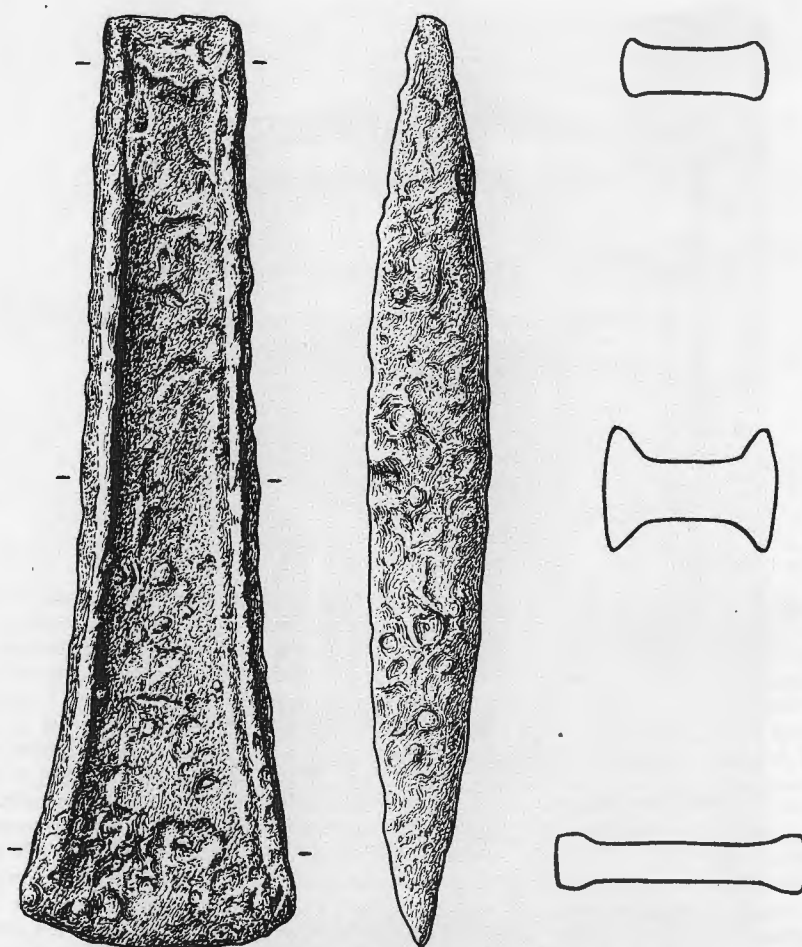


FIG. 1. — Hache médocaine, type petit. « Macach. Médoc »
(Bégadan ?).
Coll. Percot, ancienne coll. Nicolai.
(Dessin J. Roussot-Larroque.)

que j'ai offerte à M. Nicolai qui la conserve dans sa collection. » Un certain nombre des haches de bronze de Bégadan figurèrent un temps dans les vitrines du Musée du Vieux Bordeaux, où elles n'étaient qu'en dépôt, puis furent reprises par Nicolai ou ses héritiers. Les trois exemplaires de même provenance de la collection Daleau, aujourd'hui au Musée d'Aquitaine, présentent une forte corrosion en cupules, assez semblables à la hache de la collection Percot.

L'intérêt de cette hache vient de ce que l'on connaît peu de médocaines du type petit, la majorité des exemplaires ayant entre 18 et 21 cm de long, pour 5 de largeur au tranchant, et 2 à 2,5 d'épaisseur maximum. Le type petit est connu par exemple par une hache du dépôt du Temple à Saint-Vivien-de-Médoc, longue de 121 mm mais un peu plus large au milieu que celle-ci, actuellement au Muséum d'Histoire naturelle de La Rochelle (collection Meynieu). Dans le même musée figure une autre petite médocaine, de la collection Cassagnaud, provenant soit des environs de La Rochelle, soit de l'île de Ré ; elle mesure 124 mm de long, mais elle est un peu plus étroite que la nôtre, avec un corps plus mince et des rebords plus hauts. Quant à la petite hache à rebords du Mont-Plan à Mazion (collection Ambroise), elle a 128 mm de long, mais elle est franchement plus étroite que les précédentes. Ces haches appartiennent, comme le grand type médocain, au Bronze moyen que l'on situe aux environs de 1300 avant notre ère.

N° 2. Hache à talon sans anneau trouvée à Bordeaux, sur l'emplacement des Dames de France. Ancienne collection Forestier, n° 495. Hache de type atlantique à corps cintré et tranchant étroit, écornée au talon et au tranchant. La butée est rectangulaire. La lame porte une nervure médiane en relief et deux légères nervures bordant les flancs.

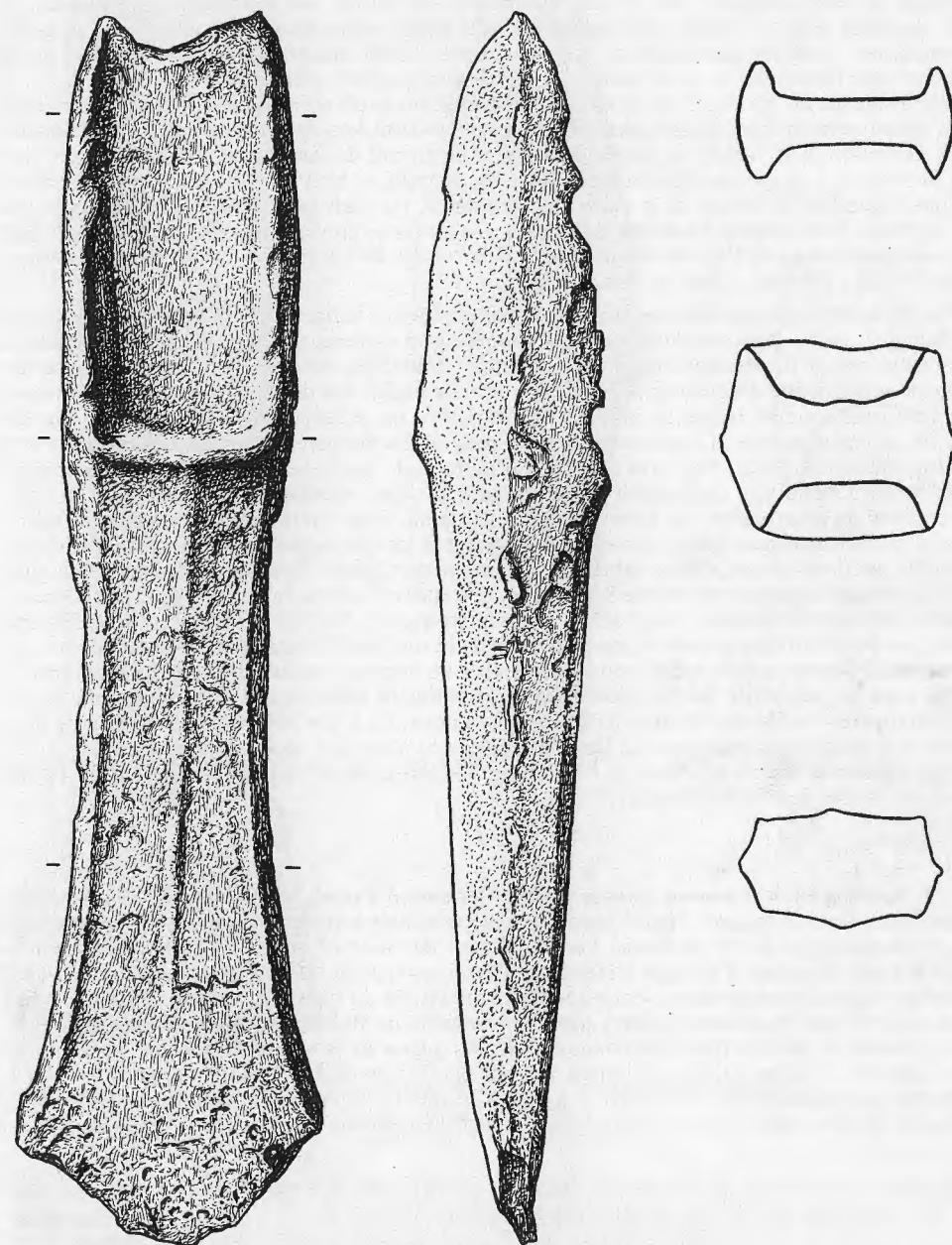


FIG. 2. — Hache à talon sans anneau, de type atlantique.
Bordeaux, Dames de France.
Coll. Percot, ancienne coll. Forestier.
(Dessin J. Roussot-Larroque.)

Longueur actuelle : 163,6 mm, dont 100,3 pour la lame ; largeur actuelle au sommet : 22, à la butée : 25,2 ; au tranchant, 40,3 ; épaisseur à la butée : 25,3 ; poids : 387,7 grammes. La patine est noirâtre ; les bavures latérales sont conservées, avec un léger martelage des aspérités les plus vives.

Ce type de hache est courant sur toute la façade atlantique durant le Bronze moyen, et en particulier en Bretagne, où des ateliers de fabrication ont dû exister, et où l'on a recensé plus de 2 000 haches de cette catégorie. En Gironde, des haches semblables sont relativement fréquentes, et souvent associées dans les dépôts aux haches à bords droits médocaines dont elles sont, en gros, contemporaines. L'intérêt particulier de cette hache est d'avoir été trouvée lors des fouilles de la construction des Dames de France à Bordeaux, sur un emplacement proche du Puy-Paulin, l'un des points élevés du site de la ville. Cette trouvaille ne semble pas avoir été signalée à l'époque, bien que d'autres découvertes archéologiques aient eu lieu en cet endroit lors de l'édification de ce bâtiment. Selon G. Bouchon, à 10 mètres de profondeur, on avait trouvé des amphores à l'emplacement des Dames de France, « et encore n'était-on pas là au sol primitif ». Non loin de là, à l'extrémité de la rue Sainte-Catherine, à l'entrée de la place de la Comédie, on avait rencontré, à 8,30 m sous le sol actuel, les restes d'une cabane incendiée, édifée sur une ancienne grève, et renfermant trois vases que l'auteur compare à ceux de l'âge du Bronze ou du Premier âge du Fer trouvés par B. Peyneau à Mios (Bouchon, 1925 ; Peyneau, 1926, p. 13).

Il est regrettable que ces deux auteurs n'aient pas mentionné la hache à talon en bronze de la collection Forestier, car la personnalité de ce collectionneur peut soulever une certaine méfiance quant à la provenance exacte de certains objets qu'il détenait ; toutefois, on ne peut pas non plus écarter absolument la possibilité d'une origine bordelaise de cette hache, car de nombreux objets de bronze ont été à diverses époques retirés du sous-sol de Bordeaux, ou dragués dans la Garonne. L'une de nous (J. R.-L.) en a recensé 31, sans compter dans ce total des découvertes sur lesquelles on n'a que des renseignements imprécis. On verra plus loin, d'autre part, que Forestier avait acquis une partie de la collection Coudol qui comportait toute une série d'objets recueillis dans notre ville lors des grands travaux de construction du début du siècle ; Coudol, étant architecte à Bordeaux et collectionneur d'armes anciennes, faisait surveiller attentivement les terrassements. C'est lui qui possédait en particulier les deux haches à légers rebords trouvées rue du Colisée (Roussot-Larroque, 1970), une hache à douille sans anneau trouvée rue Saint-Clair, une épée en bronze de Terre-Nègre, une lance en bronze draguée dans la Garonne, une hache en bronze trouvée au Théâtre des Bouffes (actuellement Capitole), un poignard et une petite épée en bronze de la rue Saint-Etienne, une pointe de lance en bronze de Saint-Seurin, dans le même quartier, une épée en bronze « hallstattienne » draguée dans la Garonne, ainsi qu'une petite hache à douille armoricaine dont nous aurons à reparler et un rasoir hallstattien trouvés rue Hériard-Dubreuil (Roussot-Larroque, l.c.). Ces objets ont fait l'objet de présentations à la Société archéologique de Bordeaux à plusieurs reprises, mais n'ont malheureusement jamais été figurés ni décrits en détail, à l'exception des objets dont l'une de nous (J. R.-L.) a pu retrouver et publier des dessins inédits.

N° 3. Hache à talon et anneau trouvée à Saint-Germain-d'Esteuil, en Médoc ; n° 494. Sommet rectiligne, butée semi-circulaire ; lame à bords légèrement cintrés à nervure médiane sur une face seulement, s'élargissant en V vers la butée, l'autre portant une nervure simple ; très légères nervures latérales. Il s'agit là encore d'un type atlantique ; parmi ces types à tranchant étroit, la butée semi-circulaire est moins fréquente que la butée rectangulaire (10 % du type en Bretagne ; Briard, 1965). L'anneau (ici brisé au ras de ses attaches) apparaît vers la fin du Bronze moyen et marque surtout la première période du Bronze final. De nombreux dépôts mixtes de la région médocaine, renfermant haches à rebords et haches à talon, comptent un petit nombre de haches à talon et anneau — 1 ou 2 dans des dépôts comme Mayan à Vendays, l'Ayguia à Bégadan et le Temple à Saint-Vivien en Médoc, par exemple. Le sous-type à butée semi-circulaire et nervure médiane est présent à l'Ayguia ou à Rauzan, entre autres.

Longueur : 157,7 mm, dont 70 pour le talon ; largeur au sommet : 23 ; à la butée : 27 ; au tranchant : 42 ; épaisseur max. : 30 ; poids : 380,8 grammes. Patine verte ; bavures latérales conservées ; surfaces grenues avec légère corrosion bourgeonnante par endroits ; tranchant ébréché.

Les environs de Saint-Germain-d'Esteuil ont livré plusieurs objets de l'âge du Bronze. La trouvaille la plus importante eut lieu en 1846 au Château Livran : elle se composait d'une trentaine de haches, enterrées le tranchant en bas à 60 cm de profondeur. Les trente plus grandes — haches à rebords — formaient un cercle de 1,30 m de diamètre, avec au centre deux haches à talon. Il ne reste

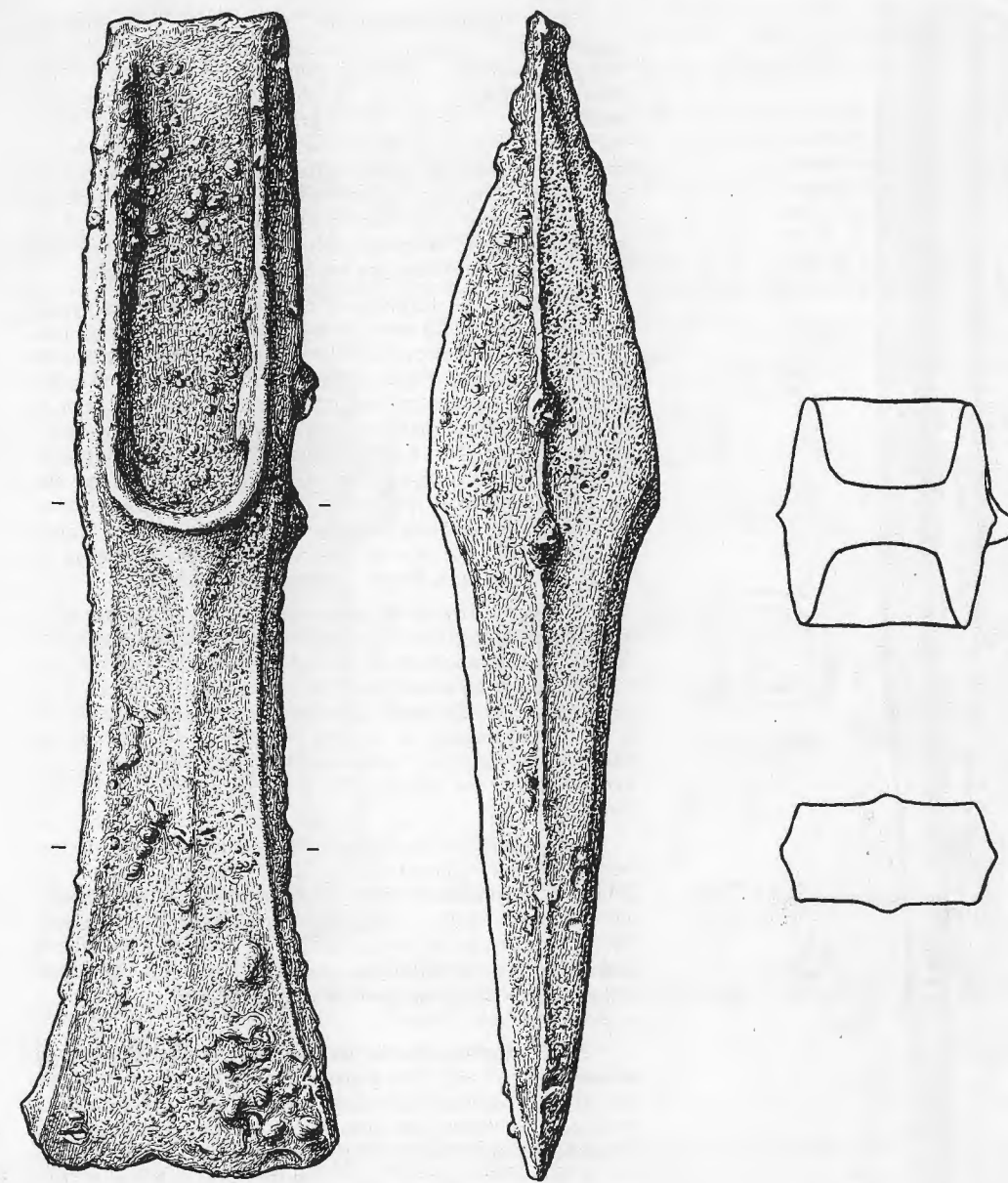
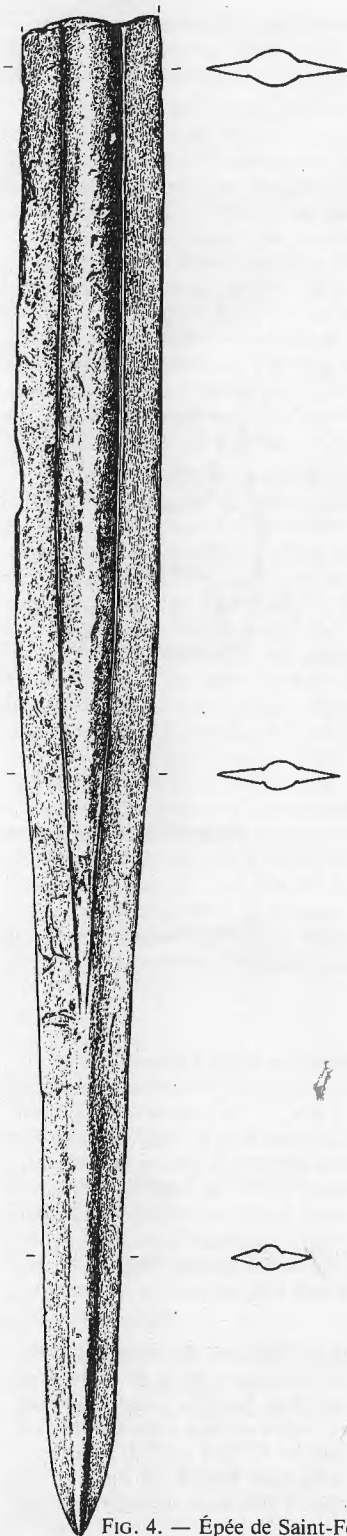


FIG. 3. — Hache à talon et anneau. Saint-Germain-d'Esteuil.
Coll. Percot.
(Dessin J. Roussot-Larroque.)

de ce dépôt, à notre connaissance, que la hache à rebords donnée par E. Berchon au musée de notre Société (Pellet aîné, 1847 ; Berchon, 1891 ; Roussot-Larroque, 1973). Berchon signale en outre deux haches à talon, provenant de trouvailles différentes, dont l'une figurait dans la collection Gouillaud, tandis que l'autre était dans les collections des Frères de Saint-Genès ; cette dernière avait été trouvée au Pey de Peterland, qui se trouve en réalité sur la commune de Vertheuil, localité voisine ayant également livré des objets de bronze. Nous ignorons si la hache de la collection Percot est l'une de ces deux haches, ou si elle provient d'une des autres découvertes effectuées à plusieurs reprises dans ces parages, au voisinage du marais de Reysson.



N° 4. **Grand fragment de lame d'épée, provenant de Saint-Ferme.** Ancienne collection Nicolaï, puis Forestier. Longueur actuelle : 364 mm ; largeur max. actuelle : 35,6 ; épaisseur max. : 9,3 ; largeur max. du renflement médian : 11,7 ; poids : 274,6 grammes. Patine brun foncé verdâtre ; cassure ancienne patinée ; bonne conservation malgré une trace de torsion sans doute ancienne, ayant pu provoquer la cassure. La provenance, qui n'est pas indiquée sur l'objet, nous a été fournie par une indication manuscrite portée par l'abbé Boudreau dans la marge de son exemplaire personnel de la *Préhistoire en Gironde* de Jean Ferrier.

Il s'agit d'un fragment d'épée en langue de carpe, du côté de la pointe. La lame porte un renflement médian, souligné de deux nervures. L'effilement marqué de la pointe qui caractérise ce type d'épée commence ici à 210 mm de l'extrémité ; assez rapidement la lame passe de 36,4 à 22 mm de large ; le rétrécissement est ensuite beaucoup plus progressif, passant de 22 à 18 mm de large sur 50 mm de longueur. Les filets gravés se rejoignent à 120 mm de la pointe ogivale. Dans cette partie, le renflement médian s'atténue considérablement. Il est difficile de conjecturer la longueur primitive de cette arme, qui pouvait être assez grande, de l'ordre de 80 cm. Patine brun foncé ; bonne conservation.

L'épée en langue de carpe est un type très bien représenté dans la moitié occidentale de la France, en particulier le long de la Manche et de l'Atlantique, et qui remonte vers l'intérieur par les grands axes fluviaux, Seine, Loire et, à un moindre degré, Garonne. Une épée de ce type a été draguée à Bordeaux (musée de Vannes ; Roussot, 19) ; elle est relativement courte. D'autres exemplaires, fragmentés, sont connus dans des dépôts. Ce type appartient au Bronze final III.

Nous ignorons les circonstances précises de cette découverte et son contexte (sépulture, dépôt, offrande ?). D'autres trouvailles d'objets de bronze ont eu lieu à Saint-Ferme : une hache à rebords élevés (Roussot-Larroque, 1973), une hache à bords partiels et une petite hache à douille de type britannique, perdues ; ces pièces figuraient dans la collection Séguinard (Charrol, 1934).

N° 5. **Hache à douille rectangulaire et anneau, de type armoricain, n° 465.** Elle proviendrait de la collection Coudol. Il s'agit vraisemblablement de la « hache armoricaine... trouvée à Bordeaux, en faisant une tranchée entre les rues Terre-Nègre et Hériard-Dubreuilh » (Coudol, 1898-99).

Longueur : 77 mm ; longueur du milieu du bourrelet au tranchant : 72 ; largeur du bourrelet : 17,7 ; largeur des plats sous le bourrelet : 15 ; largeur au tranchant : 25,5 ; épaisseur du bourrelet : 21,8 ; sous le bourrelet : 20 ; longueur de l'anneau : 14 ; largeur de l'anneau : 5. Poids : 85,3 grammes. Patine verte, restes d'argile rouge clair dans la douille ; tranchant non fonctionnel, bords de la douille irréguliers.

FIG. 4. — Épée de Saint-Ferme. Coll. Percot, ancienne coll. Nicolaï. (Dessin J. Roussot-Larroque.)

Cette petite hache appartient au type petit ou type de Couville de la classification de J. Briard, dont elle est une représentante typique. L'Armorique en a fabriqué de grandes quantités, souvent réunies en dépôts de plusieurs centaines, en particulier dans la Manche, la Mayenne ou l'Ille-et-Vilaine. Ces haches datent de l'extrême fin de l'âge du Bronze et de la transition Bronze-Fer. Non fonctionnelles, elles servaient peut-être de biens d'échange, préfiguration de la monnaie. Leur circulation à partir des ateliers bretons couvre presque entièrement le territoire français et le déborde même parfois (Jersey, Belgique...). Des imitations ont été obtenues par surmoulage dans les ateliers de fondeurs installés sur les berges des lacs de Savoie. Plusieurs haches à douille armoricaines, soit du type de Couville, soit de modèles plus grands, ont été trouvées en Aquitaine ; nous citerons par exemple celles de Monséguir et de Lesparre, en Gironde, d'Ecorneboeuf et de la Roque Saint-Christophe en Dordogne, du dépôt de Césarlin à Tulle, de Saint-Cernin-de-Larche et Aix en Corrèze, entre autres. Ces haches atteignent le Massif Central, le Midi et la Savoie (Roussot-Larroque, sous presse).

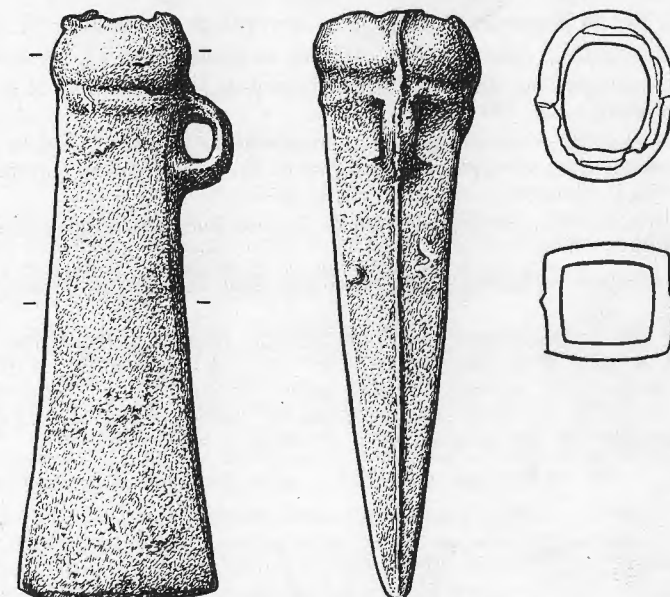


FIG. 5. — Hachette à douille armoricaine. Bordeaux, entre les rues Terre-Nègre et Hériard-Dubreuilh. Coll. Percot, ancienne coll. Coudol. (Dessin J. Roussot-Larroque.)

Une courte note, dans les procès-verbaux des séances de la Société archéologique de Bordeaux, mentionne la présentation, par M. Coudol, d'une hache armoricaine trouvée en faisant une tranchée entre les rues Terre-Nègre et Hériard-Dubreuilh. Dans les archives de la Société, nous avons retrouvé un croquis, effectué par Daleau au cours de cette séance et représentant une hachette de type Couville bien caractéristique (Roussot-Larroque, 1970, fig. 4), qui figurait alors dans la collection Coudol ; ce collectionneur n'ayant jamais mentionné d'autre hache de ce type dans les séries qu'il possédait, on est en droit de penser qu'il doit s'agir de cette trouvaille bordelaise ; les dimensions correspondent d'ailleurs à quelques millimètres près.

Ce petit ensemble de bronzes girondins vient heureusement compléter les inventaires déjà riches de l'âge du Bronze régional et l'on doit en remercier M. Percot qui a bien voulu nous en confier l'étude. Il faut souhaiter que d'autres collectionneurs aient recueilli également des portions de ces anciennes collections bordelaises si malencontreusement dispersées sans avoir jamais fait l'objet de travaux détaillés, qui auraient sans nul doute apporté une contribution bienvenue à la connaissance de cette période de notre préhistoire récente.

Bibliographie

- BERCHON (E.). — Etudes paléo-archéologiques sur l'Age du Bronze spécialement en Gironde. *Soc. Archéol. de Bordeaux*, t. 14, 1889, 3, p. 17-98, 2 pl. ; *ibid.*, 4, p. 99-154, 4 pl. ; *ibid.*, t. 16, 1891, 3, p. 5-85, 6 pl. ; t. 17, 1892, 4, p. 123-150.
- BOUCHON (G.). — La place de la Comédie à travers les âges. *Cinquantenaire de la Soc. Archéol. de Bordeaux*, 1873-1923 (1925), p. 57 et p. 67.
- BRIARD (J.). — *Les dépôts bretons et l'âge du Bronze atlantique*. Rennes, Becdelièvre, 1965, 352 p., 112 fig.
- BRION (A.). — Notice sur une cachette de l'époque du bronze découverte à Bégadan (Médoc). *Soc. Archéol. de Bordeaux*, t. 21, 1896, 3-4, p. 303-305. — Notes supplémentaires sur une cachette de l'époque du bronze découverte à Bégadan (Médoc). *Soc. Archéol. de Bordeaux*, t. 22, 1897, p. 115-116.
- CHARROL (M.). — L'âge du Bronze en Gironde. *Soc. Archéol. de Bordeaux*, t. 51, 1934, p. 61-74.
- COUDOL (J.). — [Découvertes et nouvelles] *Soc. Archéol. de Bordeaux*, t. 23, 1898, 99, 1, p. XLIX.
- DALEAU (F.). — Cachettes de l'âge du Bronze découvertes dans le département de la Gironde. *Soc. Archéol. de Bordeaux*, t. 22, 1897, 4, p. 175-178.
- PELLET Aîné. — [Découvertes, renseignements, communications diverses.] *Compte rendu des travaux de la Commission des Monuments historiques du département de la Gironde pour l'année 1846-1847* (cité par E. Berchon, *l.c.*, t. XIV, 3, p. 90-91).
- PEYNEAU (B.). — *Découvertes archéologiques dans le Pays de Buch*. 2ème partie, Bordeaux, Féret, 1926 (p. 13, note 1).
- ROUSSOT (A.). — Trois épées du Bronze final d'Aquitaine. *Bull. Soc. Préhist. Franç.*, t. 69, 1972, 4, p. 121-124, 2 fig.
- ROUSSOT-LARROQUE (J.). — Documents inédits sur quelques bronzes de Bordeaux. *Rev. Hist. de Bordeaux et du départ. de la Gironde*, 1970, p. 13-21, 4 fig. — L'âge du Bronze. *Société Archéologique de Bordeaux, exposition du Centenaire*, 1873-1973, p. 15-47, 19 fig., 3 pl. — Le dépôt de César à Tulle (Corrèze) et le problème des relations Est-Ouest à l'extrême fin du Bronze final. *Mélanges en hommage au Pr. J.-P. Millotte*, sous presse.

L'AMPHITHÉÂTRE DE CHIRURGIE DE SAINT-COSME DE LA RUE DE LALANDE

par Charles LASSERRE[†] et Raymond DURU

En suivant la rue Magendie, derrière l'église Sainte-Eulalie, dans le quartier où se trouvait l'ancien couvent de l'Annonciade, on arrive à une petite place rectangulaire, bordée à l'est par la rue de Lalande. Là se trouve l'ancienne École de médecine et de chirurgie, qui a précédé l'actuelle Faculté de médecine et pharmacie de la place de la Victoire.

Cet édifice, construit en 1852 par l'architecte de la Ville, Charles Burguet, et s'étendant jusqu'à la rue Capeyron, présente une composition inspirée du plus pur académisme, dans son plan et dans ses façades (fig. 1). Mais au coin de cette rue Capeyron, on a la surprise de découvrir l'angle d'un monument plus ancien, couvert d'une haute toiture en ardoises, et qui, par ses proportions aux lignes sobres, élégantes et robustes, contraste avec l'architecture et l'échelle assez mièvre du bâtiment classique qui l'enveloppe (fig. 2). C'est l'ancien amphithéâtre de Saint-Cosme, construit en 1753 aux frais des Maîtres Chirurgiens de Bordeaux, objet principal de notre étude.

Le roi Louis XV, par lettres patentes datées du 8 septembre 1752, autorisait la Communauté des Chirurgiens de Bordeaux à acquérir un important terrain appartenant à l'Hôpital de la Manufacture, pour la construction de cet amphithéâtre. Ce terrain était limité à l'est par la rue Capeyron et à l'ouest par la rue de Lalande ; il s'étendait au sud jusqu'à la rue de l'Annonciade — aujourd'hui rue Magendie — et au nord jusqu'à la maison des Sœurs Grises de la paroisse de Sainte-Eulalie.

Une quittance du 10 mars 1753, signée par Bouan notaire, faisait foi de cette acquisition ; et dès lors, tout allait très vite.

Le 25 juillet 1753, MM. Letellier et Portier, architectes-ingénieurs de Mgr de Tourny, assistés du Sieur Alary, architecte-entrepreneur, ont, « en présence de personnages représentatifs de la Communauté, piqueté, marqué et posé les piquets de l'amphithéâtre » et « ont été commencés le dit jour, les fossés du fondement ».

Le 19 octobre de la même année, après la pose de la première pierre, un dîner réunissait les architectes et les membres de la Communauté.

Et le 11 avril 1755, moins de deux années s'étant écoulées, la Communauté était prévenue que l'amphithéâtre était prêt. Une messe était célébrée le 16 mai en l'église Sainte-Eulalie.

Enfin, le 7 juin 1755, l'amphithéâtre était inauguré en grande pompe ; cérémonie suivie d'un souper, d'illuminations et d'un feu d'artifice, mentionnés dans l'état des dépenses dressé par Gouteyron, second prévôt, avec un soin méticuleux. Cette inauguration avait été précédée de l'élaboration d'un projet de protocole mentionnant par questions et réponses, l'habit de cérémonie, les soldats de ville-nécessaires, la livrée du concierge, etc.¹.

1. Archives départementales Bordeaux, Carton 6 E 22.



FIG. 1. — Vue de l'École de médecine et chirurgie bâtie en 1852 à l'angle des rues de Lalande et Magendie.

Mais l'architecte qui conçut et réalisa l'amphithéâtre fut Nicolas Portier. Ancien élève de Jacques Gabriel, amené par son maître à Bordeaux, où il avait été nommé inspecteur des travaux de la Place Royale, il devint, par la suite, « l'un des plus actifs ouvriers de la transformation édilitaire de la ville au XVIII^e siècle² ».

Les Archives départementales et municipales de Bordeaux ont conservé les devis descriptifs et estimatifs de presque toutes les constructions réalisées sur ce terrain à partir de 1753³, ce qui nous a permis une meilleure compréhension sur place des relevés que nous allons présenter. Les photographies sont des clichés de l'Inventaire général — Aquitaine — pris à notre demande et avec beaucoup d'habileté par M. Michel Dubau, que nous remercions vivement ; ainsi que M. Claude Laroche, architecte du même Service qui nous a apporté très aimablement une aide efficace. Notre étude a déjà fait, par ailleurs, l'objet d'un article paru dans *Bordeaux Médical*⁴.

Les devis qui ont guidé la réalisation de l'amphithéâtre proprement dit ont été établis par Jean Alary, architecte-entrepreneur. En voici l'exposé liminaire : « La salle sera ovale et aura quarante pieds de longueur sur trente-six pieds de largeur dans œuvre ; et trente pieds de hauteur sous le plafond de plâtre.

« Le rez-de-chaussée de la salle sera élevé de dix-huit pouces au-dessus du pavé de la cour. Les murs auront trente-trois pieds de hauteur au-dessus du dit pavé et formeront par l'extérieur un octogone. Ces murs seront décorés à chaque angle de pilastres de refends, plus une plinthe au pourtour et d'un entablement qui les couronnera.

2. Paul Courteault, *La Place Royale de Bordeaux*, p. 105. Nicolas Portier fut entre autres l'architecte de la Porte Dijéaux, de la Porte d'Aquitaine, et avec Ange-Jacques Gabriel, celui de la Porte de Bourgogne.

3. Nous prions Mesdames Avisseau et Duvigneau, respectivement Conservateurs aux Archives départementales et municipales, de trouver ici l'expression de notre reconnaissance pour l'aide efficace qu'elles nous ont apportée.

4. *Bordeaux Médical. Histoire de la médecine*, 1979-12, n° 24. Dans cet article, qu'il a rédigé, le docteur Lasserre donne à l'architecte Burguet les prénoms de Jean-Charles. Celui-ci semble pourtant s'être appelé Charles-Bernard, Charles ayant été seul usité.



FIG. 2. — Vue de l'amphithéâtre Saint-Cosme prise de la rue Capeyron.

« Au-dessus de cette plinthe, chaque pan de l'octogone comportera un vitrail orné de cantalabres ; et à chaque clef, d'agrafes ou consoles. Ce bâtiment sera coiffé d'un comble à la française couvert d'ardoises, de vingt pieds de hauteur.

« Du côté de la rue (*rue Capeyron*), il sera complété par deux escaliers pour monter à l'amphithéâtre, et d'un troisième petit escalier dans le passage, pour aller dans les combles. Les murs des deux escaliers de l'amphithéâtre seront élevés de douze pieds ; les combles des dits seront couverts de tuiles. Les murs du petit escalier seront élevés de huit pieds au-dessus de l'entablement, couvert en pierre en cul de four, joints recouverts. »

Le plan joint au devis de Jean Alary pour la maçonnerie (fig.3) donne, en même temps que les limites du terrain acquis en 1753, la situation du jardin et celle des constructions qui furent en partie conservées et utilisées et l'implantation de l'amphithéâtre, telle qu'elle vient d'être esquissée. Ce des-

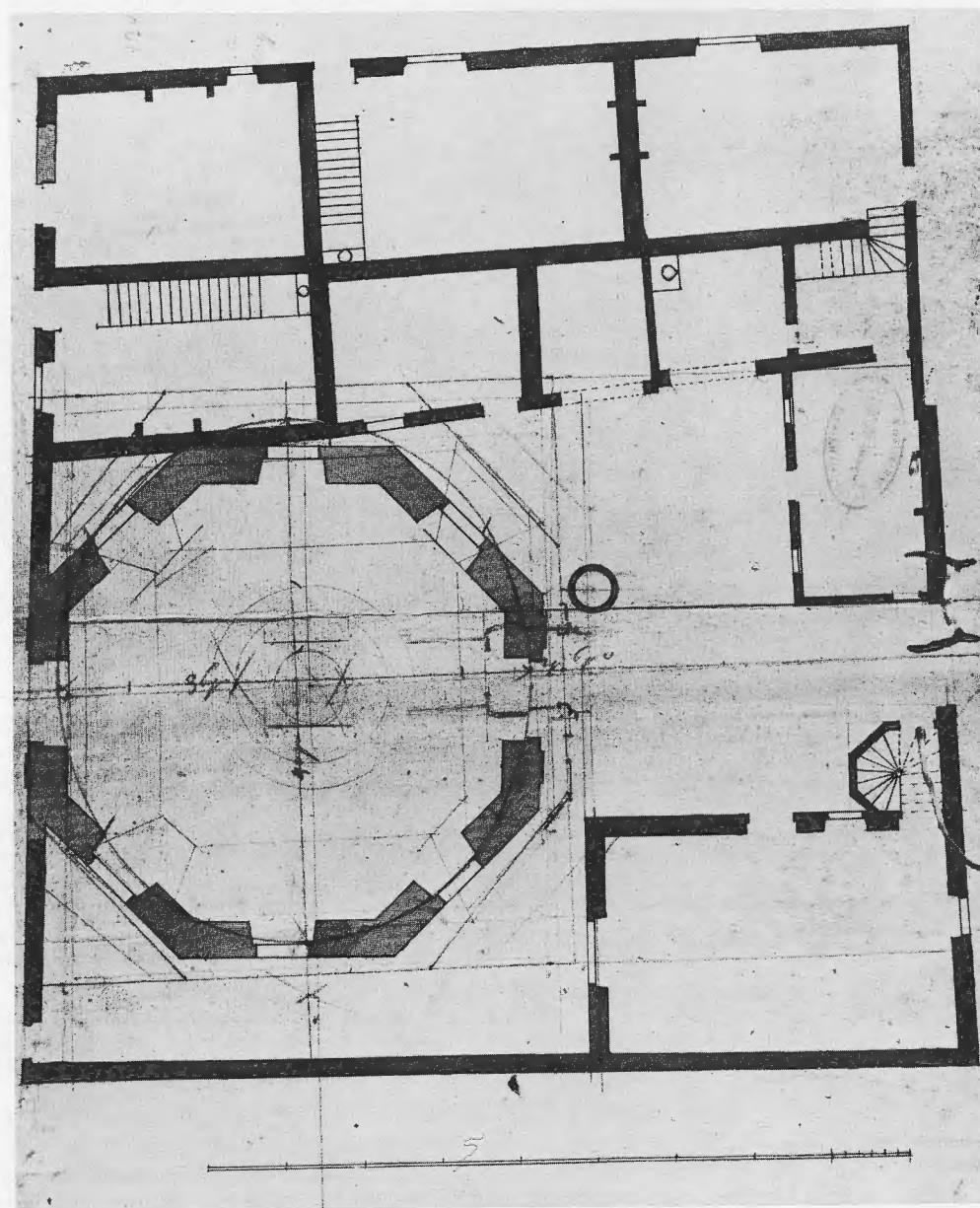


FIG. 3. — Dessin d'implantation de l'amphithéâtre joint au devis de Jean Alary (*Arch. Mun.*).

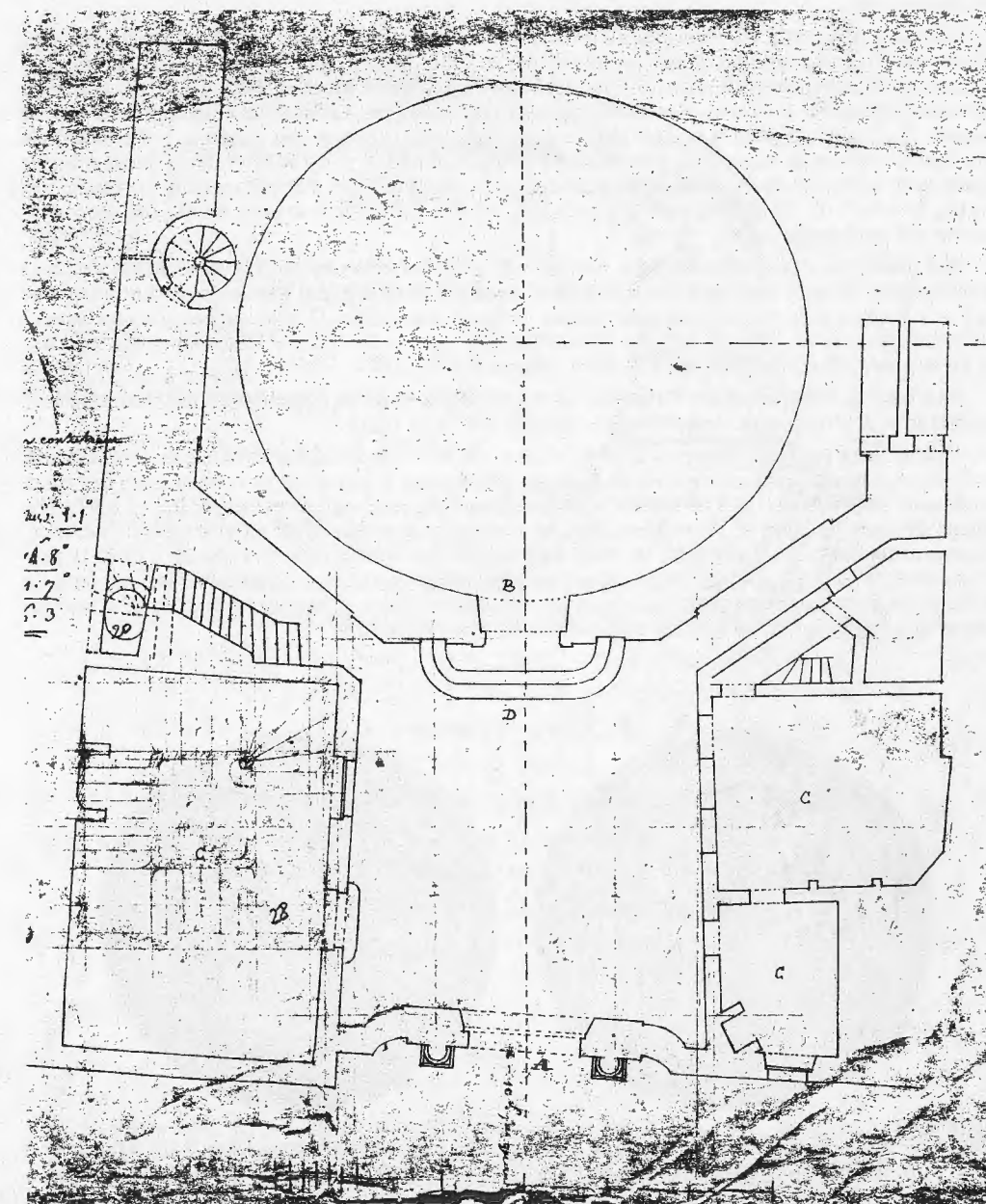


FIG. 4. — Dispositions d'ensemble de l'École de chirurgie après 1755 (*Arch. Mun.*).

sin montre pour cette implantation deux solutions superposées, découlant l'une de l'autre. D'abord, un octogone régulier à l'extérieur comme à l'intérieur, corrigé ensuite au crayon pour donner le plan de la construction monumentale que nous connaissons, avec ses cotes définitives. Les escaliers prévus n'y figurent pas.

Un autre dessin (fig.4), nous montre les dispositions d'ensemble de l'École de chirurgie avant les transformations et agrandissements qui eurent lieu en 1788. L'on y voit en particulier le plan du portail aux colonnes engagées de style ionique, édifié par le sculpteur Macé en 1755. Ce dessin donne en note non reproduite le niveau des différents sols intérieurs, par rapport au ruisseau de la rue de Lalande. Le seuil du portail était à six pouces au-dessus de ce ruisseau, soit à 0,16 m ; le niveau de la cour devant l'entrée de l'amphithéâtre en était à un pied un pouce, soit à 0,36 m, alors que le sol de la grande salle enfin, en était à deux pieds quatre pouces, soit à 0,77 m. Par conséquent, si comme il le semble, le niveau du sol de cette salle n'a pas varié, on voit que celui de la cour et celui des rues voisines ont été remblayés.

Par contre, ce dessin ne donne pas non plus d'indications concernant les escaliers qui devaient permettre aux élèves d'accéder à l'amphithéâtre, escaliers qui n'existent plus aujourd'hui, mais que Jean Alary décrit avec précision et que l'on peut restituer à coup sûr. D'ailleurs, une révision en augmentation des prix du marché, daté du 1^{er} octobre 1755, nous apprend que leur couverture fut réalisée en ardoises, et non en « tuiles à canal » comme il était prévu.

Nos relevés, photographies et dessins, joints aux devis en notre possession, nous permettent de compléter la description de l'amphithéâtre donnée par Jean Alary.

Construit en pierre de Bourg, « la plus ferme », cet édifice est posé sur un socle saillant de 5 cm, formé de quatre assises en pierre dure de Rauzan, qui dépasse aujourd'hui de 0,90 m le sol des cours intérieures, et de 0,80 m celui de la rue Capeyron. Des chaînes d'angle à refends de 0,85 à 0,87 m de largeur séparent les côtés de l'octogone, tout en assurant une grande unité à l'ensemble de l'édifice. Au-dessus du socle, il est composé de deux bandes horizontales de hauteurs inégales, dont la première constitue un haut soubassement, couronné d'un simple bandeau mouluré et décoré sur trois de ses faces, de panneaux rectangulaires saillants et aux angles évidés. C'est justement contre ce soubassement que sont adossés les gradins à l'intérieur de l'amphithéâtre.



FIG. 5. — Jeton de l'amphithéâtre frappé en 1753. Une face montre le monument tel qu'il fut réalisé ; sur l'autre, Saint-Cosme et Saint-Damien sont en robe sur champ d'azur semé de fleurs de lys. (Société archéologique de Bordeaux.)

L'entrée principale, dont le décor a été détruit en 1852, était aménagée dans sa face ouest. On la voit, précédée de trois marches, sur le jeton de 1753, pour la pose de la première pierre du monument (fig.5). La clef de son chambranle en pierre de taille, demi-circulaire, était ornée d'une tête sculptée

et d'un cartouche. Il nous reste en outre un devis précis et un croquis (fig.6) de la menuiserie de cette entrée. Elle était en chêne, à deux vantaux et cadres chantournés, et surmontée d'une imposte vitrée avec un châssis en éventail.

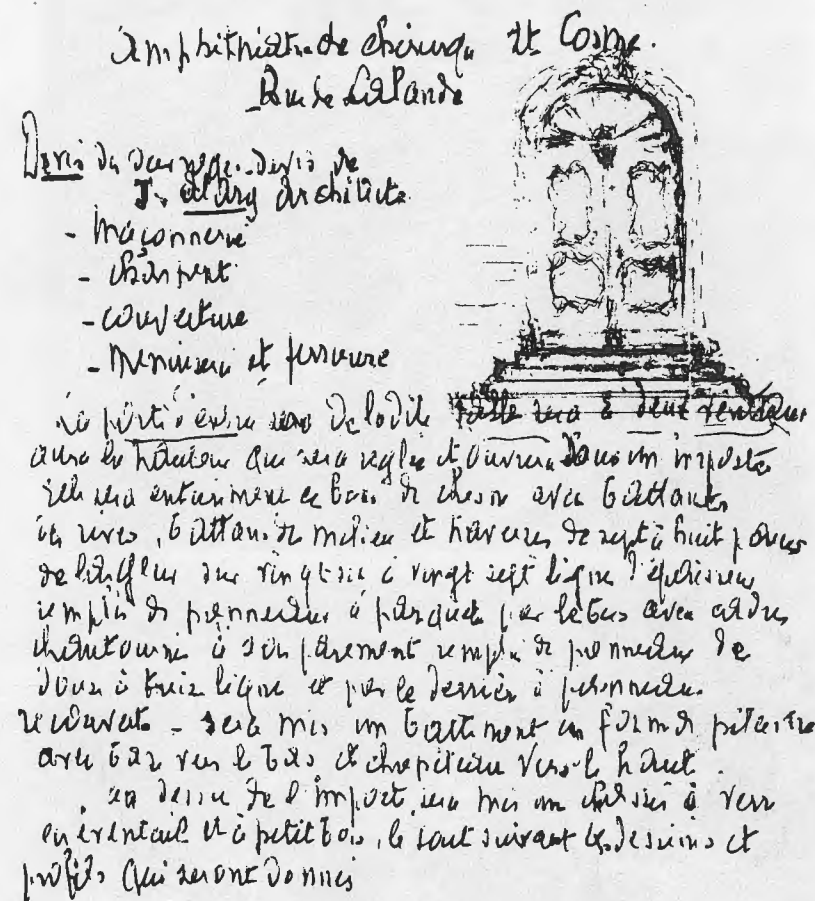


FIG. 6. — Croquis de la porte d'entrée joint au devis de menuiserie de Jean Alary. (Arch. Mun.).

A l'opposé, du côté est, deux murs bas construits d'un seul tenant avec le soubassement, limitaient les deux escaliers décrits par Alary ; celui du nord étant accessible par une porte ancienne, conservée avec ses ferrements et répondant exactement au devis. Nous avons restitué des escaliers tournants sur notre plan, ce parti semblant justifié, du côté nord, par l'entaille circulaire aménagée au-dessous d'un passage de 2,08 m de hauteur, obturé par la suite et qui reliait l'escalier à l'intérieur de l'amphithéâtre, au niveau de l'avant-dernier gradin. Au sud, un aménagement semblable a été transformé en lavabos, lorsque l'École de médecine et chirurgie, construite en 1852, est devenue Bourse du Travail. Et faute de certitude, nous n'avons pas restitué la couverture en ardoises de ces escaliers ; elle comportait vraisemblablement un arêtier.

Dans la bande supérieure, plus haute, chaque pan de l'octogone comporte une grande baie qui était pourvue d'un vitrail, mais celle de l'ouest a été bouchée.

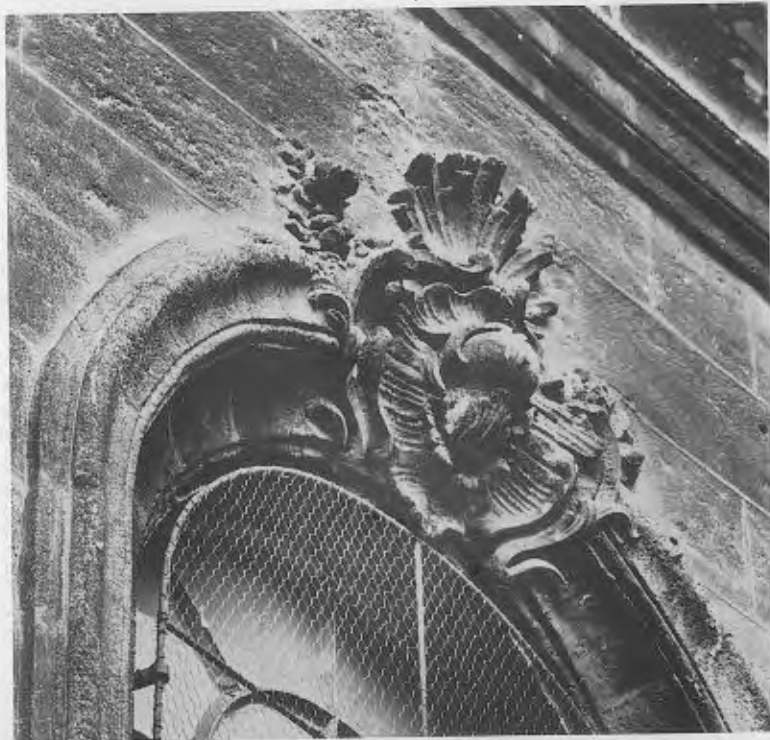


FIG. 7-8. — Vues des agrafes des baies de l'amphithéâtre rue Capeyron.

En plein cintre, au chambranle mouluré d'une belle et large modénature, ces baies présentent à la clef, des agrafes de formes différentes, mais toutes sont ornées d'un décor végétal (fig. 7 et 8). Inspirées du rococo bordelais, elles ont été réalisées par un sculpteur de talent dont le nom ne nous a pas été transmis⁵. Les huit vitraux étaient construits sur des châssis métalliques comprenant : montants, traverses, vergettes et formant, suivant le devis, « panneaux de vitres avec pièces en losanges entourées de plomb bien blanchi », trois ou quatre des dits panneaux ouvrant, pour donner de l'air dans la salle. L'on avait en outre jugé nécessaire de les protéger du côté de la rue Capeyron par des châssis maillés en fer.

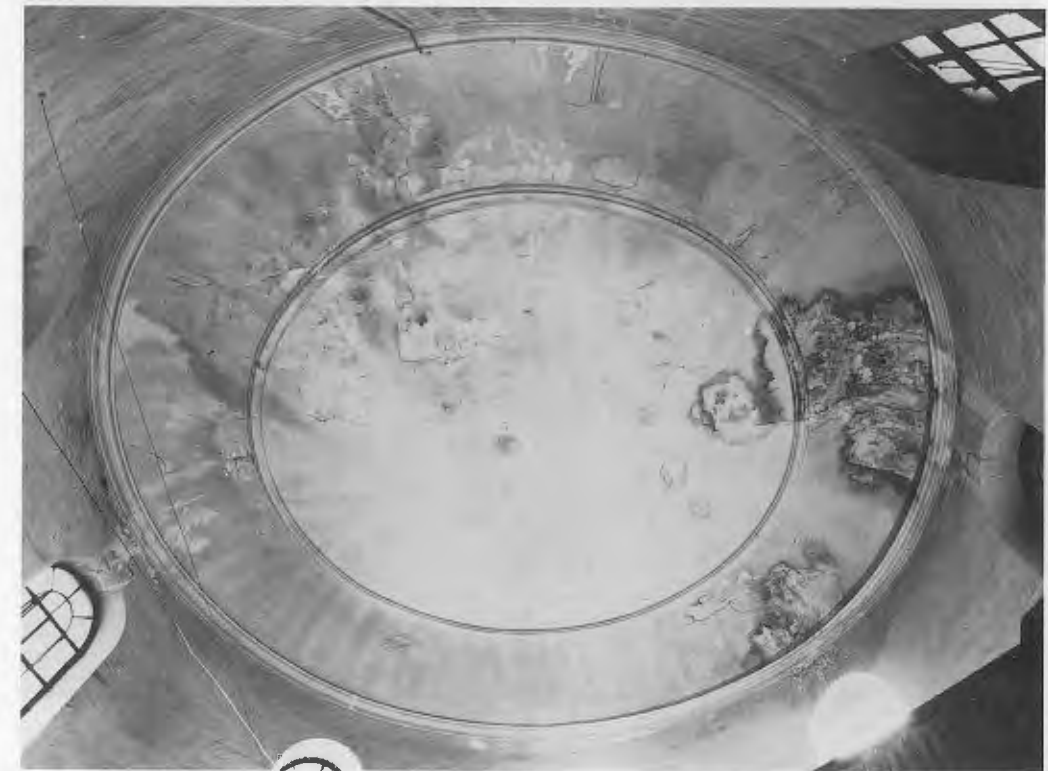


FIG. 9. — Plafond de l'amphithéâtre.

A l'intérieur de l'amphithéâtre, les axes mesurent 12,95 m du nord au sud et 11,73 m de l'est à l'ouest. D'après le devis, ses murs nus étaient « blanchis de deux couches à la colle ». Il est couvert à 10 mètres de hauteur, par un plafond de plâtre amorti par une large gorge. Celle-ci est arrêtée, contre le mur, par un corps de moulures formant corniche de la salle ; et à l'opposé, par un cadre elliptique également mouluré (fig. 9). Le sol était fait « de carreaux blancs à six pans, de terre cuite de la meilleure qualité, posés proprement au mortier de chaux et sable, avec joints les plus petits qu'il se pouvait ».

5. Nous pensons à Letellier qui a participé à la mise en route des travaux le 25 juillet 1753. Cf. *supra*, p. 61.

Les gradins d'origine (fig.10), conservés en grande partie, sont en bois de sapin et posés sur une charpente encore accessible en passant par une porte existant dans le mur nord, mais actuellement fermée par un mur mince. Les sièges ont une épaisseur d'environ 40 mm. Formés d'éléments s'adaptant par leur forme au dessin elliptique de la salle, ils présentent une longueur qui, de 1,40 m à 1,60 m au gradin supérieur, diminue progressivement sur les rangs inférieurs suivant un rayonnement régulier. Mais, faute de planches assez larges, ces éléments sont tous constitués de deux parties juxtaposées.



FIG. 10. — Vue des gradins.

L'ensemble des gradins à l'origine devait présenter un tracé elliptique se refermant, de part et d'autre de l'entrée principale, sur un escalier d'accès aux gradins supérieurs ; ce qui rappelle les dispositions de l'amphithéâtre Saint-Cosme de Paris (fig.11), dispositions qui ne devaient pas être incompatibles avec la présence des escaliers ouverts sur la rue Capeyron, surtout à partir du moment où ces derniers ont été supprimés.

Aujourd'hui, les rangées nord-ouest et sud-ouest des gradins, qui sont perpendiculaires au grand axe de la salle, ont dû être aménagées en 1852. Elles sont construites plus sommairement, ayant des sièges plus minces et des supports faits de trois éléments au lieu de deux, comme les gradins d'origine. Cependant, l'ouverture d'une porte de 1,10 m de largeur dans le mur sud, par laquelle un chemin de fer à voie étroite, encore en place, devait pénétrer jusqu'au centre de la salle, en a dû imposer un remaniement qui n'est plus perceptible.

Une autre modification des gradins d'origine, au-dessous des fenêtres nord-est et sud-est, a suivi la suppression des entrées de la rue Capeyron décrites ci-dessus. Les éléments rajoutés sont adaptés à une trémie rectangulaire ; mais ils sont du même bois et de la même épaisseur que les gradins primitifs, ce qui suggère que les entrées secondaires donnant accès à l'amphithéâtre aient été supprimées bien avant 1852, peut-être simplement pour des raisons de discipline.

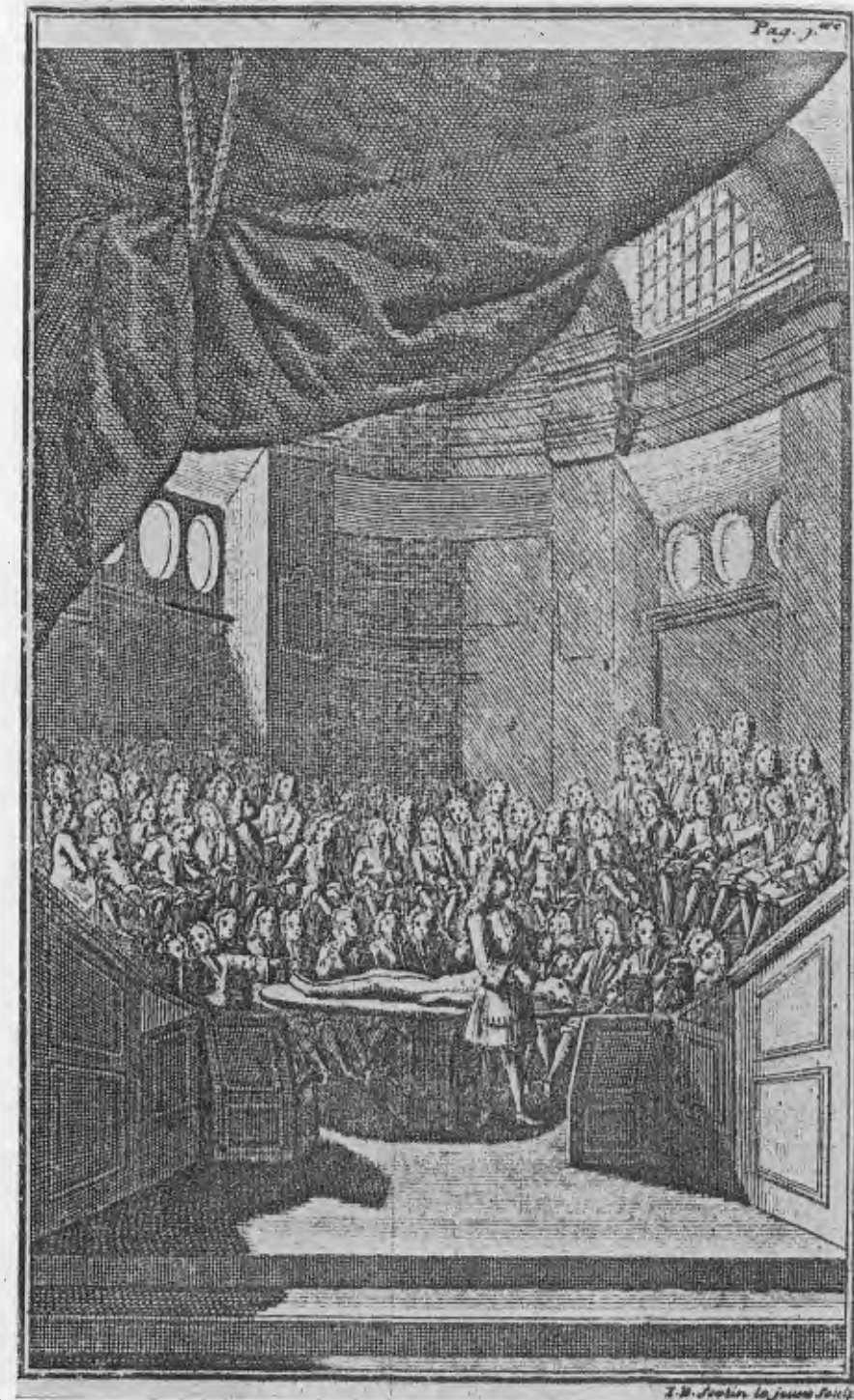


FIG. 11. — Vue intérieure de l'amphithéâtre Saint-Cosme de Paris.
Frontispice d'un livre de Pierre Dionis, *Cours d'Opérations de Chirurgie*, Paris, l'Houry, 1707.
(Bibl. Mun., S.13118.)

Par l'escalier en colimaçon aménagé dans la tourelle adossée au mur nord, on accède aux combles (fig. 12). Et cet escalier est aussi construit en pierre de Rauzan si dure, que ses marches ne sont pas usées. Cela pourrait laisser croire qu'il n'était pas fréquenté, si l'usure très marquée de son avant-dernière marche, réalisée en pierre d'une autre qualité, ne contredisait cette supposition. La porte d'entrée de cette tourelle, également ancienne, répond entièrement au devis d'Alary.

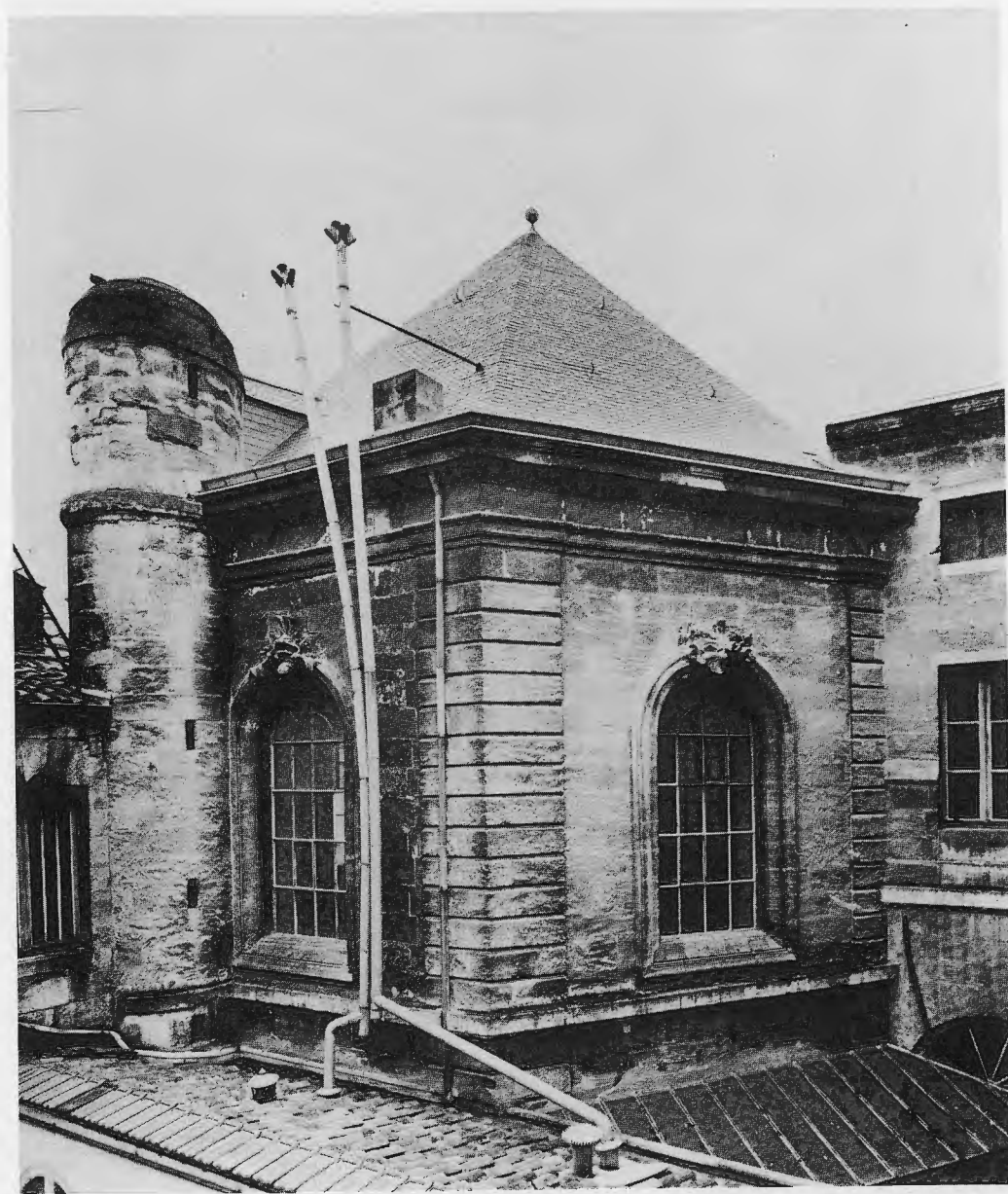


FIG. 12. — Vue de la tourelle d'escalier d'accès aux combles.

Toute la partie essentielle de la charpente de l'amphithéâtre est bien conservée (fig. 13), son chevronnage n'ayant été repris — et seulement en partie — que sur les côtés nord et ouest.

La couverture, par contre, qui a été refaite entièrement est en mauvais état. Et cette charpente correspond, elle aussi, au devis établi par Jean Alary. Faite entièrement avec des bois équarris, elle comprend tout d'abord deux fermes principales, orientées est-ouest dont on voit sur notre coupe les poinçons réunis par une croix de Saint-André et un sous-faîtage ; puis, deux demi-fermes perpendiculaires aux premières ; enfin, appuyées sur les poinçons, il y a huit demi-fermes d'arêtières. Toutes ces fermes et demi-fermes sont réunies et maintenues par deux enrayures de même composition, dont l'une se trouve sous le plancher des combles, tandis que l'autre est au niveau des entrails retroussés.



FIG. 13. — La charpente des combles vue du nord-est.

Par ailleurs, le devis d'Alary précise également — en mesures anciennes naturellement — la section des pièces principales de la charpente et celles des pièces annexes telles que : goussets, aisseliers, jambettes, moises, contrefiches, etc., ainsi que celles des pannes et des chevrons. Les deux poinçons, qui ont cependant vrillé, sont liés aux entrails correspondants par de forts étriers en fer forgé. A part les poinçons et les entrails principaux, qui sont en chêne, tous les bois utilisés sont en sapin « de montagne ».

Enfin, l'on remarque aussi que les pièces de cette charpente sont orientées, et toutes repérées à la rénète du même côté, le sud. Les divers éléments des fermes principales, en particulier, sont marquées I et II, suivant celle à laquelle ils appartiennent. Et l'on découvrirait sans doute beaucoup de tracés de débitage sur les différentes pièces, et des marques de compagnons, si une poussière incrustée depuis plus de deux siècles ne les recouvrait.

Une hauteur de 0,50 m environ sépare le plafond de l'amphithéâtre du plancher des combles. Et dans cet espace se trouve l'enrayure basse qui, tout en raidissant le pied de la charpente, supporte aussi bien les solives sur lesquelles les liteaux du plafond sont cloués, que les vaults qui épousent la forme de la gorge, tout en tenant également le solivage du plancher des combles. Réalisé en planches larges, bouvetées, ce plancher soigné semble montrer que les combles devaient être couramment utilisés. Ils étaient par ailleurs éclairés par deux lucarnes au moins, une côté est, l'autre côté sud ; mais il est aussi fort probable qu'il y en eût une troisième à l'ouest. Des deux lucarnes encore existantes, celle de l'est est assez bien conservée, tandis que celle du sud est à peu près ruinée.

La couverture primitive était en ardoises épaisses, clouées à deux pointes sur un voligeage en planches refendues et jointives, de même que celle des lucarnes. Il y avait un faîtage en plomb ainsi qu'une « dale » de même métal faisant tout le tour de la couverture, coyautée en partie basse. L'extrémité des poinçons était orné de girouettes.

L'amphithéâtre que nous venons de décrire, malgré les escaliers secondaires qui lui étaient accolés au rez-de-chaussée, rue Capeyron, se détachait de son environnement sur toutes ses faces ; il apparaissait comme un édifice remarquable par son unité et ses belles proportions. Sa composition architecturale exprime, simplement, le programme des Maîtres Chirurgiens de Bordeaux. Portier a construit un octogone allongé à l'extérieur, enveloppant une salle elliptique d'un volume harmonieux, sans autre décor que huit vitraux et une gorge qui délimite une très belle ellipse au plafond. L'aménagement des gradins convient parfaitement à une salle de cours, où la convergence des regards des élèves est assurée au mieux vers la table de démonstration, sauf depuis les bancs aménagés, comme nous l'avons vu, de part et d'autre de l'entrée.

A l'extérieur, la composition des façades témoigne de leur remarquable adaptation à la destination de l'édifice. Du rapport du haut soubassement aveugle, sobrement décoré, et de la bande horizontale supérieure percée de hautes fenêtres, résulte une proportion monumentale qui exprime heureusement les conditions impératives d'adossement des gradins à l'intérieur, et le parfait éclairage de l'amphithéâtre. La haute toiture en ardoises complète avec élégance la silhouette de l'ensemble.

A la suite de l'agrandissement vers le nord du terrain acquis en 1753, on réalisa un important édifice octogonal, dont il existe un ancien dessin finement gravé (fig. 14) ainsi qu'une lithographie (fig. 15), aussi bien qu'une description de l'amphithéâtre, du portail ionique et de ce nouvel édifice, due à l'architecte Auguste Bordes en 1845⁶. Nous en avons par ailleurs retrouvé le devis établi par l'architecte-entrepreneur Papon fils aîné, le 7 avril 1788, pour la construction, après démolition d'une « masure », d'une « Chambre de juridiction », dont le mur nord serait en mitoyenneté avec la maison voisine. Cet édifice devait comprendre « une salle d'assemblée et quelques accessoires qui lui seraient propres ».

Pourtant, ce devis de 1788 ne fait pas état d'un édifice qui soit octogonal, soit même rectangulaire ; et la description de sa façade, rue de Lalande, ne correspond pas au portique existant sur nos documents, portique formé de quatre pilastres ioniques, aux chapiteaux ornés de guirlandes et décoré, à ses extrémités, d'un médaillon entouré aussi d'une guirlande, et au centre duquel s'ouvrait une haute baie rectangulaire. Par contre, le péristyle formant saillie devant le mur sud de ce bâtiment, et dont on aperçoit le profil sur notre figure 14, correspond aux indications du devis. Il est hors de doute qu'il s'agit du même bâtiment.

Ce qui surprend sur cette figure, c'est la différence de hauteur existant entre les colonnes du péristyle et celles du portique. Il en est de même pour les entablements. Et l'on est surpris aussi de voir un aussi riche portique adossé, sans lui être véritablement intégré, à une construction octogonale d'une grande simplicité. Peut-on accepter l'idée d'un possible remaniement tardif ?

Par ailleurs l'on remarque, toujours sur la même vue, au sud du portail, faisant l'angle de la rue Magendie, un bâtiment rectangulaire, à chaînes d'angle, élevé de deux étages sur rez-de-chaussée ; édifice dont une entrée s'ouvre rue de Lalande. Il appartenait à la Compagnie des Maîtres Chirurgiens qui n'en utilisaient qu'une partie pour les besoins de l'enseignement et le logement du concierge. Le reste était loué à des particuliers⁷. Nous n'avons trouvé le plan ni de l'un ni de l'autre de ces deux édifices.

6. Auguste Bordes, *Histoire des Monuments de la Ville de Bordeaux*, 1845, t. 2, p. 90. Mais dans ce texte, la description des agrafes aux fenêtres de l'amphithéâtre est erronée.

7. L'enseignement au Collège Saint-Cosme étant gratuit, les Maîtres Chirurgiens se procuraient des revenus en louant les immeubles qu'ils possédaient.

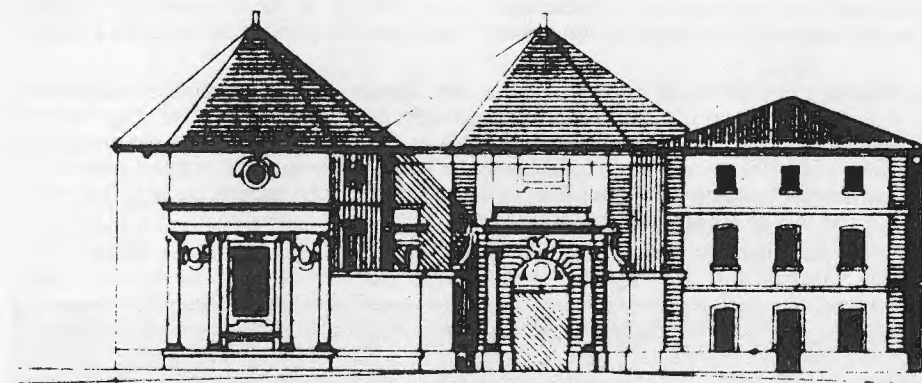


FIG. 14. — Façade sur la rue de Lalande du Collège de Saint-Cosme après l'agrandissement de 1788 (Arch. Mun.).

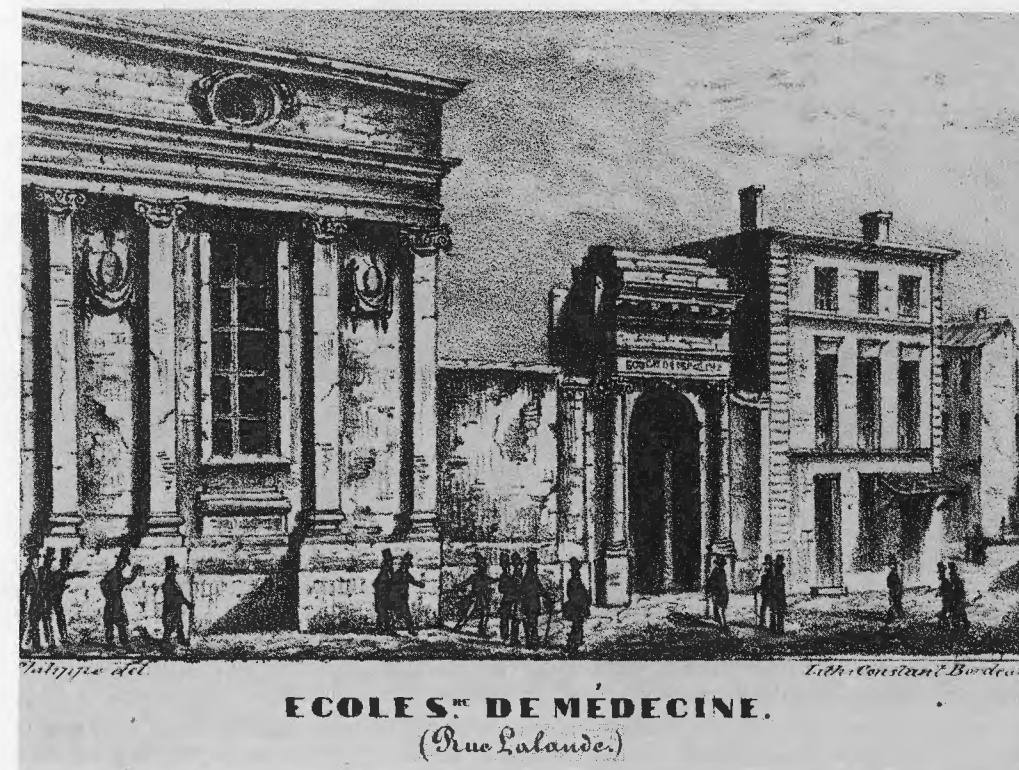


FIG. 15. — Dessin de la façade du Collège devenu École de médecine en 1837. Album du Voyageur. Cl. Ph. 3799 (Arch. Mun.).

Nous arrivons maintenant à la dernière étape de construction sur le terrain des Messieurs de Saint-Cosme, en 1851. L'état des deux édifices dont il vient d'être question était déplorable. Et c'est à cette époque justement que les progrès réalisés par les sciences médicales engagèrent la ville de Bordeaux à réorganiser l'enseignement de la médecine et de la chirurgie, et donc à construire une nouvelle école sur cet emplacement, mais en conservant l'amphithéâtre primitif qui en resta l'élément dominant.

Charles Burguet, architecte de la ville, réalisa fort habilement, un ensemble architectural comprenant les salles de dissection, d'examen, de physiologie, de cours pratiques, etc. (fig. 16). Et la façade sur la rue de Lalande de ce nouvel édifice (fig. 1) avec ses avant-corps à colonnes doriques et ses baies disposées symétriquement, avec l'ordonnance de l'arcature aveugle du premier étage et son entablement, caractérise l'une des tendances dominantes de la recherche architecturale vers le milieu du XIX^e siècle. Cette façade est aujourd'hui dégradée.

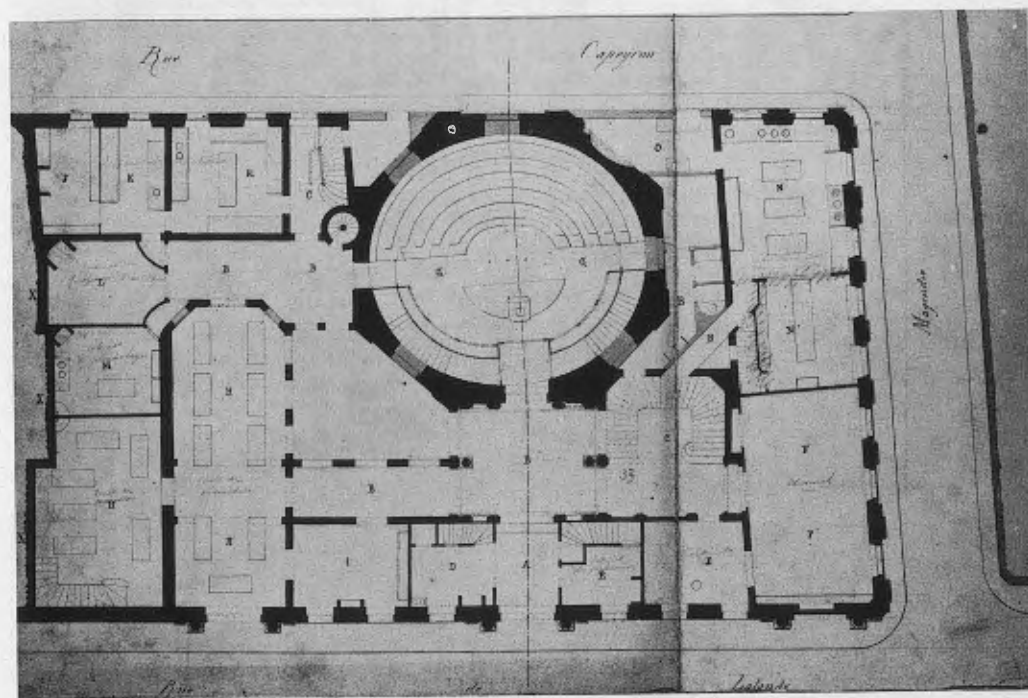


FIG. 16. — Plan de l'École de médecine et chirurgie construite en 1852 (Arch. Mun.).

L'amphithéâtre, par contre, n'a subi, somme toute, que peu de dommages, mais sa couverture est en mauvais état. Il faudrait même la réparer d'urgence, car la pluie entre librement dans les combles du côté sud et risque de faire effondrer rapidement la partie de la gorge en plâtre située juste au-dessous ; partie qui est déjà non seulement fortement tachée, mais aussi trouée (fig. 9). En outre, pour mettre mieux en valeur cet édifice, il faudrait procéder à la démolition des cloisons légères existant au nord-ouest et à l'enlèvement des deux conduits de fumée (fig. 12).

Cet amphithéâtre est l'un des trois seuls monuments réalisés en France au XVIII^e siècle sous le vocable de Saint-Cosme et destinés à l'enseignement de la chirurgie. L'un de ces édifices se trouve à Paris, rue de l'École-de-médecine, l'autre à Montpellier. Celui de Bordeaux formait, en particulier, les aspirants qui se préparaient à servir sur les vaisseaux du Roi. Il fait partie du remarquable patrimoine architectural que l'on doit aux grands Intendants du règne de Louis XV.

Après sa restauration et le rétablissement des deux sorties sur la rue Capeyron, il pourrait devenir une très belle salle de conférences ou d'auditions musicales. Dans l'espoir que nos suggestions seront entendues, espoir sans doute partagé par de nombreux Bordelais, nous terminons notre bref exposé.

*
* *

La disparition inattendue de M. le docteur Charles Lasserre, survenue peu de temps avant la remise de cet article à l'impression, a beaucoup peiné non seulement ses collègues de la Société archéologique de Bordeaux, dont il était membre depuis longtemps, mais aussi tous ceux qui, en général, avaient eu la chance de l'approcher et de le connaître ; et d'en apprécier non seulement le savoir et la clairvoyance, la gentillesse, mais également l'activité intelligente et inlassable, toujours heureuse dans ses résultats. Il pouvait donc s'attendre à voir enfin restaurer ce monument dont il avait été l'un des rares Bordelais à connaître l'existence — et qui lui tenait tant à cœur. Nous espérons ainsi vivement qu'une fois de plus, son œuvre sera couronnée d'un succès bien mérité, par la remise en valeur de cet amphithéâtre.

Et c'est pour rendre hommage, aussi bien à ses hautes qualités professionnelles de médecin-chirurgien, ancien chef de clinique des Hôpitaux, qu'à ses nombreuses recherches, se rapportant en particulier à la Communauté des Maîtres-chirurgiens de Saint-Cosme au XVIII^e siècle, que je souhaite, certain d'exprimer le vœu unanime de la Société archéologique et de tous ses amis, que ce monument, une fois restauré, porte le nom d'« Amphithéâtre Charles-Lasserre ».

Raymond DURU

E S T

R U E C A P E Y R O N

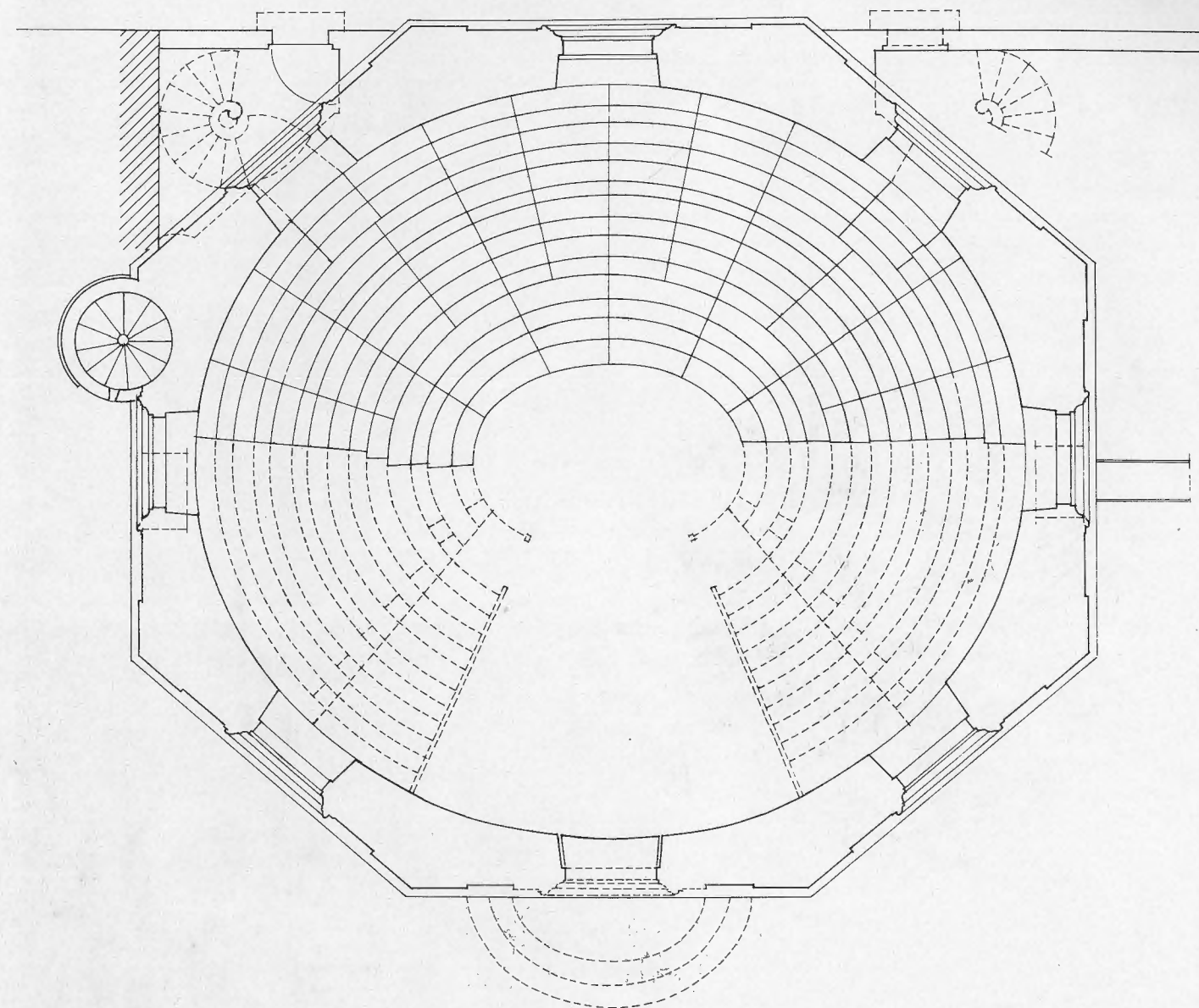


FIG. A. — Plan de l'amphithéâtre Saint-Cosme. Raymond Duru, avril 1982.

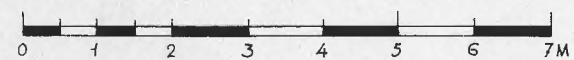
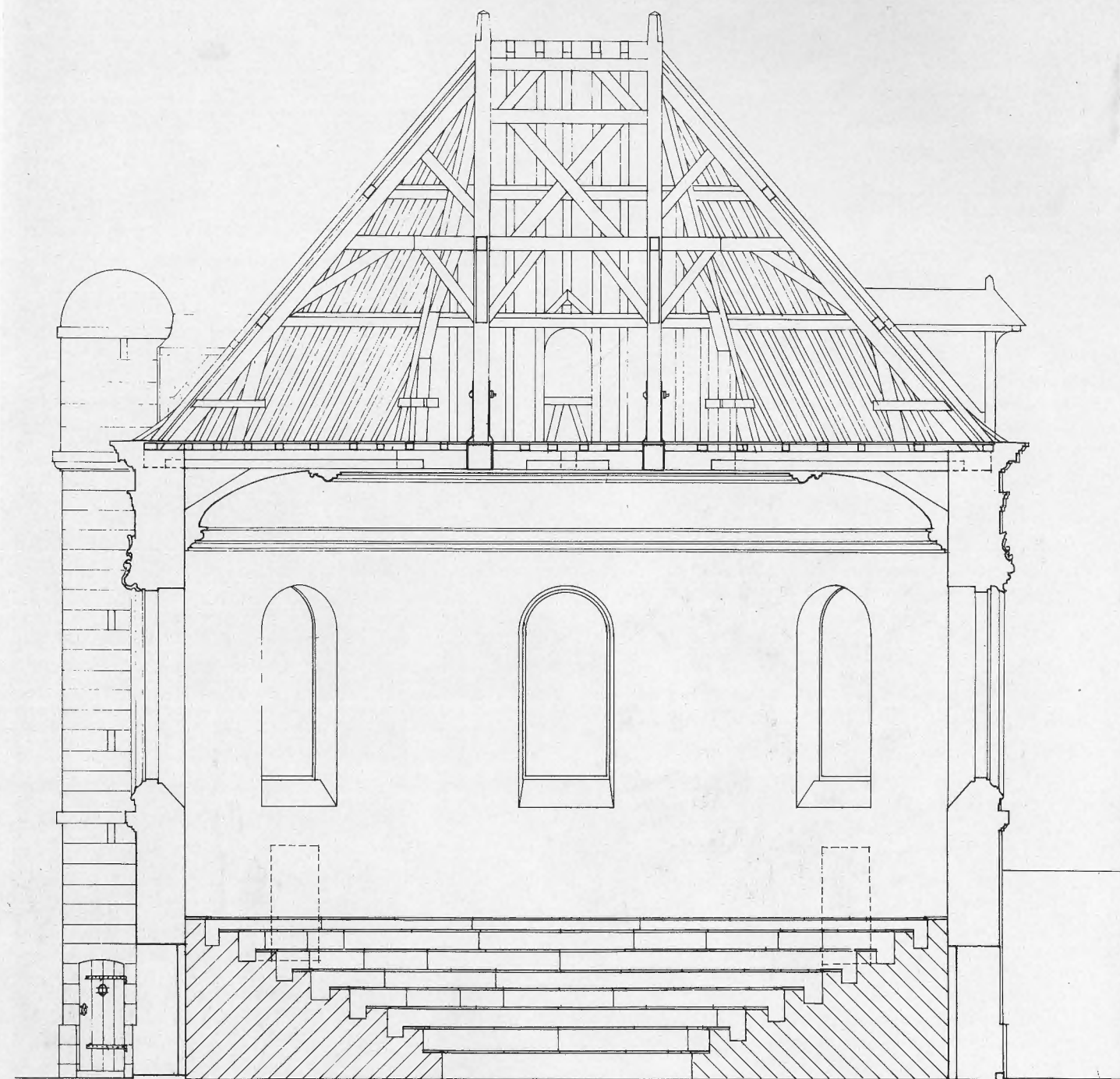


FIG. B. — *Coupe longitudinale Nord-Sud.* Raymond Duru, avril 1982.

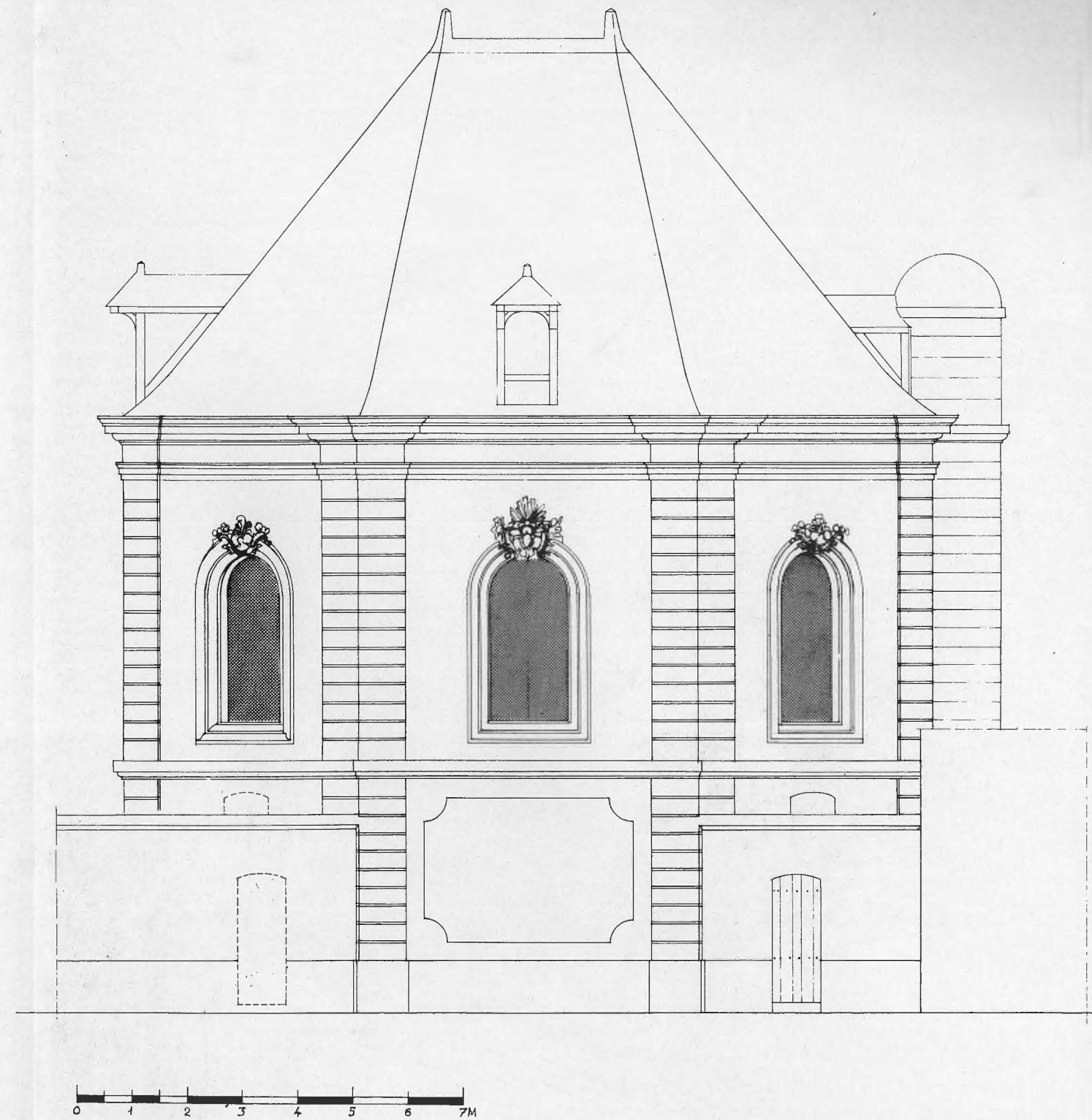


FIG. C. — *Façade Est.* Raymond Duru, avril 1982.

LA CITADELLE DE BOURG-SUR-GIRONDE 1590-1664

par le général Pierre BISTAUDEAU

Octobre 1590. Les guerres de religion ensanglantent la France depuis trente années. Henri III vient d'être assassiné et le pouvoir d'Henri IV n'est pas encore assuré. La plus complète anarchie règne dans tout le pays.

Comme d'autres grands seigneurs, Jean-Louis de Nogaret, premier duc d'Epéron, a quitté la cour pour regagner son gouvernement d'Angoumois et d'Aunis avec l'espoir d'agrandir son domaine à la faveur du désordre général. Dans les derniers jours du mois, à la faveur d'une entreprise de la Ligue contre Bourg, et sous le prétexte de défendre la ville, il fait main basse sur la place et sur son château¹.

Ses amis conseillent au duc d'Epéron de restituer sa prise au gouverneur de la Guyenne. Le Parlement de Bordeaux fait pression sur lui dans le même sens. Rien ne le fait fléchir. Le maréchal de Matignon, lieutenant-général du roi en Guyenne, rentré en toute hâte à Bordeaux, somme à son tour le duc d'Epéron de lui rendre la place. Celui-ci s'y refuse obstinément : il considère qu'il l'a conquise par les armes et qu'elle lui appartient. Le maréchal de Matignon en appelle alors au roi et lui demande de faire pression sur le duc d'Epéron pour l'obliger à lâcher Bourg. Henri IV se dérobe : il est certes redevable au maréchal de Matignon d'avoir décidé le Parlement de Bordeaux à le reconnaître comme roi, mais il a par ailleurs besoin de l'aide militaire que lui offre le duc d'Epéron pour soutenir le siège d'Amiens². Bourg demeure donc aux mains du plus fort, qui est, pour l'heure, le duc d'Epéron.

*
* *

A cette époque, le château des Lansac faisait partie intégrante de la ville close. Avec l'abbaye Saint-Vincent, il en occupait l'angle sud-ouest et n'était défendu par aucun ouvrage particulier. C'était un ancien château féodal, remanié vers 1540 par Louis de Saint-Gelais³ dans le goût de la Renaissance. Deux tours rondes coiffées d'un toit en poivrière, vestiges du château du Moyen Age,

1. Lettre du maréchal de Matignon au Roi, 13 novembre 1590, *Arch. Hist. Gironde*, t. VII, p. 213. — Brantôme, *Grands capitaines*, édit Lalanne, t. V, p. 168. — Cruseau (E. de), *Chronique*, t. I, p. 31. — Lurbe (G. de), *Chronique bordelaise*, f° 51. — Darnal, *Supplément des chroniques de la noble ville et cité de Bordeaux*, p. 102. — Lettre du Parlement au Roi, 15 novembre 1590, *Arch. Hist. Gironde*, t. VII, p. 216.

2. Vers la fin de l'année, d'Epéron rejoindra le roi avec 4 000 hommes et 800 chevaux.

3. Louis de Saint-Gelais, seigneur de Lansac, protégé de François I^{er}, reçoit la capitainerie de Bourg en 1536.

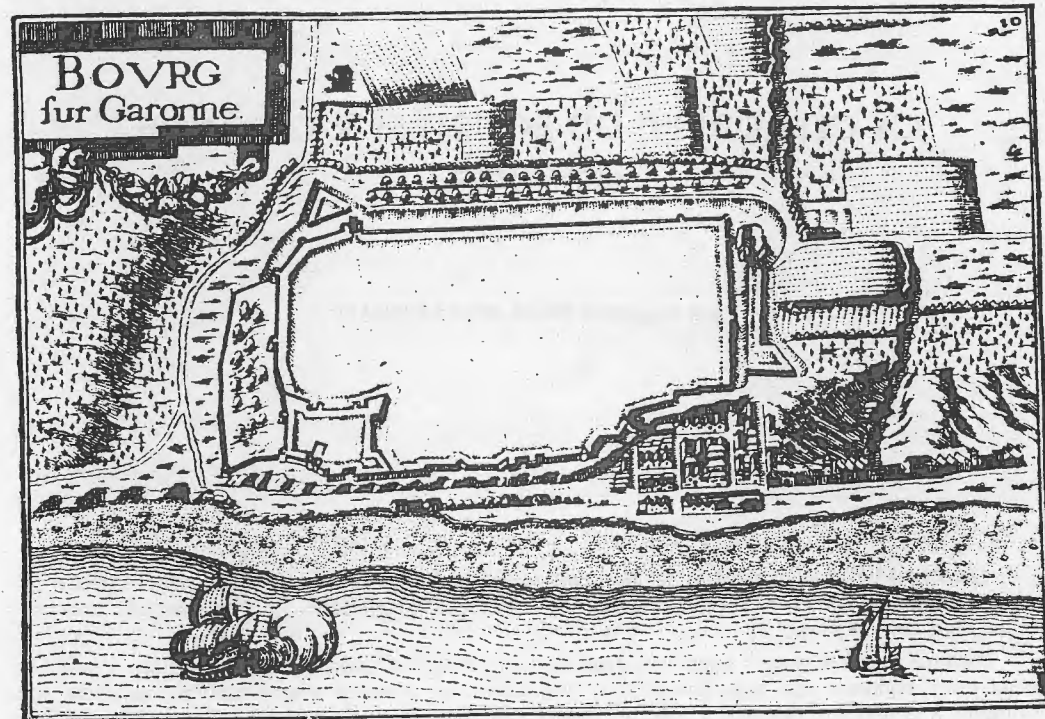


FIG. 1 — Bourg-sur-Garonne en 1634. Plan de Tassin.

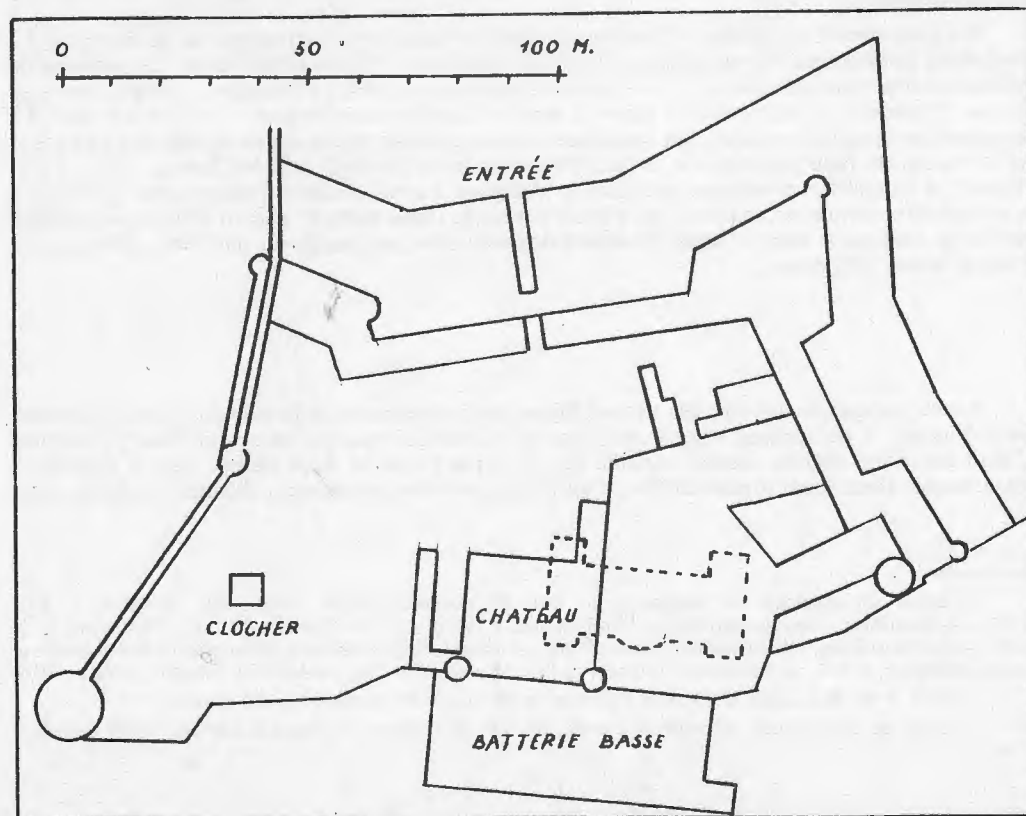


FIG. 2 — La citadelle. Essai de restitution.

encadraient encore la façade sur le fleuve. Entre elles courait, au rez-de-chaussée, une élégante galerie à arcades. Le premier étage était percé par les larges baies vitrées d'une galerie d'apparat.

Militairement, cette résidence était indéfendable, le duc d'Épernon le savait. Deux années plus tôt, alors qu'il était à peine installé dans le château d'Angoulême dont il venait d'être nommé gouverneur, il avait été attaqué par la population de la ville soulevée par les Ligueurs et il n'avait échappé à la mort que de justesse. Pour se mettre à l'abri de toute nouvelle surprise, il avait dû entourer d'une enceinte bastionnée moderne les châteaux d'Angoulême et Saintes. Il décide d'en faire de même à Bourg. Entreprise sur-le-champ, la construction de l'ouvrage était vraisemblablement terminée dès la fin de 1591.

Comment se présentait alors la citadelle ? Les dessins de l'époque ne nous fournissent que des informations imprécises ou fragmentaires. Dans une gravure de Chastillon représentant la ville de Bourg et datée de 1595-1596 on décèle l'existence d'un ensemble fortifié à l'ouest de la ville, mais son dessin en est quelque peu fantaisiste. L'image de la citadelle se précise dans le plan de Tassin de 1634 (fig. 1). Le dessin est encore très schématique ; on distingue cependant les principaux éléments de l'enceinte et du château (bastions, fossés, tours). C'est dans le dessin de Van der Hem (1646) que l'on trouve le plus d'informations concernant la façade sur le fleuve. Sur le plan de Claude Masse (1723), premier plan de Bourg à l'échelle, l'emprise du château se précise. L'enceinte du duc d'Épernon a disparu, laissant cependant des traces nettement visibles (grosse tour, mur ouest, échauguette, fossé nord). Aux renseignements iconographiques viennent s'ajouter des informations provenant de textes épars (inventaires, comptes rendus des délibérations de la jurade, correspondances...). Enfin quelques vestiges retrouvés sur le terrain aident à préciser le plan de l'ouvrage.

L'enceinte bastionnée de la citadelle délimitait, autour du château et de l'abbaye, un espace intérieur trapézoïdal dont la grande base, du côté de la Dordogne, mesurait 170 m, la petite 100 m et la hauteur 60 m. Elle était défendue, du côté de la ville, par un fossé sec, profond de 16 m. Parcourons-la d'ouest en est (fig. 2).

À la pointe occidentale de la falaise, s'élevait une tour-observatoire gallo-romaine, de plan polygonal, mesurant de 13 à 14 m de diamètre. Construite à des fins militaires par Pontius Paulinus, fondateur de la ville, elle avait été aménagée en salle à manger champêtre au Bas Empire et, plus récemment, les moines en avaient fait une chapelle dédiée à Notre-Dame du Roc. Entre cette grosse tour et une seconde, plus petite, distante d'une cinquantaine de mètres, courait le mur d'enceinte de la ville. Bâti sur un promontoire rocheux, il était peu menacé et l'ingénieur du duc d'Épernon n'avait pas cru bon de le renforcer. Au-delà, le mur de la ville dominait au contraire un terrain en pente douce facile à escalader par l'ennemi. On l'avait doublé, sur 35 m environ, par un solide mur en talus de 8 m de haut, élevé à quelques mètres en avant de la courtine du Moyen Âge. Une échauguette le terminait. Le mur, en assez bon état de conservation, est toujours visible, mais la guérite a été arasée et sa base aménagée en cadran solaire au XVIII^e siècle.

Quittant le mur de la ville, l'enceinte de la citadelle pénétrait alors à l'intérieur de la cité. Elle était d'abord renforcée par un demi-bastion à orillon adossé au mur de la ville. Un sondage a permis d'en retrouver les fondations. Une courtine de 65 m de long, consolidée dans sa partie centrale par deux contreforts, réunissait le bastion nord-ouest et le bastion nord-est. En son milieu, s'ouvrait l'entrée de la citadelle que desservait un pont dormant en bois reposant sur des piliers de pierre, prolongé par un pont-levis classique suspendu à des brancards également en bois. Comme tous les éléments de l'ouvrage tournés vers la ville, le bastion nord-est a été arasé. Seules les parties basses subsistent, profondément enterrées. On a découvert fortuitement en 1975, sous la pelouse située près de l'entrée du château actuel, la casemate qui défendait le flanc occidental du bastion. C'est une salle voûtée de 5,50 m sur 3,30 m comportant deux meurtrières jumelées pour armes légères et dont le plafond est percé d'une ouverture d'évacuation des fumées.

La courtine est ne mesurait qu'une trentaine de mètres de long. Elle aboutissait au demi-bastion sud-est. Ce dernier ne comportait pas d'orillon, son flanc était défendu par une casemate de 6 m sur 4 encore visible aujourd'hui et desservie par un souterrain qui, continuant à descendre au-delà de la casemate, débouchait au niveau du fleuve. Le souterrain, large de 2,50 m et accessible aux chevaux, permettait un ravitaillement de la citadelle par le fleuve, sans avoir à transiter par la ville. Son issue inférieure était défendue par une batterie d'artillerie installée au pied de la falaise.

Entre le bastion sud-est et la grosse tour romaine, notre point de départ, aucune défense particulière n'était nécessaire. Un simple mur couronnait la falaise que consolidaient d'énormes contreforts.

Comme l'indique le faible diamètre des meurtrières des casemates, la citadelle était armée d'une artillerie légère. Un inventaire de 1622 mentionne une seule pièce de fer de 710 livres et treize faucon-

neaux⁴, armement identique à celui qui défendait les murs de la ville et dont on trouve trace dans les registres de la jurade.

L'effectif de la citadelle variait selon les circonstances. En période calme il se limitait à une quinzaine d'hommes. En période agitée il pouvait atteindre vingt ou vingt-cinq hommes. A deux reprises il est même porté à soixante, sur l'ordre du gouverneur de la Guyenne : en 1619⁵ et en 1649 au moment de la Fronde bordelaise⁶.

La citadelle de Bourg apparaît comme un ouvrage fortifié très modeste si on la compare aux grandes réalisations de Vauban et à la citadelle de Blaye en particulier. Son intérêt essentiel tient au fait qu'elle est antérieure de près d'un siècle aux ouvrages de Vauban et qu'elle témoigne d'un moment de l'art de la fortification qui a laissé peu de vestiges en France. Ainsi, l'artillerie sous case-mate, qui a disparu au XVII^e siècle par suite de l'impossibilité d'évacuer efficacement la fumée des canons, ne se retrouve plus qu'à Port-Louis près de Lorient⁷ et à Bourg.

*
* *

Girard, secrétaire et historiographe du duc d'Epéron, nous dit : « Il ne garda pas longtemps cette place, et le roi lui ayant commandé de la lui remettre, il le fit incontinent. » En fait, au début de 1592, d'Epéron est toujours maître de Bourg⁸ ; il demande même au Parlement de Bordeaux des subsides pour l'entretien de la garnison⁹. D'ailleurs, Brantôme écrit : « D'Epéron ne voulut jamais rendre Bourg-sur-Mer qu'au bout de cinq ans, que le roi lui commanda à Rouen¹⁰. » On peut penser qu'il remit la citadelle à Henri IV après son aventure provençale, c'est-à-dire vers le milieu de l'année 1596. Mais la décision ne fut sans doute officialisée que quelques mois plus tard, à l'occasion de l'assemblée des notables convoquée à Rouen par le roi (4 novembre 1596 — 29 janvier 1597) à laquelle assistait d'Epéron. Pour épargner une humiliation au duc, ce n'est pas entre les mains du maréchal de Matignon, son vieil ennemi, mais de Roquelaure qu'Henri IV ordonna la restitution.

Bourg était ainsi restée entre cinq ans et demi et six ans au pouvoir du duc d'Epéron. Nous ne possédons que peu de renseignements sur cette période car les comptes rendus des délibérations de la jurade sont interrompus entre janvier 1590 et août 1603. Nous savons seulement par E. de Cruseau que d'Epéron « garda la ville avec beaucoup de rudesse pour les habitants ». C'est au cours de ces années (1^{er} février 1595) que se produisit la catastrophe de l'abbaye Saint-Vincent. Sapé par la marée, un pan de falaise s'effondra, précipitant le cloître dans le fleuve et provoquant la ruine de la chapelle.

A partir de 1597, la citadelle devient un point d'appui important du pouvoir royal en Guyenne. Ainsi, en octobre 1614, Louis XIII, en route pour Bordeaux, se détourne par Bourg pour éviter un parti de protestants qui a l'intention de l'intercepter du côté de Libourne.

En 1618 cependant, la citadelle et le château sont en très mauvais état. Arthus de Lansac, qui vient de racheter la capitainerie de Bourg, rend son prédécesseur responsable du délabrement des constructions et demande réparation au roi¹¹. Celui-ci envisage un moment de raser la citadelle mais des troubles surviennent dans le Midi et, en mars 1619, Lansac reçoit au contraire l'ordre de mettre la citadelle en état de défense¹².

4. Pièce de 450 livres tirant des boulets de 3/4 de livre.

5. Lettres du duc de Mayenne à Arthus de Lansac, Arch. d'Indre-et-Loire, E 789.

6. Lettre de Bernard, second duc d'Epéron, aux jurats de Bourg, 30 mars 1649.

7. Deux bastions de la citadelle de Port-Louis ont été construits la même année que la citadelle de Bourg.

8. Lettre du Roi au maréchal de Matignon.

9. Lettre du duc d'Epéron au Parlement de Bordeaux, 18 janvier 1592, Arch. Hist. Gironde, t. X, p. 574.

10. Brantôme, *op. cit.*, t. V, p. 168.

11. Château, état des lieux, 2 octobre 1618 ; Devis des réparations à effectuer à la citadelle, 30 octobre 1618. Arch. d'Indre-et-Loire, E 866.

12. Registres de la jurade.

Trente années plus tard, au début du règne de Louis XIV, pendant le gouvernement de Mazarin, la France connaît une nouvelle période de troubles au cours de laquelle se situe l'événement le plus marquant de l'histoire de la citadelle : le séjour à Bourg du roi et de la cour. Pour tenter de rétablir le prestige royal et mettre fin à la seconde Fronde bordelaise, Mazarin décide la reine mère et le jeune roi à entreprendre le voyage de Guyenne. On arrive à Bourg le 27 août 1650. La reine et le roi s'installent à l'intérieur de la citadelle, dans le château dont la grande galerie servira de cadre aux cérémonies officielles¹³. Les seigneurs et les dignitaires de la cour sont hébergés en ville. Le cardinal Mazarin, ainsi que Mademoiselle de Montpensier occupent chacun un appartement ayant vue sur le fleuve¹⁴. Les réunions du conseil des finances, comme les conférences auxquelles participent les délégués venus de Paris ou de Bordeaux, se tiennent dans le réfectoire des Récollets. La chapelle du couvent devient celle de la cour et les arcades de son cloître sont, pour un temps, le centre politique du royaume.

Après de nombreuses palabres et surtout parce que la date des vendanges approche, le traité mettant fin à la Fronde est signé le 28 septembre. Une semaine plus tard, toute la cour s'embarque pour Bordeaux, après un séjour de quarante jours.

La paix est de courte durée. En février, Paris et le Parlement se révoltent à nouveau. Devant la coalition de ses ennemis, Mazarin quitte la cour, Condé est nommé gouverneur de la Guyenne. Mazarin ne tarde pas à revenir et à renverser la situation, mais Condé ne lâche pas Bourg qui passe ainsi dans le camp des opposants au roi. Bien plus, par le traité de Talmont (13 janvier 1652), les frondeurs bordelais mettent la ville à la disposition des Espagnols. Dès le 18 janvier l'occupation est effective. Le baron de Batteville, commandant espagnol, entoure alors la place de fortifications de terre pour en faire une base inexpugnable qui abritera plusieurs milliers de soldats.

Pendant dix-huit mois, Bourg demeure le rempart des frondeurs de Bordeaux et le point d'appui de la flotte espagnole. L'investissement par terre et par mer de Bourg par l'armée française commence au début de 1653, sous le commandement de l'amiral César de Vendôme. Il est complet en juin. Osorio, qui a succédé à Batteville, capitule le 3 juillet¹⁵. Ainsi prend fin l'histoire active de la citadelle de Bourg.

*
* *

Dès le 9 juillet, César de Vendôme rappelle à Mazarin l'importance militaire de Bourg. Mais Mazarin a décidé de raser toutes les fortifications d'une ville qui a tenu tête au pouvoir royal. César de Vendôme ne désarme pas. Ses arguments, renforcés par la menace d'une intervention anglaise dans le Bordelais, finissent par convaincre le cardinal. Dans une lettre du 20 juin 1654, Mazarin demande à d'Estrades, lieutenant général du roi en Guyenne, de ne pas toucher aux fortifications de Bourg ; un peu plus tard, il l'autorise même à compléter ces défenses.

Mais l'entretien des énormes bastions espagnols est difficile et onéreux. Mazarin désire conserver Bourg en état de défense sans bourse délier¹⁶. D'Estrades propose alors de raser les retranchements édifiés par les Espagnols autour de la ville et de conserver la citadelle¹⁷. Mazarin approuve, le 14 novembre ; la citadelle est sauvée, pour un temps.

En 1661, débute le règne personnel de Louis XIV. L'ère des séditions est révolue. Le pouvoir provincial passe aux intendants qui tiennent solidement en main les collectivités locales. La citadelle de Blaye qui demeure une place frontière conserve sa raison d'être. Celle de Bourg ne présente plus aucune utilité et les Bourquais ne cessent de demander sa démolition. Dans les derniers mois de 1662, le roi prend la décision de « faire raser les fortifications du château ». L'ingénieur militaire Poupart est chargé de l'exécution et le premier coup de pioche donné le 24 septembre 1663.

La correspondance échangée avec Colbert par Poupart et par l'intendant Le Jay permet de suivre la progression des travaux qui utiliseront jusqu'à cent-vingt hommes fournis par trente-neuf

13. Registres de la jurade.

14. Montpensier (M^{lle} de), *Mémoires*. — Lenet (P.), *Mémoires*. — Monglat, *Mémoires*.

15. Birot (M.), Le dernier siège de Bourg-sur-Gironde, dans *Revue Historique de Bordeaux*, 1937.

16. Lettre de Mazarin à M. d'Estrades, 31 octobre 1654, Arch. Hist. Gironde, t. VIII, p. 488.

17. Registres de la jurade, 13 novembre 1654.

paroisses. Je donnerai seulement deux courts extraits de lettres de Poupart à Colbert : « J'avais commencé à faire saper, qui est la voie la plus prompte. Mais ces gens qui ne sont pas versés à pareils ouvrages, commencèrent d'entrer sous le mur et furent saisis d'appréhension d'être accablés, qui les fit tous quitter la sape pour travailler par le haut. Cela fera que l'ouvrage sera un peu plus long » (1^{er} octobre 1663). A peine commencés, les travaux sont interrompus : « Je n'ai pu refuser à ce peuple quinze jours de relâche qu'ils m'ont demandés pour les vendanges », écrit Poupart. Enfin, en janvier 1664, la démolition est achevée.

En capitulant, Osorio avait laissé une artillerie considérable (45 pièces de canon en bronze et un grand nombre de canons en fer). Une partie était restée à Bourg pour armer la citadelle. Au moment de la démolition, Poupart dénombre 37 pièces : 3 pièces en bronze et 22 en fer dans la citadelle elle-même ; 12 pièces en fer dans la batterie basse. La plupart étaient montées sur des affûts de marine à petites roues. Les plus intéressantes étaient les canons de bronze : une pièce marquée d'une salamandre et de fleurs de lis, fondue sous François 1^{er} ; une pièce marquée « Maximilien de Béthune » datant des années 1600 et une grosse pièce de 24 livres de balle (calibre : 150 mm) coulée vers 1640.

En comparant cette artillerie à celle qui équipait la citadelle au moment de sa mise en service on peut mesurer les progrès réalisés en un demi-siècle, dans la défense des places. De tout cet armement, il ne subsiste rien.

LES FOUILLES DE L'ÉGLISE DE SAINT-GERMAIN-DU-PUCH

par Jean-Claude HUGUET

Saint-Germain-du-Puch est l'une de ces innombrables communes de l'Entre-Deux-Mers, dont le passé remonte fort loin dans le temps et où l'occupation gallo-romaine a été l'un des moments marquants. Située à une dizaine de kilomètres au sud de Libourne, une trentaine au nord-est de Bordeaux, elle est traversée par deux cours d'eau, le Gestas et la Souloire. En des temps plus anciens ils ont façonné le paysage en une succession de buttes et de vallons. Le nom même de Puch évoque l'existence de ces promontoires. Jusqu'ici la commune était surtout connue par son château du XIV^e siècle, mais les fouilles réalisées en 1980 dans le chœur de l'église furent l'occasion de mettre en lumière l'histoire de l'église et par là même celle de la commune. Cette église est installée sur un tertre (66 m NGF), autour duquel se presse le bourg.

Le site avait déjà attiré l'attention d'un érudit local au siècle dernier. M. Augier signale en 1876 « la présence d'une mosaïque antique dans l'ancien cimetière. En élargissant un chemin creux qui entoure le cimetière on a enlevé environ un mètre de terre pour niveler ce sol ; c'est à cette profondeur que notre collaborateur a reconnu les restes d'un pavement de mosaïque¹ ». En 1879, ce même Augier signalait « des vases anciens dans des tombes en pierre au cimetière de Saint-Germain-du-Puch et au même lieu une mosaïque blanche² ». Enfin la mairie conserve deux photographies d'une autre mosaïque découverte en 1932. Au dos de ces clichés on apprend que le pavement était disposé dans l'axe du chœur de la Vierge à 0,50 m de la Cure et à 0,50 m de profondeur ; il semblait s'étendre vers l'église³. Ces clichés montrent une mosaïque à décors géométriques du IV^e siècle probablement (fig. 1 et 2).

Les fouilles de sauvetage ont permis de mieux apprécier l'importance du site. Au mois de décembre 1979 furent mis à jour successivement une fresque du XIX^e siècle sur les murs du chœur, masquée par un placage de pierre, un sarcophage et un morceau de pavement de mosaïque. La fouille du sarcophage fut réalisée par M. Gautier, directeur régional des Antiquités historiques, qui confia le reste de la fouille au Groupe de Recherche archéologique de Coutras, lequel opéra durant les mois de janvier et février 1980. La fouille s'est déroulée en deux temps : ce fut d'abord une mise en évidence des différents niveaux dégagés par les ouvriers ; ensuite, en accord avec les différentes autorités, la fouille fut menée sur l'ensemble du chœur. Une excavation de 4,30 m de long sur 2,50 m de large et 2,30 m de profondeur fut ainsi réalisée (fig. 3).

Il faut donc distinguer deux niveaux dans ce site : celui de l'établissement gallo-romain et celui de l'église de ses origines à nos jours.

1. *Soc. Arch. de Bordeaux*, t. III, 1876, p. 193.

2. *Soc. Arch. de Bordeaux*, t. VI, 1879, p. 96.

3. Archives Municipales.

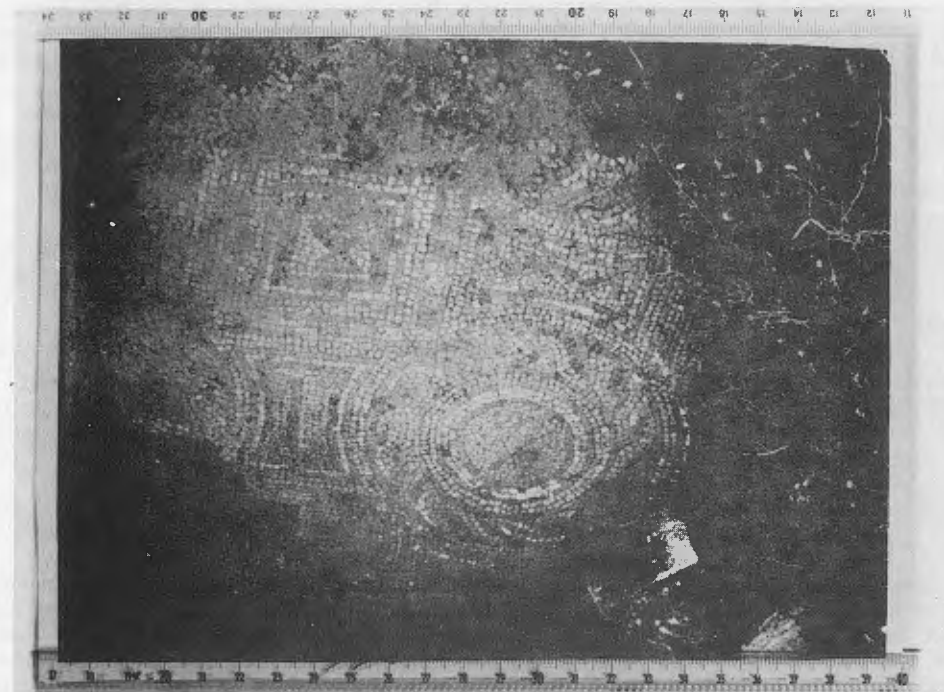


FIG. 1. — Mosaïque découverte en 1932.



FIG. 2. — Mosaïque découverte en 1932.

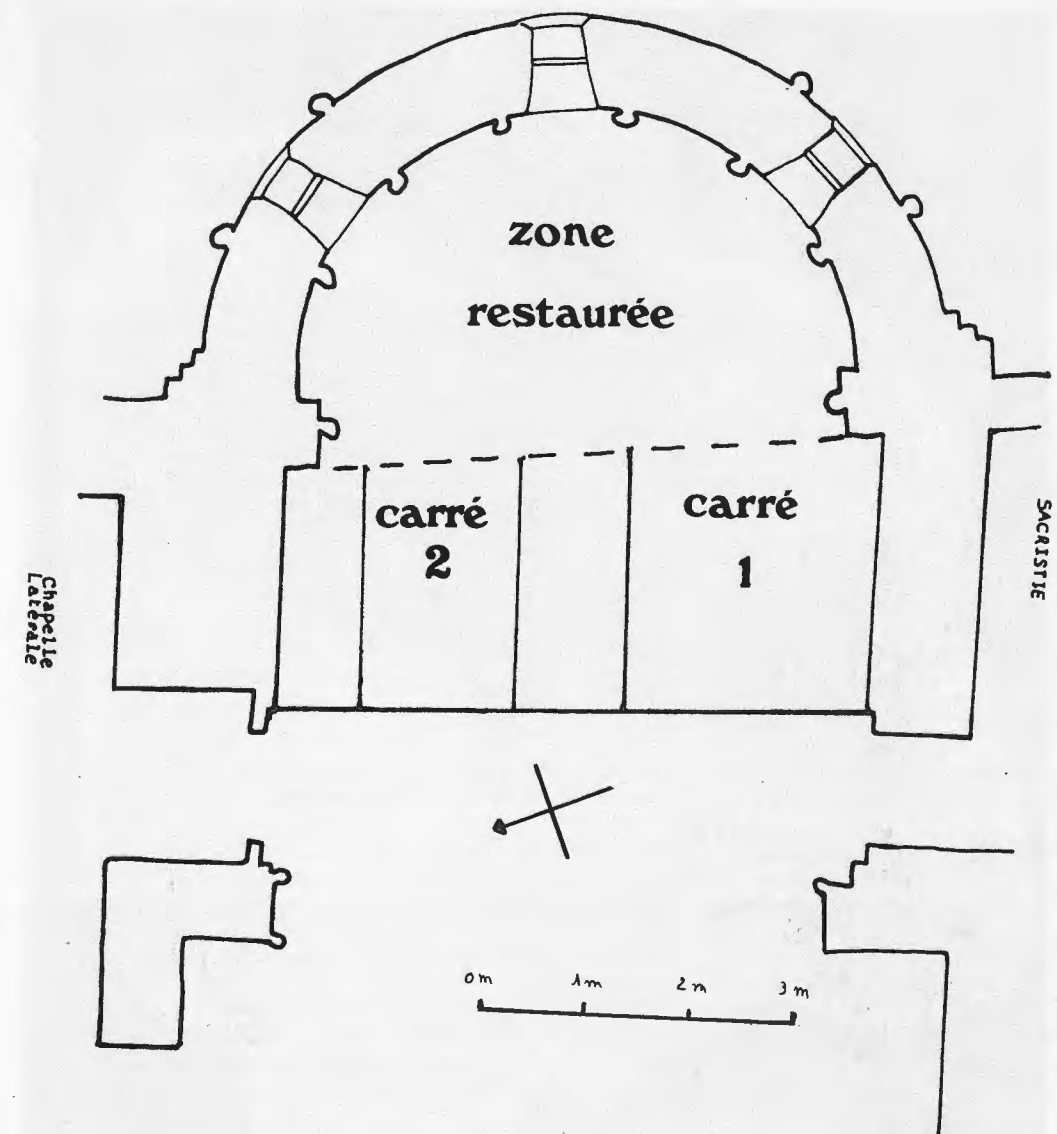


FIG. 3. — Plan du chœur et des parties fouillées en 1980. (Dessin G.R.A.C.)

L'ÉTABLISSEMENT GALLO-ROMAIN

En tenant compte de la stratigraphie on peut distinguer trois niveaux dans l'occupation gallo-romaine qui se succèdent logiquement :

- Un habitat du IV^e et V^e siècle.
- Une installation précaire dans le bâtiment après son abandon par ses propriétaires (V^e-VI^e siècle ?).
- Un effondrement total de la toiture et l'abandon du site.

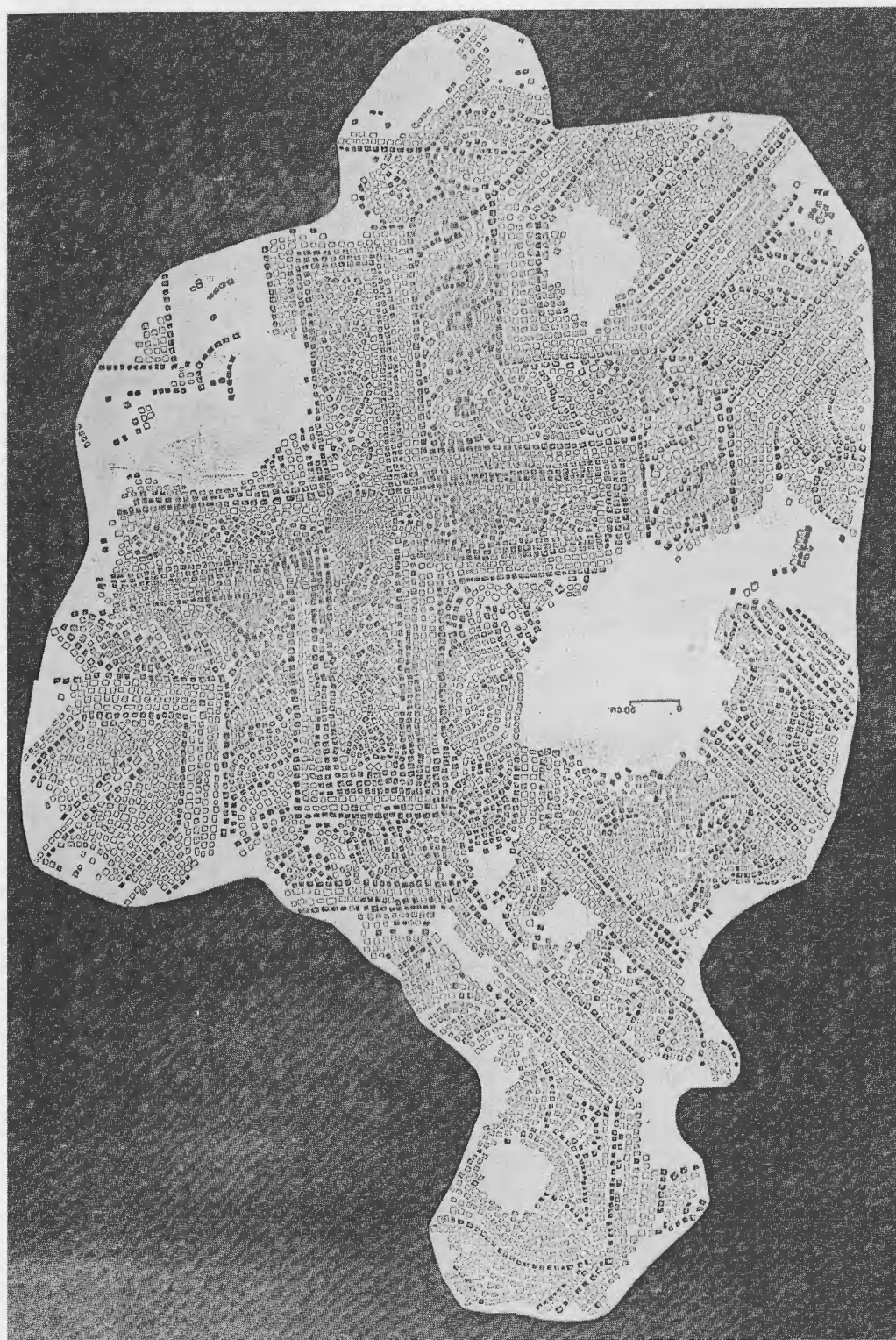


FIG. 4. — Mosaïque du chœur de l'église. (Relevé J.F. Pichonneau.)

A. — La villa du IV^e siècle

Comme beaucoup de villas du IV^e siècle, celle de Saint-Germain-du-Puch semble avoir possédé d'importants parterres de mosaïque. L'apparition de ces demeures luxueuses est connue dans toute l'Aquitaine Seconde et la Novempopulanie. La découverte de Saint-Germain-du-Puch semble confirmer le contraste entre ces demeures rurales très riches et les villes qui paraissent repliées sur elles-mêmes. L'intérêt de la découverte réside dans le décor de la mosaïque, ainsi que dans son emplacement qui n'est pas sans signification.

La mosaïque (fig. 4).

La trame géométrique de cette mosaïque a quelque ressemblance avec celle que signale A. Stern : une croix, avec, au bout de chaque branche, un octogone. Celle-ci comporte trois éléments : une croix grecque, un octogone à chaque bout de branche et un hexagone oblong entre chaque branche, le tout étant séparé par une tresse à quatre brins. Chaque branche de la croix a une longueur de 43,5 cm et une largeur de 27 cm. A l'intérieur de chacune des branches se trouvent quatre feuilles de lierre ; au centre de la croix on trouve un cercle divisé en quartiers : deux sont rouges et deux sont gris. Les feuilles de lierre sont rouges et grises sans ordre particulier. Le fond de la croix est gris ; les différents éléments de la croix sont soulignés par une ligne de tesselles de couleur plus foncée. La croix est le seul motif qui soit parvenu entier.

Les octogones ont des côtés de 35 cm de long ; ils ont été, soit endommagés, soit seulement en partie dégagés par la fouille. Il semble y avoir à l'intérieur un motif floral de couleur rouge toujours sur fond gris ; quant au dessin, il est souligné aussi par une ligne de tesselles foncées.

L'hexagone oblong, qui s'inscrit entre les branches de la croix, comporte deux séries de petites écailles sur deux registres qui s'opposent au centre de la figure ; elles sont de couleur rouge, soulignées par un liséré gris.

La tresse à quatre brins comporte des tesselles de différentes couleurs : des grises et des rouges surtout, mais aussi des jaunes, des noires et des vertes.

Cette mosaïque n'est pas parvenue intacte : si elle est bien conservée près du mur sud, elle ne subsiste plus que par un morceau de l'hexagone oblong du côté nord. De plus ce morceau est en très mauvais état.

Il semble soit que la mosaïque ait subi des réfections, soit que l'on ait manqué de matériel, car on constate l'emploi de couleurs différentes dans le pavement. Ce fait semble très fréquent en Aquitaine puisqu'on le retrouve à Agen, Eauze, Lalouquette, Lescars, Moncrabeau, Plassac, Saint-Cricq, Saint-Sever-Audreilh, Séviac, etc. Les tesselles de Saint-Germain-du-Puch sont en pierre ou en terre cuite. Le pavement a disparu sur la moitié de la partie dégagée, laissant ainsi apparaître le *nucleus*. On y a trouvé un trou circulaire de 40 cm de diamètre environ sur 20 cm de profondeur environ, qui est à peu près au milieu de l'église. Un sondage a été opéré dans le *nucleus* qui a permis de retrouver la superposition classique : le *statumen*, formé de pierres ou de galets constituant le hériss, puis le *rudus* et enfin le *nucleus*, le tout ayant une épaisseur de 30 cm environ.

En dessous on ne trouve aucune trace d'occupation antérieure : cela veut-il dire que cette villa ne fut pas construite avant le IV^e siècle ou que cette salle n'a été qu'une extension postérieure d'une villa du Haut-Empire ? On ne peut rien dire maintenant, car il est nécessaire de procéder à des fouilles à l'extérieur pour répondre à cette question. Aucun mur n'a été mis à jour par la fouille, mais la direction du décor de la mosaïque laisse penser que les murs ont la même orientation que l'église, c'est-à-dire nord-sud et est-ouest. Enfin le motif de Saint-Germain-du-Puch pose le problème d'une école Aquitaine et celui de la diffusion du motif. Quant aux photographies de 1932 on y découvre aussi un décor géométrique comprenant des cercles, un carré et une figure séparant ces deux éléments. On distingue aussi dans le fond un décor en écailles de poisson ; il s'agit certainement d'un pavement datant du IV^e siècle, mais dans les deux cas, la fouille n'a révélé aucun élément de datation autre que la mosaïque.

B. — Un habitat dans la villa abandonnée

Lors du nettoyage et de la mise en valeur de la mosaïque des trous sont apparus. Dans l'un d'eux se trouvaient quelques restes de bois. Il ne fait aucun doute que l'on avait planté des piquets dans le pavement, après l'abandon de cette partie du bâtiment gallo-romain, alors que la toiture n'était pas

encore effondrée. Les trous, au nombre de cinq, forment un cercle ; au centre, la mosaïque paraît avoir subi l'action du feu (fig. 5). Les tesselles et le *nucleus* ont viré au gris et au noir. On peut donc en conclure qu'un foyer a été installé dans cette pièce de la villa. Les piquets auraient servi à suspendre des ustensiles au-dessus du foyer. Aucune trace de cendre, aucun tesson, aucun débris, aucun ossement animal n'ont été trouvés, à part le fragment de piquet : il semble que tout ait été arraché et décapé ensuite.

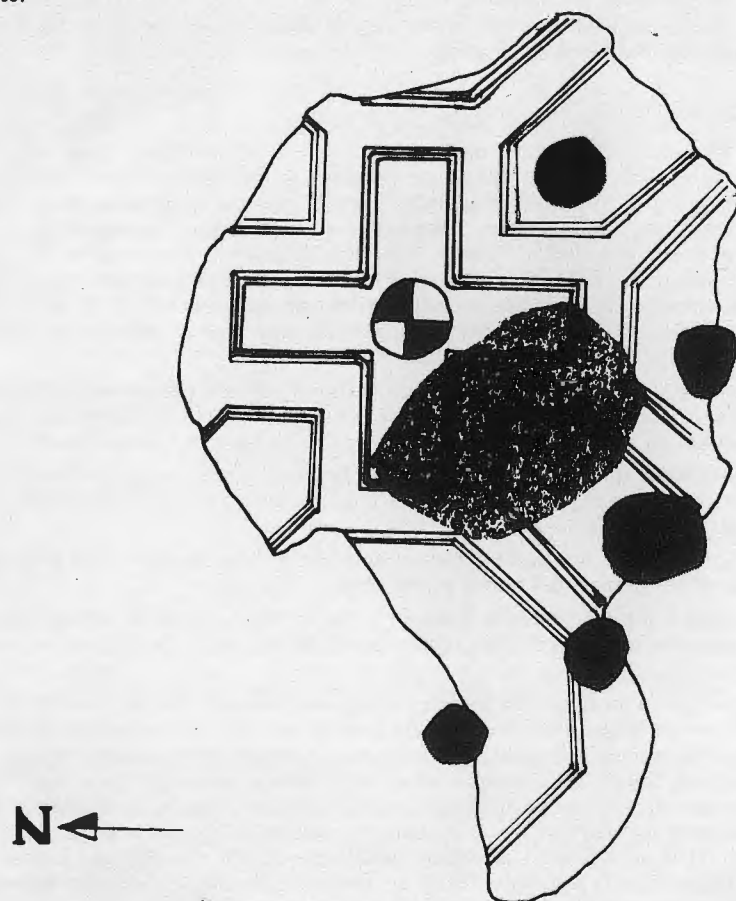


FIG. 5. — Croquis sommaire des trous de piquets et des traces de foyer. (Dessin G.R.A.C.)

C. — L'effondrement

Par la suite, la toiture s'est effondrée sur la mosaïque : la fouille a permis de dégager 20 à 30 cm de *tegulae* et d'*imbrices*. Aucun élément archéologique ne permet de situer la date de l'effondrement de la toiture et l'abandon du site. Les bâtisseurs de l'église ont dégagé la surface de la mosaïque pour y implanter directement les murs du chœur.

L'ÉGLISE

De cette église, la fouille du chœur a permis de connaître l'histoire avant 1610, date à laquelle apparaît le premier texte la concernant. Mais cette bâtisse pose d'innombrables problèmes de datation car seules les monnaies des sépultures permettent d'avoir des dates *ante quas* ; les époques indiquées ci-dessous restent très relatives. On peut malgré tout distinguer trois époques : l'église romane, l'église gothique et enfin les retouches moderne et contemporaine.

A. — L'église romane

Si la question d'un édifice pré-roman s'est posée, il semble difficile, vu les éléments actuels, d'en admettre l'existence. Le seul élément qui pourrait être l'indice d'un tel édifice, c'est la présence d'un sarcophage monolithe qui n'a pas été totalement dégagé par la fouille. Il semble avoir été réemployé dans l'église romane : tel qu'il se présente, son couvercle a été violé et cassé. Pour en revenir à l'église romane, il s'agissait à l'origine d'un bâtiment à nef unique et à chevet plat. Les murs de fondation semblent très larges : ils doivent avoir une épaisseur d'environ trois mètres. Ils sont composés de pierres irrégulières de petite taille englobées dans un mortier de couleur orangée : le tout s'élevant à une hauteur de 1,20 m. Peut-être dans ces fondations des restes de murs de la villa ont-ils été intégrés. Les sondages menés dans ce sens n'ont rien donné, mais ils n'ont pu être poussés plus avant pour des raisons de sécurité. Au-dessus des fondations ont été placées des pierres d'un même module (40 x 60 cm), puis encore au-dessus une banquette de pierre de 20 cm de hauteur, enfin apparaissent trois bases de colonnes espacées de 80 cm. Il s'agit là de la description du mur sud, qui n'a subi aucune transformation décisive ultérieurement (fig. 6). Par ailleurs on distingue l'emplacement de trois baies qui sont bouchées actuellement. Pour le mur nord le même schéma devait exister, mais une seule base de colonne subsiste dans le coin nord-est, car par la suite on a ouvert une porte dans ce mur. On doit supposer que des colonnes s'élevaient au-dessus de ces bases, mais elles ont été détruites à l'époque suivante. Par ailleurs sous le toit, dans le mur nord du chœur, qui était à l'origine le mur extérieur de l'église, apparaissent deux fûts de colonnes et leurs chapiteaux. Les arcs qui devaient les couronner ont disparu avec la construction du bas-côté nord. On peut imaginer une succession d'arcatures se déroulant à l'extérieur, faisant pendant au décor de colonnes à l'intérieur. Le sol primitif était un simple mortier de couleur grise sans trace de carreau. Au centre de cet édifice, du côté est, on avait installé une série de quatre pierres de même dimension bien taillées et bien jointes, qui font penser à une marche pour accéder à l'autel primitif. Ce qui fait penser à la présence d'un chevet plat, c'est qu'on trouve sous cet ensemble de pierres le même massif de fondation que celui des murs du chœur. Un tel massif n'aurait pas de raison d'être s'il n'y avait pas eu de chevet plat. Enfin il faut signaler entre les bases de colonnes des bandes de peinture rouge et jaune avec une fleur de lis jaune sur les bandes rouges. M^{lle} Fabre, restauratrice du musée des Beaux-Arts à Bordeaux, pense qu'il s'agirait de fresques du XII^e siècle.

Quelle date pour la construction de cette église ? Si les fresques sont du XII^e siècle, elles n'ont été exécutées qu'après l'achèvement du chœur. Si on regarde les sépultures pouvant se rattacher à cette

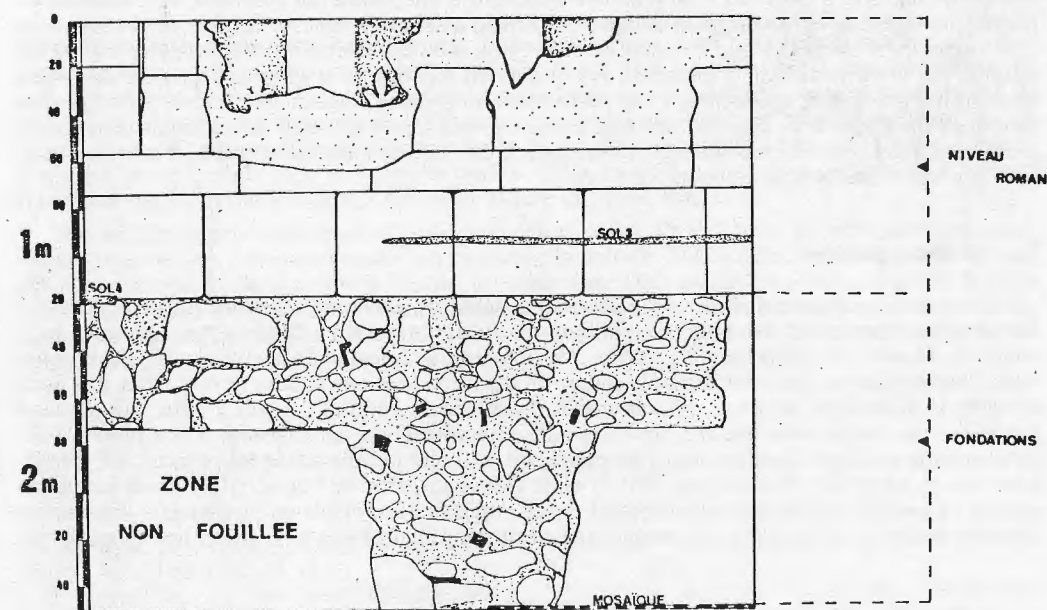


FIG. 6. — Coupe stratigraphique dans le chœur, carré 1, au droit du mur sud.

époque, il faut signaler juste sur la couche de *tegulae* une sépulture commune pour trois personnes dont un enfant. Cette sépulture très fruste était bâtie avec quelques pierres et à la chaux. Il est possible qu'un éperon à molette recouvert d'or appartienne à cette sépulture, mais il s'agit d'une zone très remuée d'interprétation difficile. Toutefois, il est remarquable que ces sépultures ont été installées dans une direction nord-sud juste devant le massif de fondation du chevet plat. Par contre, une autre sépulture installée près des fondations du mur nord est plus intéressante : elle est construite avec des pierres dans une orientation ouest-est ; on y trouve les restes d'une personne jeune. Outre quelques fragments d'un petit vase, on a découvert une pièce d'argent en très bon état, de Guillaume IX ou X, ce qui nous place au début du XII^e siècle. De plus l'aspect des bases de colonne et des chapiteaux est très simple. On peut donc raisonnablement penser que le chœur de l'église a été construit soit à la fin du XI^e siècle, soit au début du XII^e siècle et que peu après furent installées les premières sépultures.

Quand fut édifiée l'abside semi-circulaire ? Celle qui existe aujourd'hui a été refaite en 1862 comme devant être une copie exacte de la précédente⁴. Si la décoration des chapiteaux néo-romans qui existent actuellement dans l'abside reprend celle des chapiteaux de l'abside antérieure, ceux-ci devraient être sculptés et travaillés, donc plus tardifs que ceux qui se trouvent sous le toit. De plus, le sol originel était recouvert d'une couche de cendre de 3 à 4 cm : on pourrait penser qu'à la suite d'un incendie l'édifice a été reconstruit et a reçu son abside au XIII^e ou XIV^e siècle sans plus de précision. Il faut enfin ajouter que l'église était plus haute d'au moins un mètre.

Pour terminer signalons la présence de deux sarcophages. L'un possède une cuve monolithe et semble un réemploi ; son couvercle a été brisé. Le deuxième, fouillé par la D.R.A.H., était composé d'une cuve anthropomorphe, bâtie et de forme rectangulaire, présentant un trou pour la tête du défunt. Il était recouvert d'une dalle monolithe (67 × 224 × 25). Il avait été rempli de terre ; il contenait les restes d'un homme de plus de 35 ans, tête orientée à l'est, bras sous le menton. La sépulture contenait une céramique brisée et une obole à Caron : il s'agit d'une pièce d'argent, un hardi de Richard II (1377-1399). Ces deux sarcophages étaient installés le long du mur sud du chœur, bien parallèles à lui et en partie engagés dans les fondations. Le dernier date soit de la fin du XIV^e siècle, soit du début du XV^e siècle. Le dessus du couvercle des deux sarcophages était juste au niveau du sol primitif. Au XIV^e siècle, l'église a hérité d'un clocher et peut-être aussi de l'abside semi-circulaire. L'église semble avoir eu à l'origine un clocher à pinacle ainsi qu'un système de défense avec des mâchicoulis en façade. Par ailleurs on a découvert sous les toits, dans les murs nord et sud de la nef, une série de meurtrières. En ce qui concerne le clocher actuel, Léo Drouyn⁵ avait remarqué à propos du château du Grand Puch que les échauguettes « sont couronnées par une corniche reposant sur des modillons en forme de pyramide renversée ou ornée de figures humaines : l'un d'eux représente une tête à trois faces, ressemblant tellement à une figure qui surmonte un chapiteau du portail de l'église de Saint-Germain-du-Puch, construit ainsi que le clocher carré qui le surmonte au XIV^e siècle, qu'il fait penser que le portail de cette église et les ornements du château doivent avoir été sculptés par le même tailleur d'images ». A l'origine on accédait au clocher de l'intérieur de l'église au moyen d'une échelle qui menait à une porte située au premier étage du clocher. Ce n'est que plus tard que l'on a adossé du côté sud une tour avec un escalier, tour qui était défendue par une canonnière. Une autre canonnière avait été installée dans le clocher, donnant vers l'ouest, et deux autres de part et d'autre de l'abside, donnant vers l'est.

B. — L'église gothique

Dans la deuxième moitié du XV^e siècle ou au début du XVI^e siècle, l'église fut profondément transformée, témoignant des bonnes conditions de vie après la guerre de Cent Ans. Au nord on a construit un bas-côté, dont l'autel est dédié à la Vierge, qui témoigne de la croissance de la population. Pour accéder au bas-côté depuis le chœur on a ouvert un arc brisé dans ce mur nord. Cet arc a entraîné la disparition du décor en colonnes à l'intérieur de l'édifice ; quant à celles qui paraient l'extérieur du chœur, elles ont été englobées dans la construction ou arrachées. On a retrouvé des morceaux de colonnes dans un massif en pierre qui avait été installé sur le sol primitif. Ce massif, long de 2 m, large de 1,10 m et épais de 0,40 m, se trouve au centre de l'église : il servait de soubassement à un autel en pierre. Ce soubassement devait supporter un retable en pierre mis à jour par les ouvriers au début des travaux. Ce retable était peint. Seuls trois blocs importants nous sont parve-

4. Arch. Dép. Gironde, 156 T 3-B.

5. Léo Drouyn, *La Guienne Militaire*, t. II, p. 422.

nus : l'un d'eux représente une résurrection. Il a été en grande partie détruit par un incendie dès le XVI^e siècle, car lors de la visite du cardinal Sourdis en 1610, il ne figure plus dans l'inventaire qu'il dresse⁶. De même, pour passer de la nef au chœur on avait ouvert un arc brisé qui n'apparaît plus que sous la toiture. En ce qui concerne les sépultures toutes ont été détruites par une fosse installée plus tard ; on trouve des pièces de monnaies dispersées qui vont du XII^e au XVI^e siècle : une obole d'Arles (première moitié du XI^e siècle), un denier de Ferdinand III de Castille (1230-1252), deux oboles d'Edouard I (1254-1272), une pièce de Henri IV (1399-1413), deux deniers bordelais de Charles VIII, un liard et un denier de François 1^{er} et un double tournoi d'Henri III. Il semble que l'église possédait des piliers différents de ceux qui existent aujourd'hui, car on retrouve des morceaux de grosses colonnes parfois moulurées réemployées postérieurement. Ces colonnes devaient soutenir la voûte de la nef. Lors de la reconstruction on a aussi refait le sol en carreaux de 13 cm de côté, qui a été perforé par la fosse précédemment citée.

C. — L'église à l'époque moderne et contemporaine

Au XVI^e siècle donc, le retable est endommagé par un incendie et est alors démoli. C'est probablement à cette époque que fut creusée une grande fosse en avant de l'autel, qui a détruit toutes les sépultures antérieures. On y a installé quatre cercueils orientés vers l'est ; seuls les membres inférieurs des squelettes ont été dégagés par la fouille. On n'a pas d'éléments précis pour indiquer la date de ces inhumations, mais il n'est pas impossible qu'il y ait un rapport étroit avec les guerres de religion, car l'Entre-Deux-Mers fut très sérieusement touché. Un autre problème se pose : quand fut construite la voûte du chœur ? En 1673, lors d'une visite l'église semble être voûtée puisqu'il y est ordonné « que les voutes ne soient gastées ni endommagées par les pluies et au plus soit recouverts et que la voute du chœur qui menasse ruine sera réparée⁷ ». Elle existait donc déjà à cette époque. Peut-être l'église avait-elle reçu des contreforts au début du XVI^e siècle pour consolider l'édifice comme le suggère P. Roudié. Par ailleurs par le cahier de fabrique on apprend que l'ensemble de l'église devait être voûté.

Le XVII^e siècle n'apporte pas d'éléments notables ; les sources insistent sur les travaux à faire, sur la décoration à améliorer⁸. Le cahier de fabrique⁹ qui va de 1736 à 1792 rappelle qu'entre 1780 et 1783 la toiture et la voûte de la nef se sont effondrées. Seuls restaient les murs : c'est probablement alors que des morceaux de colonnes servant de piliers à la nef ont été réemployés pour rebâtir le haut des murs et se trouvent maintenant sous la toiture. En 1786, la toiture fut refaite, mais on n'a pas refait la voûte ; il faudra attendre 1823, après de longues réclamations, pour que l'on dispose un lambris sous ce toit. En 1845, on a abattu la sacristie existante pour en bâtir une autre. En 1862, on a refait une abside néo-romane devant reprendre les éléments de décoration de la précédente. En même temps les murs du chœur ont été recouverts d'une fresque « en faux bois et faux marbre »¹⁰. C'est sûrement alors que l'on a réduit le passage entre le chœur et le bas-côté du côté nord et bouché les trois baies sur le côté sud. En effet on trouve dans l'une de ces baies un morceau de chapiteau de l'édifice gothique. A la fin du siècle, le clocher et une partie de la toiture sont refaits. En 1920, un incendie dans la sacristie détruit la fresque sur le mur sud du chœur : il a fallu poser un placage en pierre sur les deux murs pour masquer les dégâts. Enfin en 1934 le clocher et sa flèche s'effondrent entraînant une nouvelle fois une partie de la toiture de la nef avec eux.

Cet édifice montre combien il est difficile de faire le bilan d'une fouille. En effet, si certains problèmes sont résolus, beaucoup restent en suspens : la date de l'édification de la villa, celle de son abandon, celle de la construction de l'église, les sépultures. Mais un fait est certain, c'est que le site a subi le contre-coup des grands événements politiques et économiques et en témoigne malgré les difficultés d'interprétation. Le site éclaire donc d'un jour nouveau le passé de cette commune de l'Entre-Deux-Mers, région au passé si riche et si complexe.

6. Arch. Dép. Gironde, G 636, 7°. 88°-91.

7. Arch. Dép. Gironde, G 559.

8. Arch. Dép. Gironde, G 559, 636, 640, 647.

9. Archives Municipales.

10. Arch. Dép. Gironde, 156-T3-B.

LA MODE DES FOURRURES À BORDEAUX AU TEMPS DE LA RESTAURATION

par Jean LIEBEL

Attirés par l'essor économique de Bordeaux au XVIII^e siècle, de nombreux jeunes gens quittèrent leur province d'origine et vinrent y travailler ; Jean Gallien fut l'un de ceux-ci et y exerça, avec talent, son métier de pelletier-fourreur. Baptisé en 1766 à Lyon, en l'église Saint-Nizier, fils d'un « tailleur de corps pour femme », il se marie en 1794 avec une Bordelaise et s'installe à son propre compte, d'abord, en 1797, au 29 (actuellement 43) rue du Pas-Saint-Georges, puis en 1801, au 5 (actuellement 52) de la même rue, à l'angle de la rue Millanges, où son successeur, Christian Gottlob Liebel, fera sculpter dans la pierre un renard et une oie¹.

En cette période de guerres et de difficultés économiques, Jean Gallien, non seulement pratique son métier, confectionne des « bonnets de grenadiers, havresacs, sacs à peaux » pour l'armée, mais aussi fait le négoce en gros des pelleteries, de la laine et de toutes sortes de denrées, tandis que son épouse s'occupe plus particulièrement du commerce de détail et de satisfaire les désirs de la clientèle, dont l'un consiste à « garder et prendre soin » durant l'été des articles en fourrure qui lui sont confiés. Après examen, ils sont enregistrés sur le « livre de garde de manchon et pallatine... commencé le 22 avril 1797 » et qui se finira en 1808. Il n'est pas oublié de mentionner, le cas échéant, s'ils sont « frottés », par endroits, c'est-à-dire dépourvus de poil par usure, ou « mangés par les hantes » ; ce qui, dans le patois lyonnais de Jean Gallien, signifie « mangés par les vers », autre expression synonyme qui se lit aussi sur ce livre de garde et qui, peu à peu, remplacera la précédente. Après réception, les fourrures étaient battues une première fois, roulées dans leurs « boîtes en fer blanc », de forme cylindrique et bien closes, à l'abri des mites, puis battues à nouveau quatre fois², à intervalles réguliers, jusqu'aux premiers froids.

L'exploration de ce « livre de garde de manchon et pallatine » confirme son titre ; y sont mentionnés, en effet, un beaucoup plus grand nombre de manchons et de palatines que d'autres articles en fourrure. Le manchon, parfois porté par des hommes, était, le plus souvent, en ours ; pour les femmes, il constituait un ensemble avec « sa » palatine, sorte de petite écharpe nouée autour du cou, mise à la mode, vers 1671, par l'épouse de Monsieur, frère du roi : la princesse Palatine, du temps où elle était « très à la mode » et faisait la « médianoche » avec le roi et la Montespan. « Quoique je fasse, écrit-elle, que ce soit bien ou mal, les courtisans l'admirent. C'est à tel point, que m'étant avisée, par ce temps froid, de mettre ma vieille zibeline afin d'avoir plus chaud au cou et voilà qu'aujourd'hui tout le monde en commande sur le même patron et c'est actuellement la très grande mode. Cela me fait bien rire, car ceux-là même qui maintenant admirent cette mode et la portent se

1. Jean Liebel, « Le lion, le renard et l'oie du Pas Saint Georges », dans *Société arch. de Bordeaux, Bull. et Mém.*, t. 68, 1979, p. 88-89.

2. 23 floréal an 9, lettre de Jean Gallien à un confrère.

sont tellement moqués de moi, il y a cinq ans et ont jeté les hauts cris à cause de ma zibeline, que depuis ce temps je n'osais plus la mettre³. » Les Gallien gardent aussi quelques habits, robes et pelisses fourrés ou bordés, le plus souvent en renard et martre, les deux bottes fourrées du courtier Pohl et les deux « faux seins » de M^{me} Mac Carthy !

Après la défaite de Waterloo et la chute définitive du Premier Empire, le retour en France de la royauté est accompagné, avec la paix, de la reprise des échanges internationaux. La conséquence en est, à Bordeaux, l'augmentation du nombre des gens riches, notamment de celui des négociants, dont beaucoup acquièrent, en peu de temps, une fortune considérable composée pour partie des fourrures que leurs épouses, filles, ou maîtresses ont plaisir à porter. Les livres de garde des Gallien témoignent, en effet, d'un accroissement considérable de leur clientèle, notamment de celle qui donne en garde leurs fourrures, pour en prendre soin durant l'été : de trente-six personnes, en 1808, elle passe à cent quinze, en 1817, pour ensuite, grâce à une progression annuelle de 50 %, atteindre, en 1829, le total de quatre cent cinquante ; ce qui fait que le nombre de ces clients a quadruplé en l'espace de treize ans, au cours de la Restauration. Succès prodigieux, qui s'explique certes par le travail accompli par les Gallien et leurs qualités professionnelles, mais aussi, par l'essor économique de la ville tout entière, dont ils ont bénéficié. Il est à penser que les ventes au détail ont eu un semblable succès et que Jean Gallien s'y consacra entièrement, abandonnant le commerce de gros des pelleteries et autres denrées.

La Restauration n'est plus le temps de misère où la bourgeoisie était réduite à l'usage d'un manchon et d'une palatine ; c'est l'époque où la femme ayant les moyens se doit d'avoir plusieurs articles de fourrure, parfois en double ou triple exemplaire de diverses pelleteries qui ne se limitent pas aux seuls ours, renards et martres. C'est le temps de la vogue des pelleteries inconnues ou peu répandues jusqu'alors, telles que le petit-gris et le chinchilla.

En 1817, cinquante-huit articles en petit-gris sont gardés par les Gallien et, en 1828, trois cent soixante-sept ; par conséquent, en l'espace de onze ans leur nombre a été multiplié par plus de six. La vogue du chinchilla est plus tardive, puisqu'en 1817 seulement six articles en cette pelleterie sont en garde ; mais sa progression est encore plus spectaculaire, car en 1823, il s'en trouve cent cinquante-cinq, soit vingt-cinq fois plus, en l'espace de six ans ! Un succès fou, qui d'ailleurs ne dure pas, car, par la suite, ce nombre aura tendance à baisser. La martre qui, elle, n'est pas une nouveauté, est aussi à ranger parmi les pelleteries à la mode au temps de la Restauration ; son succès ne cesse de grandir ; de vingt-six articles en 1817, leur nombre atteint cent vingt-deux en 1822, soit 4,5 fois plus en cinq ans.

La peau de petit-gris, parfois qualifiée de « Cazan », du nom de la ville de Kazan, en Russie, d'où elle provient, est habituellement divisée en deux : le dos, dit « dos de gris », au poil « gris noir, gris bleu, gris blanc, clair, foncé, moucheté », utilisé en garnitures, ou bordures de vêtement, et le ventre, dit « ventre de gris », au poil doux et chaud, réservé presque exclusivement au fourrage intérieur de vêtements tels que pelisses ou witchouras. Le chinchilla, ou « chinchillia », comme l'écrit plus justement Jean Gallien, car il s'agit du chinche, petit animal vivant au Chili, est utilisé en bordure ou fourrage. Le « loup cervié », parfois précisé « de Moscovie », est le lynx ; il ne sert à confectionner que quelques pèlerines. Le loup, qu'il soit « de Moscovie » ou « chicaille », c'est-à-dire du pays, entre dans la confection d'un nombre encore plus réduit de pèlerines. L'ours, dont aucune des peaux achetées par les Gallien ne provient des Pyrénées, mais de Russie, devient subitement à la mode à la fin de la Restauration ; les livres de garde font état en 1828 de deux articles et, en 1829, de trente-cinq en cette pelleterie. De même, en ces dernières années de la Restauration, le cygne est très demandé, à cause des boas dont beaucoup sont faits.

De tous les articles en fourrure en usage au temps de la Restauration, celui qui eut, et de beaucoup, le plus de succès est la pèlerine. En 1817, cent quinze pèlerines constituent les trois quarts du total des articles en garde ; par la suite, leur nombre ne cessera de croître, faisant, à elles seules, les quatre cinquièmes des gardes ; trois cent quatre-vingt-onze pèlerines, en 1822, sera un record qui par la suite ne sera pas dépassé. Il ne s'agit pas de la « petite pèlerine », dite parfois « attenante » à la robe, mais du « grand modèle », de la « grande », ou « longue » pèlerine qui en est séparée et qui, à elle seule, constitue un vêtement à part. Par deux descriptions qui en sont faites, on apprend que la bordure d'un « tour de pèlerine » pouvait avoir une longueur de une aune un quart, ou une aune et demie (1,48 m ou 1,78 m) ; la hauteur pouvait être de 15 à 16 pouces (40 à 43 cm). Elles étaient à une, deux, ou trois « tranches ». Celles à une seule tranche, de beaucoup les plus nombreuses, ne fai-

saient pas, sur le livre de garde, l'objet de cette particularité ; par contre, les Gallien prenaient soin de préciser que quelques rares pèlerines étaient à deux ou trois « tranches » ; ainsi, celle en « dos de gris noir à deux tranches » de M^{me} Bonnaffé et celle à « trois tranches » de la même fourrure appartenant à M^{me} de Mons. Sont désignées aussi plusieurs « petites pèlerines », qui ne sont pas des pèlerines de robes, mais d'enfants, souvent en lapin, mais aussi parfois de la même fourrure que la pèlerine de la mère. On profite du temps de mise en garde pour effectuer des réparations : « raccommoder en sortant le dernier cordon » de la pèlerine de M^{me} de Jonzac et « la redoubler à neuf, pour 15 F » ou encore : « rehausser d'une demie hauteur sur le haut et élargir sur le devant » la pèlerine « à deux tranches en dos de petit gris noir » de M^{me} Laroque Alexandre et ce, moyennant la somme de 25 F.

Les pèlerines sont faites de diverses fourrures qui ne sont pas les mêmes d'une année à l'autre, tout au long de cette période allant de 1817 à 1822, soumise aux fluctuations de la mode et du marché. Ainsi, en 1817, parmi les cent quatorze pèlerines en garde cette année-là, une seule est en chinchilla, celle de M^{me} Tomassen, trente-cinq sont en renard, dont six en renard bleu, vingt-deux en dos de petit-gris, quatorze en ventre de petit-gris, dix-sept en martre, six en furet de Canada, neuf en lynx et dix en lapin. En 1822, sur trois cent quatre-vingt-onze pèlerines, quarante-trois sont en chinchilla, soit dix fois plus qu'en 1817, quarante et une en renard, dont sept en renard bleu, cent trente-sept en dos de petit-gris, quatre seulement en ventre de petit-gris, quatre-vingt-quatorze en martre, seize en furet de Canada, une en pékan, une en marmotte, seize en lynx, quatre en loup, une en chat, trente-trois en lapin et une en lièvre. Au cours des autres années, quelques-unes sont en rat de Sibérie, ours noir, cygne ; puis, à partir de 1823, ce sera la chute ; en 1828, il ne s'en trouve que trente-quatre et, en 1829, quatorze, pour la plupart qualifiées de « vieilles », ou « mauvaises », preuve que la pèlerine ne se fabrique plus, laissant la place à d'autres vêtements en fourrure.

De même que la pèlerine, les autres vêtements confectionnés plus ou moins partiellement avec de la fourrure connaissent une vogue qui, elle aussi, va croissant dans les premières années de la Restauration, mais, contrairement à celle de la pèlerine, ils auront, par la suite, de plus en plus, la faveur des élégantes. De trente et un inscrits en 1817 sur les livres de garde, leur nombre passe à deux cent treize en 1829, soit 6,8 fois plus en l'espace de douze ans.

La « robe » d'alors, qui était de ces vêtements le plus porté, était celui qui se nomme la robe, mais aussi le « manteau », mot nouveau écrit pour la première fois sur le livre de garde de l'année 1823. Les Gallien ont en garde des « garnitures », autrement dit des bordures de robes et des fourrages préalablement décousus du tissu ; ils reçoivent aussi des robes avec leurs garnitures ou fourrages ou parfois des robes dépourvues de fourrure, comme celles, en 1829, de M^{lle} de Gasq « bleue de Suède en mérinos broché » et « tourterelle clair brodée dans le bas ». De 1817 à 1829, le nombre des robes en garde augmente, passant de trente à cent cinquante, soit cinq fois plus en douze ans, avec néanmoins une chute de treize unités en l'année 1818, vraisemblablement due à l'apparition, cette année-là, d'un autre vêtement : le witchoura. Par les descriptions qui sont faites de ces robes nous avons idée de ce qu'elles étaient et tout d'abord de la quantité de fourrure dont elles étaient garnies.

M^{me} Van Heim a, en 1819, « un tour de robe en queue de martre de Prusse, formant 3 aunes et demie, un collet en même martre de demie aune et les deux tours de manche formant demie aune », soit en tout 5,93 m ; mais, en 1822, la garniture en queue de martre de M^{me} Dumas de Laroque ne mesure que « trois aunes », soit 3,57 m. Les garnitures, lorsqu'elles sont à deux ou trois « rangs », font l'objet d'une mention indiquant cette particularité, comme, en 1828, celle « à deux rangs de chinchilla » de la robe « en soie noire » de M^{me} Joumard (fig. 1), ou, en 1820 et 1821, celles de M^{mes} Martin et Leral en « chinchilla à trois rangs ».

Les diverses parties des garnitures sont désignées par leurs noms : « pied, devants, parements, revers, col, collet, tour de gorge, petite pèlerine », nommée aussi « pèlerine de robe », ou « pèlerine volante », de manière à la distinguer d'avec la « grande », ou « longue pèlerine », dont il vient d'être question, « bouts de manches, manchots ». Les « manchots » étaient des bouts de manches allongés qui, rabattus, laissaient apparaître les mains et, dépliés, constituaient un manchon en deux parties. Il est à mentionner aussi quelques raretés : en 1817, le « capuchon » en dos de petit-gris de la robe de M^{me} Balguerie et les deux « joquets » de M^{mes} Sarget et Delmestre, l'un en queue de martre et l'autre en dos de petit-gris ; les joquets, ou jockeis, sont de petits ornements entourant la couture du haut de la manche avec l'épaule.

Les robes fourrées l'étaient presque toutes en ventre de petit-gris. De 1817 à 1829, sur les cent robes inscrites aux livres de garde, quatre-vingt-dix sont fourrées en ventre de petit-gris, cinq en dos de petit-gris, deux en rat hamster, une en ventre de lièvre blanc, une en furet de Canada et une en lapin.

3. Le 14 décembre 1676, *Lettres de la princesse Palatine*, Mercure de France, 1981, p. 37.



FIG. 1. — Robe garnie de chinchilla à « deux rangs ». *Journal des Dames et des Modes*, 28 févr. 1827. (Photo Bibl. Nat.)



FIG. 2. — Witchoura garni de chinchilla. *Journal des Dames et des Modes*, 20 janv. 1820. (Photo Bibl. Nat.)

Les robes garnies l'étaient soit en dos de petit-gris, soit en chinchilla, très peu en une autre fourrure. De 1817 à 1829, sur les quatre cent cinquante-quatre garnitures conservées, cent quatre-vingt-dix-huit sont en dos de petit-gris, soit 43,6 %, cent quatre-vingt-cinq en chinchilla, soit 40,7 %, vingt-cinq en martre, soit 5,5 %, vingt-trois en ventre de petit-gris, 5 %, une en furet, une en genette, une en renard teint, quatre en rat hamster, huit en lapin, six en cygne, enfin, deux raretés : les « 3 aunes et demie » de bordure en « plumes de toucan » de M^{me} Morton et la « robe couleur gorge de tourterelle garnie d'hermine » de M^{me} Guestier.

Certaines robes avaient une coupe à ce point différente de celle des autres qu'elles étaient désignées d'un nom particulier. Ainsi la « polonaise », en souvenir de la robe du même nom qui fit fureur à la fin de l'Ancien Régime, retroussée dans le bas, pour former trois pans séparés les uns des autres. On relève sur les livres de garde onze robes polonaises de 1819 à 1828 et, parmi, celle « doublée en astrakan gris, le dessus en drap vert » de M^{me} Bahr et une autre « en drap bleu » garnie, elle aussi, en astrakan gris, à M^{me} Jahn ; d'autres polonaises sont garnies de chinchilla, de martre ou même de lapin.

Entre 1820 et 1823, se remarquent trente-quatre robes « rondes », dont vingt-cinq garnies de chinchilla, sept de petit-gris et deux en cygne, avec ou non leur « petite pèlerine » et leur « canezou », comme celle de M^{me} Gelot « garnie en chinchilla avec petite pèlerine », ou la « robe ronde caroline bordée en chinchilla avec canezou et petite pèlerine » de M^{me} Sarget.

De 1823 à 1829, quatre clientes font garder leur robe « ouverte » : M^{me} Durand, qui a une « robe ouverte garnie en chinchilla sans passepoil et de couleur verte », M^{lle} Viard, « une robe ouverte bordée en dos de gris avec petite pèlerine, fichu pareil » ; M^{me} Windick, « une robe violette ouverte garnie en petit-gris » et l'une des anciennes propriétaires de la maison du 5 rue du Pas-Saint-Georges, vendue en 1819 à Jean Gallien, Madeleine Mercié, épouse d'André Delpech, laquelle possède, en 1829, « une robe verte en soie ouverte garnie en petit-gris ».

En 1829, une seule robe « florence », c'est-à-dire en taffetas, autrefois fabriqué à Florence, est mentionnée, celle de M^{me} Decaze, « une robe florence noire fourrée et bordée en ventre de gris, une petite pèlerine dito ». Les œuvres littéraires du temps inspirent les artistes de la mode ; ainsi, en 1823 et 1829, M^{mes} Marcillac et Witfoock portent des robes « solitaires », de la couleur « gris très foncé, presque noir » des vêtements portés par une nommée Ipsiboé, héroïne d'un roman du vicomte d'Arlincourt, paru en 1823. En 1823, M^{lle} Viard a une robe « paria », du nom de la tragédie de Casimir Delavigne, présentée en 1821 au théâtre de l'Odéon, inspirée du roman de Bernardin de Saint-Pierre, *La chaumière indienne*.

Quelques rares « canezous » et « spensers », sortes de caracos, sont garnis de fourrure. M^{me} Brown, avec sa « robe dessus en cachemire de Lyon gris lapis garnie en chinchilla en trois rangs de centrillon », a, en 1819, « un spenser y attendant aussi garni en chinchilla » ; cette même dame possède ensuite, en 1822, « une robe velours vert bordée à deux rangs de chinchilla avec canezou et petite pèlerine ». M^{me} Bayerman a, en 1822, « une robe ronde fleur de pensée bordée en chinchilla avec canezou et petite pèlerine » ; M^{me} Maillère « une robe en soie couleur lapis ronde garnie en dos de gris le canezou bordé » et M^{me} Sarget « une robe ronde caroline, bordée en chinchilla avec canezou et petite pèlerine ».

Un seul « manteau » est enregistré en 1823 ; c'est celui de M^{me} Johnston : « un manteau en satin couleur fleur de pensée, fourré en ventre de gris noir avec un passepoil dos de gris » ; mais, curieusement, durant les cinq années suivantes, aucun manteau n'est en garde ; ce n'est qu'en 1828 et 1829 qu'il réapparaît. Pour l'ensemble de ces deux années-là, M^{me} Gallien, qui entre temps a perdu son mari, en 1824, conserve durant l'été quarante et un manteaux ; dix manteaux pour dames sont fourrés et bordés, tels que celui de M^{me} Boutous en « soie fourré et bordé en zibeline » ; d'autres sont ou fourrés, ou bordés ; en dos de petit-gris, ventre de petit-gris, ou lapin ; vingt-cinq n'ont que le col, ou collet, en fourrure de chinchilla, martre, petit-gris, renard, furet, oursin ou lapin ; un seul manteau en garde est dépourvu de fourrure, il est « en étoffe de laine couleur ponceau à carreaux » ; trois sont à des hommes, celui de M. Domaing « en drap vert avec col en oursin », de M. Aillou « en drap bleu avec col en astrakan damassé » et de M. Ravigno, aussi en drap, mais avec « collet de velours » ; enfin deux manteaux sont pour les enfants de M^{me} Chenensac, tous les deux « a caros col en oursin ».

M^{me} Boutous est la seule à donner en garde une « robe de chambre », laquelle est de « soie rayée, fourrée de dos de gris » ; M^{me} Ganeau a une redingote verte ; M^{me} Gabrielle de Pichon, une « tunique en satin rose garnie en cygne » ; M^{me} Maillère, « deux corsages macassar » ; M^{me} Normand, « un gilet jaune garni en petit-gris » ; M^{mes} Ganeau et Friou, leurs deux « karics », l'un vert en drap et l'autre « bleu avec collet de renard » ; enfin, pour être complet, il faut indiquer les « habits » de M. Souverbie « garni d'astrakan noir damassé » et de M. Emler « fourré en gorge de renard, le dessus brun ».

Plus nombreuses sont les « pelisses » mentionnées sur les livres de garde. De 1819 à 1829, quarante-neuf y sont enregistrées ; par exemple, en 1821, celle de M^{me} Patrice Ferrère « en satin gris doublée de rose avec bordure de signe, le coqueluchon fourré de signe » ; mais, certaines semblent dépourvues de ce « coqueluchon », comme celle de M^{me} Jahn « en soie lapis, fourrée en lapin noir, la bordure en queue de martre du Canada ». La plupart des pelisses sont fourrées et garnies de lièvre blanc, ou de cygne ; mais d'autres le sont en petit-gris, queue de martre, rat hamster, furet ou lapin ; une exception, la « pelisse solitaire, le capuchon fourré en ventre de gris » de M^{me} Coussoure.

Le premier witchoura, ou witzchoura (fig. 2) inscrit sur les livres de garde est celui d'un homme : « Du 8 avril 1817, reçu de M. R. Rosentreter, demeurant façade des chartrons n° 62, un widechoura en marmotte de canada brune, un peu piqué et décousu dans divers endroits ». Ce vêtement est une réminiscence du passé ; déjà, sous le règne de Louis XVI, pouvait-on voir de « jeunes

petits maîtres » en witchoura ; ce vêtement aurait pour origine, selon l'*Encyclopédie*⁴, le « vil de chouras », le plus souvent fourré de ventre de lynx, porté par les « habitants du nord », pour se protéger du froid.

Ce witchoura est le seul figurant sur le livre de garde de l'année 1817. Sur celui de 1818, sept y sont mentionnés, tous pour femmes, dont six fourrés en ventre de petit-gris et bordés en dos de petit-gris ; décrits avec soin, par exemple : celui de M^{me} Leblond, « un witchoura fourré ayant une garniture en dos de petit-gris bleu rouge, avec un pied en double en dedans et en dehors, garniture complète, deux devants aussi fourrés et le reste de l'intérieur en ventre de petit-gris blanc, avec une petite pèlerine en dos de petit-gris » ; plus loin, « reçu de M^{me} Balguerie junior 1 witchoura en ventre de petit-gris noir, bordure complète en dos de petit-gris noir, avec un capuchon aussi fourré en dos, dessus en reps bleu » ; celui de M^{me} Pettersen est aussi « fourré en ventre de petit-gris bleu, sans patte retournée, une bordure à pied avec une petite pèlerine y attenante, le dessus en soie couleur manteau de M^{me} Lavallière » ; enfin, une rareté, le witchoura de M^{me} Philippon, la jeune, « en reps bleu, garni complètement en peaux de chinchilla ».

La mode des witchouras, à Bordeaux, semble correspondre, en 1818, à la baisse de celle des robes fourrées ou garnies, dont on a déjà pu remarquer, pour cette année-là, la diminution de celles mises en garde. L'année 1819 marque le point culminant de la mode du witchoura, s'il faut en croire les livres de garde des Gallien, sur lesquels on en compte vingt, dont un pour homme, à « M. le fils de M. Albrecht », en « buffle irlinois », et dont le col est en « peau de loutre ». Puis, la vogue de ce vêtement, en lequel « nos dames montrent à peine le bout de leur nez⁵ », décline peu à peu : seize en 1820, huit en 1821 et seulement deux en 1822. Des cinquante-quatre décrits aux livres de garde de 1817 à 1822, quarante-trois apparaissent fourrés en ventre de petit-gris et garnis en dos de petit-gris, soit 80 % ; les autres sont fourrés, eux aussi en ventre de petit-gris, mais bordés en chinchilla, fourrés et bordés en chinchilla, ou fourrés de marmotte, martre, rat hamster, lapin ou buffle.

Au cours des descriptions de vêtements, dont il vient d'être donné quelques extraits, sont mentionnés des noms de tissus ; les livres de garde des Gallien en révèlent d'autres : « soie blossom, levantine, crêpe de Chine, velours simulé, ou épinglé, allepine » ; ils révèlent aussi les couleurs de ces tissus, qui s'ajoutent à celles déjà indiquées : « vert américain, bleu de roi, gris perle, puce, chamois, amarante, isabelle, cheveux de nymphe, noisette, cannelle, pêche, café au lait, chocolat, olive, raisin de Corinthe, lilas, fleur de mauve, feuille morte, caroline, flamme de punch » et « carmélite ». Cette couleur carmélite pourrait bien être le brun pâle de l'habit des religieuses de ce nom, habit que porta pendant trente-six ans, après avoir quitté Versailles, la favorite de Louis XIV, M^{me} de La Vallière ; ce qui laisse à penser que l'expression « couleur manteau de M^{me} Lavallière », utilisée plusieurs fois par l'employée des Gallien, serait synonyme de « carmélite » et signifierait, de même, le brun pâle.

Sous la Restauration, à Bordeaux, les manchons ne semblent guère à la mode, les livres de garde n'en mentionnent que sept. Celui en hermine de M^{me} Mac Carthy, probablement le même que cette dame donnait en garde en 1797 et qui deviendra, en 1823, son « vieux manchon d'hermine », après avoir été mis à plat, sous forme de « carré de manchon », ou plus précisément de « carré de vieux manchon en hermine » ; les « deux vieux manchons de martre » de M^{me} Castelneau ; celui de M^{me} Stanislas Ferrère en « queue de martre composé de 9 aunes, le tout piqué » et trois autres, en renard bleu, renard croisé et lynx.

Les châles en fourrure sont rares ; en 1817, on note celui en dos de petit-gris de M^{me} Lacaussade et celui en ventre de petit-gris de M^{me} Goudable, auxquels s'ajoute, en 1823, le « chal ponceau en 4 quarts avec fil passé » de M^{lle} Delprat.

La palatine, telle qu'elle était sous le Directoire, le Consulat et le Premier Empire, n'est plus à la mode ; seules, quelques rares clientes, probablement âgées, donnent en garde, de 1817 à 1819, ce qui est devenu leur « mauvaise, vieille », ou « ancienne palatine ». À partir de 1819, apparaît la « palatine longue » (fig. 3), dont la vogue dure quatre ans, pour disparaître vers 1822-1823. Ces palatines anciennes et longues sont en renard, martre, « plumes d'oiseau étranger » et plus précisément « plumes de marabout gris » ; on en compte dix-huit enregistrées de 1817 à 1823.

Durant la même période, sont mentionnés sur les livres de garde, vingt-quatre fichus en mérinos, ou en satin, garnis de renard, chèvre de Barbarie, martre, lynx, ventre de petit-gris, chinchilla et en « plume d'oiseau », comme, en 1822, le « fichu de marabou » de M^{me} Brown, qui, à l'évidence, est

4. *Encyclopédie méthodique, Manufactures, Arts et Métiers*, t. III, *Art du Pelletier-fourreur*, Paris, Pancoucke, 1790, p. 743.



FIG. 3. — Palatine « longue » en chinchilla. *Journal des Dames et des Modes*, 28 févr. 1823. (Photo J. Liebel.)



FIG. 4. — A gauche, boa en cygne et non palatine comme indiqué par erreur dans la légende. *Journal des Dames et des Modes*, 25 févr. 1827. (Photo Bibl. Nat.)

la « palatine longue en plumes de marabout gris », appartenant à cette dame, enregistrée l'année précédente. « Palatine longue » et « fichu » sont à ce point semblables que l'on ne sait de quel nom les désigner, car le fichu tout comme la palatine sont « allongés ». En 1823, est enregistré le fichu en chinchilla « à longs bouts » de M^{me} de Mallet ; par la suite, ce sera le « fichu long », dont le succès sera prodigieux et pourtant, ils ne sont pas donnés. Vers 1830, M^{me} Gallien vend ceux en martre de Canada, selon la qualité, de 200 à 300 F, en martre de Prusse : 100 à 175 F, chinchilla : 80 à 160 F, petit-gris : 45 à 90 F, fouine : 100 F, et oursin : 45 F⁶. En 1828, elle en reçoit deux cent quatre-vingt-quatre, pour en prendre soin durant l'été et deux cent quarante-sept en 1829. Avec la robe, le « fichu long » fait un ensemble, tel celui de M^{me} Lefèvre qui a une « robe amarante bordée en chinchilla avec fichu long même fourrure », ou celui de M^{me} Courréjol : « une robe rayée bordée en dos de gris, fichu long de même ». La dénomination « fichu long », assez courante en 1828, disparaît presque complètement du livre de garde en 1829, pour être remplacée par « fichu », sans plus ; non pas que celui-ci eût été raccourci, mais par simplification et parce que tous les fichus étant longs, la confusion devenait impossible. Certains fichus sont pour enfants, trois sont dits « sans collet » et deux « avec collet ». Sur un total de cinq cent vingt-neuf, trois cent cinquante-huit sont en dos de petit-gris, soit 67,6 %, cent quinze en chinchilla, 21,7 %, trois en ventre de petit-gris, un en renard bleu, un en renard argenté, trois en renard teint, seize en martre, deux en rat hamster, sept en furet, deux en chat, sept en oursin de Russie, trois en cygne, un en lynx et dix en lapin. L'étude des livres de

garde fait aussi apparaître que le total des fichus de 1829 : deux cent quarante-sept, est inférieur à celui de l'année précédente : deux cent quatre-vingt-deux, signe que nos élégantes bordelaises se désintéressent des fichus et préfèrent autre chose.

Cette autre chose est le boa, que nos coquettes d'alors faisaient tourner avec élégance autour de leur cou et qui, comme son nom l'indique, est cylindrique (fig. 4). Apparu vers les années 1826, ou 1827, M^{me} Gallien en a à vendre, vers 1830, tout un assortiment. Les plus chers, ceux en martre zibeline, atteignent des prix allant de 90 à 125 F, selon grandeur et qualité, ceux en une autre martre, de 40 à 130 F ; mais les boas en cygne se vendent, eux, à un prix dérisoire, en proportion de leur longueur : 8 F pour une aune et demie, 10 F pour une aune trois quarts et 12 F si l'on veut un boa de deux aunes de long⁷. M^{me} Gallien, en 1828, en a quarante-trois en garde et cent cinquante-cinq l'année suivante ; c'est dire le succès de cette nouveauté, dont pour le total des années 1828 et 1829 : sur cent quatre-vingt-dix-huit, cent trente sont en martre, 65,6 %, trente-cinq en cygne, 17,6 %, seize en oursin, deux en petit-gris, quatre en renard, un en furet de Canada, un en kolinski, deux en chat, cinq en fouine, et deux en lapin ; parmi lesquels, les trois en cygne à M^{me} Dupuy « Américaine », à sa fille et à la poupée de sa fille !

Quelques rares bonnets, barrets et chapeaux donnent une idée de la mode en ce domaine. Parmi les onze bonnets en garde, sont à signaler : le « bonnet polonais en velours pourpre avec tour de martre de Canada », allant avec le witchoura de M. Rosentreter, un « bonnet garni d'astrakan noir », le « bonnet de grenadier en ours » de M. Lataste et celui de M^{me} Prévost, qui font penser à ceux que Jean Gallien vendait autrefois, par centaines, aux armées de Napoléon ; en 1824, les Gallien en ont douze à vendre⁸ ; en 1830, M^{me} Gallien achète des « fournitures pour bonnets à poil » ; en 1831, elle reçoit commandes d'en fabriquer vingt-six, tous pour hommes, certains « bas de forme » d'autres « avec plaque », pour des prix allant de 20 à 70 F⁹. Quelques rares « barrets », « espèce de coiffure telle qu'en portaient les Béarnaises¹⁰ » sont inscrits aux livres de garde à partir de 1819 ; ils sont en velours, martre, chinchilla, lapin gris, ou lapin « riche ». Seulement dix « chapeaux de castor », ou « castors » sont à noter, de couleurs blancs, gris, noirs, parfois ornés de plumes.

Quelques « brodequins, souliers, bottines » étaient fourrés et bordés ; la moitié le sont en chinchilla et constituent parfois avec le vêtement un ensemble, par exemple : la « robe rose bordée en chinchilla » avec les « souliers même couleur, bordés en chinchilla » de M^{me} de Sancarlosse ; d'autres ont pour fourrure le petit-gris, la martre ou le bœuf¹¹.

5. *Observations sur les modes et les usages de Paris...*, Paris, 1827, légende de la caricature n° 38 du « *Bon Genre* ».

6. Livre des commandes, p. 31.

7. *Ibid.* p. 10, 15, 112, 165.

8. 17.6.1824, Inventaire, Sicard notaire. Arch. dép. Gironde, 3E 30096.

9. Livre des commandes, p. 22, 50, 54, 115, 128.

10. *Journal des Dames et des Modes* du 5 mars 1823, p. 98.

11. Étude tirée des archives de la Maison Gallien, conservées de nos jours par Jacques Liebel, et complétée par la documentation du Centre d'Enseignement et de Documentation du Costume, de la Bibliothèque Nationale, de la Bibliothèque Municipale et du Musée des Arts Décoratifs de Bordeaux.

COMPTES RENDUS DES SÉANCES DU GROUPE JULES-DELPIT

SÉANCE DU 13 JANVIER 1979

M. MAFFRE présente des documents concernant une maison de campagne à Cérons, construite par Laclotte Aîné pour M^{me} de Calvimont (A.D. 2 E 512 ; *Bull. Soc. Arch.*, t. LXVI, p. 177-181 par A. d'Anglade).

Ce sous-seing privé du 28 mai 1789 décrit les travaux à réaliser.

Il s'agit du château de Calvimont à Cérons qui fut construit sur le site d'un château plus ancien, dont il reste deux tours et un glacis sur la pente d'une butte naturelle. Les faces nord, est et une partie de la face sud correspondent au chantier de Laclotte. A l'ouest, il a dû faire des aménagements, mais il y a eu des transformations au XIX^e siècle.

Il s'agit d'un bâtiment à trois niveaux, avec porte centrale décalée et frontons alternés au-dessus des sept fenêtres au rez-de-chaussée. Au second étage, mansardes sous un toit d'ardoise.

Quatre pièces semblent être de Laclotte : cuisine avec fourneau en brique et fer avec dessus carrelé (carreaux bleus, style Delft), salle à manger et salon, cage d'escalier.

Il reste une cheminée de marbre. Les boiseries sont peintes de gris différents. Elles montrent un mélange de style archaïsant et de style néo-classique. Portes et serrures existent encore. L'escalier tournant n'a pas changé.

Au nord-est, le glacis a été aménagé avec escalier et un portail probablement de Laclotte. Le mur semble le reste d'un ouvrage défensif réutilisé.

Au bas de l'escalier on trouve la date de 1770.

SÉANCE DU 10 FÉVRIER 1979

M. THÉRON présente un inventaire de la maison de Montuzet à Plassac (A. D.).

Le 3 juillet 1790 fut dressé par l'administration municipale l'inventaire de la maison des prêtres séculiers de la congrégation de la Mission, auxquels avaient succédé les Lazaristes. Dans la maison, on peut noter l'existence de 10 petites chambres contenant 7 lits, 15 chaises et 8 prie-dieu, ce qui permet d'envisager l'effectif des habitants. Dans l'église on trouve le grand autel et l'autel de sainte Fructose. Il existe aussi une chapelle Saint-Jean, annexe de Notre-Dame de Montuzet.

Le 11 juin 1792, à la suite d'une réclamation des Amis de la Constitution, une procession religieuse conduit la statue de la Vierge de Montuzet dans l'église de Plassac, puis les bâtiments furent fermés. Les biens furent vendus en décembre 1792. Il n'en reste rien actuellement. En 1793, le maire de Saint-Trojan réclame la réouverture de la chapelle Notre-Dame-de-Montuzet pour le lundi de Pentecôte et le retour de la statue de la Vierge.

Ces documents permettent de voir le renom de ce pèlerinage et l'absence d'athéisme à Plassac en 1792-1793.

La confrérie des Montuzets, confrérie de marins, avait son siège dans l'église Saint-Michel de Bordeaux. Chaque année, elle se rendait en pèlerinage à Plassac après une halte à l'ermitage de Lormont. Parmi ses membres, il faut compter Louis XI qui la dota richement.

En 1611, l'église Notre-Dame-de-Montuzet fut visitée par le cardinal de Sourdis qui y prescrivit des aménagements. En 1651, la congrégation de la Mission laissa la place aux Lazaristes, au détriment du curé de Plassac.

Qui était sainte Fructose dont les reliques sont actuellement dans l'église de Plassac ? Il semble s'agir de saint Fructueux de Tarragone, fêté le 24 janvier, dont le nom fut transformé par analogie.

SÉANCE DU 10 MARS 1979

M^{me} BERCÉ présente une documentation sur un duel en 1828.

La victime, Louis de Crépelène de Crévecœur (1806-23 septembre 1828), fils de Charles et de Marie de Gaufreteau, après des études au petit séminaire, se dirigea vers la carrière militaire : engagé au 2^e régiment de ligne, puis au 5^e, qui était rattaché à la garde royale. Après de multiples et fatigants déplacements et manœuvres, il semble avoir eu une vie plus paisible à Paris.

D'une famille appauvrie, il semble avoir reçu une somme assez importante qu'il enferma dans une malle ; celle-ci lui fut volée. Il semble que ce vol fut l'origine d'un duel. Gravement blessé, il mourut un mois plus tard.

L'ensemble des lettres présentées (lettre à sa mère, puis lettres des relations à ses parents) le montre d'un tempérament plutôt morbide et recherchant sympathie et encouragements ; lors de son décès, les lettres ne font plus allusion à lui, mais à sa famille éprouvée. Le duel était alors très mal vu et assimilé à l'homicide ou au suicide.

M^{me} Bercé a présenté cette affaire à partir de cette correspondance, mais n'a pu savoir la véritable cause de ce duel, ni l'adversaire. Elle s'est surtout attachée à la personnalité de ce malheureux jeune homme.

Le D^r LASSERRE présente divers documents :

— du 4 janvier 1714, l'envoi à Paris et Versailles de Masse comme ambassadeur des Maîtres Chirurgiens de Bordeaux à l'occasion de la nomination de dix chirurgiens n'ayant pas passé d'examen, ni payé les droits correspondants ;

— un placet à M. le Procureur sur ceux qui se disent chirurgiens sans s'être soumis aux examens ;

— un diplôme de sage-femme (Bordeaux, 28 mai 1781) appartenant aux collections de la Société, concernant Marie Blaise. Cette maîtrise demandait 3 ans d'apprentissage, un examen et un certificat de catholicité.

M^{lle} ESPAGNET communique une lettre du 24 juin 1774 de l'abbé de Pellegrue. Il semble qu'il s'agit d'une correspondance à propos de l'impression d'une généalogie familiale. Vu la date, cette lettre ne peut être adressée à d'Hozier. Elle pourrait avoir été adressée à La Chenaye & Desbois dont le *Dictionnaire Généalogique* fut publié peu après.

SÉANCE DU 7 AVRIL 1979

M^{me} GLOTIN étudie la vie et l'œuvre de Pierre Cahusac (qui signe Kauzac), maître serrurier (voir p. 115)

M. le D^r LASSERRE présente un certificat du Prince de Condé (père du duc d'Enghien) à Joseph Maurice Duthron de Glatigny, né à Falaise le 18 septembre 1766, pour sa participation à l'armée des Princes de 1792 à 1801. Ce certificat porte le cachet du prince tel qu'on le trouve sur un jeton de l'Armée (1653).

SÉANCE DU 12 MAI 1979

M^{me} GLOTIN et M. LAFOND-GRELLETY présentent une étude sur la famille Dumaine, famille de maîtres serruriers bordelais (voir p. 119)

SÉANCE DU 9 JUIN 1979

M. PATAKI présente un passeport attribué le 25 juin 1721 à Léonard Chanous, prêtre et curé de Cuzance (Lot), par les maire et jurats de Bordeaux.

Ce passeport est imprimé par Guillaume Boudé-Boé sur du papier fabriqué en Angoumois (moulins de Pont-de-Ruelle, Puy-Moyen et Negremus) que l'on croyait avoir seulement été exporté vers la Hollande.

M. LACOSTE LAGRANGE présente une série de parchemins d'accensement à nouveau fief établis en 1358, 1451, 1428, 1458, 1446, 1483, 1470, 1472, 1505, 1507, 1524, 1525, 1685, qui ont servi dans l'élaboration du livre de M. Lartigaut sur le repeuplement en Quercy après 1450.

Ces documents qui apportent peu pris isolément deviennent de grand intérêt par leur comparaison avec d'autres de même époque.

SÉANCE DU 13 OCTOBRE 1979

Le D^r CASTÉRA présente plusieurs lavis du peintre Thiberge (voir p. 123).

M. ROUDIÉ présente un ensemble de documents sur les potiers de Sadirac au XVI^e siècle (cette communication sera publiée ultérieurement).

SÉANCE DU 10 NOVEMBRE 1979

Le D^r LASSERRE présente un bulletin de santé daté du 13 septembre 1779 concernant « Madame la Maréchale », signé par Métivier, chirurgien de l'hôpital Saint-André de Bordeaux.

Le texte permet de penser qu'il s'agit d'une fracture sans déplacement d'un poignet. Mais de qui s'agit-il ? S'agissant de 1779, à Bordeaux, il ne peut s'agir que de l'épouse de Philippe de Noailles, duc de Mouchy, qui fut gouverneur de Bordeaux de 1775 à 1784. M^{me} de Mouchy y arriva d'ailleurs en 1778. C'est elle qui avait été baptisée « Madame l'étiquette » par la reine Marie-Antoinette. Le duc de Mouchy et son épouse furent guillotins en 1793.

Jean-François Métivier, habitant place Saint-Projet, fut chirurgien juré dès le 20 août 1733. Il avait épousé le 28 août 1731 Marguerite Lartigue, fille d'un maître chirurgien. Il était alors déjà « premier chirurgien de l'hôpital Saint-André ».

M. MAFFRE a découvert les « comptes et état des frais pour la construction de la maison de Bel Air à Saint-Morillon » (voir p. 129).

SÉANCE DU 8 DÉCEMBRE 1979

M. Joël PERRIN a découvert l'auteur d'une restauration du château de Langoiran au XVI^e siècle.

Le 8 avril 1590, Etienne de Pontac, conseiller du Roi, seigneur d'Anglade (à Izon) et Langoiran, charge Bris Martin et Pierre Ardouin, maîtres maçons, de faire une cheminée à la grande salle, une porte à la grande tour, des cheminées au premier étage, porte et croisée à l'étage du haut ainsi qu'une cheminée. Ils devront également hausser la muraille de 4 pieds, la munir de créneaux, faire deux guérites au haut de la tour en encorbellement. Le tout pour 400 écus sol. M. de Pontac fournissait le matériel de levage. Il est donc certain qu'à cette époque on s'inquiétait encore de la défense.

Etienne de Pontac, seigneur d'Anglade et Langoiran, est le cousin d'Etienne de Pontac, seigneur de Beautiran, La Prade, l'Isle-Saint-Georges (fils de Thomas).

Pierre Ardouin est mentionné de 1589 à 1611. Il est inspecteur des travaux de Louis de Foix à Cordouan comme « maître des œuvres de la ville de Bordeaux ». Il est cité second de la liste des experts. Il fut chargé de réparation à la maison du président Pichon. De 1604 à 1611, il travailla au château de Cadillac. Il décéda entre 1628 et 1634.

Bris Martin était le beau-frère de Pierre Boisson (constructeur du château de La Force, en Périgord). Il est cité entre 1586 et 1592.

Le D^r LASSERRE, suite au « bulletin de santé de Madame la Maréchale », présente une lettre de M^{me} Chazot-Duplessy à M^{me} de Cursol, sa fille, qui raconte toute l'histoire. Il ne s'agissait que d'une simple contusion car, pour descendre de l'embarcation municipale, le rang de M^{me} de Mouchy ne lui permettait pas de s'appuyer sur un marinier.

Il présente ensuite un nombre important d'ex-libris : Paul Izoard, Paul Galtier, Président de Charitte, Raymond de Rolland, d'Aspit de Saint-Amand...

M^{me} GLOTIN a trouvé un jugement du Tribunal de Bayonne sur la fourniture de matériaux servant à la fabrique Vieillard. Le 2 février 1846 fut donné le droit d'extraire des substances minérales près de la maison Irribarry à Macaye. Les deux contractants étant décédés, Etcheverry achète le bien et Vieillard le droit à l'extraction en 1854, d'où le procès concernant les dégradations subies par les lieux.

SÉANCE DU 12 JANVIER 1980

M. ROUDIÉ présente un bilan de l'état actuel des connaissances sur Louis de Foix. (Voir *IV^e Centenaire du détournement de l'Adour, 1578-1978*, Bayonne, 1979, p. 91-105).

M^{me} BERCÉ présente un projet de motion en vue des assemblées de 1789 par M. Duperrieu. Sa lettre s'intéresse à divers événements du jour (le duel entre M. de Marcellus et M. de Budos) et propose la suppression de la scolarité des campagnes (qui supprime la main-d'œuvre), l'arrachage des vignes (dans les autres régions).

M. Duperrieu avait épousé, le 26 mai 1756, la fille de Jean Clock et de Rose de Meyer. Il avait acheté la seigneurie de Tastes en 1780.

SÉANCE DU 9 FÉVRIER 1980

M^{me} BERCÉ présente un passeport du 26 février 1780 pour aller à Saint-Girons, et un passeport du 4 février 1840 pour P. Dussaut.

M. ROUDIÉ présente quelques notes sur le travail de l'étain à Bordeaux. Il est probable que les Bituriges Vivisques établirent Bordeaux à son emplacement pour s'assurer le contrôle de la route de

l'étain. Au XIV^e siècle, Bordeaux approvisionnait en étain le Bordelais et la Navarre. Des actes de 1542 permettent d'indiquer que Bordeaux envoie de l'étain non ouvré vers Libourne, Monflanquin, Toulouse.

Dès 1492, existe une confrérie Saint-Martin réunissant les maîtres pintiers, dont le registre fournit la liste des maîtres jusqu'au XVII^e siècle.

Pour la période 1505-1560, on connaît les noms de 33 maîtres et de 25 compagnons. On connaît également 2 maîtres à La Réole et 3 à Libourne. Certains actes collectifs permettent de savoir qu'il y avait en 1511 au moins 11 maîtres, en 1538 au moins 16 maîtres et au moins 13 en 1542.

Les maîtres pintiers possédaient une marque qui leur était attribuée par leur corporation. En 1506, Arnaud Richard indique que son beau-père Jean Chevalier a utilisé sa marque lorsqu'il était petit enfant. Ne voulant pas avoir la responsabilité éventuelle d'une vaisselle défectueuse, il se fait attribuer une nouvelle marque.

Les maîtres pintiers avaient une situation notable (cf. testament de G. Doguet en 1530).

Les compagnons sont d'origine très variable : Auch, Valence du Dauphiné, Lyon, Layrac, Toulouse, Angers... Certains compagnons pouvaient tenir boutique et parfois s'associer avec des maîtres. Parfois ils fabriquaient à leur compte. Ils pouvaient posséder des moules et en faire fabriquer par des maîtres. Les contrats et inventaires permettent de connaître les diverses fabrications, mais il est difficile souvent de savoir à quoi cela correspondait. Toutefois un acte de 1530 donne le dessin d'une aiguière à pied haut godronnée avec couvercle et poussoir.

Les actes nous apprennent aussi que les maîtres pintiers pouvaient se livrer à d'autres fabrications.

M. VENOT présente à cette occasion une écuelle bordelaise en étain dont on connaît le fabricant.

SÉANCE DU 8 MARS 1980

Le D^r LASSERRE présente, de la part de M. Coulon, un album de 55 dessins d'une artiste inconnue entre 1843 et 1857. La grande majorité concerne l'Entre-Deux-Mers, Libourné, Saint-Emilion, mais il en existe deux de La Rochelle (1847). Sur les 55, 7 furent réalisés en 1843, 2 en 1845, 9 en 1846, 20 en 1847, 2 en 1848, 8 en 1849, 6 en 1850... Il s'agit d'une élève de Léo Drouyn, dont un dessin au moins fut lithographié. Ce pourrait être M^{lle} Anita Durand, fille de l'architecte. Pour certitude, il faudrait retrouver la lithographie.

M^{me} BERCÉ présente les déboires de M. de Spens, père de six filles à marier à la fin du XVIII^e siècle.

M^{me} GLOTIN présente un devis sur le projet de destruction de la tour Pey Berland par Lavalette, acquéreur de ce bien national.

SÉANCES DU 28 AVRIL ET DU 31 MAI 1980

M^{me} CLOUET présente une analyse très détaillée d'une importante correspondance adressée par le vicomte Laigné (1767-1835). Député en 1808, préfet de Bordeaux en 1814, président de la chambre en 1815, ministre, pair de France. Il se retira après 1830 au domaine de Laguloup, à Saucats. Il a laissé 235 lettres adressées à sa nièce Cécile qui épousa un Clouet.

Célibataire, il la traite comme sa fille, lui adressant de multiples conseils. Doctrinaire, catholique fervent, il s'intéresse aux humbles, cherchant à leur trouver du travail, œuvrant pour l'assainissement de la région.

Grâce à lui, la région de Saucats, vers La Brède ou Léognan, qui était alors couverte de marais est devenue une belle forêt de pins.

Ces lettres apportent des renseignements sur la vie à cette époque et sur tout ce qui pouvait intéresser un homme de son instruction.

M^{me} LACQUE-LABARTHE a découvert le testament de Pierre Dumaine et de son épouse Françoise Bouchard (3 septembre 1720, Banchereau, notaire ; enregistré en 1727).

SÉANCE DU 7 JUIN 1980

Le D^r LASSERRE présente quelques documents concernant la chirurgie bordelaise au XVII^e siècle, extraits du dossier C 1714 des Archives départementales (44 pièces)

On y trouve, entre autres, une documentation sur Aymeric Bergues qui fut lieutenant du premier chirurgien du roi à Bordeaux et sur son gendre Antoine Mondagon.

Aymeric Bergues eut 4 enfants d'Elisabeth Toste. Il mourut à 86 ans le 4 février 1695. Marie, sa fille aînée, épousa Antoine Mondagon, de Sarlat. Jean Augustin fut récollet ; Marie-Louise fut religieuse. Antoine Mondagon, bien que gendre du lieutenant du premier chirurgien, dut faire plusieurs suppliques à ce dernier pour être admis chirurgien et exonéré des droits (2 500 livres). De Marie Bergues, il eut une fille. Après le décès de son épouse, il se remaria le 22 septembre 1686 avec Catherine Prassy qui lui donna sept enfants. Il mourut le 27 août 1699 à 55 ans.

A. Bergues avait eu quelques difficultés à établir son poste à Bordeaux. Il compléta le règlement d'admission des maîtres chirurgiens établi par la Jurade. Il avait prêté serment de maître chirurgien en 1656 et fut alors reçu bourgeois de Bordeaux. En 1658, il reçut ses provisions de lieutenant du premier chirurgien du roi. Après lui, la charge fut supprimée pendant 31 ans.

SÉANCE DU 18 OCTOBRE 1980

M^{lle} MITTON présente la formation du quartier des Grands Hommes à partir de 1790 (voir p. 135).

SÉANCE DU 8 NOVEMBRE 1980

Le D^r LASSERRE présente une documentation sur la réception des chirurgiens bordelais.

SÉANCE DU 13 DÉCEMBRE 1980

M^{me} BERCÉ présente une documentation sur l'arrestation et la condamnation à mort d'Ardoin de Tranchère (1793) (voir p. 143).

SÉANCE DU 10 JANVIER 1981

M^{lle} JOUBERT, conservateur au Musée d'Aquitaine, présente une étude sur les menuisiers à Bordeaux.

Dès 1476, la confrérie des maîtres menuisiers était organisée avec ses statuts en 35 articles. Cette organisation se trouva en lutte avec les artisans et ouvriers des sauvetats, qui n'étaient pas en corporation. Au XVIII^e siècle, il existe environ 1 200 menuisiers, dont une vingtaine sont précisés ébénistes, et environ 300 tourneurs. La corporation avait son siège au couvent des Grands Carmes. Sa patronne était sainte Barbe. Elle était dirigée par quatre bayles qui en assuraient la direction, jugeaient les chefs-d'œuvre et conservaient la « boîte » (caisse d'entraide alimentée par les cotisations et les amendes).

Les textes ne donnent pas d'indication sur la nature des chefs-d'œuvre. Il y avait 3 contrôles lors de la coupe, lors de l'assemblage et à la fin. Si les bayles acceptaient l'œuvre, le compagnon était admis à la maîtrise... avec des droits à payer.

Un exemple de contrat d'apprentissage est donné par celui de Guillaume Lassalle le 13 août 1760 auprès du maître J. Dimet.

Le 20 juillet 1598, la corporation avait obtenu des lettres patentes de confirmation de ses privilèges. La vente des bois était réglementée ; ils ne pouvaient être acquis par n'importe qui. D'où des conflits, car il y avait de plus en plus d'ouvriers hors corporation (dans les sauvetats et faubourgs). Il faut noter un début d'organisation et de réglementation établi par les ouvriers des sauvetats.

En 1751, établissement de nouveaux articles sur l'embauche dans les statuts afin d'écarter les ouvriers venant d'ailleurs. En 1768, nouvelle demande de confirmation des statuts. En 1776, abolition des jurandes par Turgot.

Jusqu'à présent, on ne connaît que deux meubles bordelais signés par le menuisier.

Le D^r LASSERRE présente une marque à froid de menuisier : Huguet, successeur de Fauchet, un rabot et divers outils de menuisier.

SÉANCE DU 14 FÉVRIER 1981

Le D^r LASSERRE présente un brevet d'armoiries par d'Hozier.

M^{me} LACQUE-LABARTHE présente une étude sur les travaux effectués à l'Archevêché de Bordeaux dans la seconde moitié du XVII^e siècle (voir p. 145).

SÉANCE DU 14 MARS 1981

M. ROUDIÉ présente une série de documents sur l'architecte Duplessy (cette communication sera publiée dans les actes du colloque d'Aix-en-Provence sur l'architecture française).

SÉANCE DU 25 AVRIL 1981

M. ROBERT présente un extrait de registre de baptême du 17 décembre 1771.

M. ROUDIÉ présente divers documents figurés dus à l'architecte Corcelles appartenant à la Société (don de M. Fleuret) :

- projet de théâtre, plan et coupe ;
- plan et élévation d'un comptoir pour la pharmacie de M. Bertin, daté du 20 février 1810 ;
- plan détaillé d'une maison particulière pour la veuve Petit édifiée sur l'emplacement de l'église des Grands Carmes ;

- relevé du plan de Lesparre, avec plan de situation pour un tribunal. Les bâtiments du château (dont il ne reste plus que le donjon) et l'ancienne église (disparue) sont nettement situés et précisés ;
- plans d'aménagement (1818) d'une chapelle de l'église Saint-Michel pour la confrérie des Montuzets : 3 élévations dans le style néo-gothique. Le retable monumental n'est pas dessiné. Il pourrait être de Corcelles ;
- un tombeau néo-classique (1829) pour M. Darrieu.

Un projet pour les Quinconces, établi pendant la Révolution, ne fait pas partie du même lot et n'est sans doute pas de Corcelles.

M. Roudié présente ensuite une reproduction photographique de deux dessins d'Herman Van Der Hem (1638) représentant les aménagements réalisés à la fin du xvr^e siècle par les jurats de Bordeaux pour faire de la cour de l'Hôtel de Ville une sorte de petit musée archéologique et en particulier pour abriter sous des niches les trois grandes statues découvertes en 1594. Un contrat fut passé avec les maîtres maçons Prieur, Guilhermin, Ardouyn et Baradier pour l'édification de ces niches. Les dessins ont été publiés par G. Goyau dans le t. XIV des *Mélanges de l'École Française de Rome* et le contrat dans les *Archives Historiques de la Gironde*, t. XII.

SÉANCE DU 25 MAI 1981

M. AVISSEAU, conservateur des Archives municipales, présente les dernières acquisitions de celles-ci et les derniers dépôts reçus :

- dépôts d'archives de l'Académie, de la Société Archéologique ;
- fonds Gaétan Dumas, bibliothèque de Nelson Sucq, archives de la famille Sorbé (famille protestante installée à la Nouvelle-Orléans au début du xix^e siècle), collection de photos déposée par M^{me} E. Cruse, archives de l'amiral Decoux, de la maison Medeville, des Forges et Chantiers de la Gironde, de M. Maurice Lanoire, de la maison Arnaud (construction de navires) ;
- dépôts (dons et achats) d'affiches de cinéma de Couzinet, de L. Quinie ;
- donation du doyen de Feytaud ;
- archives de P. Mathieu, architecte (Tripode, cité Administrative, etc.) ; 122 tubes, 40 caisses ; plans et projets par A. Duprat (recueillis par un chiffonnier) ;
- achat de dessins de L. Drouyn et de cahiers manuscrits ;
- lettres du maréchal d'Albret, 1675, décret de nomination de Fenwick comme consul de Bordeaux par Jefferson, lettres de D. Garat, de M. de Clermont-Tonnerre... ;
- projet d'installation d'un séminaire israélite à Bordeaux, projets d'aménagement du bassin d'Arcachon, etc.

SÉANCE DU 13 JUIN 1980

M^{me} BERCÉ présente les pièces d'un procès entre Pierre Ithier et Jean Pellet, de Mesterrieux en 1767-1770, sur un droit de passage et sur le déplacement et le dégât fait à un « tap » devant les juridictions successives et jusque devant le Parlement.

Le D^r LASSERRE présente (confiés par M^{me} Coulon) une affiche électorale de Victor Hugo en 1848 et une gravure de Maxime Lalanne (la chambre de V. Hugo).

M. ROUMIEUX présente un plan du quartier de Sainte-Croix de Bordeaux montrant l'état des lieux au milieu du xix^e siècle avec les alentours immédiats de l'abbaye et l'hôpital de la Manufacture. Une photocopie de ce plan est remise à la Société.

SÉANCE DU 24 OCTOBRE 1981

M. VALETTE, conservateur des Archives de la Gironde, présente une série d'actes concernant la reconstruction de l'église de Margueron (canton de Sainte-Foy-la-Grande) en 1692 (voir p. 155).

Le D^r LASSERRE présente quelques documents sur les maîtres chirurgiens : le 28 mai 1758, Raymond Lafourcade demande une enquête au sujet d'une femme opérée au sein par Sizarol non enregistré comme chirurgien. Il rappelle que le père de R. Lafourcade fut reçu chirurgien par ordre du roi sans examen, ni diplôme.

SÉANCE DU 28 NOVEMBRE 1981

M. COUTUREAU fait un exposé sur la formation du quartier des Chartrons et en particulier sur les lotissements du xviii^e siècle (voir p. 163).

SÉANCE DU 19 DÉCEMBRE 1981

M. RÉGALDO fait un exposé sur la fourniture de moules à sucre par les potiers de Sadirac (voir p. 171).

LA FORÊT DU CYPRESSAC

par Dominique-Yves COURTOIS

La Maîtrise des Eaux et Forêts de Guyenne, dont le ressort était très étendu, ne comprenait que très peu de bois royaux, la majorité des forêts étant la propriété de seigneurs ou de communautés.

Si l'on en croit le certificat de Duperrieu, greffier de la Maîtrise, daté du 18 novembre 1717 (Arch. dép. Gironde, C 2348, pièce 74), on ne comptait que trois forêts seulement faisant partie du domaine royal, et toutes trois situées dans la généralité de Bordeaux.

Il s'agissait des forêts du « Comteau de Blaye », de Créon et de Cypressac. Concernant cette dernière le certificat dont nous venons de parler nous fournit l'explication de cette appellation : « attendu que précédemment elle estoit ornée d'une quantité de vieux et grands cyprès qui périrent par les rigueurs de l'hyver 1709 ».

En fait, on note, à la fin du ^{xvi}e siècle, l'existence d'un « garde des boys de Cyprès-les-Bourdeaulx » (*ibidem*, C 4087). Le nom s'est transformé en Cypressac, puis Cypressac.

Une lettre de l'Intendant de Bordeaux au Garde des Sceaux Chauvelin, datée du 15 février 1737 (*ibidem*, C 3632, dossier 5), permet de situer cette forêt : « Les bois qu'on appelle la forêt du Cypressac est située sur un coteau qui est vis-à-vis de la ville de Bordeaux, à demy-lieu de la rivière. »

Un arrêt du Conseil du Roi, en date du 31 mars 1772, précisait que ce bois se trouvait « sur la crête d'un coteau de La Bastide » (*ibidem*, 8 B 15).

Un procès-verbal de visite par Antoine Martin, Maître particulier des Eaux et Forêts de la province de Guyenne, du 14 mars 1702, indique : « après avoir traversé la rivière sommes abordés au port de La Bastide, et ensuite nous serions arrivés audit lieu de Cypressac distant du lieu de La Bastide d'un quart de lieue... » (*ibidem*, 8 B 802).

De plus amples renseignements nous sont fournis par un état des bois ayant fait l'objet d'une vente aux enchères, en octobre 1693, à la Maîtrise de Bordeaux (*ibidem*, 8 B 802, pièce datée du 27 octobre 1693). Ce document nous apprend que le bois de Cypressac confrontait « du levant le grand chemin qui va de Bordeaux à Bourg, du midi le grand chemin qui va de Bordeaux à Créon, couchant au grand chemin qui va au lieu appelé le Carbon-blanc, septentrion les Pères de la Mercy. »

Cette disposition est partiellement confirmée par le procès-verbal de visite de 1702 : « ... A l'égard du levant et midy la ditte forest se trouve escarpée et bornée par deux grands chemins royaux... »

En revanche, une offre d'achat de ce bois par les religieux que nous venons de citer donne une disposition des lieux différente (*ibidem*, C 2348, pièce n° 71). Le Cypressac aurait été limité à l'est par les vignes des intéressés, au nord par le chemin de La Bastide à Carbon-Blanc, au sud par celui de La Bastide à Créon, et à l'ouest par celui allant vers l'église de Cenon. C'est, au demeurant, sur le territoire de cette dernière paroisse qu'était situé notre bois.

Il ne s'agissait en rien d'une forêt bien profonde. Les trois bois royaux de Guyenne n'étaient en fait que des boqueteaux, et l'Intendant Lamoignon de Courson précisait même, en 1718, dans une lettre au Garde des Sceaux : « Je crois devoir vous représenter qu'il n'y a aucune forest considérable dans cette généralité... Il n'y avoit que trois bois qu'on honoroit du nom de forest quoiqu'ils fussent d'une très petite étendue » (*ibidem*, C 2348, pièce n° 73).

La superficie de notre bois a dû rester variée. Lorsqu'en 1693 des officiers de la Maîtrise procédèrent à la vente aux enchères de la coupe de bois de Cypressac, on mentionna une superficie de 18 arpents.

Lors d'une vente semblable en 1702, on indiqua 15 arpents seulement. Le certificat de Duperrieu, de 1717, ne porte que « 10 à 12 arpents ». Le chiffre indiqué par l'intendant de Guyenne, en 1737, est de 12 arpents. Mais lorsqu'un arrêt du Conseil du Roi, en date du 20 octobre 1762, prescrit la coupe de notre forêt, il est précisé : « Le bois de Cypressat, de la contenance de 18 arpents, 91 perches » (*ibidem*, 8 B 13).

Ce dernier chiffre correspond à peu près à celui indiqué en 1693.

Ces écarts de superficie s'expliquent par les empiétements des riverains, confirmés dans l'arrêt du Conseil du Roi précité : « ... Attendu qu'une partie de ce bois a été usurpée par les riverains, qu'il est difficile d'arrêter les usurpations... »

En fait les empiétements des voisins auraient pu être évités si les officiers de la Maîtrise ou les gardes s'étaient montrés un tant soit peu vigilants. En effet, nous savons par le procès-verbal de visite de 1702 que cette forêt était bornée naturellement de deux côtés par deux chemins royaux qu'elle surplombait, et artificiellement sur les autres côtés : « ... En continuant notre visite nous aurions trouvé que la nommée la vefve Sicard autrement la Tailleuse a fait récurer un fossé qui fait la séparation d'un taillis qu'elle possède d'avec la forest du Roy, et que ledit fossé n'est ny assés large ni assés profond. Nous aurions veu aussy que les Pères de la Mercy ont fait aussy curer le fossé qui départe leurs vignes d'avec laditte forest, lequel fossé nous a paru en assés bon état... »

Reste à connaître la consistance et la qualité de ce bois.

Nous avons vu que cette forêt était, à l'origine, surtout composée de cyprès. L'état des bois, dressé en octobre 1693, nous apprend qu'en fait le terrain était planté « de bois taillis abougri et de quelques vieux siprès caducs et tombant par pièces... »

Presque tous les cyprès et une grande partie des chênes composant le taillis périrent, comme nous l'avons dit, par le gel au cours de l'hiver 1709, et le bois en provenant fut vendu à la barre de la Maîtrise en avril 1710 (*ibidem*, C 4060). L'adjudication s'éleva à 2 533 livres 6 sols et 8 deniers, sans compter les frais. Le bois de cyprès faisait la partie la plus importante du prix, le reste du taillis ne valant pas plus de 1 000 livres.

Le certificat de Duperrieu nous apprend qu'en 1717 notre bois était composé « partie d'essence de chesne blanq et quelques charmes bien venant ». Cela faisait l'objet d'une coupe tous les dix ans. L'arrêt du Conseil de 1762 précise même qu'il existe « un taillis de chênes sur la totalité duquel il y a environ 600 ballivaux âgés de 20 à 30 ans, la plupart étalés en pommiers et qui étouffent le taillis qui est en-dessous » et de prescrire l'exploitation du bois en une seule coupe, par recépage et sans aucune réserve des ballivaux.

Un autre arrêt du Conseil du 31 mars 1772, concédant le bois de Cypressac à M. de Commarieu, donne quelques renseignements sur la nature du sol : « Ce qui reste (de la forêt) est planté d'essence de bois noir, excepté dans une partie qui n'est que tuf et où il se trouve quelque bois de chêne mal-venu et se coupe tous les dix ans, mais le sol en est généralement si mauvais et renferme tant de rochers et de cavités que Sa Majesté en retire à peine 140 à 150 livres par ans, déduction faite des frais de garde et vacation des officiers de la Maîtrise » (*ibidem*, 8 B 15).

Déjà en 1712 l'intendant de Guyenne répondait au Garde des Sceaux, auquel les religieux de Notre-Dame de la Merci demandaient l'attribution « du terrain de Cypressa où il y avait autrefois des cyprès » que « ce terrain a bien peu de valeur et on ne peut y rien planter. Comme il joint une maison qui appartient à ces religieux il pourrait leur être de quelque utilité, mais par la mesme raison, tous ceux qui ont du bien à portée du Cypressac demandent la mesme chose que les religieux de la Merci » (*ibidem*, C 2342, pièce 80).

L'intendant joignait à sa lettre une requête du sieur de Fais, demandant la même chose que les Pères de la Merci, et ajoutait : « Il serait plus convenable de le mettre aux enchères. »

Jusqu'en 1772 ces offres furent repoussées, le gouvernement ne voulant pas de déboisements intempestifs. Dans une lettre du 8 avril 1718 d'Argenson écrivait à l'intendant Lamoignon de Courson : « Ce que vous proposez pour les forêts de Cypressac, de Créon et du Comteau de Blaye ne peut être approuvé, ... aucun des bois (appartenant au roi) ne pouvant être aliéné. »

Ce point de vue changea en 1772, lorsque M. de Commarieu, inspecteur général des domaines, obtint, comme nous l'avons dit, la concession de ce bois à perpétuité, pour le convertir en terres labourables, moyennant une redevance de 900 livres et un cens annuel de « seize boisseaux de blé froment, mesure de Bordeaux, du poids de 120 livres, ou en argent à 9 livres le boisseau ».

PIERRE KAUZAC MAÎTRE SERRURIER A BORDEAUX AU XVIII^e SIÈCLE

par Eileen GLOTIN

Pierre Kauzac était né à Sainte-Mère, petite localité du Gers, au nord de Lectoure. Son père, Guillaume Kauzac, exerçait le métier de maréchal-ferrant, et sa mère, Blanche Granié, était la fille d'un commerçant de Sainte-Mère, consul de la Juridiction.

Il avait commencé par être garçon serrurier à Paris ; cela est indiqué dans une procuration donnée par sa mère le 25 avril 1743. Nous le retrouvons ensuite à Bordeaux travaillant sous la direction du sieur Lassalle, grand-ouvrier de l'église Saint-Michel, à deux grilles qui fermeront les chapelles de Saint-Joseph et de Sainte-Apollonie. Pour faire ce travail, Kauzac recevait, le 15 février 1751, 41 barres de fer carré de 10 et 12 lignes livrées par Touges, et le lendemain, 50 barres de fer carré martelé fournies par Séguy. Un document du 21 juin nous donne le « poids de grillage de l'église Saint-Michel que M^e Kauzac, serrurier, a fait ». Pour les pilastres, portes, « panaux », couronnements et croix, il avait employé 46 quintaux 4 livres de fer pour le prix de 1 611 livres 8 sols. Voici maintenant ce que Kauzac a reçu du sieur Lassalle pour son travail : quatre acomptes, le 2 avril 300 livres, le 15 mai 120 livres, le 23 mai 120 livres, le 7 juin 162 livres et le 9 juin un « solde » de 178 livres. Deux peintres doreurs s'engageaient à « piendre et dorer ansuite tous les chapiteaux et couronne mant des deux chapelle » avec « du grand or de paris et non dotre part dotre » pour « le dix du mois daoût prochien ». De son côté « san gage mon dit sieur la salle de faire faire les chafaut dage oditte deux chapelle de St josep et de St apollonny a ses fres et depant »¹.

Le 3 décembre 1752, il épousait en l'église Saint-Pierre, Jeanne Courroy, fille de Pierre, maître colletier, et de Catherine Vallet. Selon le contrat passé le 26 novembre devant M^e Rauzan, la future épouse recevait une dot de sa mère de 500 livres qui ne serait versée qu'après le décès de celle-ci. Pierre Kauzac « garçon serrurier demeurant dans l'hôtel de la Monnaie paroisse Saint-Pierre » se constituait en dot « plusieurs outils et ustensils servant au métier de serrurier » qu'il avait achetés pour 609 livres à la dame Jeanne Rimbaud, grand-mère de sa future épouse, plus « la somme de cinq cent cinquante livres qu'il déclare luy être due par lad. Rimbaud, veuve Bertaud, suivant les titres de la créance qu'il a en son pouvoir ».

Kauzac s'adressait, le 10 septembre 1753, au sieur Laporte, bayle de la Communauté des serruriers, se plaignant de ce que l'on mettait tout en œuvre pour éluder sa réception comme « maître », et pourtant il venait de se présenter chez les quatre bayles pour leur demander, à chacun en particulier, de « vouloir bien oublier le passé ». On lui reprochait plusieurs manquements : un appointement du 17 avril l'obligeait à faire son chef-d'œuvre chez le maître serrurier Lavau après en avoir pris « le dessin » chez les bayles. Or le 23 mai, plusieurs maîtres, Fuet, Hommeau, Gramidon, Prunié, Lafon et Dorse se rendaient chez Lavau pour examiner le chef-d'œuvre, ils le trouvaient défectueux « comme contenant 17 pertuis au lieu de 13 », de plus il était ni fait de sa main, ni fait chez Lavau.

1. Arch. dép. Gironde, G 2345, documents 44, 58, 67, 82 et 87.

En conséquence ils s'opposaient à ce qu'il soit reçu « maître ». Kauzac a, sans doute, finalement exécuté le travail, puisqu'un arrêt de la Cour du 3 septembre ordonnait qu'il fût admis à prêter son serment.

Dans le même temps se situait l'affaire Petit contre Kauzac. Celui-ci, qui travaillait, comme on le sait, à la Monnaie, aurait fourni au sieur Petit, graveur, 24 « carrés » défectueux. Il y eut procès et Kauzac condamné fit appel à Paris, mais le 30 janvier 1758 la Cour de la Monnaie le condamnait à payer 368 livres 3 sols et 2 deniers.

En 1755 Kauzac avait pris comme apprenti son neveu Guillaume, âgé de 13 ans, fils de son frère François qui demeurait à Sainte-Mère. Malheureusement l'enfant mourut en novembre ayant reçu les derniers sacrements².

Le 19 septembre 1755, Kauzac était arrêté alors qu'il forgeait des « rouleaux » qu'il devait terminer dans les plus brefs délais. La raison de cette arrestation ? Il avait refusé d'accorder un congé à l'un de ses ouvriers et de lui remettre ses « nippes ». Il fût relâché rapidement après la démarche du directeur, le sieur Jandreau, qui déclarait : « Ce mauvais traitement me prive de ce serrurier qui est unique à Bordeaux pour les ouvrages des monnaies. »

En 1768, il faisait faire la porte de l'église de Sainte-Mère. Deux inscriptions y figurent encore, sur la porte de gauche : PIERRE KAUSAC M.SERRURIER DE LA VILLE DE BORDEAUX et sur celle de droite : JEANNE KAUSAC SA SŒUR L'ANNÉE 1768. On pense qu'il avait fait aussi la grille de communion³.

Au début de 1769, il travaillait, dirigé par l'architecte Alary, à l'installation du nouvel hôtel de la Monnaie, aux Capucins. Il montait les fourneaux, les presses à faire les pièces d'or : écus de 6 livres, louis de 24 livres et les menues monnaies, ainsi que les deux moulins. Pour ces différents travaux il reçut 7 071 livres 16 sols.

On trouve ensuite un « État de l'ouvrage et fourniture que moy Kauzac ay fait pour la maison de force, vis à vis l'église Ste Eulalie » du 13 juillet 1761 s'élevant à 1 223 livres 18 sols.

Les travaux entrepris par Tourny pour créer le Jardin Public commencés en 1746 furent terminés en 1755. Il restait à faire la clôture du jardin. On eut recours alors à plusieurs maîtres serruriers dont Kauzac, qui exécuta la grille du milieu sur le cours de Verdun actuel. Elle porte sur la corniche vue du côté jardin l'inscription : P. KAUSAC 1761.

Cependant l'« État des fers travaillés... » remis par lui mentionne deux portes :

« pour la porte du Jardin Public du côté des Chartrons »	6884.	
il avait employé	<u>7865.</u>	
« pour la porte du coté du glassis »	14749	livres « pezent »
« barreaux pour la porte du côté des Chartrons »	2846.	
« barreaux pour celle du glassis »	<u>2870.</u>	
	5716	livres « pezent »

Pour ces deux portes il présentait une facture de 8 448 livres 19 sols, qui fut ramenée à la somme de 8 193 livres 3 sols à payer sur ordre de Cholet, trésorier de la Ville du 19 août 1761.

Devenu veuf, Pierre Kauzac se remariait le 22 février 1762 en l'église Saint-Michel avec Jeanne-Marie Pichon, fille de Nicolas, maître poulieur, et de feu Marie Bellot, en présence de Bernard Prunié et d'Antoine Dorse, tous deux maîtres serruriers. Le contrat avait été passé le 13 devant M^e Dugarry. C'est un long acte de 14 pages présentant un certain intérêt. En voici un résumé : la dot de la future épouse était de 2 000 livres, la moitié payée comptant, l'autre dans un an sans intérêts. Kauzac se constituait en dot, en premier lieu la somme de 8 193 livres qui lui est due par la ville de Bordeaux, en deuxième lieu celle de 1 200 livres due par la Monnaie de Bordeaux, en troisième lieu un lit à l'ange plus « un tableau avec son cadre en ornement et support d'armes doré » le tout d'une valeur de 500 livres, et quatre petites maisons qu'il avait fait construire valant 12 000 livres, en quatrième et dernier lieu la somme de 550 livres qu'il s'était constituée lors de son précédent mariage et qui lui est encore due par Jeanne Rimbaud. L'ensemble des biens des deux futurs époux s'élevait à la somme de 22 443 livres. Kauzac faisait état ensuite de 3 000 livres dues par divers particuliers du vivant de Jeanne Courroy et de 2 000 livres dues par le sieur Ballandon demeurant au Cap-Français

2. La descendance de François Kauzac ne s'est éteinte à Sainte-Mère qu'en 1978.
3. *Histoire de Bordeaux*, t. V, p. 701.

(île de Saint-Domingue). Puis il faisait l'inventaire des outils de sa boutique de serrurier⁴ et des meubles de sa maison. Dans une chambre se trouvait un cabinet à deux portes en noyer dans lequel avaient été conservées les « nippes » de Jeanne Courroy décédée en 1758 : robes, jupes, tabliers, coiffes, fichus, mouchoirs, bas de fil, de coton et de soie, un collier de perles de grenat et un éventail. Il signalait qu'il avait fait porter au couvent des Dames de la Madeleine : un lit en noyer et un grand cabinet renfermant sans doute les « nippes » de sa femme, car il recommandait à sa fille aînée, Jeanne-Françoise, de les user « au fur et à mesure qu'elle en aura besoin ». Ces détails laissent supposer qu'elle était pensionnaire ou qu'elle allait le devenir, car elle n'avait que six ans. Elle resta dans ce couvent jusqu'à son mariage, le 22 juillet 1775, en l'église Sainte-Eulalie. Elle épousait Antoine Persat, originaire de Seychalles dans le Puy-de-Dôme, mais demeurant à Port-au-Prince (île de Saint-Domingue). Elle recevait en dot deux des quatre petites maisons bâties par son père et quelques meubles, l'ensemble d'une valeur de 11 500 livres. Persat travailla peut-être avec son beau-père et en novembre 1776, sur le point de partir pour la côte d'Afrique, il donnait procuration à sa femme pour retirer, en particulier des mains des négociants, les fonds qu'il attendait « de l'Amérique ». Cela confirme les relations d'affaires que Kauzac et son gendre entretenaient avec Saint-Domingue.

Le 28 floréal an V (17 mai 1797), Pierre Kauzac vendait à sa fille pour 9 000 livres les deux maisons contiguës à celles reçues en dot, rue Saint-Jean et rue Berjon. Quelques mois plus tard il déclarait que son âge avancé et ses infirmités ne lui permettaient plus de veiller à ses affaires, ni de retirer les loyers de ses maisons.

Pierre Kauzac décéda en l'an VIII. Voici son acte de décès : « Est mort hier soir à huit heures, Pierre Cahusac de 82 ans, ancien serrurier, natif de la commune de Sainte-Mère, département du Gers, fils de Guillaume Cahusac, forgeron, et de Blanque Granier, Grande rue Saint-Jean (cours de la Marne actuel) ainsi qu'il est établi au verbal du citoyen Jean-Baptiste Misset, 70 ans, ancien militaire, même maison, et de J.-P. Théry, 38 ans, papetier, susdite rue n° 17. Bordeaux le 21 ventôse l'an huit républicain⁵. »

Dans l'album de Louis Blanc *La ferronnerie à Bordeaux*⁶ se trouve le dessin d'une « imposte et petit balcon 97 cours Saint-Jean ». Cette imposte porte les initiales « P.K. ». Elle existe toujours au-dessus de la porte du n° 47, cours de la Marne. La maison est « petite », à un seul étage avec un balcon. C'est dans cette maison, heureusement conservée, qu'a dû s'éteindre le maître serrurier Pierre Kauzac.

4. Inventaire qui permet de penser qu'il employait 8 à 9 ouvriers.
5. Arch. Mun. Bordeaux, 3 E 24, acte n°-482, 12 mars 1800.
6. Page a-8.

LES DUMAINE, MAÎTRES SERRURIERS À BORDEAUX AUX XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

par Eileen GLOTIN

Le premier de cette famille de sept maîtres serruriers est Pierre Dumaine.

A l'âge de trente ans, étant « maître serrurier de la ville de Bordeaux », il épousait en l'église Saint-Pierre, le 23 juillet 1673, Françoise Bouchard, âgée de 23 ans. Assistait à ce mariage Pierre Berquin, sans doute le sculpteur. Nous ne savons rien sur les origines des époux puisque nous n'avons pas pu retrouver leur contrat de mariage. De cette union étaient nés treize enfants.

En janvier 1678, Pierre Dumaine, établi sur la paroisse Sainte-Eulalie, était appelé à faire un devis pour Monseigneur l'archevêque Henri de Béthune « pour servir dans le dessin des portes de fer qu'il faut faire pour le vestibule et pour le balcon » au-devant de ses fenêtres.

« Premièrement seront faites quatre portes de fer à deux manteaux chacune conformément au dessin approuvé, dans les deux des portiques¹ de derrière de la cour du Palais Archiépiscopal, seront égales et conformes au manteau du côté droit avec leur serrure à chaque porte et une seule clef pour les ouvrir.

« Plus seront faites deux autres portes de fer pour les portiques du côté du jardin conformes aux manteaux du côté gauche avec leurs serrures à chaque porte de fer et une seule clef pour les ouvrir.

« Plus seront soutenues les dites portes de fer et chacune d'icelle sur des pivots, en outre les deux pivots qui supporteront en haut et en bas chaque manteau de porte de fer on ajoutera tous les milieux des manteaux de chaque porte des tourilons pour aider à les mieux supporter afin qu'elles ne s'eslancent pas.

« Outre les serrures à chaque porte il faudra de plus pour aider à les fermer des targettes à ressort haut et bas.

« Plus sera fait un balcon au devant des fenêtres de Monseigneur conformément au dessin approuvé, lequel balcon requerra depuis la saillie de l'arc boutant (dessus la porte) jusque à l'autre saillie de l'arc boutant qui est proche la fenêtre de la petite chambre de Monseigneur, le tout de la longueur de 18 pieds qui sera supporté par un arceau de pierre.

« Monseigneur fournira les quatre vingt huit balustres avec le fer qui les supporte pour être employé savoir à chaque porte de fer vingt et les huit restant au balcon et en outre payera la somme de 1 350 livres à l'entrepreneur lequel moyennant ce fournira tout le surplus du fer et fera l'ouvrage bien et dhuement et comme l'art le requiert dans les quatre mois. »

Lors de la remise du devis le 18 janvier, Dumaine recevait un acompte de 150 livres. Le 6 juin 1678, Dumaine ayant posé les deux portes des portiques côté jardin, Monseigneur lui versait « sur ses propres deniers et non sur ceux de l'Archevêché » la somme de 600 livres en

1. P. Roudié, « Recherches sur la sculpture à Bordeaux au XVIII^e siècle », dans *Rev. hist. Bordeaux*, 1976, p. 41, § 3.

louis et demi-louis d'argent. Le 3 septembre, il recevait 450 livres en 150 louis d'argent de 3 livres pour avoir mis en place les deux portes des portiques du devant de la cour du Palais, et le 5 février suivant les ouvrages étant parachevés, il recevait le solde de 150 livres en louis et demi-louis d'argent.

Nous pouvons préciser maintenant qu'établi sur la paroisse Sainte-Eulalie Pierre Dumaine habite une maison rue Bouhaut. Ce renseignement nous vient d'un acte passé le 28 juin 1688 entre lui et Catherine Bault, veuve de Jean Lalande, maître cordonnier, pour l'achat d'une maison avec boutique, rue de la Merci, confrontant du levant aux Dames religieuses de Sainte-Catherine, pour le prix de 3 180 livres.

Le 28 août 1695, il présentait le « devis de la ferrure que désire faire le sieur Jean Viaut bourgeois et marchand dudit Bordeaux ez sa maison qu'il fait bâtir dans la rue de la Rousselle paroisse Saint-Michel ». Il s'agissait de la rampe « du degré », des balustrades pour deux galeries et des ferrures pour les croisées. Au devis est joint un dessin de ferronnerie à faire pour la rampe, dessin signé « pierre dumayne » « Jean Viaut ». C'est un document précieux, car on trouve peu de dessins joints aux actes notariés².

Nous n'avons pas le mémoire des travaux qu'il a faits dans la maison de feu Monsieur de Lachèze, rue du Mirail, conseiller du roi au Parlement, occupée en partie par le marquis de La Tresne, président au Parlement. Dumaine recevait 208 livres 13 sols, le 3 juillet 1698, des mains du sieur Eyma, bourgeois et marchand aux Chartrons, « fermier des biens et maison de la succession ».

En 1702 on reconstruisait le jubé de l'église Saint-Seurin. Le 11 mai 1703 le chapitre de l'église ordonnait « que monsieur Descayrac prendra les 200 livres du sieur Ducoing, orfèvre, et les paiera à Dumaine serrurier à raison du travail qu'il fait », et le 31 août il recevait « la somme de 48 livres 6 sols qui luy est due de reste du travail qu'il fait au jubé sur la porte du chœur de l'église »³.

Le 3 septembre 1720 dans une chambre haute de la maison rue Bouhaut, Pierre Dumaine et sa femme « tous deux incommodés, même ledit Dumaine dans le lit malade » font leur testament mutuel. Ils demandaient à être enterrés dans l'église Sainte-Eulalie et qu'il soit dit cent messes pour chacun et que leur contrat de mariage soit exécuté selon sa teneur. Ils déclaraient avoir trois enfants « vivants » : Nicolas, Jean et Catherine, et un autre fils Jean qui s'était fait religieux dans l'ordre des « piquepusses ». Leur fille était mariée depuis l'année 1700 avec Hugues Charlot, marchand fondeur de chandelles à Bordeaux ; elle avait reçu en dot 4 000 livres, la moitié payée comptant, l'autre payable à la mort du dernier survivant de ses parents. Leur fils Jean, marié avec Bertrande Depis, fille d'un maître serrurier, avait reçu la somme de 1 000 livres par préciput payable au décès du dernier mourant. Nicolas avait épousé Marie Darsonville, elle aussi fille d'un maître serrurier, « sans que lesdits testateurs lui aient fait aucune constitution ». Ils recommandaient à leur fils religieux de prier Dieu pour eux. Comme marque de leur véritable et sincère amitié, le prémourant léguait à l'autre l'usufruit de tous ses biens. Le survivant n'aurait pas à faire faire d'inventaire.

Il nous a été impossible de retrouver l'acte de décès de Pierre Dumaine. Mais dans le « Livre des délibérations pour la Communauté des maîtres serruriers à Bordeaux »⁴, à partir d'août 1721 nous n'avons plus rencontré sa signature.

Françoise Bouchart, détenue au lit malade fait son testament, le 11 mars 1723. Elle demandait à être inhumée dans le cimetière de Sainte-Eulalie « près le pilier de la chapelle Notre-Dame du Raisin » et qu'il soit dit cent messes basses de requiem. Il lui restait ses trois enfants « vivants ». A sa fille Catherine il était dû 2 000 livres, mais elle ne pourrait prétendre à rien d'autre. Nicolas et Jean devenus maîtres serruriers en novembre 1714, seront héritiers par parts égales, sauf qu'elle léguait par préciput 400 livres au premier qu'il prendrait avant tout partage ; de plus elle voulait qu'il ne lui soit rien demandé pour la nourriture et entretien de son petit-fils Jean Dumaine qui pourraient s'élever à 90 livres. Elle décéda le jour même ayant reçu les sacrements.

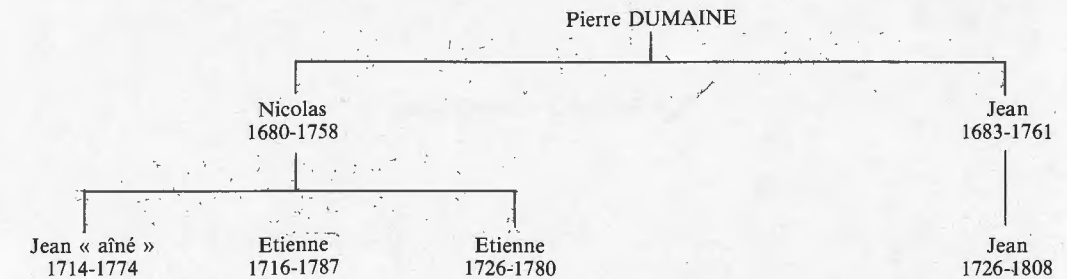
Un acte de partage entre Nicolas et Jean du 28 juin 1726 nous indique comment s'est répartie l'hérédité de leurs parents, et explique qu'au moment du mariage de Jean avec Bertrande Depis la dot de 1 200 livres de la jeune épouse avait été remise aux parents de l'époux, mais il était convenu que le jour où le jeune ménage quitterait leur « maison et compagnie », ce qui se produisit le 14 décembre 1714, les parents seraient tenus de payer les intérêts de cette somme et de donner à leur fils tous les outils nécessaires à une boutique de maître serrurier avec 100 livres et des meubles. Les outils furent estimés 565 livres.

2. P. Roudié, *Bulletin Société Histoire de l'Art français*, 9 janvier 1965, p. 75-95.

3. Arch. dép. Gironde, G-1011, f° 977 et 987.

4. Arch. dép. Gironde, C-1777.

Pierre Dumaine laissait à sa mort deux maisons, l'une rue Bouhaut estimée 8 000 livres et l'autre rue de la Merci estimée 5 000 livres. Nicolas recevait la seconde et la revendit le 9 mars 1729 à Louis Barbat, bourgeois et marchand tapissier rue de la Merci, pour le prix de 7 000 livres. L'acquéreur devait verser à Catherine Dumaine les 1 000 livres de sa dot. Jean eut la maison de la rue Bouhaut qu'il revendit le 6 juin 1727 à Abraham Peixotto fils, négociant dans la même rue, « acquéreur pour lui et non pour sa société » pour le prix de 11 000 livres. Peixotto paiera à Catherine Dumaine les 1 000 livres de sa dot.



Les maîtres serruriers de la famille Dumaine.

Nicolas Dumaine et Marie Darsonville eurent dix enfants dont :

— Françoise (1708-1745) qui épousa Antoine Dejean, maître menuisier, rue du Cayre (rue Moulinié).

— Jean Dumaine « aîné » (1714-1774), maître serrurier, époux de Jeanne Romas. Il fit une partie de la serrurerie de l'amphithéâtre Saint-Côme, pour laquelle il reçut de 1754 à 1759 la somme de 279 livres. Deux mémoires de travaux faits par lui à l'église Saint-Michel « par l'ordre de M. Raymond Duvergier, grand ouvrier », datés des 15 et 21 avril 1751 permettent de penser que la grille de la chapelle Sainte-Elisabeth attribuée à un Dumaine et faite en 1753 est son œuvre.

— Etienne Dumaine (1716-1787), maître serrurier qui épousa Catherine Mazeau.

— Marie (1719-) épousa Guillaume Legeay, maître menuisier.

— Catherine (1724-1757) épousa Antoine Payen, maître serrurier. Le musée des Arts décoratifs de Bordeaux possède une très belle serrure à moraillon signée « Antoine Payen 1753 »⁵.

— Autre Etienne Dumaine (1726-1780), maître serrurier, puis maître forgeron en 1762. Il épousa Catherine Chaigneau, puis Claudine Lahens.

— Guillemette (1730-) épousa Pierre Bigé, maître tailleur.

Jean Dumaine et Bertrande Depis eurent neuf enfants dont :

— Jean Dumaine qui épousa Magdeleine Hommeau. Il était maître serrurier comme son père et son frère, graveur en la Monnaie en 1773-1774, reçu bourgeois le 25 février 1785. Il décédait à Léognan où il s'était retiré, le 17 août 1808. C'est lui qui exécuta les belles grilles de la Chambre de commerce que l'on date de 1773.

Il s'était rendu acquéreur de nombreux emplacements à Bordeaux : en 1765, deux emplacements au Pavé des Chartrons pour 6 743 livres ; en 1771, deux emplacements cours Georges-Clemenceau ; en 1774, deux emplacements place Gambetta dont un pour 4 344 livres ; en 1772, il était associé avec le sieur Tanays dans la moitié d'une « habitation » au quartier des Cayes-Saint-Louis à Saint-Domingue. Il revendit sa part en 1784.

A sa mort il laissait une maison rue Neuve dans laquelle il demeura, trois maisons rue de Palais-Gallien, le tiers d'une maison rue Clare indivise avec le peintre Leupold et sa sœur, un emplacement hors la Porte des Capucins et un bien de campagne, « Bois Martin » à Léognan.

5. *La clé et la serrure*, Bordeaux, Musée des Arts décoratifs, 1973, p. 23, n° 57.

LAVIS INÉDITS DU PEINTRE THIBERGE

par le Docteur CASTÉRA

Au cours de l'année 1980 nous avons présenté au groupe Jules-Delpit sept lavis de Thiberge qui proviennent de notre héritage maternel Chaigneau-Bichon et de ce fait inédits et qui méritent d'être connus.

Ce sont des paysages qui sont datés. Le premier représente l'église de Chaniers, environs de Saintes, vendémiaire, an 6. Il n'est pas signé (fig. 1). Dimensions : dessin seul, 296 mm × 204, avec les marges : 392 × 250 mm. Ce lavis est aussi exact que la photographie de cette même église prise le 4 septembre 1979.

Le second montre les ruines de l'église de Saint-Agnant, environs de Rochefort, prairial an 8. Il est signé en bas à gauche : Thiberge f. (fig. 2). Dimensions : 205 mm × 170 et 340 × 242 mm.

Deux autres lavis nous transportent en Sicile :

a) C'est le *Centum cavalli* de l'Etna, daté de thermidor an 9 (fig. 3). Dimensions : 355 × 265 et 430 × 360.

b) Vue du *proscenium* ou avant-scène de l'ancien théâtre de Taorminum (*sic*), nivôse an 9 (fig. 4). Dimensions : 393 mm × 247 et 430 × 305 mm. Chef-d'œuvre de dessin minutieux exécuté à la plume et au lavis qui rend merveilleusement l'aspect en partie conservé des ruines avec l'Etna majestueux au fond dans le lointain.

Ensuite sur les côtes d'Italie :

c) Site pittoresque et sauvage de l'ancienne abbaye de la Cava près Salerne, vendémiaire an 10. Dimensions : 235 × 157 mm et 340 × 238 mm (fig. 5).

d) Vue prise dans les environs du lieu où l'on pense qu'était autrefois l'antique ville d'Héraclea, dans la grande Grèce, sur les bords du golfe de Tarente et près des petites villes d'Anglona et Policoro dans la Basilicate ; pluviôse an 10 ; dimensions : 335 mm × 210 et 445 × 331 (fig. 6).

e) Vue prise sur les hauteurs de Corigliano au sortir de la ville, du côté de la plaine de Sybaris ; thermidor an 10 ; dimensions : 240 × 156 et 340 × 240 mm (fig. 7).

Seul, de nos sept lavis, celui représentant l'église de Saint-Agnant est signé. Pour authentifier cette signature nous sommes allés la comparer avec les autres signatures et toutes les mentions écrites de la main de Thiberge sur les lavis de Thiberge exposés au musée municipal de Rochefort. Là, nous avons admiré « la Confédération des deux rives de la Charente » et examiné attentivement la longue mention écrite par le peintre : « Confédération... qui a eu lieu sous les murs de Rochefort le 6 avril 1790, dédié à M. Pelletreau, négociant et capitaine de la compagnie de chasseurs à cheval de la garde nationale de Rochefort par son fidèle et très dévoué ami Thiberge. » Signé : Thiberge f.



FIG. 1. — Thiberge : Église de Chaniers. Vendémiaire an 6.



FIG. 2. — Thiberge : Église de Saint-Agnant. Prairial an 8.



FIG. 3. — Thiberge : Centum cavalli de l'Etna. Thermidor an 9.



FIG. 4. — Thiberge : Proscaenium du Théâtre de Taormina. Nivôse an 9.



FIG. 5. — Abbaye de la Cave près de Salerne. Vendémiaire an 10.



FIG. 6. — Site de la villa d'Heracleia.



FIG. 7. — Vue prise des hauteurs de Carigliano.

Cette signature est identique à celle de la vue de Saint-Agnant. Il en est de même des signatures des huit autres lavis composant « la Tactique navale ». Ces dessins montrent les évolutions des navires ; ils s'intitulent : « Ligne du plus près, vent arrière ; Venir au vent ; Arriver ; Virer vent devant ou donner vent devant ; Virer vent arrière ; De la panne ; Travers ; Travers ». Tous datés et signés Rochefort des ans 7 et 8. Ces lavis qui sont exposés et considérés comme des modèles de science nautique, nous donnent la conviction que Thiberge avait dû servir dans la marine.

Le musée de Saintes possède cinq lavis de Thiberge que nous n'avons pu voir lors de notre bref passage car ils sont exposés dans la salle des mariages de la mairie. Ils représentent des vues de la ville et sont datés des ans 5 et 13.

M. Veulin, correspondant du comité des Sociétés des Beaux-Arts, sous le titre « Artistes normands », a groupé les noms de quatre-vingt-six artistes de sa région parmi lesquels il cite : « Thiberge, Louviers, en l'an II, a fait des travaux de peinture pour le compte de la municipalité » (cf. *Extrait du rapport général de la Réunion des Beaux Arts des départements, 28ème session du 5 au 8 avril 1904*).

Nous n'avons pu trouver confirmation de ces travaux à la mairie de Louviers et dans les archives du département de l'Eure. Mais il existe plusieurs familles du nom de Thiberge dans les cantons des Andelys, de Gisors, de Beaumesnil. Et nous avons un ami de Léry qui a interrogé son coiffeur nommé Thiberge, lequel ignore avoir eu un parent artiste peintre.

En conclusion, nos lavis sont authentiquement de Thiberge. C'était un Normand et un marin. De sa personnalité mystérieuse, il reste tout à retrouver : son prénom, son lieu de naissance, ses dates de naissance et de décès. Nos lavis s'intercalent dans la chronologie des œuvres connues des musées de Rochefort et de Saintes. Ils s'ajoutent au patrimoine déjà connu et confirment le talent de ce grand méconnu.

LA CONSTRUCTION DE LA NOUVELLE DEMEURE DU BOURDIEU DE BEL-AIR A SAINT-MORILLON (1791-1793)

par Philippe MAFFRE

Le 24 décembre 1777, Louis Dufaure de Lajarte achète à Jean-Pierre Motmans de l'Isle « un grand bien et bourdieu dont le chef-lieu est situé dans la paroisse de Saint-Morillon, appelé à Bel-Air de Bellevue », pour la somme de 70 000 livres¹. De 1778 à 1791 le nouveau propriétaire de Bel-Air s'attache à valoriser son domaine, restaurant le vignoble et entretenant avec soin les bâtiments agricoles². En 1791 il entreprend de bâtir une nouvelle maison de maître sur l'emplacement de l'ancienne, et en utilisant partiellement cette dernière. Un registre tenu régulièrement à jour par Dufaure-Lajarte, intitulé « Fraix pour la bâtisse de Saint-Morillon », énonce les noms, les qualités et les sommes perçues par tous les artisans et artistes ayant travaillé à cette entreprise ; il permet surtout d'en résumer le déroulement avec précision³.

Les travaux débutèrent le 18 mars 1791 sous la conduite de Louis Boireau, maçon, et Berthoumieu Vidal, charpentier, tous deux exerçant leur profession à Saint-Morillon. Pour « conduire » ces travaux, il semblerait que les deux artisans aient suivi les directives de M. Dutour qui vint à Saint-Morillon le 7 novembre suivant constater l'état d'avancement de la construction et dresser un toisé des ouvrages. Ce personnage, qui signait « Dutour ingénieur », peut avoir donné les plans de Bel-Air ; malheureusement, aucun document ne le précise sans conteste.

Tandis que Boireau démolit en avril et mai les parties de l'ancienne demeure à ne pas conserver, les matériaux destinés au gros œuvre arrivent sur place entre les mois d'avril et juillet. Ce sont des moellons, provenant d'une carrière de Saint-Morillon qu'exploite un « Flamand », des pierres dures et pierres d'encoignures provenant de Cambes et de Langoiran, fournies par un « carreyeur nommé Gorse ». Jacques Dubernet, chaunier de Cabanac, achemine plusieurs milliers de briques et tuiles. Boireau utilise ces fournitures dès leur arrivée, puisque Vidal aidé de Larroze, scieur de long, commence le 3 mai les ouvrages de charpente. Le 30 septembre, Cheverry, tuilier de Cérons, livre treize cents de « grands carreaux d'un pied carré ». Le 21 octobre Larroze et Vidal reçoivent leurs premiers honoraires. La demeure doit être couverte dès cette époque. Il nous semble nécessaire pour une meilleure compréhension de la suite de cet exposé de donner dès à présent une rapide description du plan et des élévations du bâtiment, celui-ci ayant avant même la fin de l'année 1791 acquis son aspect définitif.

L'ensemble des salles s'organise autour de deux pièces centrales : à l'ouest l'entrée, à l'est le salon. Partant de la première, un couloir relie au nord les salles latérales, au nombre de quatre, et un

1. Arch. dép. Gironde, 2 E 1012. Elie-Louis Dufaure de Lajarte, né en 1748, fut pourvu en 1771 d'une charge de conseiller au Parlement de Bordeaux ; il succéda en février 1779 à François-Armand Saïge au siège d'avocat général du même Parlement (Arch. dép. Gironde, B 96, f° 123 et f° 153).

2. Arch. dép. Gironde, 2 E 1012. Registre intitulé « Fraix et dépenses du bien de Saint-Morillon ».

3. *Idem*. Registre intitulé « Fraix pour la bâtisse... ».

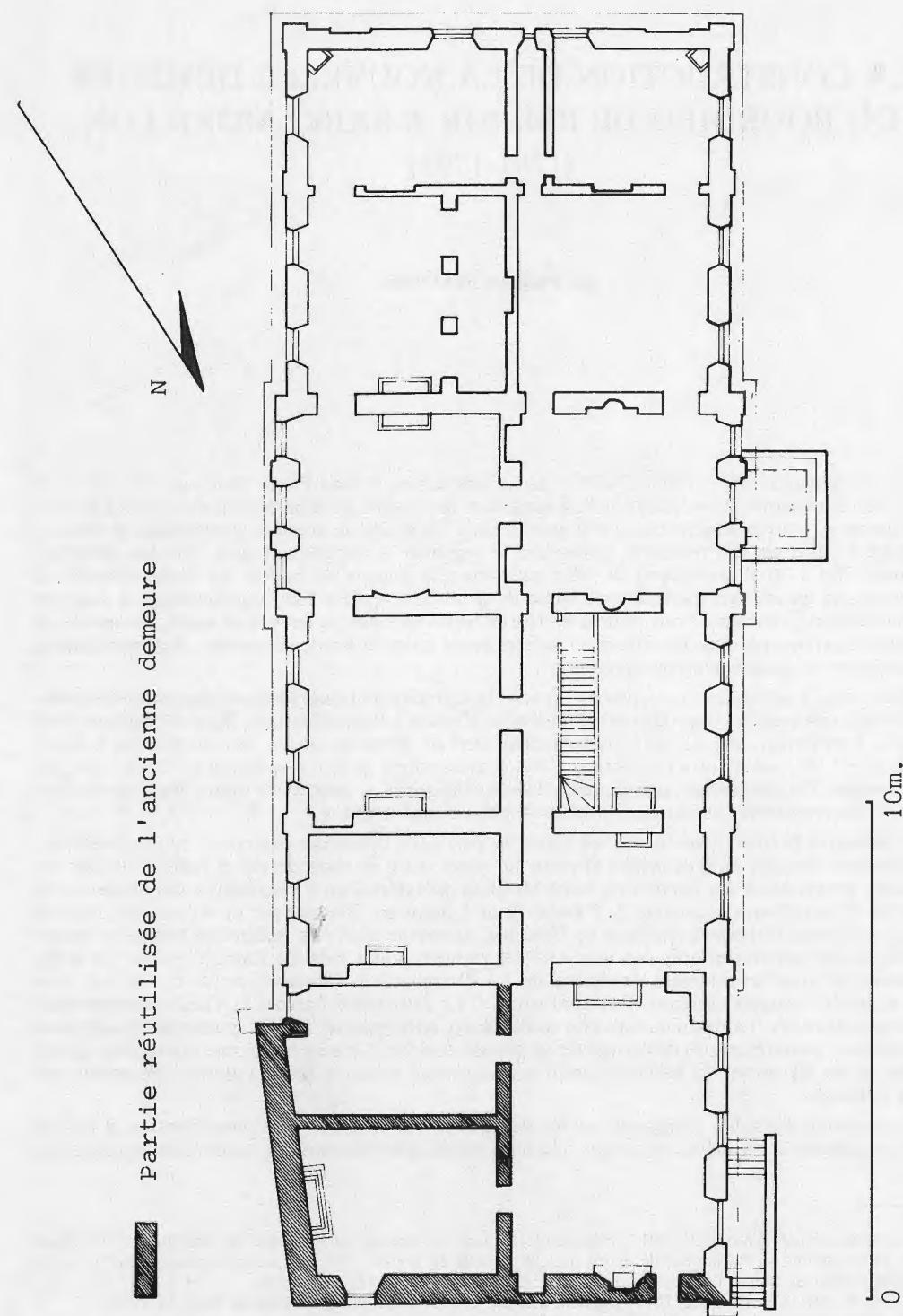


FIG. 1. — Plan de Bel-Air.

escalier menant aux combles ; il assure également la liaison avec la cuisine à l'ouest, l'office et une antichambre à l'est, ces trois dernières pièces constituant la partie conservée de l'ancienne maison. La partie opposée, au sud, se divise en quatre salles ; l'une d'entre elles abrite une salle de sanitaire limitée par une cloison moderne (fig. 1).

La façade principale, à l'ouest, présente deux éléments séparés. La partie abritant la cuisine, plus basse, est percée de trois baies rectangulaires à chambranle et allège saillants. La dernière au nord, une porte, est précédée d'un degré droit à volée double convergente. Le corps de bâtiment qui forme le logis proprement dit s'organise autour d'un avant-corps central en travées symétriques de baies à linteau en arc segmentaire à clé saillante, encadrement et allège en ressaut. Les chaînes d'angle et jambes animent cette façade ; au niveau de l'avant-corps elles encadrent les ouvertures en arc plein-cintre à clé saillante doublé d'un décor de guirlandes. Une même décoration de feuillages orne les panneaux compris entre les linteaux et la corniche, ainsi que le fronton. Un degré rectangulaire précède la porte d'entrée, au centre, et la priviligie (fig. 2).

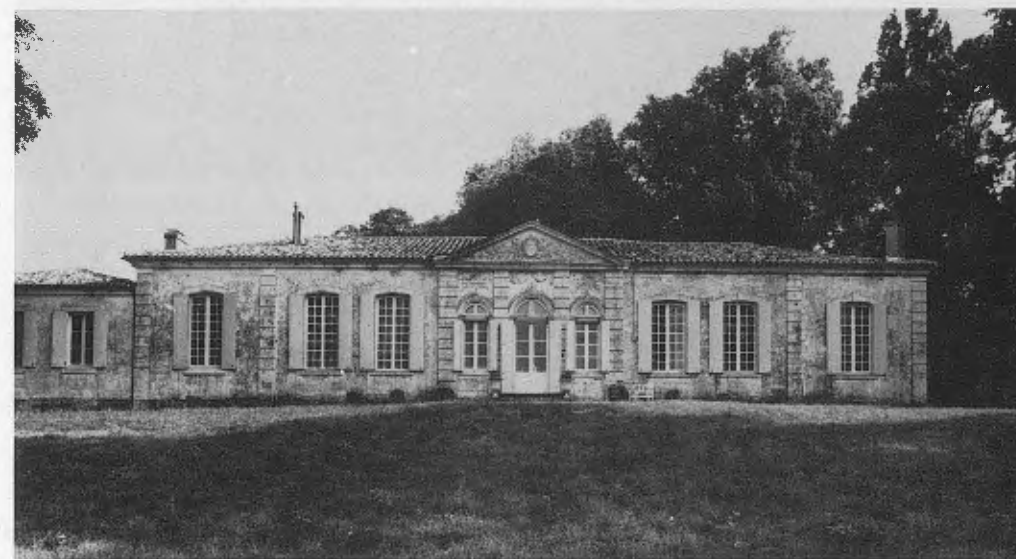


Fig. 2. — Bel-Air. Façade principale. (Cliché Inventaire Général. Opérateurs : Chabot - Dubau.)

L'élévation postérieure présente des dispositions générales semblables. Toutes les fenêtres sont ici rectangulaires à chambranle et clé saillants. On peut noter l'absence des chaînes d'angle de l'avant-corps, et seule la porte centrale reprend le modèle des baies de l'avant-corps de la façade principale. On accède dans l'antichambre qui fait face à la cuisine par une étroite porte dépourvue de tout décor (fig. 3).

La façade latérale dégagée, au sud, est divisée en deux par une jambe centrale à bossages. De chaque côté de celle-ci se trouvent une fenêtre rectangulaire à chambranle et appui saillants, une baie aveugle de même nature.

Le 23 octobre 1791 commence l'aménagement intérieur, puisque le plâtrier Dumay touche une avance sur les travaux qu'il a « entrepris de faire ». Il en est de même pour un serrurier non nommé, et pour le menuisier Lavergne de Castres, les 24 octobre et 3 novembre. Le 27 décembre, les « sieurs Ragon et Dumirail » reçoivent 100 livres à compte des « ouvrages en sculpture sur la pierre et sur le plâtre qu'ils entreprennent de faire à Bel-Air ». Ce décor sculpté mérite un examen particulier ; outre les éléments, guirlandes et motifs végétaux des façades déjà cités, de nombreux « ouvrages » se trouvent à l'intérieur de la maison. Dans l'entrée des urnes qu'encadrent des feuillages en bas relief surmontent deux niches voûtées en coquille dont l'extrados est cerné de guirlande, oves et denticules (fig. 4). Au-dessus de chacune des portes intérieures divers attributs ornent des panneaux, chacun de ces panneaux est consacré à un thème. Dans le salon se retrouvent les mêmes dessus de porte, mais un



Fig. 3. — Bel-Air. Façade postérieure. (Cliché Inventaire Général. Opérateurs : Chabot - Dubau.)



Fig. 4. — Bel-Air. Entrée. (Cliché Inventaire Général. Opérateurs : Chabot - Dubau.)



Fig. 5. — Bel-Air. « Chambre aux colonnes ». (Cliché Inventaire Général. Opérateurs : Chabot - Dubau.)

entablement composé d'une frise à rinceaux et d'une corniche à denticules soutenue par des consoles occupe l'espace compris entre les linteaux des portes et les panneaux placés au-dessus. Entre les portes règnent deux grands tableaux moulurés ; dans un arc en plein-cintre surmonté de guirlandes paraissent une mappemonde et des instruments d'optique. L'un de ces tableaux surmonte une cheminée, le second des lambris. Une corniche complexe couronne les murs. Dans une troisième salle, dite « chambre aux colonnes », se retrouvent à nouveau les mêmes éléments de décor. Il faut ajouter à ceux-ci les colonnes dont le socle et le fût en bois sont complétés d'un enduit et du chapiteau exécuté par Ragon et Dumirail (fig. 5).

Le 31 décembre 1791, Carbonneau, peintre et vitrier, s'engage à effectuer des travaux ; le chantier se poursuit pendant les premiers six mois de l'année 1792. De nouvelles livraisons de briques, clous et planches arrivent à Bel-Air. Le 18 juillet 1792, M. Roxy, marbrier, reçoit la somme de 123 livres « pour deux cheminées de marbre blanc veiné » vendues et mises en place. Les travaux continuent jusqu'en octobre. A partir du mois suivant, Dufaure de Lajarte commence à payer « pour solde des ouvrages » tous les artisans. Barthélemy Vidal reçoit le dernier paiement effectué pour Bel-Air pour la pose des girouettes et des divers « ouvrages faits à la bâtisse » le 24 juillet 1793. Le total des dépenses engagées se monte alors à 20 095 livres et 2 sols.

L'édification de Bel-Air se termine donc à l'époque où se radicalise la Révolution. Le 9 floréal an II (28 avril 1794), les biens du citoyen Dufaure-Lajarte sont placés sous séquestre, tandis que lui-même est mis en prison⁴. Il n'en sortira que trois mois plus tard le 22 messidor an II (10 juillet 1794) pour comparaître devant la Commission militaire présidée par Lacombe, qui l'envoie le jour même à l'échafaud⁵. Bel-Air fut vendu en thermidor an II (août 1794) comme bien national⁶. Le domaine consiste à cette date en « belle maison pour le logement du propriétaire, chais, cuvier, grange, logement de paysan, remise, autres bâtiments, cour, avant-cour, jardin, verger, fontaine, vivier, grandes prairies, vignes, terres labourables, bois, taillis... ». Un plan accompagne cette description : une longue allée mène au chef-lieu d'exploitation formé de bâtiments organisés en cour carrée ouverte à l'ouest et prolongée d'une aile au sud, soit pratiquement le plan-masse actuel.

Durant le XIX^e siècle Bel-Air changea à plusieurs reprises de propriétaires. Il appartenait en 1868 à M. de Bosredon⁷. Un peu plus tard, si l'on en juge par leur allure, furent ajoutés un pigeonnier et un corps de bâtiment qui ferment la cour à l'ouest. Les communs subirent des modifications : exhaussement d'un niveau, reprise des ouvertures. Seul le bâtiment sud, en ruine, ne fut pas touché. Un reçu pour des ouvrages faits « à la chapelle domestique de M. Dufaure de Lajarte » nous laisse penser que ce bâtiment abritait à l'origine ladite chapelle. Vers 1900 un négociant bordelais réaménagea le parc, l'agrémentant de nombreuses sculptures et d'une vaste pièce d'eau. Quelque peu abandonné par la suite le domaine se dégrada. Son actuel propriétaire, M. Duthuron, s'attache à lui rendre son état initial, et surtout à restaurer la demeure ; une procédure de protection au titre des Monuments historiques la concernant est actuellement en cours ; par ailleurs le site de Bel-Air bénéficie d'une inscription depuis l'année 1973.

4. Arch. dép. Gironde, Q 644.

5. A. d'Anglade, *Liste des personnes ayant comparu devant la Commission militaire*. Registre dactylographié, Arch. dép. Gironde.

6. M. Marcel Brion, *La vente des biens nationaux pendant la Révolution*. Paris, Honoré Champion, 1908, p. 389.

7. Edouard Guillon, *Les châteaux historiques et vinicoles de la Gironde*. Bordeaux, Coderc, Dégreteau et Pujol, 1869, t. IV, p. 322.

LE QUARTIER DES « GRANDS HOMMES » UNE RÉALISATION D'URBANISME À BORDEAUX, À L'ÉPOQUE RÉVOLUTIONNAIRE.

par Elisabeth MITTON

Le quartier des « Grand Hommes » est sans doute mieux connu des Bordelais sous le nom de « triangle », forme délimitée par les allées de Tourny, le cours Georges-Clemenceau et le cours de l'Intendance. Cependant, son urbanisme très particulier échappe sans doute à beaucoup. C'est peut-être pourquoi cet ensemble n'avait pratiquement jamais été étudié. Or il s'agit d'une réalisation liée directement aux années révolutionnaires. Cette époque fut riche en projets, mais bien peu furent réalisés. L'étude de ce quartier, au nom si révélateur d'une période historique, s'imposait donc. Mais quelle réalité offrait-il en 1789 ?

En 1789, ce n'était guère qu'un espace occupé par des couvents et leurs possessions. Les Jacobins, implantés là depuis le XIII^e siècle, possédaient deux cloîtres, des jardins et l'église Saint-Dominique (Notre-Dame après le Concordat), reconstruite par l'ingénieur-architecte Duplessy (de 1684 à 1707). L'Ordre des Récollets, installé côté cours de l'Intendance, remplissait le reste de l'espace. Nous n'avons trouvé que fort peu de renseignements sur leurs biens. Les pourtours du triangle étaient partiellement occupés par des demeures bâties à l'époque de Tourny, sur les allées portant son nom (1745) et d'autres, cours de l'Intendance. Parmi elles, l'hôtel Acquart (1785), dont la façade exubérante est due à l'architecte Combes qui œuvra beaucoup pour le quartier.

Cet ensemble, clos sur lui-même, n'était pénétré que par les rues Mautrec, Saint-Dominique (actuelle rue J.J. Bel), du Chapelet (actuelle rue Martignac) et longé au nord par la rue de la vieille Corderie (rue Condillac). Telle était la situation à la veille de la Révolution française (fig. 1).

La ville affronta les événements avec calme et les changements se manifestèrent essentiellement au niveau de l'administration. Or, après la réquisition des biens du clergé (novembre 1789), elle se trouvait en possession de vastes terrains vacants qu'elle voulut utiliser pour remodeler la ville. En cela, elle ne faisait que perpétuer l'œuvre des intendants qui avaient renouvelé l'urbanisme de Bordeaux depuis le début du XVIII^e siècle.

Spontanément en juillet 1790¹, neuf architectes, plein de zèle révolutionnaire, offrirent leurs services. Le plus décidé était Laclotte cadet², qui exposa par écrit ses projets concernant le quartier. Il proposa une place circulaire située au centre du « triangle », et des voies rayonnantes. Son projet fut repris par deux de ses concurrents, Bonfin et Lhôte associés³, qui y ajoutèrent deux segments de rues (Fénelon et Franklin). Le directoire du district approuva pleinement ce plan, car il entendait réaliser une opération spéculative sur les biens réquisitionnés. Cependant, c'est un autre qui emporta l'affaire. Il s'agit de Chalifour qui, en décembre 1791⁴, proposa une compilation des projets de ses

1. Arch. mun. 222 C 1 p. 159.

2. Arch. mun. C 25, *Journal de Bordeaux* n° 88.

3. Arch. mun. « 1^o projet pour la disposition générale des rues à ouvrir, présenté au département le 1^o octobre 1790 par Lhôte et Bonfin ».

4. Arch. mun. XX A 6. Arch. dép. II Z 18.

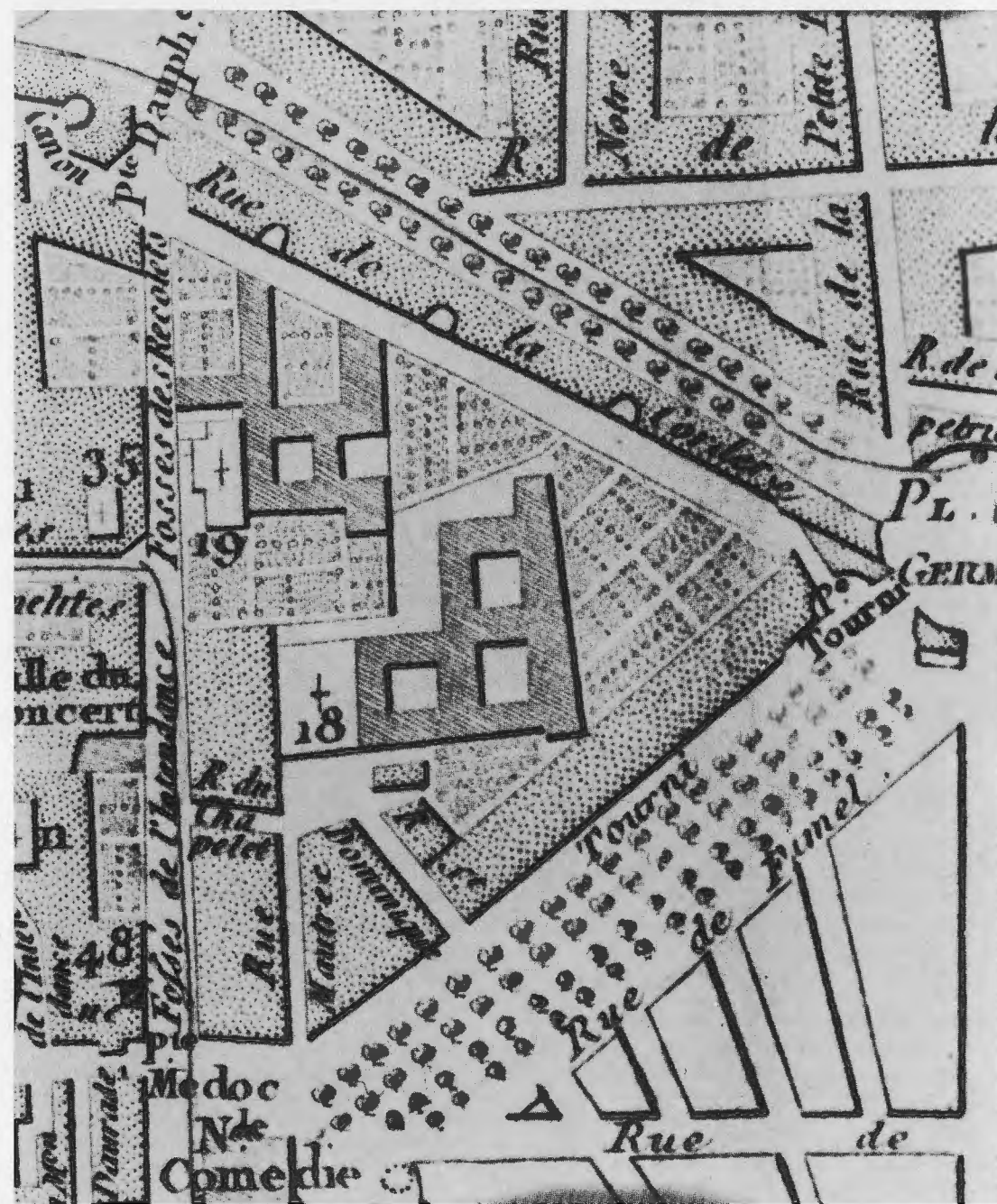


FIG. 1. — Plan du quartier avant 1790. 18 : Couvent des Jacobins. 19 : Couvent des Récollets.
(Bibl. mun., Fonds Delpit, carton I, n° 51.)

collègues. Chalifour, semble-t-il, profita des événements pour faire carrière. Il a donc repris l'idée d'une place ronde d'où partent deux axes principaux : rue Montesquieu — rue Montaigne et rue Voltaire — rue J.-J. Rousseau, comme dans le projet de Laclotte. Les futures rues Franklin et Fénelon, particulières à Bonfin et Lhôte, sont intégrées à son plan. Comme ses concurrents, Chalifour conserve les bâtiments des Jacobins, reliés aux autres voies par la rue Mably (fig. 2).

Dès 1791, l'apparence future de ce quartier est donc décidée. Il convenait alors de donner un nom aux nouvelles rues. Or le choix qui en fut fait est très révélateur de l'époque révolutionnaire. Au même moment à Paris, l'église Sainte-Geneviève de Soufflot devenait le Panthéon des « Grands Hommes ». À Bordeaux, on choisit le nom de grands penseurs ayant inspiré la Révolution française. Nous n'avons malheureusement pas retrouvé le texte explicatif, mais une étude comparative des noms et des biographies nous paraît éclairante. Il apparaît dans les actes de vente que certaines rues ont changé de nom aux environs de 1793. Ainsi la rue Fénelon s'appelait-elle d'abord Bailly⁵, mais le maire de Paris fut guillotiné en 1793. Or 1793 correspond à la Terreur à Bordeaux ; on comprend donc que le parti jacobin fasse disparaître le nom de ce personnage et lui préfère Fénelon. Le processus est le même rue Buffon, qui s'appelait d'abord Mirabeau⁶. Talleyrand ne supplanta jamais tout à fait la vieille Corderie⁷ : la rue porta tantôt l'une, tantôt l'autre appellation, mais en 1797 elle se nommait Condillac. On comprend que Montaigne (même s'il est du XVI^e siècle) et Montesquieu aient été choisis, tout comme Voltaire et Rousseau. Quant aux autres penseurs, il faut savoir que Rousseau fut le secrétaire de Mably, dont le frère était Condillac. Ces liens peuvent expliquer que le nom de Condillac l'ait emporté sur celui de Talleyrand. Les hommes de sciences ne furent pas oubliés, avec Buffon et Franklin. Un esprit encyclopédiste a donc présidé à ces choix. Le culte des grands hommes, que l'on exaltait avec tant d'éclat à Paris, se retrouve à Bordeaux.

L'idée des patriotes était de faire disparaître les possessions ecclésiastiques en les morcelant. Le découpage en parcelles était la solution la plus rentable. La municipalité se devait donc de racheter les biens de l'Église pour les revendre à l'enchère. Le 7 novembre 1790⁸, elle fit part de son intention d'acquérir le couvent et le jardin des Récollets, ainsi que celui des Jacobins. Elle fit donc dresser par Chalifour un plan du nouveau quartier et des parcelles à vendre (décembre 1791). L'année 1792 sera marquée par une activité intense. En juin commença la démolition des bâtiments des Récollets afin de pouvoir percer les rues. Des expertises avaient lieu en vue des ventes prochaines. Celles-ci furent faites en 1792 (on vendait les parcelles avec les édifices encore en place), quelques achats eurent encore lieu en 1793, mais pas au-delà du mois de mai. Une coupure très nette, provoquée par la Terreur, peut s'observer entre 1793 et 1797. On comprend fort bien que les ventes aient chuté à cette époque-là, personne ne voulant faire montre de sa fortune. D'après les actes, nous pouvons remarquer qu'un certain nombre de négociants et de membres des professions libérales (médecins, architectes...) étaient attirés par ce futur quartier.

C'est par le tracé des voies, que débutèrent les travaux. « La rue de l'ancienne corderie est une des premières à mettre en évidence pour relever le prix des terrains des Jacobins et des Récollets », explique le directoire du district à la municipalité, le 16 octobre 1790⁹. Cependant les difficultés allaient vite surgir. En effet, comme nous le verrons plus loin, un vieux théâtre, la « salle des Variétés », obstruait l'entrée de la future rue Montesquieu qui ne put être percée avant 1799. Ainsi le quartier ne prend-il vraiment figure qu'après la Terreur. Seule, la rue Voltaire était déjà tracée en 1793. La rue Montaigne le fut en 1797, lors de la démolition de la maison d'un émigré, la rue Mably fut dégagée sous le Consulat.

Nous pouvons donc imaginer que fin XVIII^e siècle cette portion de la ville offrait plutôt l'aspect d'un vaste champ de démolitions, au milieu duquel se dressait encore une partie du couvent des Jacobins. L'église devint paroissiale en 1790, en 1793 elle fut transformée en temple de la Raison¹⁰ et ne fut rendue au culte catholique qu'en 1796. Les bâtiments conventuels, eux, furent affectés à des clubs révolutionnaires dès 1790¹¹. Un certain nombre de particuliers occupèrent les locaux ; parmi

5. Arch. dép. Q 483.

6. Arch. dép. Q 1043.

7. Arch. dép. Q 1139, Q 279.

8. Arch. dép. Q 50.

9. Arch. dép. Q 50.

10. *Inv. som. arch. mun.*, t. IV, p. 496.

11. Arch. dép. Q 204.

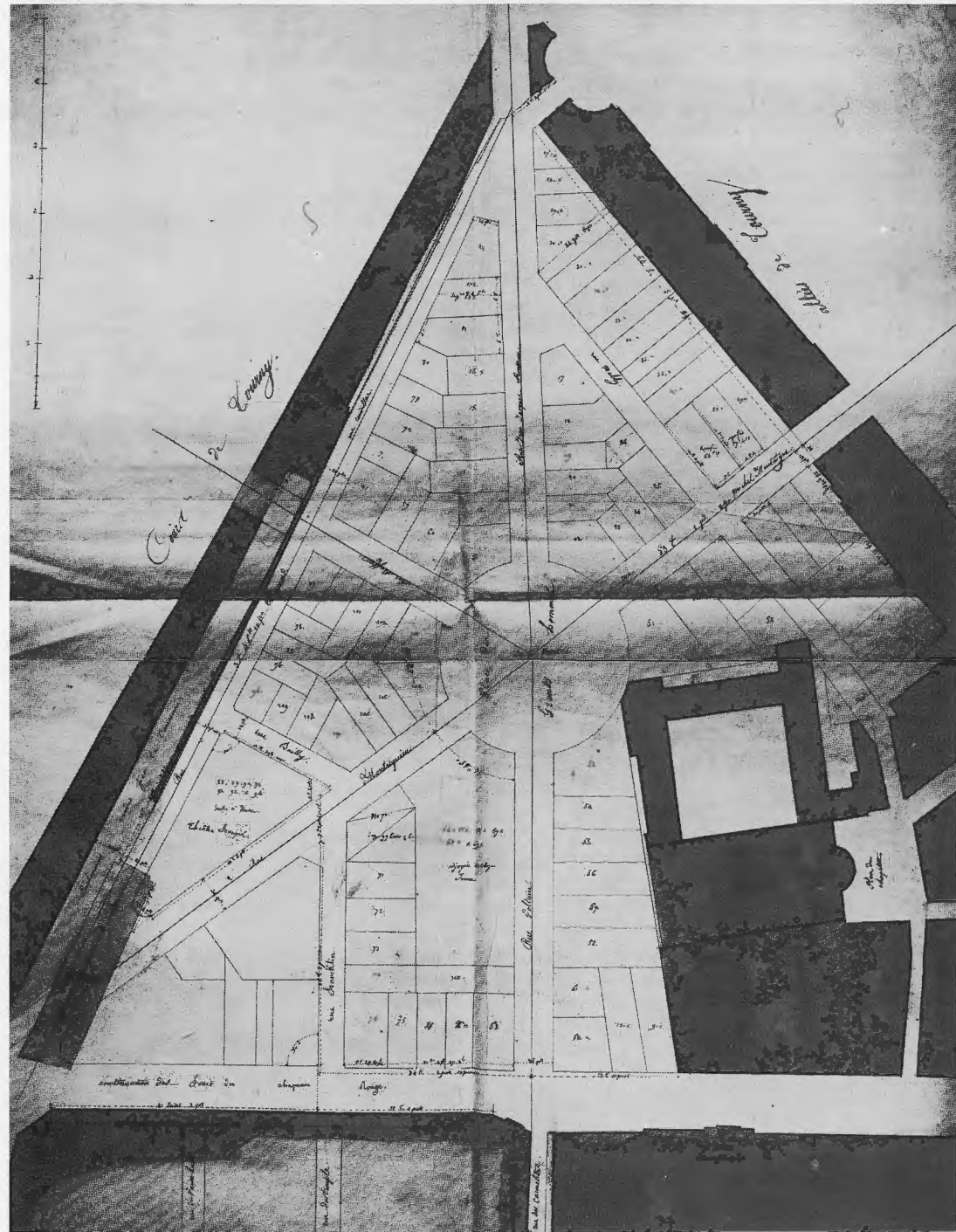


FIG. 2. — Plan de division des terrains des ci-devant couvents des Jacobins et des Récollets.
(Arch. mun. Bordeaux XX A 7.)

eux des réfugiés de Saint-Domingue chassés par les révoltes d'esclaves. Les lieux étaient dans un état lamentable. Les choses changèrent en 1798, quand la municipalité décida d'y installer « le magasin des vivres de la place de Bordeaux »¹². A cette date, il faut imaginer le couvent à demi éventré, les jardins dévastés. Le paisible enclos était devenu un vrai terrain vague. Cependant ces lieux inhospitaliers abritaient une salle de spectacle qui faisait courir les foules. En effet, le théâtre fut un des principaux instruments de la propagande révolutionnaire. On décida donc de réouvrir une vieille salle édifée en 1760, transformée en magasin des décors lors de l'apparition du Grand-Théâtre. En avril 1790¹³, la municipalité chargea Bonfin de faire l'inventaire des lieux en vue de les restaurer. Toute une polémique s'ensuivit avec les habitants des alentours, le directoire du district. Finalement la municipalité passa outre et chargea l'architecte Dufart¹⁴ des travaux de réparations. Or, d'après les plans de Chalifour¹⁵, la salle devait être supprimée ! Ces contradictions sont bien la preuve d'une époque troublée. Finalement la vieille salle resta telle quelle pendant la Terreur. Les travaux de reconstruction ne furent entrepris qu'en 1799-1800, par Godefroy sous la direction de Dufart. La salle inaugurée en 1800 sous le nom de Théâtre Français, fut donc la première réalisation publique se dressant dans le quartier. Son style très néo-classique allait ainsi donner le ton à l'ensemble. Le théâtre occupe un emplacement triangulaire et la façade principale, en arrondi, est rythmée par deux colonnades superposées.

L'effet de courbe est repris par une demeure qui forme l'angle à droite de la place. Elle est de la même période (1806)¹⁶. L'auteur en serait Godefroy, l'entrepreneur chargé du théâtre. Les deux façades présentent bien des similitudes (hautes fenêtres couronnées d'un fronton ouvert, étage attique rythmé de baies en plein cintre). Une unité d'ensemble a donc été voulue, ce qui n'est pas sans rappeler la tradition des places à programme des XVII^e et XVIII^e siècles. Le même principe va être repris pour la fameuse « place des Grands Hommes ». L'architecte Combes nous en a laissé des projets¹⁷. Il envisageait d'élever toutes les façades de la place selon un même procédé décoratif. Il reprend tous les thèmes chers au néo-classicisme. Une cohésion architecturale devait donc être donnée à tout le quartier, mais ce projet ne fut pas exécuté (fig. 3). Le terrain dut être dégagé en même temps que les rues principales, et resta encombré de déblais pendant assez longtemps. En effet, ce n'est qu'en 1806 que ce véritable terrain vague fut affecté à un marché (de simples étals de bois). Le prestigieux projet d'une place à programme fut sacrifié à des causes économiques. L'argent dut manquer, ce qui explique qu'en 1806 « il n'existe dans le pourtour de cette place aucune maison ni habitation quelconque ». Installer un marché à cet endroit fut une sorte de pis-aller.

Ainsi les belles idées révolutionnaires, l'enthousiasme et l'activité des débuts n'ont pas réussi à se concrétiser. La Terreur, l'inorganisation, les lenteurs administratives eurent raison d'une réalisation qui aurait été assez prestigieuse. Cependant, en cette fin du XVIII^e siècle, tout n'est pas resté à l'état d'ébauche : la maison Goethals, pivot de la vie intellectuelle d'alors, en est un exemple frappant.

Deux mécènes, Goethals et Rodriguez, firent construire une demeure à l'angle des rues Mably et J.-J. Rousseau (n° 28), l'un pour y exposer des œuvres d'art, l'autre une collection d'histoire naturelle. C'est en 1801 que fut inauguré ce « Museum d'instruction publique ». Il symbolise la reprise de la vie intellectuelle à Bordeaux, car toutes les sociétés savantes avaient été supprimées par le décret de la Convention (8 août 1793). Le Museum, d'après plusieurs auteurs, serait dû à l'architecte Combes¹⁹, mais les plans trouvés ne sont ni signés ni datés²⁰ (fig. 4). Cependant cette demeure pour-

12. *Inv. som. arch. mun.*, t. III, p. 307.

13. *Inv. som. arch. mun.*, t. I, p. 28.

14. *Inv. som. arch. mun.*, t. I, p. 126.

15. *Arch. dép.* II Z 18.

16. *Revue philomatique*, 1921, p. 180.

17. *Arch. dép.* O 216 (1). « Plan et élévation de la place des Grands Hommes » par Combes (an X) et Bibl. mun. Bordeaux, Fonds Delpit, carton VIII, n° 41.

18. *Arch. dép.* Q 1740.

19. Pariset (F.G.), *Histoire de Bordeaux, Bordeaux XVIII^e siècle*. Védère (X.), *Les allées de Tourny*. Courteault (P.), *Revue philomatique*, 1925.

20. Bibl. mun. : Fonds Delpit, carton XXXII, n° 17.

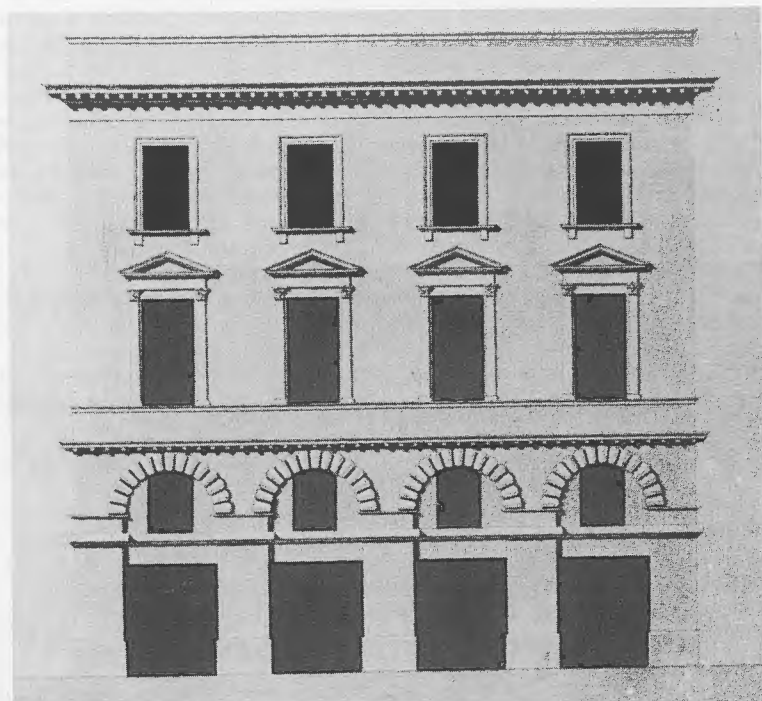


FIG. 3. — Élévation des façades des maisons pour la décoration projetée de la place des Grands Hommes.
(Bibl. mun. Bordeaux, Fonds Delpit, carton VIII, n° 41.)

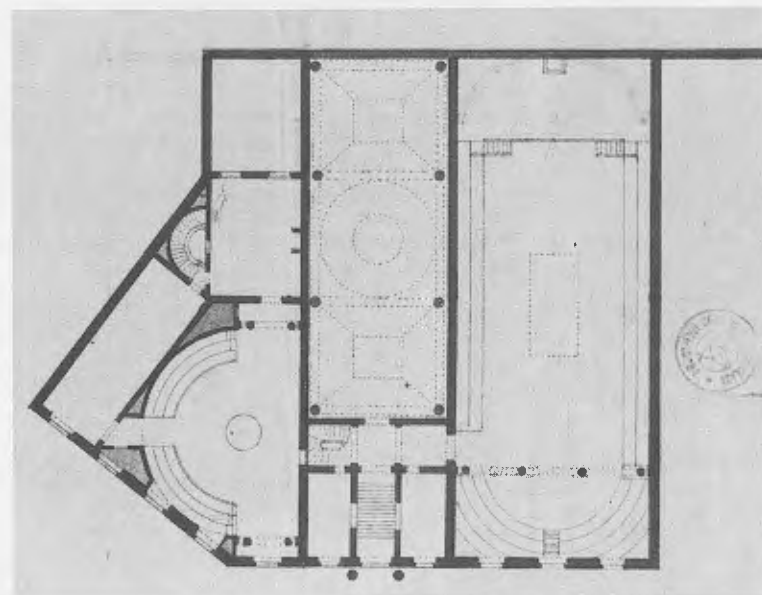


FIG. 4. — Plan du Musée d'Instruction Publique.
(Bibl. mun. Bordeaux, Fonds Delpit, carton XXXII, n° 17.)



FIG. 5. — Façade du Musée d'Instruction Publique. État actuel, la partie centrale seule subsiste.

rait fort bien être de Combes, car on y retrouve le goût des colonnes en façade qu'il développa particulièrement à l'hôtel Meyer (1795). Un décor sobre, une composition équilibrée correspondant effectivement aux goûts de ce grand architecte du néo-classicisme bordelais (fig. 5).

Le témoignage de Meyer, frère du consul d'Allemagne, venu pour la deuxième fois à Bordeaux en 1801, confirme le tableau que nous avons dressé du quartier. « On a beaucoup construit aux Chartrons, mais davantage encore près de Tourny, sur l'emplacement de l'ancien couvent des Jacobins et des Franciscains. Plusieurs immeubles y sont déjà terminés, entre autres une salle de spectacle, le Théâtre Français, qui est d'un style bizarre, un Vaux-Hall et un Lycée des Sciences et des Arts. Les habitants ont déserté une bonne partie de la vieille ville, aux rues étroites et tortueuses. Tout le monde achète aux Chartrons ou à Tourny. » Le quartier des « Grands Hommes » correspond à un goût nouveau, même si Meyer n'apprécie pas le style du Théâtre Français. Sa description témoigne qu'au début du XIX^e siècle, les seuls bâtiments importants qui s'élevaient en ces lieux étaient le théâtre et la maison Goethals (appelée ici Lycée des Sciences et des Arts). Tout le reste était à l'état d'ébauche, mais les multiples maisons néo-classiques élevées dans la première moitié du XIX^e siècle confirment l'engouement des Bordelais pour cette nouvelle partie de la ville. Bien d'autres projets avaient été dressés durant la période révolutionnaire (pour l'emplacement du château Trompette, du palais de l'Ombrière, de la mairie...), mais aucun n'a abouti à une réalisation véritable. De ce fait, on comprend donc tout l'intérêt du quartier des « Grands Hommes » au point de vue historique et urbanistique.

UNE EXÉCUTION A LIBOURNE EN 1793

par R. BERCÉ

Ardouin Tranchère, guillotiné le 4 novembre 1793, à l'âge de 25 ans, était accusé de « fédéralisme ». Son sort fut lié à celui des Girondins. Il appartenait à une vieille famille de Guîtres en laquelle on trouvait des religieux, des officiers de marine et des terriens. Ces derniers avaient constitué la propriété autour de leur maison devenue, au siècle dernier, la jolie mairie de Guîtres¹.

La famille commença à avoir quelque notoriété avec Pierre Tranchère qui fut le secrétaire du duc de Richelieu. Son fils Arnaud « de » Tranchère fut nommé, le 1^{er} juin 1762, Procureur Syndic de la Ville de Bordeaux. Ses trois fils : Arnaud, né en 63, Joseph en 64, Ardouin en 67, firent partie, en 1789, de ces jeunes, enthousiasmés par les idées nouvelles². Leur cousin germain, Arnaud Gensonné, qui devint le Conventionnel que l'on sait, leur donnait l'exemple. Dès le début de la Révolution, les trois frères Tranchère furent inscrits dans des régiments de patriotes.

Celui qui nous intéresse, Ardouin, s'étant marié à Libourne avec Jeanne Fontémoing, c'est dans cette ville que se déroulera son destin.

Il commence à s'illustrer par des actes généreux, comme au lendemain d'une exécution, porter lui-même le corps du supplicié en terre chrétienne et parler en faveur de la veuve et des orphelins.

Le 1^{er} novembre 92, lors de la réunion de la Société « Les amis de la Liberté » il fait chanter cette « Chanson des Marseillais » que personne ne connaissait à Libourne et dont le refrain est repris, dans l'enthousiasme général, aux cris de « Vive la Liberté ! »³.

Tous les actes d'Ardouin sont ceux d'un fervent républicain. Par contre, son aîné Arnaud, déçu, ou ayant compris le danger, a émigré (en 1815, il recevra la décoration du Lys), Joseph, devenu colonel du régiment de Cenon-La Bastide⁴, protestera et défendra les intérêts familiaux, lorsqu'on perquisitionnera en leur maison de Guîtres.

Ardouin, le 7 décembre 92, est nommé membre du directoire du département de la Gironde. Le Conventionnel Garreau l'en félicite publiquement. Ensuite, Ardouin Tranchère est délégué par la Commission populaire de Bordeaux en divers départements et villes « contre-révolutionnaires », comme Lyon et Rochefort. Il s'acquitte de sa tâche avec une telle conviction que parfois sa vie est mise en danger⁵.

1. M^{me} Gonon, maire de Guîtres a permis la visite de la mairie et le tirage de diverses photographies.

2. M. Sepeau, archiviste, a fait une généalogie des Tranchère.

3. Détails pris dans l'ouvrage de Marc Besson, *La Révolution à Libourne*.

4. C'est lui que rappelle la rue Tranchère à La Bastide.

5. Arch. dép. Gironde 14.4.4.

Pendant son absence, un Comité de Surveillance est introduit à Libourne pour y recenser les suspects. Nous sommes à la période de la lutte entre les Montagnards et les Girondins. Tranchère reçoit des lettres de Paris, signalant les dangers courus par ses amis. Imprudemment, il transmet cette correspondance à Libourne !

Le 24 octobre 93 commence à Paris le procès des Girondins. D'où venait Ardouin Tranchère le 27 octobre, lorsque des cultivateurs le virent passer « monté sur un cheval rouge à courte queue » ? Est-ce ledit cheval qui les alerta, ou « le sabre que le cavalier portait au côté » ? Toujours est-il que ces détails sont mentionnés comme importants lorsque, s'étant mis à dix (courageusement !), les paysans armés s'emparèrent de lui. Le juge de Guîtres qui, forcément, le connaissait, se déclara malade, le greffier, absent ! Mais il se trouva un citoyen pour s'empresse de diriger Tranchère vers la prison de Libourne.

Le prisonnier, aussitôt, écrit à ses amis libournais, comptant obtenir un certificat de civisme qui permettrait sa remise en liberté. Il rédige aussi une adresse aux Représentants du Peuple à Bordeaux, où il expose ses bonnes actions au profit de ce « régime sous lequel nous avons le bonheur de vivre ! »

A Libourne, quelques-uns de ses amis, ayant voulu intervenir en sa faveur, ont provoqué des cris « A mort ! ». Les gardes aussitôt arrêtent ces « perturbateurs » ! Désormais, plus personne n'osera défendre Tranchère.

Le 3 novembre, le sinistre Lacombe arrive à Libourne, afin de frapper d'une façon exemplaire cette ville qui « détient prisonniers deux des principaux chefs du *Fédéralisme* » (Tranchère est l'un d'eux).

Le 4 novembre, Ardouin est appelé le premier à comparaître devant la Commission militaire. Aux questions qui lui sont posées sur son appartenance à la Commission populaire de Bordeaux et sa contribution aux « actes liberticides », Tranchère objecte sa méconnaissance de ces actes, son jeune âge et des lettres venues de Paris qui l'ont « égaré ».

« Tu es instruit, réplique-t-on sévèrement. Comment as-tu pu être égaré ? Si tu étais faible tu n'avais pas le droit d'accepter une mission qui méritait la confiance du peuple. »

Tranchère veut s'expliquer : « Jamais il n'a rien fait contre le peuple. Au contraire ! Il n'est pas un conspirateur. Son âme est pure de tout mensonge. Il n'a... ». On lui coupe la parole (le document en porte la preuve...).

« Considérant l'identité reconnue d'Ardouin Tranchère, considérant... etc., le condamnons à la peine de mort. Exécution immédiate sur la place municipale⁶. »

Là, une foule haineuse attend les condamnés. Cependant, à la vue de ce jeune homme qui sanglote de désespoir, les cris s'arrêtent. Mais... il n'y a pas de miracle, car le 9 thermidor est encore loin !

Pour effacer l'impression lugubre de ce récit, il faut n'en retenir qu'une image : celle d'un ardent patriote faisant chanter, pour la première fois dans sa ville, la *Marseillaise*.

6. Arch. dép. Gironde 14.4.4.

Mgr DE BÉTHUNE, ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX, INSTIGATEUR D'UN TOURNANT ARTISTIQUE A BORDEAUX DANS LES ANNÉES 1670-1680 *

par Marie-France LACOUÉ-LABARTHE

Les grands Intendants responsables des embellissements de Bordeaux au XVIII^e siècle dénoncèrent à l'envie l'aspect archaïque de la vieille cité ; il entre dans ce dénigrement certainement une part de mauvaise foi destinée à légitimer leurs entreprises, mais quand on sait qu'un auteur, dans les années 1760, qualifie de « gothique » des dessins d'ornement destinés à la ferronnerie datés de la fin du règne de Louis XIV¹, on se rend compte combien la succession des « goûts » est impitoyable et comment on associe sous un même vocable péjoratif des ouvrages médiévaux et ceux du grand siècle.

Car Bordeaux avait été, comme toujours, ponctuellement sensible à des courants artistiques extérieurs, en l'occurrence, à l'influence de Versailles, par l'intermédiaire de son archevêque, Mgr de Béthune, prélat de haute naissance, dont la famille se distinguait par la culture et le goût des arts. Les textes retrouvés aux Archives départementales et analysés ci-dessous permettent d'évoquer des réalisations brillantes que Mgr de Rohan, successeur de Mgr de Béthune à moins d'un siècle de distance, devait vouer à l'oubli en les abandonnant à la pioche des démolisseurs pour élever le nouvel archevêché (où se trouve actuellement la mairie de Bordeaux).

*
* *

Lors des « troubles de la province » (la Fronde), Mgr de Béthune, archevêque de Bordeaux depuis 1648, quitta la ville. « Son palais archiépiscopal, le jardin en dépendant, ensemble les marais où sont les allées, ajan esté notablement déterioré », en 1654 fut rédigé un procès-verbal de visite et de réparations à faire au Palais archiépiscopal². Le 6 janvier 1669, un arrêt du Conseil d'État assigna sur la ville la somme de 10 000 livres pour être employée tant à la réparation du jardin qu'au dessèchement du marais. En 1673³, le 3 juillet, un contrat fut passé chez le notaire Giron entre Mgr de Béthune d'une part, et les Maire et Jurats d'autre part, confirmé le 23 décembre chez le notaire Conilh⁴. Les Jurats représentaient que « comme la seule promenade que la ville avait d'ancienneté le

* Le présent article a fait l'objet d'une communication à la Société archéologique, Groupe Jules-Delpit, en janvier 1981. Il entre dans le cadre d'un T.E.R. d'histoire de l'art, « Le fer forgé des édifices publics civils et religieux, à Bordeaux au XVIII^e siècle », soutenu à l'Université de Bordeaux III en décembre 1981.

1. H.-L. Duhamel du Monceau, *Art du Serrurier*, Paris, 1767.

2. Arch. dép. Gironde, G 95.

3. *Idem*, notaire Giron, 3 E 6605.

4. *Archives historiques de la Gironde*, t. XXV, p. 533.

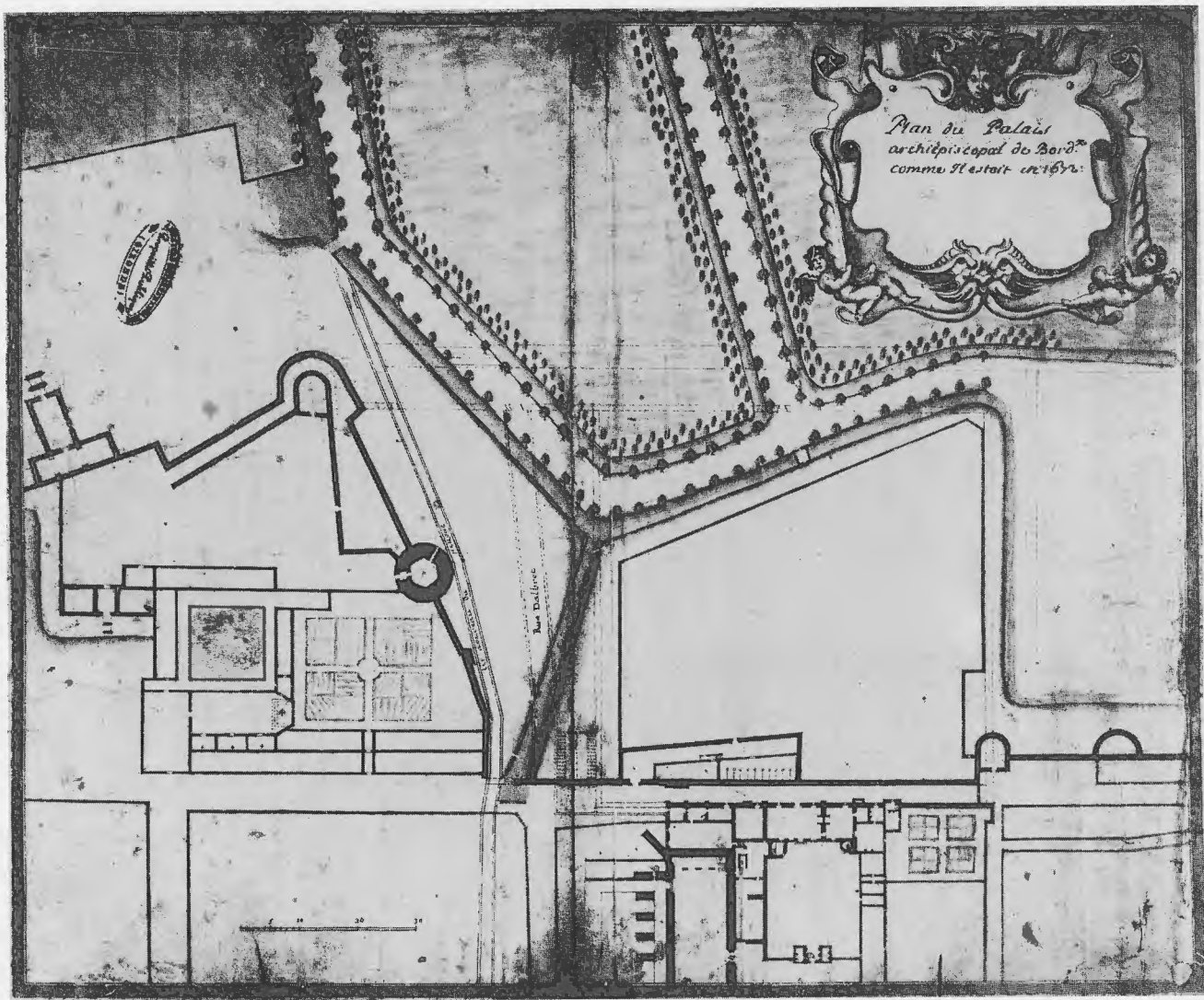


FIG. 1. — Plan du Palais archiepiscopal et de son quartier en 1672.

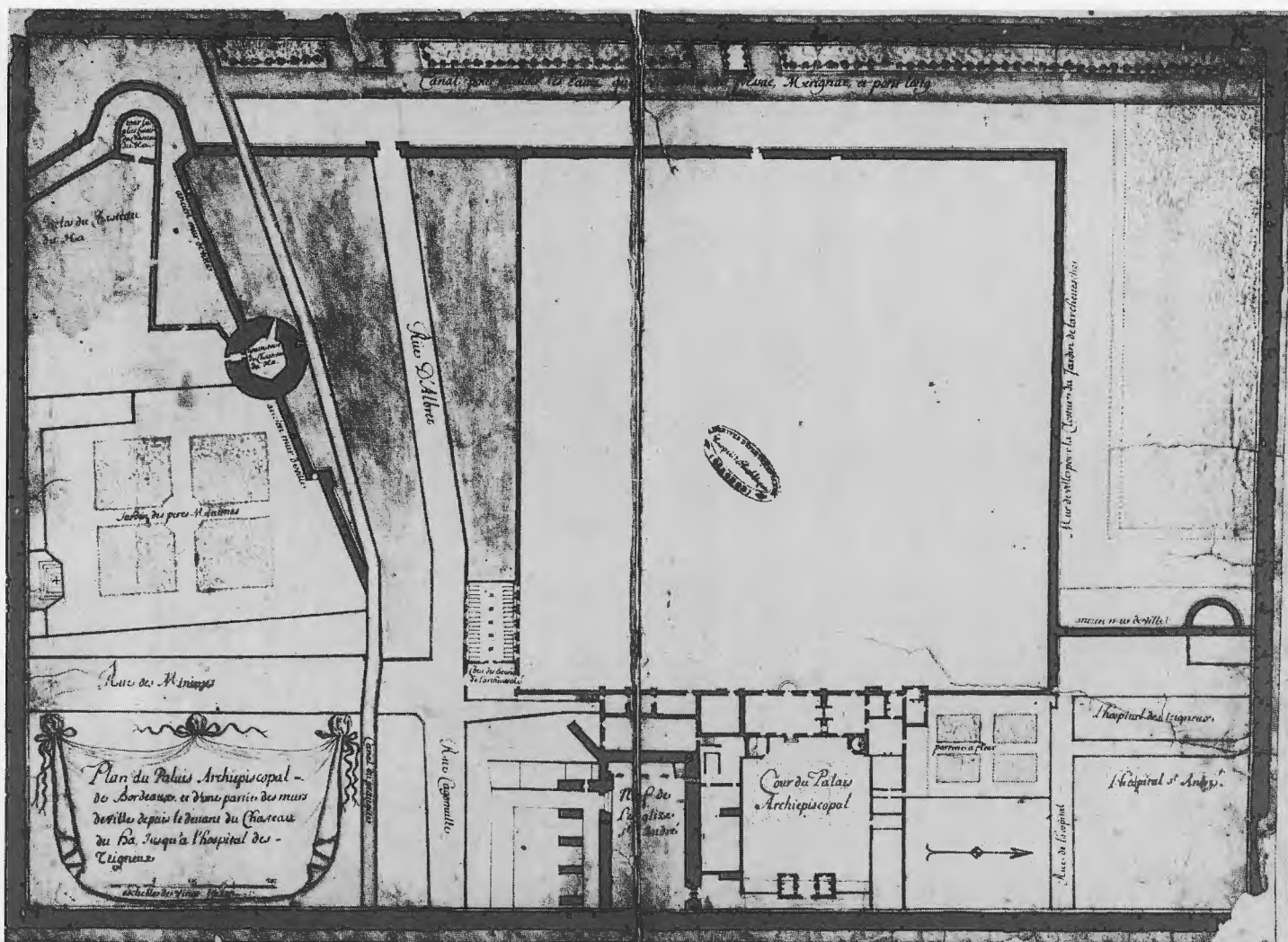


FIG. 2. — Plan du Palais archiepiscopal et de son quartier après les travaux de 1678-1679.

long de la rivière de Garonne avait été condamnée par la batisse du chasteau Trompette pour le service de Sa Majesté, il estoit important pour la santé des habitants de remettre le promenoir et le lieu de divertissement dans les allées du dessud. marais », ouverts au public autrefois par le cardinal de Sourdis. Mgr de Béthune consentait à rouvrir les allées à condition que « pour la décoration, ornement, commodité et nécessité dudit palais archiépiscopal », son jardin auparavant hors les murs soit désormais enclos dans la ville. A partir de là s'engagent deux opérations liées. La première est une opération d'urbanisme et d'assainissement, dont la réalisation est confiée à Pierre Michel-Duplessy, Ingénieur et Architecte du Roi en Guyenne. Pour assécher et assainir les marais, on rectifie le cours du Peugue et on construit (depuis 1672) un canal qui doit recevoir et porter au Peugue les eaux venant de Pessac, Mérignac et Pontlong. Le mur de ville est déplacé, de manière à inclure en le longeant le jardin de l'archevêché, de telle sorte « qu'il se trouvât un espace esgal pour rendre ledit jardin régulier ». On ouvre la rue d'Albret qui conduit à la porte du même nom traversant la place entre la Tour du Hâ et le jardin, dont la propriété a été abandonnée par l'archevêque à la ville. La construction des maisons d'habitation est concédée à Duplessy⁵ (fig. 1 et 2).

La seconde opération concerne le Palais archiépiscopal lui-même. La partie orientale de celui-ci, tournée vers la vieille ville, avait été refaite par le cardinal de Sourdis au début du XVII^e siècle ; Mgr de Béthune consacre ses travaux à la façade occidentale et au jardin sur lequel elle donne. Les minutes du notaire Giron⁶ conservent trois cahiers de contrats, actes passés par Mgr de Béthune en 1677, 1678 et 1679 : parmi ceux-ci, cinq devis concourent au même but : réaménager le jardin et la façade du corps de logis qui le longe :

— Le 18 janvier 1678, « Devis pour servir dans le dessein des portes de fer qu'il faut faire pour le vestibule de Mgr l'archevesque et pour le balcon », marché conclu avec Pierre Dumayne, maître-serrurier de Bordeaux.

— Le 7 juin 1678, marché conclu avec Renné Rousselet, maître jardinier, concernant le jardin.

— Le 14 août 1678, devis concernant les écuries, marché conclu avec Pierre Duplessy.

— Le 15 juillet 1679, « Devis des ouvrages de pierre de taille et massonerie qu'il convient faire pour la construction de la terrasse et de deux perrons que Monseigneur l'Archevesque de Bourdeaux veut faire construire dans son jardin sur la longueur de tout led. jardin parallèlement au grand corps de logis », marché conclu avec Pierre Duplessy.

— Le 26 août 1679, « devis de peinture qu'il faut faire dans le vestibule du Palais de Monseigneur l'Archevesque », marché conclu avec Claude Fournier, bourgeois, peintre et doreur.

Le désordre apparent de la chronologie des différents devis de travaux vient du fait que tous concernent les différentes étapes d'un vaste plan d'ensemble dont la réalisation est amorcée avant la signature de nos marchés ; certains travaux sont alors interrompus pour en permettre d'autres, et nous n'avons à notre disposition que les devis de poursuite des travaux ; ainsi le premier devis en date du 18 janvier 1678 prévoit la ferronnerie du balcon, dont le devis est donné, et le marché est conclu avec Duplessy un an et demi plus tard. Lorsque René Rousselet en juin 1678 s'engage à entretenir et poursuivre le jardin, celui-ci est déjà commencé sur les dessins de Le Nôtre, deux parterres ont été faits, les travaux de la terrasse eux-mêmes ont été entrepris. Ces derniers sont interrompus, car il faut, avant de poursuivre, détruire les anciennes écuries pour libérer l'emplacement du jardin nouveau qu'elles occupent, refaire à neuf le devant du vieux logis et l'aligner sur le grand corps de logis et le mur de clôture du jardin nouveau. Ceci sera fait entre le 14 août 1678 et mars 1679, date à laquelle on devra reprendre les travaux abandonnés, qui devront être achevés en novembre 1679. En fait les travaux prennent sans doute un peu de retard, c'est seulement le 15 juillet 1679 que Duplessy signe le marché concernant la terrasse et le balcon. Pierre Dumayne reçoit son dernier paiement pour la ferronnerie du balcon en février 1680, indication de l'état d'achèvement des travaux. Quand Mgr de Béthune meurt le 11 mai 1680, sans avoir eu le temps de profiter de son palais rénové, il est probable que la plupart des travaux ont été achevés. Il dicte son testament « à Bordeaux dans le palais épiscopal, et dans la petite chambre qui joint le balcon ayant vue sur le grand jardin⁷ ».

5. Voir les plans aux Arch. dép. Gironde, 2 Z 9 avant 1672, et 2 Z 33 (fig. 1 et 2) ; voir également *Archives historiques de la Gironde*, t. VIII, p. 463-64.

6. Arch. dép. Gironde, 3 E 6605 (dernier tiers du volume, sans pagination). La référence du contrat de Pierre Dumayne nous a obligeamment été communiquée par Mme E. Glotin, à qui nous exprimons ici notre vive reconnaissance.

7. Louis Bertrand, *La vie de Messire Henry de Béthune, archevêque de Bordeaux*, Paris, Picard, Bordeaux, Féret, 1902, p. 318.

Sur une « Vue de Bordeaux du côté de la terre », dessin daté de 1741 conservé aux Archives municipales, dont la référence nous a été obligeamment communiquée par le professeur Roudié⁸, apparaît clairement l'organisation générale, l'implantation des allées, le cours des eaux canalisées, le nouveau mur où s'ouvre la Porte d'Albret contournant le jardin de l'archevêché. Par contre, les détails d'aménagement de la façade du palais ne concordent pas précisément avec nos textes (on y voit bien ce qui semble être une porte grillagée, la terrasse, mais ne comportant qu'un escalier,...) et cela fait penser à une représentation malheureusement stylisée (fig. 3).

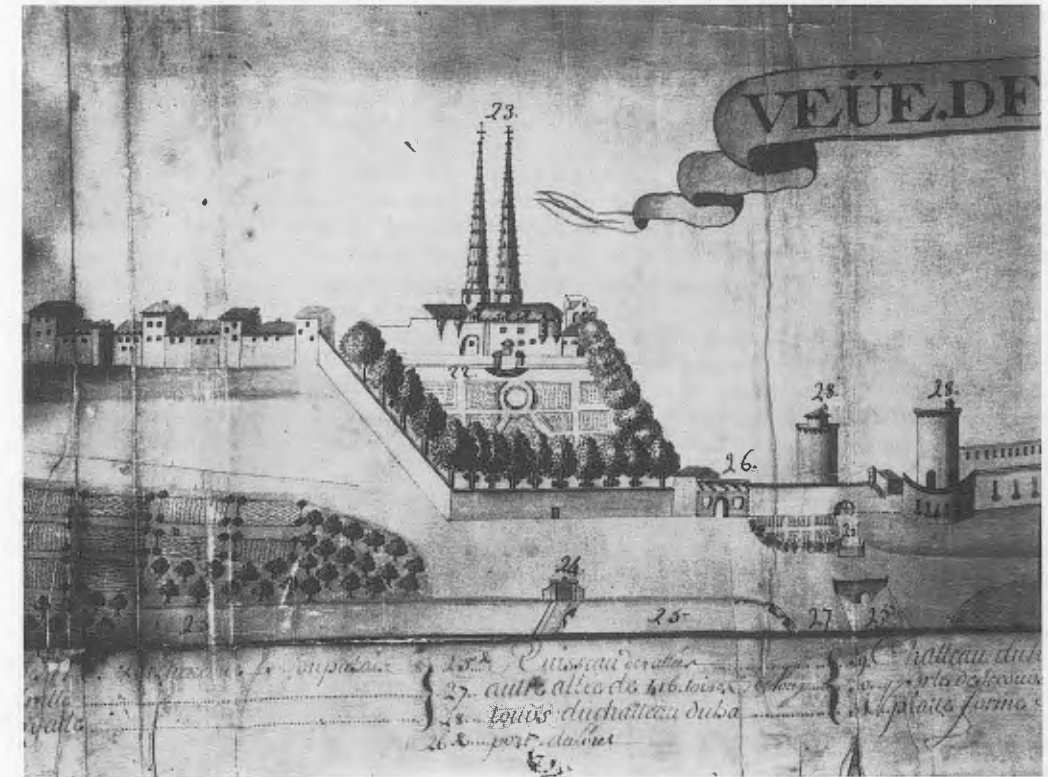


Fig. 3. — Le Palais archiépiscopal et son jardin en 1741.

Tout s'organise autour et en fonction du nouveau jardin. « Le dessein qui en a esté fait par Monsieur Le Nostre », a été vu et sera remis à Rousselet pour que celui-ci entretienne ce qui a déjà été entrepris et poursuive sa réalisation. On y trouve des ormeaux, charmes, buis et autres arbres, des fleurs ; des orangers pour lesquels existent des serres chauffées au charbon l'hiver. Le jardinier est engagé pour huit ans, à raison de 600 livres par an, Mgr de Béthune fournissant les arbres, arbustes et fleurs nécessaires. La régularisation de l'espace a été envisagée dès 1673, puisque l'archevêque prévoit d'ores et déjà un emplacement pour les nouvelles écuries, et c'est peut-être dès cette date que des plans sont demandés à Le Nôtre, la révolte bordelaise de 1675 ayant certainement retardé l'entreprise. Elle est alors contemporaine des réalisations de l'architecte-jardinier pour les grands châteaux royaux (les Tuileries, Sceaux, Clagny,...).

Les anciennes écuries qui se trouvaient adossées à l'ancien mur de ville dans l'enclos du jardin, doivent être démolies : Duplessy en construit de nouvelles entre la rue d'Albret et le mur sud du

8. Arch. mun. de Bordeaux, 40 B 449.

jardin⁹ : une grande écurie surmontée d'un grenier à foin ; une cour carrée des écuries, pavée, « percée dans son milieu de deux portes cochères, l'une sur la rue d'Albret et l'autre sur le jardin » ; une petite écurie pour les mulets, au-dessus de laquelle seront faites une chambre et antichambre pour le logement de l'écuyer ; au-dessus de celle-ci, une chambre et galetas pour loger les valets de pied, « couverte en combles coupés ou mansarde de tuile plate et le restant en tuile creuse ou canal ». Des croisées et demi-croisées de bois de noyer garniront les ouvertures. « Le devant du vieux logis dont partie sert à présent de vestibule et l'autre à coucher les valets de pied, sera coupé et refait à neuf sur l'alignement du grand corps de logis et du mur de closture du jardin nouveau... ». Ce qui est hors de l'alignement du grand corps de logis ou au-dedans du jardin sera démoli : le cadre se referme autour du jardin inscrit dans un quadrilatère régulier.

Sur toute la longueur du jardin, parallèlement au grand corps de logis, est construite une terrasse. Celle-ci s'élève de trois pieds (1 m) au-dessus du sol, continuant la muraille de la rigole en tranchée creusée de 3 pieds également dans le sol. Elle est « conduite en tallu », comme les ouvrages militaires dont Duplessy a la charge. Elle est rythmée par un jeu d'appareil, « des chenettes de pierre de taille de bourg en bossages posées à douze pieds de distance les unes des autres » scandant la muraille de « ribot rustique » dont « deux assizes (font) la hauteur d'un rang de pierre de taille ». La dernière assise est de pierre dure de Rauzan portant un cordon. « Deux degrés quarrez vis à vis les allées des deux bouts dud. jardin de chacun six marches », longs de 8 pieds (2,50 m) et larges de 3 pieds (1 m) permettent de franchir la rigole.

Enfin on plaque sur la façade du grand corps de logis, sous les fenêtres de la petite chambre de l'archevêque, un balcon porté par une voûte entre deux « piliers », ou « arcabouts », « surbaissée à son tiers », et qui « sortira en saillie par le milieu en forme de tour ronde de trois piedz plus que l'alignement desd. piliers, afin que l'on puisse mieux voir la terrasse dans toute son estendue ». La voûte « aura seize pieds dans œuvre ». Le balcon sera pavé de grandes marches de pierre de Rauzan, ornées d'un cordon sur le bout du côté du jardin, sur lesquelles s'appuiera « la balustrade de fer que Monseigneur a fait faire » par Pierre Dumayne. La croisée de la chambre est transformée en porte-fenêtre fermée par des contrevents neufs au-dehors.

Cette saillie en tour ronde du balcon est peu conforme au classicisme officiel adopté résolument à partir de 1670 pour les grands édifices royaux, encore que bien des nuances doivent être apportées. C'est en Italie que Borromini en 1669 a réalisé la façade de l'église Saint-Charles aux quatre fontaines, où, au baroque de mouvement se surajoute un baroque de décor bien italien ; si le projet fondamental reste le même, il nous semble que c'est dans la tradition française (Philibert de l'Orme, François Mansart) qu'il faut chercher l'origine du balcon de l'archevêque.

La voûte devait être un chef-d'œuvre de stéréotomie, comme l'on en trouve encore beaucoup à Bordeaux, et dont elle a dû être le modèle. Il est précisé en effet qu'elle « sera de pierre de Bourg faite exprez de trois à quatre piedz de long et un pied en quarré ; afin de mieux assurer cet ouvrage à cause de sa saillie pour laquelle il faut prendre de la précaution, les reins de lad. voûte seront remplis de doublerons de la mesme pierre ». Ceci n'est pas étonnant de la part de l'ingénieur des ouvrages militaires de Blaye et du château Trompette : on peut encore voir dans la forteresse de Blaye des couloirs voûtés de pierre qui témoignent de l'art vivace des compagnons utilisé par les architectes. Ce n'est d'ailleurs pas propre à Bordeaux, il n'en est pour preuve que l'admirable voûte du vestibule de l'hôtel de ville d'Arles un peu plus tardif. Mais il faut se souvenir que le chef-d'œuvre exigé des aspirants à la maîtrise d'architecture à Bordeaux encore en 1775 est une « trompe de Montpellier »¹⁰.

Si l'ancien archevêché et son balcon furent détruits dans les années 1770 pour laisser place au Palais Rohan, il reste encore des preuves de l'influence considérable que durent exercer ces innovations sur l'architecture bordelaise¹¹ :

— La tribune d'orgue et la coursière de l'église des Jacobins (Notre-Dame) ; Duplessy conclut le marché de construction de l'église en 1684 et 1686, donc peu de temps après ses réalisations à l'archevêché, dont on peut considérer qu'elles en sont en quelque sorte le modèle. D'autant que les très

9. L'emplacement est retenu par le contrat du 16 juillet 1673 (notaire Giron) et augmenté d'une partie rachetée à Duplessy sur la place que la ville lui a concédée.

10. J.-P. Mouilleseaux, *Recherches sur l'activité du bâtiment au XVIII^e siècle à Bordeaux* T.E.R. histoire, 1969.

11. La mention expresse qui est faite de la chambre au balcon dans la rédaction du testament de Mgr de Béthune fait penser au célèbre « A M^r Fonfrède sur son escalier » et indique bien l'importance et le succès de cette réalisation.

beaux balcons de la tribune de l'orgue ne sont pas sans faire penser aux tribunes de musique des grandes salles de réception des hôtels parisiens (La Bazinière, Maisons) pensés par François Mansart, accentuant le côté théâtral de l'église.

— Le balcon de façade de l'hôtel de Ragueneau (rue du Loup, actuellement Archives municipales), qui aurait été réalisé entre 1700 et 1710, dont l'exécution semble extrêmement proche de notre devis.

— La tribune d'orgue de l'église de Barsac, due à l'architecte barsacais André Mollié dans les années 1755.

— Le fameux balcon, façade prestigieuse d'une seule travée donnant sur la rue Royale (actuellement rue Fernand-Philippart) dans les années 1750-1760¹².

— Tous les balcons sur trompe onnée dont la fortune se prolonge durant la deuxième moitié du XVIII^e siècle dans tous les quartiers de Bordeaux, et en particulier au Pavé des Chartrons.

Tous ces ouvrages ont en commun d'être associés à une balustrade de fer forgé, dont une utilisation tout à fait exemplaire était décidée par Mgr de Béthune dans ses projets de rénovation, préfigurant le choix futur de Bordeaux.

*
* *

En effet l'archevêque conclut avec Pierre Dumayne, maître serrurier de Bordeaux, fondateur d'une longue dynastie de maîtres serruriers bordelais, un marché pour des ouvrages de serrurerie destinés à parachever la décoration du Palais restauré.

Les quatre portiques par lesquels le vestibule du Palais s'ouvre sur la cour d'entrée et le jardin, en vis-à-vis deux par deux, seront garnis de portes en fer forgé, deux modèles différents étant adoptés pour la cour et le jardin¹³.

Le balcon dont le devis est donné par Duplessy supportera une balustrade de fer forgé de dix-huit pieds (5,84 m).

Les ouvrages seront harmonisés par le fait que les mêmes balustres les orneront, ces balustres (88 au total) étant fournis par l'archevêque et le reste étant l'œuvre de l'entrepreneur. Le devis indique que vingt balustres serviront à chaque porte, et « les huit restant au balcon ». Ce détail permet d'émettre des hypothèses sur le dessin adopté pour ces ouvrages.

En ce qui concerne le balcon, on se rend compte que les balustres serviront de pilastres entre des panneaux réalisés par Dumayne, vraisemblablement à barreaux droits, ou arcades sur rouleaux, de part et d'autre sans doute d'un médaillon timbré des armes de la famille de Béthune. C'est la formule contemporaine adoptée par d'Orbay pour la galerie haute extérieure de la chapelle de Versailles¹⁴. Le même esprit inspirera la serrurerie du néo-classicisme tardif¹⁵.

Il nous est plus difficile de reconstituer le dessin des portes de vestibule. La seule indication précieuse qui nous soit donnée se trouve dans le nombre important des balustres employés à chaque porte : vingt. On peut alors, en se reportant aux modèles de l'époque, émettre l'hypothèse que ces balustres servaient à la fois à la décoration du bas des panneaux, et de manière rayonnante à celle de l'imposte, comme on peut le voir sur une gravure due à Jean Le Pautre¹⁶.

Nous ne pouvons également qu'émettre des hypothèses sur ces balustres, équivalents en fer des balustres de bois ou de pierre, que Mgr de Béthune doit fournir à l'artisan bordelais, et qui sont sans doute les réalisations les plus au goût du jour offertes par le marché parisien. Nous savons seulement

12. Peut-être dû à l'architecte Jean Alary, dont le père, Pierre Alary, réalise en 1728 un autre chef-d'œuvre de stéréotomie, le grand escalier du couvent des Bénédictins à La Réole.

13. On retrouve la même dualité de modèle au château de Maisons (cf. Dezallier d'Argenville, A. Mauban, *L'architecture française de Jean Mariette*, Paris, Van Oest, 1946) et au château de Meudon (cf. Louis Blanc, *Le fer forgé en France, la Régence*, Paris, Bruxelles, Van Oest, 1930, pl. 21). Cela devait permettre de jouer sur la superposition en perspective des contours.

14. Dessin publié in : A. Laprade, *François d'Orbay architecte de Louis XIV*, Paris, Vincent, Fréol et Cie, 1960.

15. Voir par exemple les balcons de la place des Quinconces.

16. Voir Louis Blanc, *Le fer forgé en France aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Van Oest, 1928.

qu'en 1695¹⁷, le même serrurier, Pierre Dumayne, dessine pour la maison du notable Viaud un modèle de balustre qui s'apparente de fort près à un modèle du dessin de Hugues Brisville gravé dans les années 1670 par Berain¹⁸.

Les portes de Mgr de Béthune doivent de fait être peintes par Claude Fournier « en couleur de bronze ou couleur de fer, et les liens en couleur d'or ». Elles sont certainement l'ornement non négligeable d'un vestibule entièrement repeint, architectures et tableaux, de la main du même Claude Fournier.

*
* *

Ce ne sont pas les premiers ouvrages de grande serrurerie (ou de ferronnerie) réalisés à Bordeaux ; les archives ont au moins révélé l'existence datée de deux ouvrages oubliés : en 1670, à la demande de l'Intendant d'Aguesseau, Duplessy construit un escalier à rampe de fer forgé pour le vieux bâtiment du Bureau de Finances qu'il restaure ; l'année suivante, un maître serrurier bordelais, Héliès Faure, exécute à la demande des fabriciens de Saint-Michel « un balustre de fer sur le grand autel... comme un espèce de retable ». Enfin en 1679, le prieur des Bénédictins de Sainte-Croix fait faire une clôture de chœur de fer forgé ouvragé, coûtant au moins deux mille livres (cette mention étant l'indice possible d'une rivalité avec l'archevêque...). On voit ainsi apparaître en l'espace de dix ans les grands types d'ouvrages caractéristiques de la ferronnerie bordelaise.

Ce qu'il faut bien voir, c'est que Bordeaux ne reste pas à l'écart de ce courant qui s'introduit en force dans l'architecture des bâtiments royaux et à Versailles en particulier et qui consiste à associer systématiquement et massivement le fer forgé à l'architecture. A la même date, entre 1677 et 1680, on fait faire pour la galerie voûtée du grand escalier dit des Ambassadeurs cinq portes de fer à châssis de bronze doré, quatre portes du même type orneront l'escalier de la Reine. La gravure de planches de serrurerie, contemporaine, assurera la diffusion de ce goût en France et à l'étranger.

L'ensemble de ces réalisations nous a paru exemplaire à plus d'un titre.

Il illustre en premier lieu la conséquence directe qu'eut l'obligation de résidence imposée aux évêques par le concile de Trente : l'aménagement ou la construction de palais épiscopaux dignes de la fonction qu'ils abritent.

D'autre part, si l'on veut bien admettre que le triomphalisme de l'Eglise de la Contre-Réforme peut s'exprimer sur le mode architectural, il ne faut pas oublier de rappeler que ces réalisations ont lieu à la veille de la révocation de l'Édit de Nantes, et qu'elles sont le fait d'un prélat peu banal : Mgr de Béthune, « prélat fastueux », est né à Rome où il a vécu jusqu'en 1628, en plein maniérisme et à l'aube de l'explosion baroque. Il a le goût de la construction et dépense sans compter. C'est aussi un prélat zélé, créant des communautés religieuses, poursuivant les Huguenots (interdiction aux confréries de les accueillir, campagnes d'abjurations). Il est enfin entièrement soumis au Saint-Siège, et même l'objet de suspicion de la part du pouvoir royal.

L'élaboration du projet de réaménagement est sans doute le fruit de la coopération de l'archevêque et de son architecte. Mgr de Béthune, qui se trouve à Paris pendant la Fronde, y retourne à plusieurs reprises et reçoit le roi et la reine mère dans son palais en 1659 (en fait, son palais abrite tous les membres de la famille royale qui passent à Bordeaux), est certainement au fait des réalisations parisiennes les plus prestigieuses, avec lesquelles il veut rivaliser. Mais que dire de son architecte, Pierre Duplessy, qui fait à Paris des études d'architecte et d'ingénieur (sans doute) dans les années 1660 ? Il se marie en 1663 avec une certaine Marie Belin (ou de Bellin¹⁹) dont nous ne savons actuellement si elle est parente du maître serrurier Gilles de Bellin, serrurier du Roi en 1686²⁰, un serrurier du même nom de Bellin travaillant déjà à Versailles en 1680 et 1681, entre autres à la chapelle. Nous ne savons pas chez qui Duplessy étudia, mais il est vraisemblable que celui que le Chevalier de Clerville dira

17. P. Roudié, in : *Bulletin de la Société de l'Histoire de l'Art français*, 1965.

18. Pl. 24 (en bas à droite) in : Louis Blanc, 1928, *op. cit.*

19. P. Roudié, Communication à la Société archéologique, non publiée, Groupe Jules-Delpit, 14 mars 1981 ; également Arch. dép. Gironde, 3 E 6618, f° 700-818.

20. Cf. planche gravée in : Louis Blanc, 1928, pl. 88. Gilles de Bellin est l'auteur d'une balustrade remarquable pour l'église Sainte-Anne du Collège des Prémontrés à Paris, commandée par l'abbé Michel de Colbert.

« très sage, entendu et remarquable de son métier », ayant obtenu un brevet royal d'ingénieur et architecte ordinaire le 3 juin 1662²¹, était formé à la tradition française, depuis l'art fondamental de la taille de la pierre jusqu'aux réalisations qui renouelaient les types d'ouvrages, comme Saint-Étienne-du-Mont en ce qui concerne les édifices religieux, ou les prestigieux hôtels de François Mansart. Même si le classicisme imposé par Colbert dans les années 1670 allait donner à l'architecture officielle une nouvelle orientation, la lutte contre le protestantisme s'intensifiant, le triomphalisme de la Contre-Réforme pouvait alors récupérer pour la province ce qu'il y avait d'opportun dans la tradition renouvelée. La tribune de l'orgue de l'église des Dominicains (Notre-Dame) due au même Duplessy, ou l'escalier des Bénédictins de La Réole, plus tardif, en sont des témoignages encore visibles bien séduisants.

Si l'on cherchait ailleurs en France, il est probable que l'on pourrait trouver d'autres exemples concordants. Le seul cas d'Aix-en-Provence²² que nous avons examiné n'infirmait pas cette hypothèse : en 1679 également, la façade de l'ancien archevêché est modifiée ; on plaque sur les travées centrales un avant-corps évoquant le palais Carignano à Turin, saillant tout entier en tour ronde, creusé de baies profondes et de jeux d'ombres ; un balcon sur trompe orné d'une balustrade de fer forgé s'incurve au-devant de la grande baie centrale surmontant l'entrée.

Enfin l'ensemble de l'opération est l'illustration même du « façadisme » caractéristique de l'art baroque dont parlent les auteurs anglais, lié à la vogue des jardins, que Louis XIV a encore contribué à accroître ; tout est organisé, nous l'avons vu, pour permettre la réalisation d'une façade sur le jardin. Le grand corps de logis s'enracine dans la terre par un socle rustique, la terrasse se projette en avant par la saillie du balcon richement décoré. La clôture transparente des portes de fer forgé s'orne des mêmes contours qui servent au dessin des parterres de Le Nôtre²³, dessin dont on doit lire l'ombre portée par les quatre portes sur le sol du vestibule. Ces jeux de transparence et d'ombre des contours seront exploités pendant tout le XVIII^e siècle avec bonheur, tout particulièrement à Bordeaux, où le fer forgé sera systématiquement associé par les architectes aux bâtiments civils (imposés, balcons et balconnets des façades, portes de vestibule, rampes d'escalier...), religieux (grilles de chœur, de chapelles, appuis de communions, appuis des tribunes d'orgues), et aux opérations d'urbanisme, en liaison avec la création de promenades ou allées (balustrades des promenades des quais en 1707, grandes portes monumentales de la ville²⁴ dans les années 1750, avant Nancy, et encore en 1773). Notre ville, pourtant privilégiée dans ce domaine, n'est plus riche que de vestiges souvent bien menacés.

L'orientation artistique donnée dans les années 1680 par Mgr de Béthune à Bordeaux illustre l'idée que, dans cette branche de l'histoire comme dans d'autres, le découpage en « siècles » est bien artificiel. Alors que des formes artistiques nées au milieu du XVII^e siècle poursuivent leur fortune longtemps après 1700, au palais archiépiscopal, comme à l'église Notre-Dame, apparaissent des innovations qui engagent largement l'avenir de Bordeaux et qui trouveront leur expression la plus accomplie à la fin du XVIII^e siècle, à la période de plus grand enrichissement de la ville.

21. Ce premier brevet est signé du Secrétaire d'État Guénégaud ; le fait qu'un nouveau brevet « de même nature » soit octroyé le 25 janvier 1670, signé de Colbert, amènerait peut-être à se demander si Duplessy n'était pas un protégé de Guénégaud, dont l'architecte et ami n'était autre que Mansart.

22. Voir, in : *Monuments historiques*, n° 101, février 1979, p. 9, J.-J. Gloton, « Ambiguïtés du baroque en France, l'exemple provençal ».

23. L. Hauteceur, *Les jardins des dieux et des hommes*, Hachette, Paris, 1959, p. 55 : « Dans ses parterres, Le Nôtre a varié les formes : il s'est souvenu des arabesques qu'il avait apprises à dessiner chez Vouet, des anses qu'utilisaient les ferronniers, des volutes, courbes et contre-courbes liées par des lignes droites. »

24. Les Jurats protestaient que Tourny avait fait perdre à la ville sa sûreté... en substituant à ses murs dans une grande longueur des grilles de fer à claire-voie, qui annoncent plutôt un parc que l'entrée d'une grande ville... » (Arch. mun. de Bordeaux, dd 25 b, Mémoire des jurats, f° 13).

DOCUMENTS RELATIFS À LA RECONSTRUCTION DE L'ÉGLISE DE MARGUERON EN 1692

par Jean VALETTE

Les guerres de religion, assez rudes au XVI^e siècle dans le pays foyen et continuées sous le règne de Louis XIII, ont entraîné des dégâts considérables aux édifices du culte, voire même leur destruction pure et simple, et les efforts de la reconquête catholique dans une région en beaucoup de lieux presque entièrement protestante n'ont réellement été suivis d'effets qu'à partir du moment où le pouvoir royal, aidé localement par le clergé et par les magistrats, a engagé vers 1680 une lutte ouverte contre la religion réformée.

On peut considérer qu'à cette date la plupart des églises de la vallée de la Dordogne étaient dans un état lamentable et quasiment en ruines¹ et il nous semble qu'il serait d'un grand intérêt archéologique d'étudier comment ces églises ont été, à partir de la révocation de l'Édit de Nantes, rétablies, restaurées ou même reconstruites². Nous disposons d'ailleurs pour le pays foyen relevant de l'évêché d'Agen d'une source de premier ordre, les visites pastorales effectuées dans l'archiprêtré de Sainte-Foy par l'évêque, Mascaron³, de 1680 à 1700⁴. Les procès-verbaux de ces visites et les ordonnances épiscopales qui les suivent contiennent en effet une description des églises, l'énumération des travaux effectués depuis la précédente visite et des travaux dont l'évêque ordonne l'exécution. Ces textes ne sont pas toujours, malheureusement, d'une extrême précision, mais ils nous fournissent très généralement une chronologie suffisante pour dater les travaux. A ce titre, ils présentent un incontestable intérêt, intérêt encore renforcé si, d'aventure, on peut connaître d'autres sources, et en particulier les contrats relatifs aux travaux.

Nous avons eu la bonne fortune de retrouver⁵ cinq contrats passés d'août à novembre 1692 par Jacques Andraut, curé de Sainte-Foy et prieur du prieuré de Margueron, pour la reconstruction de l'église paroissiale dudit Margueron⁶. Ces cinq actes notariaux et les descriptions données par les visi-

1. Valette (Jean), Étude sur l'état des églises du Périgord en 1687 et sur le nombre des nouveaux convertis, dans *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. CIII (1976), p. 107-131.

2. Ce rétablissement des églises a d'ailleurs été lent et s'est poursuivi en certains endroits (à Prigonrieux par exemple) jusqu'à la veille de la Révolution. Cf. Valette (Jean), Contribution à l'étude des travaux et réparations effectués aux édifices religieux de la Guyenne de 1756 à 1789, dans *Bulletin Archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques*, n. s., t. 12-13 (1976-1977), p. 113-131.

3. Jules Mascaron, né à Marseille en 1634, mort à Agen le 16 novembre 1703. Oratorien. L'un des grands orateurs sacrés du XVII^e siècle. Évêque de Tulle en 1671 et d'Agen en 1679.

4. Nous possédons les visites effectuées en 1680, 1685, 1691, 1695, 1696, 1698, et 1700. Les procès-verbaux de ces visites et les ordonnances rendues à cette occasion sont conservés aux Archives départementales du Lot-et-Garonne, fonds de l'évêché, C 15. Nous préparons une édition critique de ces textes.

5. A.D. Gironde, 3 E 42539.

6. Cne, Gironde, arr. de Libourne, c. de Sainte-Foy-la-Grande. Sur l'église de Margueron, on peut consulter Auguste Brutails, *Les vieilles églises de la Gironde*, Bordeaux, 1912, in-4°, 302 p. Brutails parle de l'église de Margueron à la page 139 : « Riocaud et Margueron, démembrés de l'Agenais, sont à deux nefs : ce sont des églises qui appartiennent à la fin de la période gothique, au XV^e ou au XVI^e siècle ». Même page. Brutails donne le plan de l'église de Margueron ; p. 279, mêmes renseignements.

tes épiscopales nous permettent ainsi de connaître très précisément les travaux effectués sur cette église, et même nous donnent des renseignements fort importants sur l'église antérieure. Il s'agit là sans doute d'un cas extrême — et rare — qui nous a paru mériter d'être signalé. Mais il faut considérer que des sources similaires, même incomplètes, présentent un intérêt certain et il faut souhaiter des études du même genre sur d'autres monuments réparés ou reconstruits à la même époque.

*
* *

L'église de Margueron était sans aucun doute en bien mauvais état en 1680 (cf. document I). Seul, un tiers de l'église primitive pouvait être utilisé pour le service divin, et la couverture de cette partie restante était d'ailleurs récente, datant des années 1667-1673.

La situation n'était guère différente en 1685 (cf. document II), malgré l'ordonnance laissée par l'évêque.

Par contre, le procès-verbal de la visite effectuée par Mascaron en 1698 (document III) nous montre une église rebâtie « tout à neuf sur les anciens fondements », et ce grâce au « zèle qu'on ne sauroit assez louer » de Jacques Andraut, curé de Sainte-Foy et prieur de Margueron.

La reconstruction de l'église de Margueron se situe donc entre les années 1685 et 1692, après donc la révocation de l'Édit de Nantes, et est l'œuvre du prieur même de Margueron. Et divers contrats passés par Jacques Andraut nous permettent de préciser que les travaux ont lieu très précisément en 1692 :

25 août 1692 (document IV) : contrat passé entre Jacques Andraut et Jacques Bernardie, maître maçon, pour la reconstruction de l'église de Margueron.

Idem (document V) : contrat passé entre Jacques Andraut et Pierre Château, charpentier, pour la construction de la charpente de l'église de Margueron.

Idem (document VI) : contrat passé entre Jacques Andraut et Mathias Beaupertuis, couvreur, pour la couverture de l'église de Margueron.

22 septembre 1692 (document VII) : contrat passé entre Jacques Andraut et Charles Faraguet, sculpteur, pour la fabrication d'un tabernacle et de quatre chandeliers destinés à l'église de Margueron.

15 novembre 1692 (document VIII) : contrat passé entre Jacques Andraut et Jean Reynier, tui-
lier, pour la fourniture de chaux destinée à la reconstruction des murs de l'église de Margueron.

Ces contrats, dont il est possible que tous n'aient pas été conservés, nous renseignent avec précision sur la chronologie de la reconstruction de l'église. Les travaux du gros œuvre, qui n'ont pu commencer qu'après le 25 août 1692, devaient être terminés avant le 25 décembre de la même année, ainsi que ceux de la couverture devaient l'être avant la fête des Rois suivante, c'est-à-dire le 6 janvier 1693.

Ces contrats nous renseignent aussi avec exactitude sur les travaux effectués. Il appartenait au maçon, Bernardie, de raser les pans de murailles existants, c'est-à-dire le tiers restant en 1680, tout en conservant, semble-t-il, les « arceaux », et de reconstruire la nouvelle église « sur les anciens fondements ». Ce point présente naturellement une grande importance, car, la nouvelle église étant ainsi identique à l'ancienne, nous pouvons connaître les caractéristiques de cette ancienne église. Il serait d'ailleurs intéressant, sur ce point, après étude des éventuelles modifications apportées à l'édifice aux XVIII^e et XIX^e siècles, d'examiner attentivement son architecture pour établir si le maçon de 1692 a su imiter et reproduire l'architecture de « la fin de la période gothique, au XV^e ou au XVI^e siècle », que Brutails (cf. n. 6) attribue à notre édifice.

Les contrats ne nous donnent malheureusement pas les précisions que nous aurions souhaitées sur le prix de cette reconstruction. La cause en est qu'Andraut devait fournir les matériaux aux artisans et nous ne possédons donc, sauf sur un point, le sculpteur, que le prix de la main-d'œuvre : 330 l. pour la construction des murs ; 80 l. pour la construction de la charpente ; 16 l. pour poser la couverture.

Malgré cette lacune, les textes que nous avons réunis nous fournissent d'importants renseignements et à ce titre méritaient d'être connus.

DOCUMENT I

Procès-verbal de la visite effectuée par Jules Mascaron, évêque d'Agen, le 18 septembre 1680

... Il n'y a point de maison presbytérale. Le curé loge dans une maison de cette paroisse qu'il a achetée. L'église étoit autrefois fort grande et fort belle. On nous a dit qu'elle feut ruinée par les hérétiques au tems de leur révolte. On en a retranché un tiers où se fait présentement le service divin, lequel est couvert et blanchi et le pavé parquetté de petite pierre. Le toit n'est point lambrissé. L'autel est de pierre au bas du costé de l'orient. Au-dessus il y a un dais de toile peinte, au-devant un tableau de 4 pieds en quarré représentant Jésus Christ crucifié, la Magdelaine et saint Martin, patron. Il y a deux gradins de bois peint, au bas un marchepied de bois, une bonne pierre sacrée, un confessional de bois dans la nef, une croix d'estaing à procession, un petit crucifix de bois à l'autel, 3 devant d'autel de toile peinte, deux chasubles, une de satin à diverses fleurs, 3 napes, 2 serviettes, 2 aubes, une de toile commune, l'autre de toile de marchand, un missel romain grand en impression de Paris, un rituel. Il y a au bas des fons baptismaux qui ferment à clef avec une cuvette d'airain sans pointes ny balustrade, des crémieres d'estaing avec leurs 3 vases et 3 goupillons, distingués, notés et séparés, le tout en bon état et fort proprement tenu. Il y a un calice avec sa patène et un petit vase pour porter le Saint viatique aux infirmes, le tout d'argent doré en dedans, qui servent alternativement et dans les besoins à la matrice et à l'annexe. Le toit de l'église est bon et n'est point lambrissé. Le cimetière fermé de muraille et environné d'un fossé. La paroisse est de (la) juridiction royale de Sainte-Foy.

Ayant conféré l'état présent de cette paroisse avec celui qui est marqué dans les verbaux de visite de nos prédécesseurs, nous avons trouvé qu'anciennement l'église étant grande et belle fut ruinée par les hérétiques et que depuis quelque tems on en a pris un tiers où se fait maintenant le service divin. Depuis la visite de notre dernier prédécesseur faite le 30 avril 1667 jusques à celle qu'il fit le 4 may 1673 nous avons vérifié qu'on avoit fait des fons baptismaux fermant à clef, un confessional, une fenestre sur l'autel entièrement fermée et deux autres à costé de l'évangile et demy murées, la muraille du cimetière à demy faite et l'autre fermée de fossé, l'église achevée de couvrir, le chœur parqueté et une aube achetée. Depuis cette visite jusques à présent on a acheté un petit vase d'argent pour porter le viatique aux malades.

DOCUMENT II

Extrait du procès-verbal de la visite effectuée par Jules Mascaron, évêque d'Agen, le 1^{er} avril 1685

... Nous avons trouvé que depuis notre dernière visite on a seulement pavé l'église de toutes les réparations que nous avions ordonnées...

DOCUMENT III

Procès-verbal de la visite effectuée par Jules Mascaron, évêque d'Agen, le 8 mai 1698

Le 8 de may 1698... nous avons conféré l'estat présent de cette église avec les verbaux de nos précédentes visites et de notre dernier prédécesseur et nous avons vérifié que cette église estoit autres fois fort grande et fort belle, qu'elle fut entièrement ruinée et démolie au siècle dernier par les huguenots, que dans la suite on fit un petit réduit où on a fait par provision le service pendant fort longtemps et depuis peu Me Jacques Andraut, prieur dud. Margueron et curé de Sainte-Foy, par un zèle qu'on ne

sauroit assez louer, l'a faite rebâtir tout à neuf sur les anciens fondements de la manière cy dessouz décrite. Il a fait rebâtir toutes les murailles à chaux et à sable de la longueur de soixante-six pieds et de la largeur de quarante-deux, le tout de dehors en dehors d'œuvre de la même hauteur dont estoit l'ancienne église. Il a fait faire six gros piliers butans au dehors de l'église pour apuyer les murailles, le tout de bonne pierre de taille, de vingt-deux pieds de hauteur, et sur le pignon de devant lad. église un clocher aussi de pierre de taille en forme de fenêtre pour y placer une cloche, laquelle led. prieur a fait faire du poids de deux cens dix-neuf livres. Led. prieur a bien fait couvrir lad. église et pour cela il a fait faire une belle charpente de bois de chesne à deux pentes soutenue par quatre gros piliers ronds de pierre de taille qu'il a fait bâtir en dedans de lad. église et le toit est bien recouvert de tuile creuse. Cette église est éclairée par trois beaux vitreaux du côté du midy et un du côté du levant souz lequel est bâti un autel de pierre de la longueur de sept pieds et d'une largeur convenable. Sur cet autel il y a un beau tabernacle de bois de noyer en sculpture tout neuf de la longueur dud. autel avec ses gradins et chandeliers, et au devant dud. autel un beau cadre aussi de bois de noyer. Au bas de cet autel il y a un marchepied convenable et tout auprez à une juste distance un rang de pierre de taille qui traverse la largeur de lad. église pour y placer un balustre et pour fermer le sanctuaire, lequel est proprement arrêté. Toute la nef est bien pavée. Tout dedans des murailles est griffonnée et enduit de bon mortier à chaux et à sable et bien blanchi d'un bout à l'autre et lad. église est fermée par une bonne porte de bois de noyer à deux batens toute neuve proprement ferrée garnie d'une bonne serrure à clef avec ses bandes et ses gonds. Toutes lesd. réparations qui sont très convenables ont été faites à la diligence et aux dépends dud. M. Jacques Andraut, prieur. Il n'y a point encore de vitres aux vitreaux marquez cy dessus, point de tableau au maitre-autel et très peu d'ornements pour le service divin...

Ordonnons qu'on achèvera de garnir le maître-autel d'un tableau honnête avec son cadre pour assortir le tabernacle. On se pourvoira des ornements nécessaires pour faire le service divin avec décence. On fera faire le balustre de bois, un confessionnal et une chaire à prêcher et on fera vitrer les quatre vitreaux ou du moins celui qui donne du jour sur l'autel et on fermera les autres avec des chassis de toile cirée bien claire.

DOCUMENT IV

Contrat passé le 25 août 1692 entre Jacques Andraut et François Bernardie, maître maçon, pour la reconstruction de l'église de Margueron

Aujourd'huy vingt-cinquième du mois d'aoust mil six cens nonante-deux, au bourg de Margueyron, juridiction de Sainte-Foy en Agenois, par devant moy notaire royal sousigné, ont esté présens et personnellement constitués Monsieur M^e Jacques Andraut, docteur en théologie, prestre et curé de la ville de Sainte-Foy et paroisse de Pineil, son anexe, et prieur dud. Margueyron et La Roquette, son anexe, habitant dud. Sainte-Foy, d'une part, et François Bernardie, maitre masson, habitant dud. Sainte-Foy, d'autre, entre lequel s. Andraut et Bernardie a esté convenu et acordé que pour rebâtir et refaire l'esglise dud. Margueyron qui avoit esté autrefois démolie et ruinée pendant les guerres de la religion que led. Bernardie sera tenu comme il s'oblige par ces présentes de razer et eslever le reste des anciennes murailles de lad. esglise de bonne massonne faite à chaud et à sable de la hauteur des arseaux qui sont esd. murailles, ramplir les vuides et refaire les murailles qui sont entre les arseaux, comme aussy de faire le rallongement des murailles de lad. esglise à commencer depuis les anciennes murailles qui restent de chaque costé sur les anciens fondemens tant en longueur, largeur que hauteur, moyenant quoy lad. esglise sera de septante-six pieds de longueur de dehors en dehors et de largeur de quarante-deux pieds hors d'œuvre. Aussy sera tenu led. Bernardie de faire six piliers butans de pierre de taille au dehors desd. murailles de la mesme largeur, hauteur et figure que les autres qui sont auxd. murailles anciennes, scavoir deux aux deux costés des ailles, deux au devant pour servir de coin et deux au deux costés du grand portal qui sera fait au devant de lad. esglise du costé du couchant, la muraille duquel costé et du devant de lad. esglise il sera tenu de faire aussy de la mesme hauteur que les anciennes et sur les anciens fondemens de la largeur de quatre piedz, lequel portal led. Bernardie fera de pierre de taille de la largeur de six piedz et de huit de hauteur et de

faire un clocher au dessus dud. portal d'une hauteur raisonnable et assez fort pour porter une cloche de deux quintaux, de faire aussy dans lad. esglise un autel de sept piedz de longueur et de trois piedz au dessus du marchepied, de fermer deux anciennes portes qui sont aux anciennes murailles de lad. esglise, une de chasque costé. Sera aussy tenu led. Bernardie de faire un pignon sur le devant de lad. esglise et au dessus du grand hautel d'une hauteur sufizante pour porter la charpente. Toutes lesquelles murailles et batisse led. Bernardie sera tenu de randre faite et bien conditionnée comme l'art le requiert suict à vizitation et réception et tout led. travail sy-dessus esprimé fait et parfait au jour et feste de Noël prochain venant. Pour faire lequel travail led. s. Andraut sera tenu de fournir aud. Bernardie tous les matériaux nécessaires et les faire porter sur les lieux et de bailher et payer aud. Bernardie pour led. travail la somme de trois cens trente livres, sur laquelle somme de trois cens trente livres led. s. Andraut a payé aud. Bernardie la somme de soixante livres en louis, demy louis d'argen et autre bonne monnoye faisant la somme de soixante livres et de laquelle il octroye quittance aud. s. Andraut. et le restant de lad. somme de trois cens trente livres qu'est la somme de deux cens septante livres, led. s. Andraut sera tenu de la payer aud. Bernardie à proportion du travail qu'il fera jusques à la fin d'icelluy et ce dessus lesd. parties ont stipullée et acépté, promis, juré tenir et entretenir à peine de tous despans, damages intérests soubz obligation et ipotèque de tous leurs biens meubles et immeubles présens et advenir qu'ils ont soubmiz à toute rigueur de justice et du tout à moy dit notaire ont requis instrument que leur ay octroyé en présence de M^e François Landes, ci-devant notaire royal, habitant du bourg de Riocaud, juridiction dud. Sainte-Foy, et François Lejeune, maitre cordonnier, habitant dud. Sainte-Foy, tesmoins qui ont signé avec led. s. Andraut et non led. Bernardie pour ne scavoir escrire de ce faire interpellé par moy.

Andraut, prieur de Margueron
F. Lejeune

F. Landes
Jauge, notaire royal

DOCUMENT V

Contrat passé le 25 août 1692 entre Jacques Andraut et Pierre Château, charpentier, pour la construction de la charpente de l'église de Margueron

Aujourd'huy vingt-cinquième du mois d'aoust mil six cens nonante-deux, au bourg de Margueyron..., ont esté présens et personnellement constitués Monsieur M^e Jacques Andraut..., d'une part, et Pierre Chasteau, charpentier, habitant du présent bourg de Margueyron, d'autre, entre lequel s. Andraut et led. Chasteau a esté convenu qu'afin de métre l'esglise dud. Margueyron en estat d'y faire le service divin, laquelle avoit esté autrefois démolie et ruinée pendant la guerre de la religion, que led. Chasteau sera tenu comme il promest et s'oblige par ces présentes, scavoir de faire toute la charpente nécessaire de l'esglise dud. Margueyron suivant sa largeur et longueur pour soutenir les tois de lad. église avec ses sablières et assemblages, de carer les poutres et autres bois nécessaires pour faire lad. charpente et les escoupeaux qui proviendront dud. carrement desd. bois seront aud. Chasteau, de métre au dessous de chaque poutre deux liens, un à chaque costé de chacune desd. poutres, pozer lesd. poutres, monter et pozer lad. charpente sur les murs de lad. esglise, faire lad. charpente bonne et conditionnée comme l'art le requiert suict à vizitation et réception, pour faire laquelle charpente led. s. Andraut sera tenu de fournir aud. Chasteau sur les lieux tous les bois nécessaires et de luy bailher et payer pour faire tout led. travail et charpente la somme de quatre-vingt livres, sur laquelle somme de quatre-vingt livres led. s. Andraut a payé réellement et compute-mant aud. Chasteau la somme de vingt livres cinq solz en louis, demy louis d'argent et autre bonne monnoye faisant lad. somme que led. Chasteau a prinze et d'icelle octroyé quittance aud. s. Andraut, et le restant de lad. somme de huitante livres qu'est cinquante-neuf livres quinze solz led. s. Andraut sera tenu de la payer aud. Chasteau à mesure et à proportion du travail qu'il fera jusques à la fin d'icelluy, laquelle charpente et travail led. Chasteau sera tenu de randre faite et parfaite et preste à couvrir au jour et feste de Noël prochain à peine de tous despans, damages et intérests... et non led. Chasteau pour ne scavoir écrire...

DOCUMENT VI

*Contrat passé le 25 août 1692 entre Jacques Andraut
et Mathias Beaupertuis, couvreur, pour la couverture
de l'église de Margueron*

Le vingt-cinquesme du mois d'aoust mil six cens nonante-deux, au bourg de Margueyron, jurisdiction de Sainte-Foy en Agenois, par devant moy notaire royal... ont esté présens et personnellement constitués Monsieur M^e Jacques Andraut..., et Mathias Beaupertuis, recouvreur, habitant aussy dud. Sainte-Foy, entre lequel s. Andraut et led. Beaupertuis a esté convenu et acordé scavoir est que led. Beaupertuis a promis comme il promet et s'oblige par ces présentes de recouvrir pozer la lattefeuille de l'église dud. Margueyron en toute sa longueur et largeur et comme elle sera rebâtie, ayant esté autrefois démolie lors des guerres de religion, laquelle d. esglise il sera tenu de recouvrir et pozer la latefeuille devant jour et feste des Rois prochain venant, lequel s. Andraut sera tenu de luy fournir le tuille, latefeuille et les cloux et autres matériaux nécessaires pour recouvrir lad. église sur les lieux et de bailher et payer aud. Beaupertuis pour son travail pour recouvrir lad. église la somme de seize livres, à laquelle somme de seize livres ilz sont convenues pour icelluy, laquelle somme led. s. Andraut sera tenu de luy payer à proportion du travail qu'il fera pour lad. couverture et jusques à la fin d'icelle, et ce que dessus lesd. parties ont stipulé et accepté, promis exécuter à peine de tous despans... en présence de M^e François Landes, ci-devant notaire royal, habitant du bourg de Riocaud..., et François Lejeune, m^e cordonnier, habitant dud. Sainte-Foy, témoins...

DOCUMENT VII

*Contrat passé le 22 septembre 1692 entre Jacques Andraut
et Charles Faraguet, sculpteur, pour la fabrication d'un tabernacle
et de quatre chandeliers destinés à l'église de Margueron*

Aujourd'huy vingt-deuxiesme du mois de septembre mil six cens nonante-deux, dans la ville de Sainte-Foy en Agenois..., ont esté présens et personnellement constitués Monsieur M^e Jacques Andraut..., d'une part, et Charles Faraguet, m^e esculpteur, habitant de lad. présente ville, d'autre, entre lequel s. Andraut et led. Faraguet a esté convenu et acordé scavoir que led. Faraguet sera tenu comme il promet et s'oblige par ces présentes de faire et parfaire un tabernacle avec ses grâdains dans l'église dud. Margueyron de la longueur de sept piedz conformément à l'autel et de pareille hauteur, le tout suivant et conformément au desseint par luy désigné sur un quart de parchemin, lequel desseint a esté signé au bas par led. s. Andraut et led. Faraguet qui est resté entre les mains dud. Faraguet pour faire led. travail. Outre ce sera tenu led. Faraguet de faire quatre chandeliers bien faitz et tornés avec le chasy de l'autel, et le tout de bois noyer quy sera fourny par led. Faraguet, et led. travail randre fait et parfait dans le jour et feste de Noël prochain venant, pour faire tout lequel travail led. s. Andraut sera tenu de bailher et payer aud. Faraguet la somme de cent livres à laquelle il est convenu avec led. s. Andraut pour led. travail et fourniture de bois, sur laquelle somme led. s. Andraut a payé réellement et computement aud. Faraguet la somme de trente livres... et le restant de lad. somme de cent livres led. s. Andraut sera tenu de la payer aud. Faraguet à proportion que led. Faraguet travaillera, et ce dessus..., en présence de M^{es} Jean Goullard et Pierre Jauge, praticiens, habitans de la présente ville...

DOCUMENT VIII

*Contrat passé le 15 novembre 1692 entre Jacques Andraut
et Jean Reynier, tuilier, pour la fourniture de chaux
destinée à la reconstruction des murs de l'église de Margueron*

Aujourd'huy quinziesme du mois de novembre mil six cens nonante-deux, dans la ville de Sainte-Foy en Agenois..., a esté présent et personnellement constitué Jean Reynier, tuillier, habitant de la tuilerie qui est scituée proche de la présente ville et dans la paroisse de Pineil, présente jurisdiction, lequel a receu réellement et computement de Monsieur M^e Andraut..., présent et acceptant, scavoir la somme de quarente-cinq livres..., laquelle somme il a receu dud. s. Andraut pour la bailhe et dellivrance de dix-huit pipes de chaud qu'il a fait aud. s. Andraut, laquelle led. s. Andraut a fait prendre dans la tuillerie des Martinaux à ses fraiz et despans et fait porter à l'église dud. Margueyron pour estre employée à la rebatisse de lad. esglise, de laquelle dite somme de quarente-cinq livres led. Reynier octroye quittance aud. s. Andraut... en présence de s. M^e Pierre Croizié, docteur en théologie et vicaire de lad. présente ville, et Pierre Amanieu, marchand, habitant de lad. présente ville...

Andraut
Amanieu

Croizier
Jauge
notaire royal

LES LOTISSEMENTS DE LA PÉPINIÈRE AUX CHARTRONS

Spéculation foncière et urbanisme à Bordeaux
à la fin du XVIII^e siècle

par Éric COUTUREAU

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, Bordeaux présenta une conjoncture favorable à son accroissement urbain car la considérable poussée démographique rendait nécessaire la recherche de nouveaux secteurs d'habitation que furent les faubourgs. Ils offraient, bien évidemment, un grand nombre de terrains non construits et aptes à l'urbanisation.

Aux Chartrons, comme dans tous les autres faubourgs de la ville, les propriétaires de vastes terrains, sachant mettre à profit cette situation, ne tardèrent pas à pratiquer des opérations de lotissement dès le milieu du siècle mais surtout à partir de 1770¹. En 1787, Arthur Young observe que « partout les faubourgs sont composés de nouvelles rues, d'autres sont tracées et en partie bâties... ».

L'important développement urbain des Chartrons, de 1770 à la Révolution², fut donc le résultat d'un grand nombre de lotissements de plus ou moins grande envergure qui constituèrent progressivement tout un nouveau tissu urbain à l'ouest de la grande allée de Tourny — notre cours de Verdun — en gagnant sur les marais de la Palu. C'est dans cette zone, encore entièrement consacrée aux activités agricoles, que se réalisa, à partir de 1775, une grande opération de vente de terrains qui fut à l'origine d'un nouveau quartier de Bordeaux : le quartier de la Pépinière, point de jonction entre le faubourg Saint-Seurin, le Jardin public et le faubourg des Chartrons.

LES LOTISSEURS DES TERRAINS DE LA PÉPINIÈRE

Vers 1770, s'étendaient, au nord du Jardin public, les plantations de la Pépinière royale de Bordeaux³. Ces terrains étaient tenus en location par l'administration provinciale moyennant deux baux de 1764, contractés envers les propriétaires, Thibaut de Chanvallon, intendant de Cayenne,

1. Concernant les nombreux lotissements pratiqués dans les faubourgs de Bordeaux de 1770 à la Révolution, citons deux études de lotissement aux Chartrons : Eileen Glotin, « Un lotissement aux Chartrons à la fin du XVIII^e siècle », dans *Bull. Mémoires Soc. archéol. Bordeaux*, t. LXXI (1976-1978), pp. 147 à 151, et Éric Coutureau, « Le Pavé des Chartrons, œuvre d'Étienne Laclotte », dans *Revue Hist. Bordeaux* (1981) ; ainsi que l'étude sur le lotissement de l'archevêque Mériadeck de Rohan : Jean-Pierre Poussou, « Le plus grand lotissement bordelais au XVIII^e siècle », dans *Bull. Mémoires Soc. archéol. Bordeaux*, t. LXV (1963-1969), pp. 72 et 73.

2. On trouvera de plus amples informations sur l'ensemble de ce sujet dans Paule Chauvreau, « La formation topographique du quartier des Chartrons », dans *Revue Hist. Bordeaux* (1929), pp. 173 à 190, et Éric Coutureau, *Le développement urbain du faubourg des Chartrons à la fin du XVIII^e siècle*, T.E.R. d'histoire, Bordeaux III (1979), dactyl.

3. Cf. E. Jochaud du Plessis, *Les pépinières royales de Guyenne*, T.E.R. d'histoire, Bordeaux III (1977), dactyl.

pour 1 000 livres par an, et le chevalier Billard Devaux, président au Parlement, pour 650 livres annuelles. Mais la croissance urbaine commençait à gagner l'ouest du faubourg des Chartrons. L'avocat Jean Frère et le maître verrier Mitchell vendaient des terrains en emplacements à bâtir à l'ouest de l'allée de Tourny, donnant une nouvelle direction à l'extension des zones urbanisées. Conscient du parti qu'il pouvait tirer de cette situation nouvelle, le fils et héritier du Président Devaux, décédé en 1773, ne voulut plus renouveler le bail avec la Pépinière afin d'utiliser ses possessions pour la création d'un lotissement. Il obtint des privilèges fiscaux de l'intendant et accepta finalement de maintenir la location. Par contre, Nicolas Moreau de Moncheuil, conseiller au Parlement et acquéreur des terrains de Thibaut de Chanvallon, refusa le renouvellement en 1775.

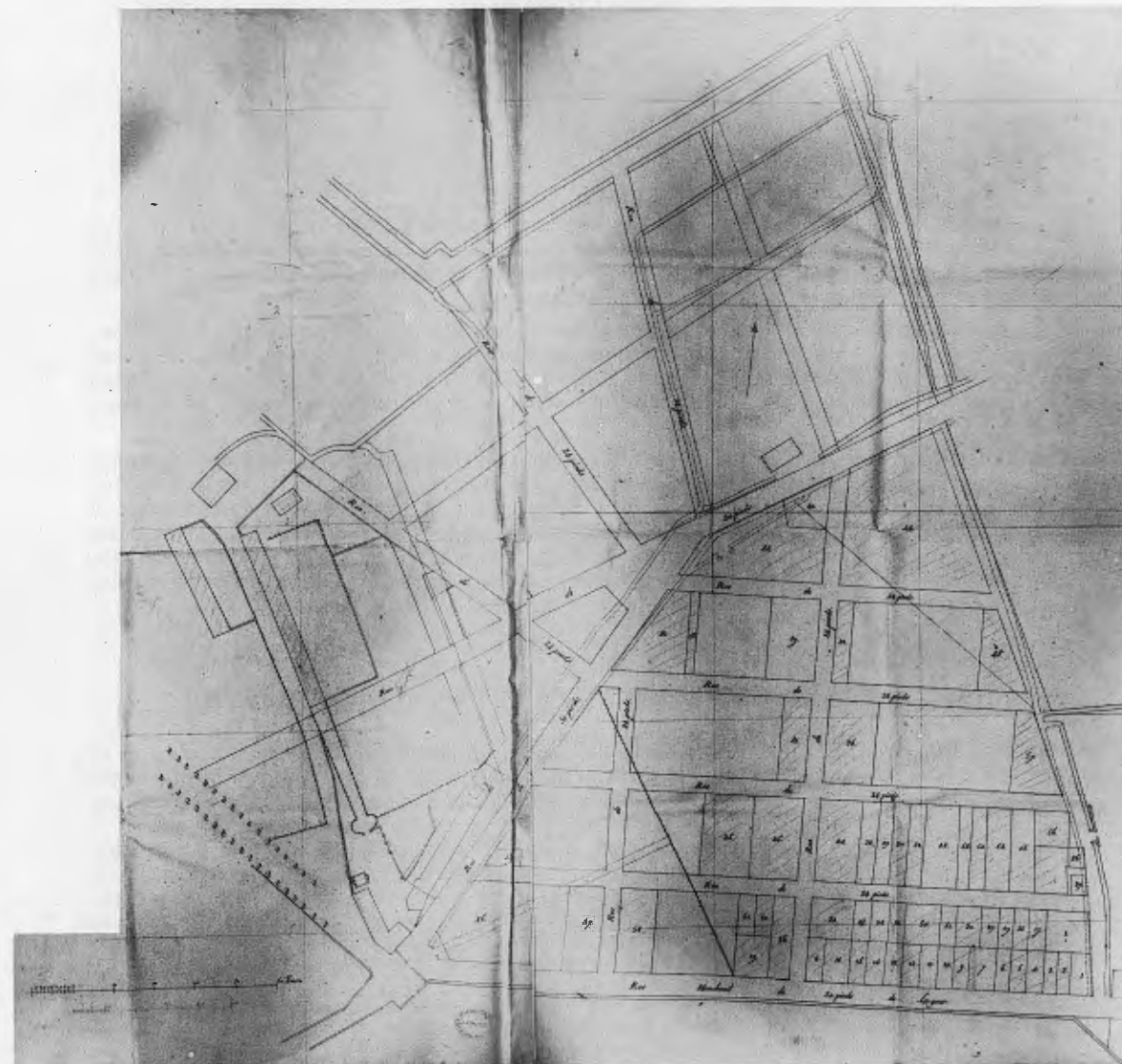


FIG. 1. — Plan du lotissement de Moncheuil (1785). Arch. mun. Bordeaux XXIV-A/22, rec. 49.
(Cliché Arch. Mun. Bordeaux.)

Doté lors de son mariage de 40 000 livres⁴, Moreau de Moncheuil avait pu se rendre acquéreur des terrains de Chanvallon. Après en avoir retrouvé l'usage, il décida, en 1775, d'y faire tracer un réseau de rues délimitant des îlots de terrain à vendre (fig. 1). Il obtint, à cette fin, une ordonnance des Trésoriers de France, le 28 juillet 1779, pour l'alignement des rues nouvelles⁵. Les premières ventes eurent lieu dès 1775 et se poursuivirent jusqu'en 1789 pour un total de 83 ventes⁶. Mais elles furent brusquement interrompues avec les débuts de la Révolution. En effet, Moncheuil fut suspecté par le Comité de Surveillance de Bordeaux et incarcéré au Palais Brutus, l'ancien Parlement, le 15 pluviôse an II (3 février 1794) « pour cause d'incivisme et de ci-devant conseiller au parlement de Bordeaux »⁷. Il était alors âgé de 50 ans, prétendait ne pas être noble bien que son père ait été Trésorier de France et qu'il eût un frère sur la liste des Émigrés⁸. Il n'en était pas moins suspect aux yeux du Comité et, à ce titre, ses biens furent séquestrés ; ce qui était la procédure habituelle. Sans doute fut-il libéré au début de 1795, lors de l'établissement d'une municipalité thermidorienne à Bordeaux. Il dut pourtant attendre floréal an V (avril-mai 1797) pour obtenir sa radiation définitive de la liste des Émigrés et la levée de séquestre sur ses biens, par arrêté du ministre de la Police Cochon⁹.

Suivant sans doute l'exemple de Moreau de Moncheuil, la demoiselle Billard Devaux, héritière de son neveu, le fils du Président Devaux, par un arrêt du Parlement du 30 juillet 1783, décida d'établir un lotissement sur les terrains dont elle était propriétaire, au nord, et limitrophes de ceux de Moncheuil¹⁰. Elle obtint de la Pépinière la liberté de disposer à nouveau du terrain « qui lui appartient et qu'elle désire vendre en emplacements », en acceptant que les futurs acquéreurs ne fassent usage des terrains et ne les construisent « qu'après qu'ils seront dégarnis d'arbres », c'est-à-dire en mars 1784¹¹. Une ordonnance des Trésoriers de France du 7 avril 1784 lui donna l'alignement des rues publiques qu'elle désirait ouvrir (fig. 2). Cependant, elle résidait à Paris et fit appel à Adrien Hébert, bourgeois de Paris, qu'elle constitua son procureur « auquel elle donne pouvoir de, pour elle et en son nom, vendre... toutes maisons et terrains situés dans la ville de Bordeaux »¹². Les ventes commencèrent en 1784, jusqu'en 1793 et furent au nombre de dix-neuf. Alors, subissant le même sort que Moncheuil, la demoiselle Devaux fut convaincue de noblesse et inscrite sur la liste des Émigrés. Ses biens furent aussi séquestrés et considérés comme bien nationaux « jusque à seque la susdite sitoien Deveaux ai justifié sa rezidanse den le territoire de la République sant interruption (*sic*) »¹³. Elle dut donc adresser plusieurs certificats de résidence à l'administration des Domaines nationaux, depuis le 25 nivôse an II (5 décembre 1793) afin de prouver qu'elle avait résidé « sans interruption dans la section de Chaligny, rue d'Enfert (à Paris)... depuis vingt deux ans jusqu'à ce jour »¹⁴. Elle put ainsi obtenir sa radiation de la liste des Émigrés et la levée de séquestre, en fructidor an IX (août-septembre 1801)¹⁵.

Mais là ne s'arrête pas l'analogie entre ces deux lotisseurs. Ils représentent une catégorie sociale des plus exercées à cette sorte de spéculation foncière qu'est la pratique du lotissement. Ils sont issus de familles parlementaires, déjà ennoblies ou en voie de l'être, dont la richesse foncière ou immobilière constitue l'essentiel du patrimoine. Les terrains de la Pépinière leur offrent l'avantage, par leur

4. Arch. dép. Gironde, étude Troupenat, 3E 24.480, dépôt d'articles de mariage du 23 juillet 1785.

5. Arch. mun. Bordeaux, plan XXV-A/1, plan joint à l'ordonnance des Trésoriers de France du 28 juillet 1779.

6. Les transactions de vente concernant le lotissement de Moncheuil se trouvent dans : Arch. dép. Gironde, étude Faugas, 3E 24.426 à 439 (1775-1781) et étude Troupenat, 3E 24.445 à 458 (1784-1790).

7. Arch. dép. Gironde, 13 L.27, Comité de Surveillance, dossier « Moncheuil », tableau de renseignements.

8. *Ibid.*, interrogatoire des 9 germinal et 17 nivôse an II.

9. Arch. dép. Gironde, Q 1514, Biens nationaux, arrêté du ministère de la Police, 6 floréal an V.

10. Les transactions de vente concernant le lotissement Devaux se trouvent dans : Arch. dép. Gironde, étude Baron, 3E 15.033 à 043 (1783-1793).

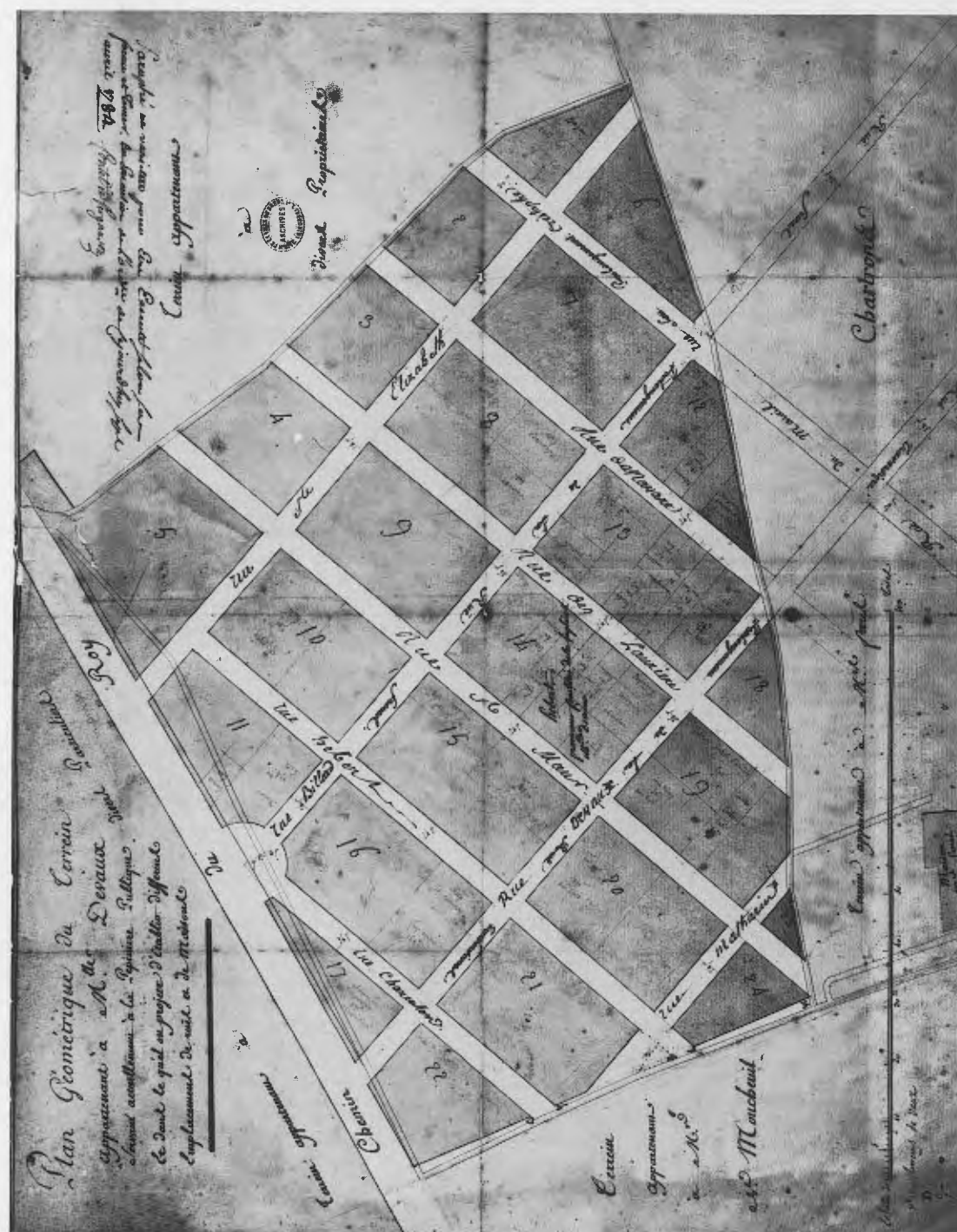
11. Arch. dép. Gironde, C 1519, Pépinières, brouillon de convention entre Devaux et la pépinière, s. d. (1783 ?).

12. Arch. dép. Gironde, étude Baron, 3E 15.033, procuration du 6 décembre 1783 et vente du 3 février 1784.

13. Arch. dép. Gironde, Q 1337, Biens nationaux, créances émigrés, déclaration d'un créancier de Devaux, 29 messidor an II.

14. Arch. dép. Gironde, 3 L.188, certificat de résidence.

15. Arch. dép. Gironde, Q 1496, acte de radiation de la liste des émigrés, 14 fructidor an IX.



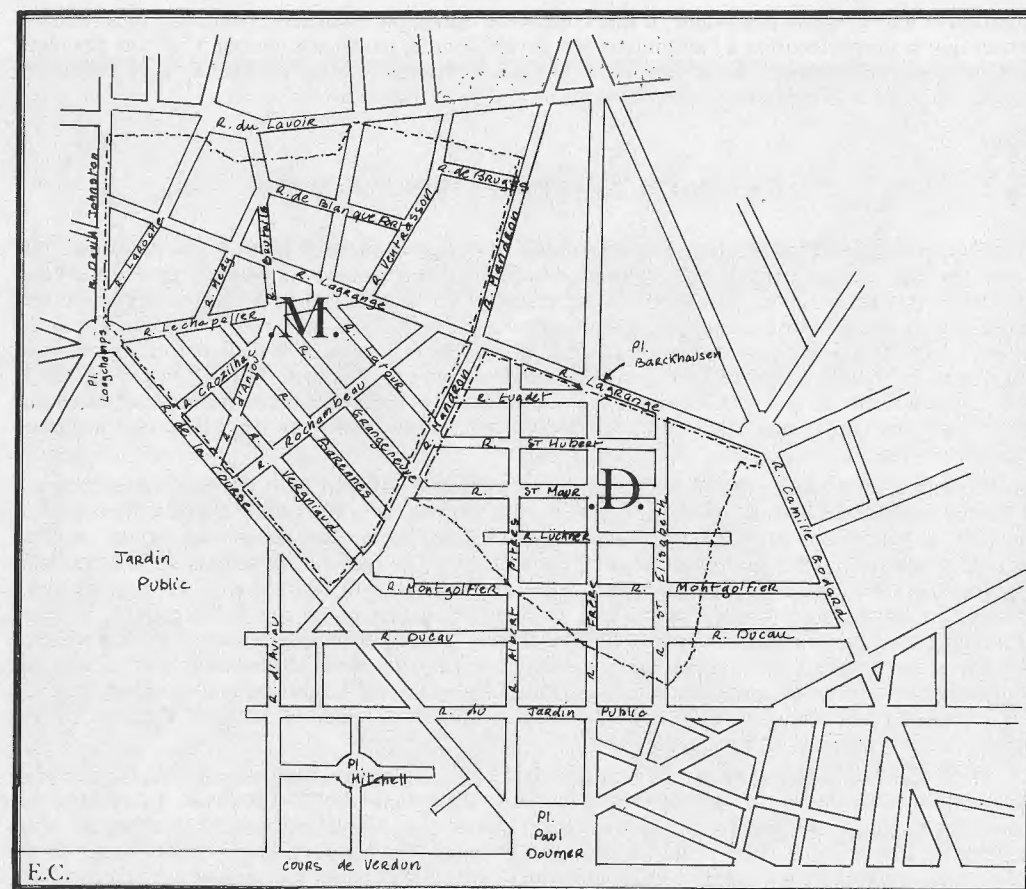


FIG. 3. — Le quartier de la Pépinière. État actuel d'après le P.O.S. de 1976.
M : lotissement Moncheuil. D : lotissement Devaux.

foncier et immobilier. Elle procéda ainsi, de 1784 à 1793, à la vente successive d'un pré à la Palu, de terrains à La Bastide, de plusieurs maisons en ville et aux Chartrons pour un revenu global de 306 306 livres²⁰ qui, ajoutées au revenu du lotissement, lui assurèrent un revenu moyen annuel de 34 700 livres environ.

Quant à Moncheuil, il obtint 236 267 livres des 12 287 toises qu'il avait vendues de 1775 à 1789, soit un revenu moyen annuel de 15 700 livres environ. Cette somme devait donc constituer l'essentiel de ses revenus puisque le rapport du Comité de Surveillance, lors de son arrestation de 1794, précisait qu'avant « la Révolution, il avait 20 000 livres de revenu, depuis il n'a que 5 000 livres »²¹. Il faut également y ajouter les revenus de sa charge de conseiller au Parlement. Mais Moncheuil n'avait pas encore cinquante ans vers 1785 — contrairement à la demoiselle Devaux qui était âgée de 72 ans en 1793 — et il devait donc assurer l'avenir de ses ressources. La vente des emplacements de la Pépinière lui procura des revenus importants, mais les terrains n'étaient pas illimités. C'est pourquoi il ne tarda pas à réinvestir une part de ses revenus dès 1784. Il acheta alors trois maisons dans Bordeaux pour un coût global de 109 720 livres. L'une d'elles était située rue Rohan, « près le Palais archiepiscopal », nouvellement bâtie sur un emplacement des terrains de l'archevêché. Il l'avait achetée 40 000 livres

20. Arch. dép. Gironde, étude Baron. 3E 15.034 à 043 (1784-1793), diverses transactions.

21. Arch. dép. Gironde, 13 L. 27, Comité de surveillance, dossier « Moncheuil ».

en 1786, et la louait un an plus tard à la veuve d'un marchand pour 600 livres par an²². Ainsi était effectué le réinvestissement immobilier des revenus issus de la spéculation foncière ; ainsi Moncheuil avait-il assuré, en spéculateur averti, le maintien de son patrimoine et de ses revenus. Ce mécanisme financier sur les biens immeubles représente, pour Moncheuil comme pour la plupart des nobles et parlementaires urbains, un véritable « mode de gestion du patrimoine de la fortune » (Louis Bergeron) qui dépasse le domaine de la simple spéculation conjoncturelle pour devenir une affaire de professionnels.

Les lotissements de la Pépinière (1775-1793)

<i>Période de vente</i>	<i>Lotissement Moncheuil (1775-1789)</i>	<i>Lotissement Devaux (1784-1793)</i>
Superficie totale lotie	29 450 toises carrées	13 500 toises carrées
Superficie voirie	5 800 toises carrées	2 500 toises carrées
Superficie vendue	12 287 toises carrées	1 908 toises carrées
Revenu global	236 267 livres	40 982 livres

LES ACQUÉREURS D'EMPLACEMENTS

Mais l'étude des acquéreurs des terrains est elle aussi riche d'informations, car elle met en évidence les classes montantes de la société bordelaise qui jouent un rôle essentiel dans l'expansion urbaine de la ville et de ses faubourgs. Ce sont les marchands — plus que les négociants — et les artisans — où l'on observe la part considérable des tonneliers, artisans spécifiques des Chartrons — qui forment la clientèle majoritaire des lotisseurs de la Pépinière.

En effet, ce nouveau quartier en formation était trop éloigné de la zone active des quais de la Garonne où résidaient les négociants. Il n'offrait pas encore de conditions d'accès et de vie suffisantes — voirie, égouts, pavages des rues... — pour attirer à lui les catégories sociales les plus riches. C'est pourquoi ce furent les gens aux fortunes médiocres qui se portèrent acquéreurs de ces emplacements à bâtir. Le coût relativement réduit du terrain²³ et la construction d'une habitation rudimentaire permettait souvent à ces groupes sociaux un accès à la propriété de leur habitation que le prix d'une maison en ville, trop élevé, leur aurait interdit²⁴. En outre, le groupe des acquéreurs-artisans

22. Arch. dép. Gironde, étude Troupenat, 3E 24.445 à 458, vente du 5 avril 1786 et bail à loyer du 28 août 1787.

23. Le prix moyen de la toise carrée dans les lotissements de la Pépinière était de 15 à 20 livres. Il était de 35 à 40 livres dans les lotissements du Pavé des Chartrons, pratiqués à la même époque mais s'adressant à une clientèle plus fortunée.

24. Le lotissement de Mériadeck montre les mêmes caractéristiques. La répartition sociale des acquéreurs traduit la composition de ce type de lotissements suburbains à la fin du XVIII^e siècle où les classes montantes sont largement représentées :

	<i>Lotissements de la Pépinière</i>	<i>Lotissement de Mériadeck</i>
Couches supérieures.....	32 %	34 %
Artisans	40 %	46 %
Couches moyennes et inférieures....	28 %	20 %

était, pour une part essentielle, composé de professionnels du bâtiment : charpentiers, couvresseurs, plâtriers, maçons, tailleurs de pierre...

Les acquéreurs des lotissements de la Pépinière

Parlementaire	1	Prof. libérales	6
Négociants	5	Commerce et hôtellerie	7
Marchands	20	Femmes sans profession	2
Artisans	33	Employés et petits métiers	28
(dont Tonneliers	15		
<i>Total :</i>			<i>102</i>

LA CRÉATION D'UN NOUVEAU QUARTIER

Bien qu'issus de ce qui fut plus une spéculation foncière qu'une œuvre d'urbanisme, les lotissements Devaux et Moncheuil sont à l'origine d'un certain nombre de faits urbains caractéristiques. Un nouveau quartier prit naissance et se constitua progressivement, au rythme des achats de terrains et des premières constructions. Les clauses imposées par les lotisseurs y étaient pour beaucoup : tel acquéreur était « tenu, ainsi qu'il s'y oblige, de bâtir ledit emplacement au moins du côté de la façade dans le cours de quinze mois » à partir du jour de la vente ou bien « dans l'espace de six mois ». L'acquéreur devait, en outre, « établir les murs latéraux en mitoyenneté avec ses voisins et respecter l'alignement fixé pour les rues par les Trésoriers de France²⁵.

Les clauses semblent avoir été assez souvent suivies puisqu'on peut retrouver les demandes d'alignement dans les dossiers du bureau des Trésoriers et que, sur les cinquante emplacements vendus dans le lotissement Devaux, environ la moitié étaient certainement construits vers 1790.

De plus, il faut noter que le tracé des rues choisi par les lotisseurs avait cherché à s'intégrer au réseau de voirie préexistant : des rues du lotissement Devaux sont établies en continuation et en droite ligne des rues Frère et Traversière — actuellement A. Pitres — déjà ouvertes en partie. Enfin, une petite place en hémicycle — la place Barckhausen — et une place-carrefour triangulaire tentent de rompre la monotonie qui pourrait résulter de ce quadrillage de rues trop régulier²⁶. C'est ainsi que le réseau de voirie à l'américaine conçu pour ce quartier dès les années 1780-1785 est demeuré pratiquement inchangé jusqu'à nos jours.

Vers 1790, environ 600 personnes peuplaient déjà ce nouveau quartier²⁷. Cependant, l'essentiel des constructions actuelles fut réalisé au cours du XIX^e siècle. En effet, la clientèle moyennement fortunée à laquelle s'adressaient ces deux lotissements ne permettait pas d'y réaliser un ensemble architectural de prestige semblable à celui du Pavé des Chartrons — notre cours Xavier-Arnozan. L'habitat médiocre qui pouvait généralement y exister à la fin du XVIII^e siècle a rapidement laissé la place aux reconstructions du siècle suivant. Et la succession régulière des rues offre maintenant un alignement de maisons bourgeoises et d'échoppes qui donnent à ce quartier un calme résidentiel.

25. Les Trésoriers de France, Grands Voyers du Domaine, avaient acquis, depuis le XVII^e siècle, un rôle considérable dans le contrôle de l'alignement de la voirie urbaine. Ils furent les agents exécuteurs des principes d'urbanisme illustrés par les grands travaux des intendants dans les principales villes de la France de Louis XV et de Louis XVI.

26. Ce phénomène nouveau illustre bien un réel souci d'urbanisme pour des propriétaires fonciers qui devaient considérer la création d'une place comme « une fastueuse dépense d'espace » (Jean Starobinsky) qui eût été propre à lotir. Est-ce le fait des lotisseurs ou bien la conséquence des contraintes imposées par les Trésoriers de France ? C'est, en tout cas, le même souci qui animait le lotisseur Mitchell. Dans ces terrains, vendus au nord du Jardin public, aux Chartrons, il avait ouvert une place ovale — l'actuelle place Mitchell — pour laquelle il estimait faire « le sacrifice d'une partie considérable de terrain (*sic*) ». Cf. Arch. mun. Bordeaux, HH 55, Industries et manufactures, lettre de Mitchell aux Jurats.

27. Arch. dép. Gironde, 4 L. 102. Dénombrement de la population de Bordeaux (1790).

POTIERS ET RAFFINEURS

Notes sur les rapports entre les raffineurs de sucre et les potiers sadiracais

par Pierre RÉGALDO-SAINT-BLANCARD

Consécutif à la découverte des Amériques, le raffinage du sucre de canne se développe rapidement à grande échelle dans les ports ; à Bordeaux, en retard sur Nantes et La Rochelle, les deux premières attestées sont du dernier tiers du XVI^e siècle¹. Les raffineries portuaires déclinent dès les années 1830 au profit de celles de l'intérieur, Paris en particulier, du fait de l'industrialisation montante et de la libération des contraintes du commerce d'outre-mer par l'utilisation de la betterave².

Or cette industrie de raffinage est grande consommatrice de céramiques. Sadirac, petite commune de l'Entre-Deux-Mers, vieille terre de potiers, connaît à l'époque moderne une période d'expansion remarquable dont l'industrie du sucre est pour partie responsable.

Les céramiques de raffinage du sucre sont de deux types : les moules à pain de sucre (MPS) ou formes à sucre³ (fig. 1) et les recettes ou pots à mélasse⁴ (fig. 2). Les recettes sont des pièces de grande taille, tournées, entièrement glaçurées à l'intérieur, dotées de cinq pieds en oreille⁵ ; sur un grand corps ovoïde, un col court, droit à l'extérieur, courbe à l'intérieur est destiné à recevoir le MPS. Celui-ci, de forme sensiblement conique, est tourné à partir d'une matrice — en général en bois, mais parfois recouvert de zinc ou encore en fonte voire en plâtre ; cette particularité lui donne un aspect moulé à l'intérieur, tourné ou tournassé à l'extérieur. Des expériences sont en cours, visant à en fabriquer de nouveaux ; il semble que les MPS sont tournés non sur la base mais la pointe en bas ; puis, après enlèvement de la matrice, séchage partiel et retournement de la pièce, la partie pointue, réservée en base provisoire, est tournassée pour prendre son aspect final.

La fabrication de ces deux types de céramiques correspond sensiblement au tiers de la production totale de Sadirac dès la fin du XVII^e siècle et encore dans les années 1820-1830. Cette proportion est d'une part celle fournie par les couches 3 et 4 de la tessonnrière de Blayet et d'autre part celle que l'on peut tirer des statistiques de 1826⁶.

1. Cf. Michelot, *Rev. hist. Bordeaux*, 28 (1935), p. 180-182 ; Birot, *ibid.*, 31 (1938), p. 81-83.

2. J. Fierain, *Les raffineries de sucre des ports en France (XIX^e et début du XX^e siècle)*, thèse, Nantes 1974. Lille et Paris, Champion, 1976.

3. « Forme » est le terme traditionnel aux raffineurs.

4. « Recette » n'apparaît qu'au XIX^e siècle. « Pot à mélasse » ou « pot » est le terme usuel au XVIII^e. On trouve aussi « canarie » (Arch. munic. Bordeaux, fonds Delpit, Ms 75).

5. Le nombre de cinq pieds est celui figuré dans les planches de l'*Encyclopédie* ; c'est aussi la constante archéologique.

6. Arch. dép. Gironde, 6 M 1826.

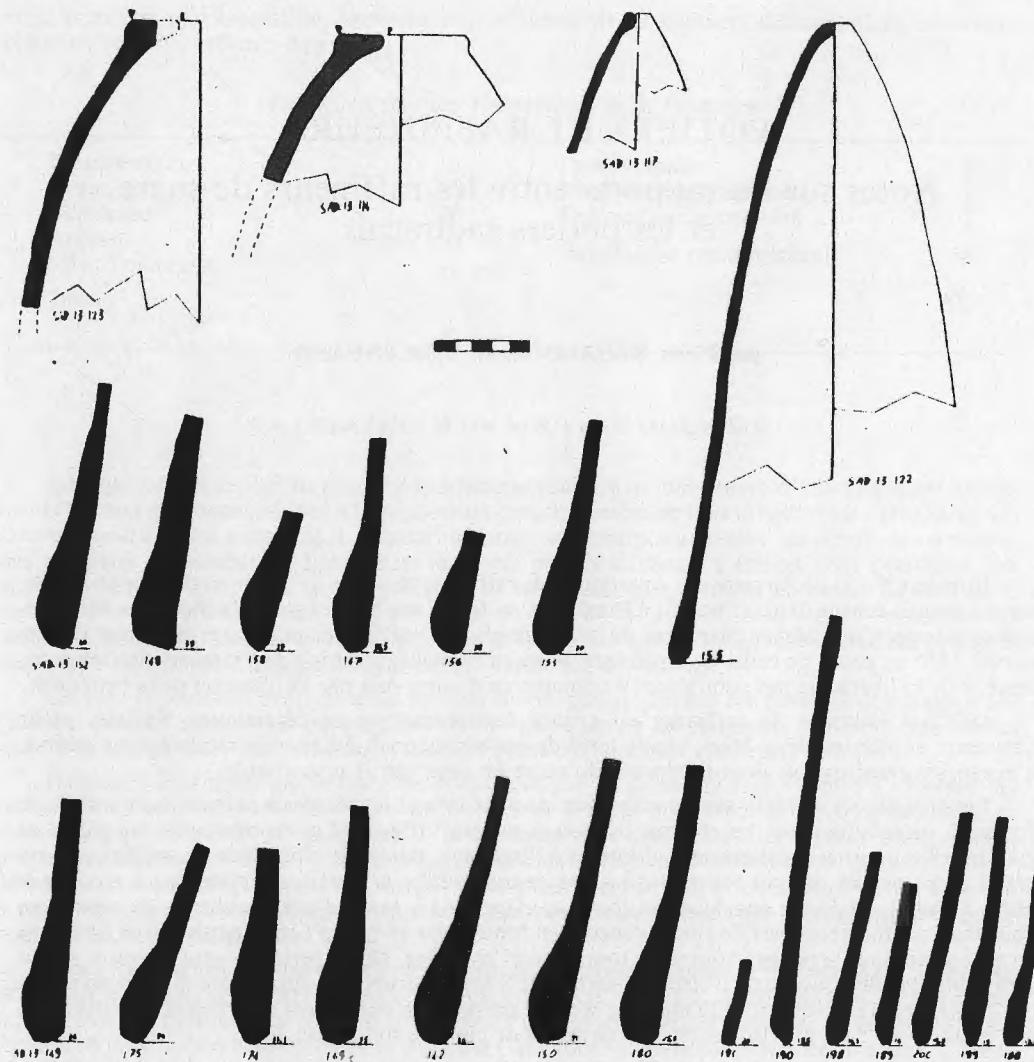


FIG. 1. — Moules à pain de sucre.

Ces pièces très particulières nécessitent, et notamment les MPS, un outillage de fabrication spécifique qui malheureusement a disparu de nos jours. Cette spécification du matériel de production justifie d'une part, mais seulement pour partie, la distinction faite par les statistiques de 1826 entre potiers fabricants de MPS et potiers ordinaires et d'autre part la spécialisation héréditaire dans ces deux catégories dont on trouve des indices. En fait, ces spécificités ne sont pas si nettes, ce sont plutôt des tendances.

Recettes comme MPS sont de formes parfaitement stéréotypées, mais les tailles sont variables, bien que plus ou moins codifiées, en fonction de l'époque comme du lieu de production⁷. Les tailles s'adaptent progressivement aux nécessités du commerce.

7. Cf. Appendice I.

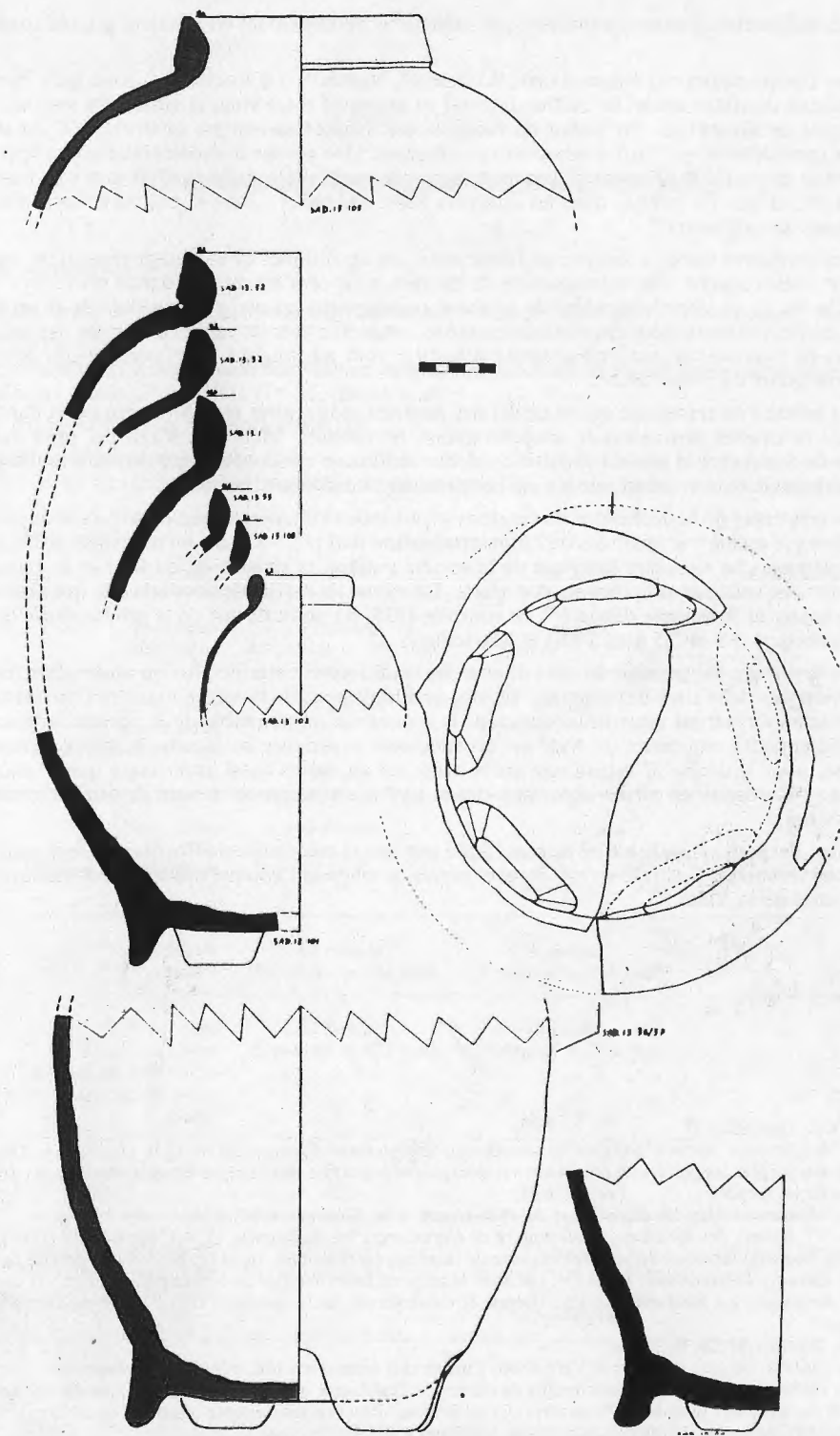


FIG. 2. — Pots à mélasse.

Les raffineries de sucre les utilisent par milliers⁸ et certainement en faisaient grande consommation.

Les potiers sadiracais fournissaient Bordeaux⁹, Nantes¹⁰, La Rochelle¹¹. Rien qu'à Bordeaux, tout au long du XVIII^e siècle, les raffineries sont en moyenne entre vingt et vingt-cinq avec un rythme très rapide de disparition. Au début du même siècle, Nantes en compte quatorze¹². C'est donc un marché considérable qui s'offre aux potiers sadiracais. Une preuve archéologique en est fournie par les travaux de voirie de Bordeaux, certaines rues sont remblayées sur plus d'un mètre de hauteur de tessons de MPS et de recettes dans les quartiers Saint-Michel et Sainte-Croix où étaient installés de préférence les raffineurs¹³.

Les premières traces à Sadirac de fabrication des céramiques de raffinage remontent au milieu du XVII^e siècle (couche 5 de la tessonnrière de Blayet), mais ce n'est qu'un constat provisoire. En fait si, dès la fin de ce siècle, les pièces de ce genre représentent un peu plus du tiers de la production totale, on peut raisonnablement considérer que le commerce avec les raffineurs est un des principaux moteurs de l'expansion que l'on constate à Sadirac tout au long du XVIII^e siècle et qui culmine au deuxième quart du XVIII^e siècle.

De même l'on remarque que le déclin des poteries sadiracaises est contemporain et parallèle de celui des raffineries portuaires et, singulièrement, bordelaises. Mais il ne s'agit pas pour autant de faire de ce commerce le moteur exclusif du déclin sadiracais : la concurrence de matériaux nouvellement vulgarisés (verre, émail, etc.) y est certainement aussi pour beaucoup.

Le processus de la déchéance de ces deux proto-industries, céramique et raffinage du sucre, est par ailleurs le même : le tournant de l'industrialisation mal pris les place en mauvaise posture face à la concurrence. La structure familiale de la société potière, la séparation du four et de l'atelier, en particulier, ne sont pas adaptées au XIX^e siècle. De même les raffineries bordelaises, qui utilisent très tard du matériel céramique dépassé¹⁴, ne sont dès 1828, du point de vue de la productivité, que dans un rapport de 1 à 3 et 2,5 avec Paris et Marseille¹⁵.

La fermeture progressive du tiers du marché traditionnel entraîne plus ou moins directement la disparition des deux tiers des poteries. Et vraisemblablement de la même manière l'ouverture d'un marché si important est pour beaucoup dans la croissance remarquable de la poterie sadiracaise au XVIII^e siècle. Cette croissance du XVIII^e est certainement supérieure au facteur 3 que l'on retrouve, à l'inverse, pour le déclin. C'est qu'une autre cause, est au moins aussi importante que le marché du raffinage : Bordeaux en pleine expansion dès le XVI^e a constamment besoin de plus de céramiques domestiques.

Ainsi l'expansion sadiracaise ne s'explique que par la croissance de Bordeaux, de sa population et de son commerce. Sadirac, terroir rural et potier, n'est pour l'époque moderne qu'une sorte d'épiphénomène de la Ville.

8. Cf. Appendice II.

9. Nombreuses pièces d'archives et notamment le règlement d'un procès de 1776 (Arch. dép. Gironde, 7 B 1410). Au surplus les potiers ne pouvaient vendre que sur le port de Bordeaux d'après les règlements de l'Intendance et de la Jurade.

10. Mentionné dans les statistiques de 1826 (Arch. dép. Gironde, 6 M 1826).

11. Cf. Savary des Bruslons, *Dictionnaire de Commerce*, éd. augmentée 1759-1765, tome V (1765), col. 23 et 24 : La Rochelle fabrique du sucre et importe de Bordeaux « des tuiles, de la brique et de la poterie de terre ».

12. Savary, *Dictionnaire*, tome IV, col. 839. Nantes ne bénéficie pas de l'exemption des droits de douane comme Bordeaux, La Rochelle, Rouen, Dieppe et Cette (arrêt du 15 janvier 1718) et perd rapidement de son importance.

13. Travaux de M. P. Vivez.

14. Fierain, *op. cit.*, p. 80 : « Vers 1840, l'usage des formes en tôle peinte s'est généralisé... » ; « Vers 1830, on utilise l'égouttage des planches lits de pains ». C'est-à-dire que vers 1830 on n'utilise plus de recettes et vers 1840 on ne se sert plus de MPS en terre. Or, à Sadirac, l'on fabrique encore des MPS en 1870 ; et au moins jusqu'en 1837, le potier Joseph Bugart reçoit des commandes de recettes.

15. D'après les chiffres donnés par Fierain qui étudie en détail le déclin des raffineries portuaires.

APPENDICE I

Essai de correspondance des tailles de MPS

Sources écrites principales

a) Duhamel du Monceau, *Art de raffiner le sucre* (Description des Arts et Métiers), Paris, Ac. des Sciences, 1764 ;

b) Blachette et Zoega, *Nouveau manuel complet du fabricant et du raffineur de sucre* (Encyclopédie Roret), Paris, 2^e éd. 1841 (1^{re} éd. début XIX^e) ;

c) Archives diverses (cf. appendice II).

d) *Sources archéologiques* : étude statistique sur les couches 3 et 4 de la tessonnrière de Blayet, vers 1690-1700. Les recettes sont adaptées aux tailles des MPS, mais je manque d'éléments de comparaison.

Source	Nom	Hauteur	Diamètre	Contenance
a b	petit deux petit deux	11 pouces 11 pouces = 298 mm	5 pouces 5 pouces = 135 mm	
a b c d	grand deux grand deux formes de deux livres	13 pouces 18 pouces = 487 mm 34 cm	6 pouces 6 pouces = 162 mm 14 à 18 cm	2 livres
a b c d	trois trois formes de trois livres	9 pouces 17 pouces = 460 mm ?	7 1/2 pouces 7 1/2 pouces = 203 mm 20 à 22 cm	3 livres
a b	quatre quatre	19 pouces 19 pouces = 514 mm	8 pouces 8 pouces = 217 mm	
a b c d	sept sept formes de demymélis demy formes de mélis	22 pouces 23 pouces = 623 mm ?	10 pouces 10 pouces = 271 mm 26 à 29 cm	
c d	formes de mélis	?	33 à 37 cm	(30 à 35 livres) ¹⁶
a b c d	bâtardes ou vergeoises bâtardes ou vergeoises grandes formes bâtardes	30 pouces 30 pouces = 812 mm ?	15 pouces 15 pouces = 400 mm 37 à 41 cm	(60 à 70 livres) ¹⁶

16. Savary, *Dict. t. IV*, col. 819 : « Les formes ordinaires de Bordeaux peuvent tenir de 30 à 35 livres de sucre... les bâtards en contiennent le double ».

APPENDICE II

Comparaison de quelques inventaires de raffineries

Référence	Arch. Gir. 7B2632	Arch. Gir. 7B2467	Arch. Gir. 7B2699	Arch. Gir. 7B1408	Arch. Gir. 7B2826
Raffinerie	Paul Hugon	Dohrmann	Jean Lambert Jeune	Fontanilhaes	Moynet
Date	1716	1722	1751	1774	1784
Deux	9000	6270		3860	25 000
Pots pour deux	9000	6100		4019	15 000
Trois	1630	730		490	
Pots pour trois	-	1200		816	
Demy mélis	-	-			
Pots pour demy mélis	-	360			
Mélis	196	440			
Pots pour mélis	285	-			
Bâtardes	1450	613		816	3000
Pots pour bâtardes	1600	870		1027	3000
Total des pièces	23 161	16 583		9185	46 000
Valeur totale	5003 livres	2276 livres	5160 livres	2116 livres	

CERCLE BERTRAND-ANDRIEU PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES DES ANNÉES 1979-1980-1981

ABRÉVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- B. E. Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines* I-IV (1907-1932).
id. id. *Description historique et chronologique des monnaies de la République romaine — Monnaies Consulaires*. I-II (1885-1886).
Ba. H. Bauquier et G. Cavalier, *Histoire numismatique du comte de Chambord* (1902-1929).
Bl. A. Blanchet, *Traité des monnaies gauloises* (1905).
B.M.C. *Catalogue of Greek coins in the British Museum* (1873-1927), 30 vol.
id. *Catalogue of the coins of the Roman Empire in the British Museum* (1923-1962), 6 vol.
Ca. Cartier, *Encyclopédie Universelle des monnaies du xx^e siècle* (1972).
Ci. Ciani, *Les monnaies royales françaises de Hugues Capet à Louis XVI* (1926).
C. H. Cohen, *Description historique des monnaies frappées sous l'Empire romain* (1880-1892), 8 vol.
Cg. Craig, *Coins of the world 1750-1850* (1964).
Da. Dattari, *Monete Imperiale Grece. Catalogo delle collezione G. Dattari*.
Dv. Davenport, *European coins crowns and thalers since 1800* (1964).
E.d.F. Evrard de Fayolle, *Histoire numismatique de la Chambre de commerce de Bordeaux*, 1900.
id. id. *Recherches sur Bertrand Andrieu*, 1902.
F. Feuardent, *Jetons et méreaux depuis Louis IX jusqu'à la fin du Consulat de Bonaparte* (1904-1915), 3 vol.
Fi. Benjamin Fillon, *Collection Jean Rousseau. Monnaies féodales françaises*, Paris, 1860.
Ga. Gadoury et Droulers, *Monnaies royales françaises 1610-1792* (1980).
Ga. C. Gadoury et Cousinié, *Monnaies coloniales et françaises, 1670-1980*.
L. Lafaurie, *Les monnaies des rois de France de Hugues Capet à Henri IV* (1951-1956), 2 vol.
Lat. H. de La Tour, *Atlas des monnaies gauloises de la Bibliothèque nationale* (1892).
M. Mazard, *Corpus Numidiae Mauretaniaeque* (1955).

Mo.	de Morgan, <i>Monnaies de l'Inde</i> .
P.	Pagani, <i>Monete Italiane dall'invasione Napoleonica ai giorni nostri, 1796-1961, 1962</i> .
P.A.	Poey d'Avant, <i>Monnaies féodales de la France (1858-1862)</i> .
Po.	Poindessault, <i>Répertoire de la Numismatique Française contemporaine de 1793 à nos jours</i> .
Poz.	Pozzi, <i>Monnaies Grecques antiques provenant de la collection de feu le professeur S. Pozzi, 1920</i> .
R.	Ravel, <i>Les Poulains de Corinthe, 1936-1948</i> .
Ra.	Ratto, <i>Collection de monnaies byzantines et d'autres pays contemporains à l'époque byzantine. Vente Lugano, 1930</i> .
R.I.C.	<i>The roman Imperial Coinage (1923-1951)</i> .
Se.	Seaby, <i>A Catalogue of the copper coins and tokens of the British Isles (1980)</i> .
Syl. Cop.	<i>Sylloge Nummorum Graecorum</i> . The Royal collection of coins and Medals Danish National Museum.
T.N.G.	<i>Trésor de Numismatique et de Glyptique</i> .
V.G.	Victor Guilloteau, <i>Monnaies Françaises. Colonies 1670-1942. Métropole 1774-1942 (1942)</i> .
Y.	Yeomen, <i>Catalog of modern world coins by R.S. Yeomen 1850-1964</i> .
W.	Wayte, <i>Coins of the world</i> .

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
AYANT PARTICIPÉ AUX TRAVAUX DU CERCLE.

MM. Bardet, Benusiglio, M^{me} Beynis, MM. Bouchereau, Cabarrot, D^r Castera, M. Chalmin, D^r Cougoul, D^r Debruge, MM. Dugros, Dupuch, M^{me} Lafond-Grelety, D^r Lasserre, MM. Lataste, Nony, Pujo, Voisin, D^r Wangermez.

COMPOSITION DU BUREAU POUR LES ANNÉES 1979-1980-1981

Présidents Honoraires M. le Professeur Étienne, MM. Cabarrot, Nony.
Président : M. J. Benusiglio.
Vice-Présidents : M. le Conservateur Yvon, D^r Debruge, M. Nony.
Secrétaire : M. J. Dupuch.
Archiviste-Bibliothécaire : M. J. Dugros.

SÉANCE DU 21 JANVIER 1979

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

COMMUNICATIONS :

M. Benusiglio : Étude sur la représentation du portrait d'Alexandre le Grand dans les monnaies.

M. Nony : Étude sur la circulation monétaire au IV^e siècle d'après les trésors monétaires trouvés en Gironde.

M. Nony : Étude sur un atelier de faux monnayeurs du XVII^e siècle à Despenaperros, Espagne, province de Jaen. Fabrication de faux maravedis de Philippe IV, atelier de Séville, 1662.

PRÉSENTATIONS :

D^r Debruge : Auguste, as émis sous Caligula.

M. Voisin : Raymond Cte de Toulouse, 2 monnaies en argent.

M. Pujo : Louis XIII : cinq sols, Paris, 1642. 2^o poinçon de Varin, Ci. 1667. Louis XIV : douzième d'écu à la mèche longue Tours 1653, Lyon 1658, Ci. 1836 ; douzième d'écu au buste juvénile, Paris 1662, Ci. 1865.

D^r Debruge : Louis XV : écu de Navarre, écu, demi-écu, quart d'écu, dixième d'écu, vingt et dix sols (1718-1719), C. 2101, 2102, 2103, 2104. Louis XVI : écu aux lauriers, écu, demi-écu, vingt-quatre sols, douze sols, six sols, V. G. 77, 247, 79, 80, 81.

M. Dugros : Ordre Souverain de Malte. Lieutenance du Grand Maître Emmanuel Pinto de Fonseca (1741-1773), trente taris 1761, Dv. 1601 var. ; quinze taris, Dv. 1764. Emmanuel de Rohan (1775-1797), deux scudos 1796, Dv. 1610. République de San Marin : cinq lire, Y. 1898, Y. 6 ; 10 centesimi 1894, Y.2 ; 5 centesimi 1869, Y.1.

D^r Lasserre : Fondation de l'Académie de Chirurgie de Paris, A/F.4731, R/F.4727, argent, 28 mm. Fondation du Collège de Pharmacie, F. 4755.

— Compagnie des Pharmaciens de Bordeaux : Un palmier autour duquel s'enroulent symétriquement deux serpents ; de chaque côté de la base trois plantes médicinales BURDIGALENS ORDO-PHARMACOPOL. R/ Deux colonnes soutenant une voûte, au fond un pot de part et d'autre des colonnes, sur un sol carrelé de laboratoire un appareil à distiller ; à l'exergue deux filets ; grénétis sur les deux bords ; argent ; 28 mm.

— Chef de service médical à Bordeaux : Buste drapé d'Hippocrate tête à dr. ; sous le buste J.-B.-J. CONSTANT. CHEF DE SERVICE MÉDICAL. R/ perspective de l'Hôpital Saint-André vu de la place de la République avec sa colonne et sa coupole, HÔPITAL DE ST-ANDRÉ à l'exergue, BORDEAUX argent octogonal, 33 mm vers 1860.

— Assistance Publique de Paris. Tête d'Hippocrate à g., HIPPOCRATE DE COS par E. Farochon — SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE BORDEAUX. R/ Un pélican aux ailes à demi déployées avec ses trois petits. ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE. PARIS. Refrappé vers 1880, arg., 35 mm.

— Administration des Hôpitaux Civils de Lyon. Deux personnages accolés et couronnés, têtes à g., l'un barbu aux cheveux longs, l'autre une jeune personne, vêtue à l'antique par L. Schmitt. F — CHILDEBERT ET VLTROGOTHE FONDATEURS entre deux rosettes DXLXI. R/ Entre deux palmes nouées par un ruban, auquel est suspendue une croix, les armoiries parlantes de Lyon sommées d'un tortil de baron, au 1 et 3 lion dressé, au 2 la Vierge tenant le Christ sur ses genoux (Hôtel Dieu), au 4 la Charité, un enfant assis sur ses genoux, l'autre debout (Hôpital de la Charité), CONSEIL GÉNÉRAL D'ADMINISTRATION DES HÔPITAUX CIVILS DE LYON, sous la croix, 1845, arg., 35 mm.

— Société de Pharmacie de Paris. Tête diadémée d'Hygie à g. entre un serpent et une tige de pavot, HYGIA SALUS, par Barre. R/ un coq perché sur un fût de colonne brisée reposant sur son piédestal, enlacé par un serpent entre un vase antique portant un plan d'aloès, à gauche une cornue de distillation sur son fourneau. SOCIETAS PHARMACEUTICA PARISIENSIS, MDCCXCVI.

— Comte de Tournon. Son buste tête à g., COM. DE. TOVRNON. PAR. FRANCIAE, sous le buste BARRE. F. R/ couronne de chêne, entre deux cornes d'abondance fleuries les armoiries de Lyon surmontées d'une couronne murale ; PRAEF. Q. PROV. SVAE. ET. COM. CONSISTOR. OB. CURAM. COMMERC. ET. ART. SOLICIT. ACT/LVGD. MDCCCXXIV, br. 50 mm.

— Louis XVIII. Son buste en habit de cérémonie : grand manteau de l'ordre du Saint-Esprit, LOUIS XVIII ROI DE FRANCE, sur la tranche de l'épaule BARRE. R/ La Fortune à gauche versant le contenu de sa corne d'abondance dans le coffre d'une France assise diadémée tenant sous son bras gauche un bouclier d'azur à trois fleurs de lys. La Fortune écrase sous ses pieds un serpent. CREDIT PUBLIC RÉTABLI / 1818 /, bronze, 40 mm.

SÉANCE DU 18 FÉVRIER 1979

Présidence de M. le D^r COUGOUL

PRÉSENTATIONS :

Dr Debruge : Antonin le Pieux (138-161), denier frappe posthume.

M. Bardet : Byzance Tibère II (578-582) aureus atelier de Constantinople trouvé dans un champ en Haute-Vienne, Ra. 918.

D^r Debruge : Henri III, franc au col avec fraise, Toulouse, pièce en étain, pièce d'essai ou faux d'époque (?).

M. Dugros : A l'occasion de la sortie de la nouvelle pièce de 2 fr. présentation des pièces émises depuis l'établissement du système monétaire décimal.

Bonaparte Premier Consul. 2 fr., An 12, Paris, V.G. 1248.

Empire : Napoléon tête nue, An 12, V.G. 1255. Napoléon tête laurée. R/ RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, 1808, Limoges, V.G. 2052. Napoléon tête laurée, 1811, Bordeaux, V.G. 2299. Cent Jours, 1815, V.G. 2382. Louis XVIII, 1821, Paris, V.G. 2529. Charles X, 1827, Bordeaux, V.G. 2641. Louis-Philippe 1^{er}, 1838, Bordeaux, V.G. 2879. II^e République, 1849, Paris, V.G. 3244. Napoléon III tête nue, 1853, Paris, V.G. 3343. Le même tête laurée, 1866, V.G. 3698. III^e République, sans légende, 1871, Bordeaux, V.G. 3799 ; avec légende, 1887, Paris, V.G. 4041 ; à la semeuse, 1898, V.G. 4322 : à la semeuse, 1914, Castelsarrasin, V.G. 4790. Chambre de Commerce, BON POUR 2 FRANCS, V.G. 5108. RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, 1938, V.G. 5472. ÉTAT FRANÇAIS, 1943, Ca. 39. FRANCE 1944, émission de Philadelphie, Ca. 41. RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, 1959, Ca. 23.

D^r Wangermez : Provinces Unies, Lion d'argent, 1790, Bruxelles. Sardaigne Charles Albert, 5 liras, 1836.

D^r Cougoul : Louis XV, Assemblée du Clergé de France, 1747, F. 3969. Jeton religieux, F. 3991.

D^r Lasserre : Louis Napoléon Bonaparte, Médaille du Plébiscite, tête de Louis Napoléon Bonaparte de profil à g., sous la tranche du cou BARRE, 1850. R/ dans une couronne de lauriers PRÉSIDENT/ DE/ LA RÉPUBLIQUE/ FRANÇAISE/ ELU/ LE 10 DÉCEMBRE 1848/ PAR/ 5.576397 SUFFRAGES, cuivre, 50 mm.

— Exposition Internationale de Londres, 1851. Couronne de lauriers surmontée de la couronne et des insignes de la royauté : bustes accolés à g. de la reine Victoria et du prince Albert, QUEEN VICTORIA & PR ALBERT R/ Vue perspective du Palais de Cristal, THE INTERNATIONAL INDUSTRIAL EXHIBITION/ LONDON 1851 ; en exergue PROPOSED BY/ H.R.H. PRINCE

ALBERT/ DESIGNED JOSEPH PAXTON ESQ. F.L.S./ ERECTED BY FOX HENDERSON & C°/ LENGTH 1848 FEET WIDTH 456 FEET/ HEIGHT OF PRINCIPAL ROOF 65 FEET/ GLASSED SURFACE 900 000 SUF. FEET/ OCCUPIES 18 ACRES/ OF GROUND/ ESTIMATED VALUE £ 150 000 ; alliage en métal blanc, 50 mm.

— Guerre de Crimée. Buste tête à g. diadémée de la reine Victoria, VICTORIA REGINA, sur la tranche du cou B. WYON, S.C. 1854. R/ une gloire couronnant un guerrier romain tenant un glaive dans sa main droite et un bouclier de sa main gauche, CRIMEA, contre le listel B. WYON. SC ; médaille avec son ruban de moire bleue bordée de jaune ; argent, 36 mm.

— Naissance du Prince Impérial. Deux anges tenant dans ses langes au-dessus des fonts baptismaux le nouveau-né ; au-dessus colombe rayonnante ; à l'exergue, QUE LE ST-ESPRIT L'ÉCLAIRE/ DE SA LUMIÈRE DIVINE. R/ NAPOLÉON/ EUGÈNE-LOUIS/ JEAN-JOSEPH/ BAPTISÉ/ EN L'ÉGLISE NOTRE-DAME/ DE PARIS/ LE 14 JUIN 1856 ; laiton 23 mm.

— Berceau du Prince Impérial. Berceau reposant sur une console ornée des armes murales de la ville de Paris ; semis d'abeilles autour du berceau ; deux anges tenant à gauche une palme, à droite un rameau de laurier, au-dessus une colombe rayonnante. Le nouveau-né reposant sur un coussin orné du grand cordon de la Légion d'honneur ; au-dessus l'N impérial reposant sur un globe ; un aigle éployé au-dessus du globe ; de part et d'autre le bélier et le taureau, signes du zodiaque ; XVI MARS/ MDCCCLVI/ ; près du grènetis LA VILLE DE PARIS OFFRE A L'EMPEREUR ET A L'IMPÉRATRICE LE BERCEAU DU PRINCE IMPÉRIAL. J. CAVELLIER SCULPTEUR/ GAUTHIER-GALLE GRAVEUR ; cuivre, 78 mm.

SÉANCE DU 18 MARS 1979

Présidence de M. le D^r COUGOUL

PRÉSENTATIONS

M. Lataste : Claude I (41-54), aureii, C. 43 ; autre exemplaire, frappe de consécration sous Néron, C. 31 ; Valentinien II (375-392), atelier de Milan.

D^r Lasserre : Jean II le Bon (1350-1364), mouton d'or, L. 294.

M. Dugros : Royaume de Perse, NOUZAFER-AL-DIN-SHAH (1897-1907), 5 krans, hégire 1320-1903, Y. 29 ; 2 krans, 1305-1887, Y. 107 ; 1 kran, 1305-1887, Y. 106 ; 1/2 kran, 1320-1903, Y. 27.

— Iran 1920, MOHAMED-RIZA-PAHLEVI, Empereur (1942-1979), 10 ryals, 1966, Y. 149 ; 10 ryals, 1969, F.A.O., Y.150.

D^r Lasserre : Médailles de mariage frappées par la monnaie de Paris au XIX^e siècle.

— CONNUBIUM CHRISTIANUM/ GAYRARD F. R/ L. G. enlacés dans une couronne de roses et de lys ; sur la tranche J. LASSERRE Z. GUILLEMIN UNIS LE 4 MARS 1861, argent 38 mm.

— Prêtre bénissant les deux époux sous un voile, MONTAGNY F. R/ R.E. enlacés ; sur la tranche LE 22 AVRIL 1864 ; arg. 30 mm.

— QUE L'HOMME NE SÉPARE DONC PAS CE QUE DIEU A UNI/ PETIT F. R/ Couronne de lys et de roses, B.R. enlacés ; sur la tranche H. BOULANGER ET J. RAULIN UNIS LE 18 DÉCEMBRE 1872 ; arg. 37 mm.

— Prélat bénissant les époux par DEPAULIS R/ Couronne de lys et de roses ; vermeil, 41 mm.

— Prêtre bénissant les deux époux joignant leurs mains droites, GAYRARD. R/ Dans une couronne de lys et de roses J.S. entrelacés ; arg. 36 mm.

SÉANCE DU 22 AVRIL 1979

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

PRÉSENTATIONS :

D^r Castéra : Convention AN II, 2 sols aux balances, sans marque d'atelier, métal argenté, coulé ; autre exemplaire daté de l'AN II mais sans millésime, V.G. 417.

M. Chalmin : Charles X, colonies, 10 cent. 1827, V.G. 2645 ; 5 cent. 1828, V.G. 2657.

D^r Lasserre : Amphithéâtre de la Société de Chirurgie de Bordeaux, 1753, par Lavau, F. 9194. Lavau (1722-1808), graveur en médailles et pierres fines, élève de Roettiers, fut le maître de Bertrand Andrieu.

M. Dugros : Bordeaux, CHAMBRE DE COMMERCE R/ ENTREPÔT RÉEL/ N° 44 ; plaque en bronze en forme d'écu avec trou de fixation.

— A. LAVERGNE FACTEUR BORDEAUX/ R/ SERVICE DES EMBALLAGES VIDES/ CONSIGNE, jeton octogonal avec trou central, nickel, 40 mm.

— Vaccine. Vache, tête de face dans une couronne de chêne et de laurier, PROPAGATION DE LA VACCINE/ MARCHAIS & BORDEAUX R/ A M^{me} DUMORA/ SAGE-FEMME/ A SALLES/ 1881/

— Autre médaille : vache tête de profil dans une couronne de chêne et de laurier, PROPAGATION DE LA VACCINE/ CONSTANT A BORDEAUX R/ A M^{me} DUMORA/ SAGE-FEMME/ A BELIET/ 1884/ arg., 35 mm.

SÉANCE DU 20 MAI 1979

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

PRÉSENTATIONS :

M. Dugros : Allemagne. Halberstad. Thaler de vérité, 1598. Salzbouurg, thaler de 1742, Dv. 1242. Nurenberg, mark de 1754. Lubeck, écu de 48 schilling, 1752.

D^r Lasserre : Souvenirs de la Guerre de 1914-1918. Médaille de l'Union des Femmes de France par Henri Dubois, arg., 50 mm.

— Médaille de la Croix-Rouge française avec son ruban.

— Association des Dames Françaises. JOURNÉES/ DE BORDEAUX/ AU PROFIT DU/ SOLDAT ET DU BLESSÉ/ 16 MAI 1915/ ; insigne populaire rectangulaire en laiton, 30 × 20 mm.

— Plaquette commémorative du Comité d'Assistance aux troupes noires par Louis Maubert, métal blanc, 130 × 90 mm.

SÉANCE DU 17 JUIN 1979

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

PRÉSENTATIONS :

M. Benusiglio : Monnaies des clérouquies, colonies fondées par Athènes : Apollon, R/ Chouette, B.M.C. 592. Artémis, R/ Plemochœ, B.M.C. 644 XV, 14. — Cigale R/ Chouette deux exemplaires, B.M.C. 588 XV 5. — Cigale R/ Amphore, B.M.C. 618 — Artémis R/ Amphore, B.M.C. XV 10.

M. Pujo : Louis XIV, sol de quinze deniers, contremarqué fleur de lys, 1693, Ci. 1979.

M. Chalmin : Louis XV, petit louis d'argent, Reims 1720, Ci. 2136.

M. Dugros : Pays Germaniques. Furstenberg, Joseph-Marie duc de Furstenberg, eine feine mark, 1790, Cg. 11.

— Brunswick-Lunebourg, thaler à l'homme sauvage 1622 ; Frédéric-Ulrich, thaler à l'homme sauvage, 1622 ; Georges-Louis, thaler au saint-André, 1701.

— Manfields, Maximilien-Christian-Jean-Albert-Bruno, St Georges terrassant le dragon, thaler, 1673.

— Palatinat Pfalz, Charles-Théodore (1733-1799), thaler, 1771, Cg. 55.

— Marche de Brandebourg, Albert, thaler, 1549.

M. Lataste : Louis-Philippe, type transitoire de Dromard, tranche en relief, 5 Francs, 1831, ateliers de Limoges et de Perpignan, Ga. 177 A.

D^r Debruge : Bordeaux. Achèvement des quais de la rive gauche. Médaille commémorative, E. d. F. *Hist. Numis.* 28.

D^r Lasserre : Italie. VITTORIO EMANUELE III RE D'ITALIA, tête nue à g. R/ Sur une étoile SCUOLE ITALIANE ALL'ESTERO, médaille à bélière, cuivre, 31 mm.

— Mussolini tête nue à g. IMPIGER MAGNAS INTER OPES INOPS. A. XIV R/ aurige fouettant les chevaux attelés à son bige à g. et en haut sur un monticule un cheval ailé, légende grecque ; médaille à bélière, br., 30 mm, médaille commémorative.

— Congrès de la S.I.C.O. Société Internationale de Chirurgie Orthopédique, 25 septembre 1936.

— France. EXPOSITION INTERNATIONALE ARTS ET TECHNIQUES 1937. Un potier modelant une pièce sur son tour ; à droite LA CERAMIQUE ; en exergue M. DELANNOY R/ représentation symbolique et linéaire d'un potier avec sa production. EXPOSITION INTERNATIONALE/ ARTS ET TECHNIQUES, 1937. br. 32 mm.

— Autre médaille. Une femme nue en attitude hanchée, le genou droit fléchi, éclairée par un projecteur tient dans ses mains une urne versant, FONTAINES LUMINEUSES ; à l'exergue R. COCHET R/ L'exposition et ses fontaines lumineuses ARTS ET TECHNIQUES EXPOSITION-INTERNATIONALE-DE-PARIS. 1937, br. 50 mm

SÉANCE DU 21 OCTOBRE 1979

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

COMMUNICATION :

M. Nony : Compte rendu des journées numismatiques de Perpignan. Exposition sur l'origine de la monnaie et l'idée du sacrifice.

PRÉSENTATIONS :

M. Benusiglio : Phénicie. Marathus. Tête féminine à dr. de Bérénice II ?, grènetis au pourtour. R/ proue, Syl. Cop. 158.

— Numidie. Tête diadémée barbue à g. R/ cheval galopant à g., contremarque en forme d'osselet.

— Sicile, Catane, tête janiforme barbue à dr., grènetis R/ pigne, Banque Leu vente 8/5/73/ N° 139.

— Attique. Tête casquée d'Athéna à dr. R/ Athéna tenant la statue d'Athéna Parthénos, grènetis, Syl. Cop. N° 382.

— Frappe Arsacide. Tête barbue et cheveux bouclés de Phraates IV, tête à g. R/ tiché présentant une palme au roi et tenant une corne d'abondance ; à l'exergue date d'émission 285 ère séleucide, soit 28-27 avant J.-C.

D^r Debruge : République Romaine. Marcia, as frappé en 90-85, B.M.C. 2420. Ancus Martius et Numa Pompilius, aes.

M. Dugros : Saxe : Ligue Ernestine, Frédéric Guillaume (1573-1602), thaler aux deux bustes émis en 1581 à Anaberg. Christian (1586-1601), thaler, 1588, Dresde. Jean-Georges (1615-1656), thaler large, 1646, Anaberg. Jean-Georges et Auguste (1611-1615), thaler large, Dresde. Christian-Jean, Georges et Auguste, bustes des trois souverains, thaler, 1597, Dresde.

D^r Cougoul : poids monétaires du Sénégal, fin XIX^e-début XX^e siècle.

D^r Lasserre : Henri II, médaille, HENRICUS II FRANCOR. REX INVICTISSI buste à dr., tête laurée R/ TE COPIA LAVRO ET FAMA BEARVNT. La renommée à l'avant d'un quadrigé tient de la main droite une trompette ornée d'une bannière aux armes de France, tandis que de sa main gauche elle tient les rênes du quadrigé dans lequel sont assis la Victoire et la Paix, par Étienne Delaulne, un des grands médailleurs de la Renaissance ; br. doré, 50 mm, T.N.G. T.II p. 26 N° 99.

— Louis XV, États de Bretagne, commémorant la guérison du roi Louis XV à Metz, Août 1744, F. 8764.

— 14 juillet 1790, médaille présentant pour l'avers une variante du monneron de cinq sols, V.G. 291. SERMENT FEDERATIF/ PATRIOTES FRANCAIS LE/ 14 JUILLET 1790/ A PARIS :/ R/ dans une couronne de chêne et de lauriers NOUS JURONS/ DE TOUT NOTRE/ POUVOIR/ LA CONSTITUTION/ DU ROYAUME/ br. doré, 38 mm.

SÉANCE DU 25 NOVEMBRE 1979

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

PRÉSENTATIONS

M. Dugros : Saxe. Frédéric-Christian, thaler de convention, 1763, Cg. 78. Frédéric-Auguste III (1763-1827), thaler, 1798, Cg. 124 ; thaler de 1816 et 1824, Cg. 184 et 173. Anton V (1827-1836), thaler des mines, Cg. 211. Frédéric-Auguste V (1836-1854), thaler, Cg. 241.

D^r Lasserre : Jetons École Royale de Chirurgie, F. 4738. Société Royale de Médecine, F. 4692. Louis XVI, écu aux Lauriers, atelier de Bayonne, 1781, V.G. 77.

SÉANCE DU 16 DÉCEMBRE 1979

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

PRÉSENTATIONS

D^r Debruge : Thessalie, Larissa. Nympe échevelée R/ cheval paissant, vers - 450. Confédération Thessalienne, Zeus R/ Athéna Itonia brandissant une lance, 190-146. Monnaie coloniale, profil d'empereur Hadrien R/ lion marchant à gauche. Afrique du Nord (?).

M. Benusiglio : Locres Opontienne. Tête de Perséphone à g. R/ Ajax combattant à g. tenant l'épée ; dans le bouclier griffon à dr., B.M.C. 13 p. 4.

M. Pujo : Espagne 1808, Sièges de Gérone, monnaie obsidionale, V.G. 2137.

M. Dugros : Royaume de Saxe. Albert (1873-1902), 5 mark, 1875, Dresde, Y. S 29. Georges (1902-1904), 5 mark, 1904, Dresde Y. S 41. Frédéric-Auguste (1904-1918), 5 mark, 1914, Dresde, Y. S 49. 2 mark, 1905, Dresde, Y. S 45. Commémoration de la bataille de Leipzig, 18 octobre 1813. 3 mark, 1913, Dresde, Y. S 53.

D^r Wangermez : Éthiopie, Ménélik, tête couronnée R/ légende circulaire en caractères amhariques, lion couronné marchant à g. tenant dans sa patte avant un oriflamme, 1887 ; frappe de la monnaie de Paris.

D^r Lasserre : Médailles II^e Empire. Inauguration du Tombeau de l'Empereur. Têtes accolées à dr. de Napoléon III et Napoléon I^{er} par Oudiné R/ LA FRANCE ET NAPOLEON III INAUGURENT LE TOMBEAU DE L'EMPER. NAPOLEON I MDCCCLIII ; à l'exergue F.A. OUDINE ; br. 78 mm.

— Cathédrale d'Alger. Façade de la Cathédrale d'Alger ; à g. palmier et aloes, à dr. pampre enroulé autour d'une croix ; sur le dôme de la cathédrale .A DIEU ETERNEL/ PERE FILS St ESPRIT/ NAPOLEON III EMPEREUR/ en exergue. P.H. FERAUD ARCH./ ELEVE DE/ CONSTANT DUPEU, au-dessus de la croix OUDINE R/ légende circulaire EMPIRE FRANCAIS MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES/ sur le plat délimité par un grènetis LE. 15. AOUT 1853/ SOUS LE REGNE DE NAPOLEON III/ EMPEREUR DES FRANCAIS/ POSE DE LA 1^e PIERRE/ DES TRAV DE CONSOLIDATION/ ET D'AGRANDISSEMENT/ DE LA CATHEDRALE D'ALGER/ H.FORTOUL.MINISTRE/ DE L'INSTRUCTION/ PUBLIQUE ET DES CULTES/ LE Mal St ARNAUD/ MINISTRE DE LA/ GUERRE ; br., 68 mm.

— Guerre d'Italie. NAPOLEON III EMPEREUR, tête laurée à g., par H. Bovy R/ AD ITALIAM LIBERANDAM, l'Empereur sur un cheval cabré tenant son épée de la main droite, entre la France, la main droite reposant sur les armes de Paris, et l'Italie casquée ; l'ensemble est surmonté de la Renommée sonnant de la trompette et tenant dans sa main gauche le sceptre impérial, PROFECTIO IMPERATORIS/ DIE X MAII/ MDCCCLIX ; près du listel à droite de l'Italie LUTETIA ANT. BOVY ; br. 73 mm.

— Expédition de Chine et de Cochinchine. La France laurée vêtue à l'antique et cuirassée portant l'égide sur sa cuirasse tient un foudre de la main droite et le sceptre impérial de la main gauche ; debout sur le rostre d'un navire de guerre orné d'un aigle, au-dessous duquel on lit 1869, menaçant le dragon chinois de son foudre, à gauche du dragon, A. BORREL ; à l'exergue 1860-1862, br., 75 mm.

SÉANCE DU 20 JANVIER 1980

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

PRÉSENTATIONS :

D^r Lasserre : Epire. Tétradrachme. Tête de Zeus Dodonaïos couronnée de chêne R/ Dioné, l'épouse de Zeus de Dodone, coiffée du kalatos, assise à g. sur un trône, tenant de la main droite un sceptre ; atelier de Locres, arg., 29 mm, 13,20 gr.

M. Chalmin : Louis XVI ; écu aux lauriers, écu de Béarn par Duvivier, Ga. 356 a.

M. Dugros : Royaume de Bavière. Charles-Théodore (1777-1799), thaler de 1781, Cg. 80. Louis I (1825-1848), cronenthaler, 1836, Cg. 187 v ; double thaler commémoratif de la naissance, Cg. 207 ; 2 gulden 1848, Cg. 194. Maximilien II (1848-1864), 2 gulden Cg. 233. Louis II (1848-1886), derenthaler, 1865, Cg. 258.

D^r Lasserre : Colbert, buste à dr. par Depaulis R/ dans une couronne de lauriers CHAMBRE/ DE/ COMMERCE/ D'AMIENS/ ERIGEE EN/ 1761 ; jeton octogonal du XIX^e siècle, arg. 34 mm.

— Compagnie des Notaires de l'arrondissement du Havre 1884. STABILIMUM S. LUDOVICI CAPITUL CAROLI MAGN, buste de Saint-Louis et de Charlemagne accolés à dr. par Dubois R/ dans une couronne de lauriers et de chêne KAROLUS 803-805 LUDOVICUS 1270 ; jeton octogonal, XIX^e siècle, arg., 34 mm.

— Hippocrate, buste drapé tête à dr. ; sous la tranche du buste le bâton au serpent enroulé d'Esculape par E. Dubois R/ SOCIETE D'ANATOMIE ET DE PHYSIOLOGIE DE BORDEAUX/ 1883, br., 50 mm.

— Inspiré des Nymphéas de Monnet. Jeune fille nue au peignoir voltigeant assise au bord d'un étang, deux nymphéas, par René Vauthier R/ l'étang deux nymphéas, bronze coulé, 80 mm.

SÉANCE DU 17 FÉVRIER 1980

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

PRÉSENTATIONS

M. Dugros : Pièces en potin de Néron de l'atelier d'Alexandrie ; tête à la couronne radiée à g. R/ tête de Zeus d'Olympie. Tête à dr. avec couronne R/ buste de Poppée, tête à dr. Salonine, tête à dr. R/ aigle à dr. Tranquiline, tête à dr. R/ aigle à g.

D^r Debruge : Monnayage Sassanide. Chosroès II (590-627), tétroboles (drachme d'argent), première partie du règne (590-602) dans laquelle le roi est représenté avec un visage étroit ; dans la seconde partie du règne (602-627) il est représenté avec un visage large ; l'exemplaire présenté appartient à la première partie du règne. Hormisdas V, (631) ; le roi est représenté avec un visage étroit : cette pièce présente des différences avec le recueil de de Morgan, différences dans le texte comme dans la représentation du souverain.

— Satrapes de l'ouest : Nahapana (119-124), tête à dr. caractères latins R/ fronde et flèche, caractères hindous, Sch. 3142.

D^r Castéra : Fribourg en Brisgau, thaler commémoratif 1637.

M^{me} Beynis : Sri-Lanka (Ceylan), monnaies contemporaines.

D^r Lasserre : Louis-Philippe, médaille commémorative de l'achèvement de l'Arc de Triomphe. LOUIS-PHILIPPE I ROI DES FRANCAIS, tête laurée à dr. par BARRE R/ l'Arc de Triomphe, légende circulaire COMMENCÉ PAR NAPOLEON TERMINÉ PAR LOUIS-PHILIPPE I^{er} A LA GLOIRE DES ARMÉES FRANÇAISES. 29 JUILLET 1836 ; arg. 25 mm.

— LOUIS-PHILIPPE I^{er} ROI DES FRANCAIS R/ SOCIETE/ D'AGRICULTURE/ DES ARTS & A/ DES LANDES/ jeton de présence, arg., 28 mm.

— LOUIS-PHILIPPE I^{er} ROI DES FRANCAIS, tête laurée à g. par Barre R/ le serpent d'Esculape enroulé autour du piédouche de la coupe, INTENDANCE SANITAIRE DE MARSEILLE ; jeton octogonal arg. 35 mm.

— Chambre de Commerce de Bordeaux, Louis Philippe, 1834, E. d. F. *Hist. Numis.* N° 21.

— Tête d'Esculape à dr. entourée d'une torsade, avec sur la nuque le serpent enroulé autour du bâton, sans signature R/ dans une couronne de palmes nouées par un ruban CHAMBRE/ SYNDICALE/ DES FABRICANTS/ DE PRODUITS/ PHARMACEUTIQUES/ DE/ FRANCE/ ; frappe postérieure à 1880 ; arg. 37 mm.

D^r Cougoul : médaille maçonnique. L□ ANGLAISE N° 204 FONDÉE EN 1732 O. : DE BORDEAUX. Armoiries soutenues par deux branches d'olivier avec attributs maçonniques et surmontées d'une écharpe et d'une étoile irradiée, à g. dans l'étoile STERN. F. R/ CHARITE UNION SAGESSE, triangle avec fil à plomb irradié ; br., 26 mm.

— Jeton de vœux. Mère stylisée avec son enfant par R. Scarpa ; argent, octogonal, 32 mm (Collection de la Monnaie N° 2555), vers 1975.

SÉANCE DU 16 MARS 1980

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

PRÉSENTATIONS :

M. Benusiglio : Massayles de l'Est, époque de Massinissa. Effigie laurée, tête barbue, col nu à g. R/ cheval bridé galopant à g. avec globule sur le cheval ; en-dessous de la tête du cheval légende bilingue M. N. ; cet exemplaire est à comparer avec le M. 51 pour l'avvers et M. 33 pour le revers.

M. Pujo : Caracalla (198-217), deniers émis vers 200, R.I.C. 30, 176, 236.

D^r Castéra : Constantin II (317-340), folles, Se. 3886.

M. Dugros : Royaume de Prusse. Frédéric II (1740-1786), eine reich-thaler, 1786, Breslau, Cg. 32 c. Frédéric-Guillaume II (1786-1797) R/ reich-thaler, 1795, Cg. 90 ; thaler 1795, Berlin, Cg. 88. Frédéric-Guillaume III (1797-1840) eine reich-thaler, 1812, Berlin, Cg. 114 ; thaler, 1818, Cg. 116 a.

M. Chalmin : jeton politique, LIGUE DES PATRIOTES 1882.

D^r Lasserre : Médaille commémorative de descente en Angleterre. NAPOLEON EMP. ET ROI, profil lauré à dr. par Droz R/ Hercule soulève dans ses bras et étreint l'Hydre des mers, symbole de l'Angleterre, qu'il va précipiter dans les abîmes ; DESCENTE EN ANGLETERRE FRAPPE A LONDRES, 1814 ; br., 40 mm, refraappe.

SÉANCE DU 27 AVRIL 1980

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

PRÉSENTATIONS :

M. Benusiglio : Égypte. Ptolémée I^{er} Soter (311-305), tête d'Alexandre (?) coiffée de la dépouille d'éléphant R/ Athéna Alkis debout à dr., au-devant casque corinthien et aigle sur foudre ; atelier d'Alexandrie, 15,63 gr., Syl. Cop. 19 S.

— Autre exemplaire (305-285) sur lequel apparaît le profil de Ptolémée I^{er} tête à dr., grènetis au pourtour R/ aigle sur foudre 13,72 gr., Syl. Cop. 69. Ptolémée II (285-246), tête d'Arsinoë II diadémée et voilée à dr., au-dessus de la tête partie supérieure du sceptre ΑΛ 35 = 236 av. J.-C. R/ double corne d'abondance, grènetis au pourtour 33,73 gr., Syl. Cop. 136. Ptolémée V (185-145), tête de Ptolémée à dr. R/ aigle ailes fermées à g. sur foudre, 14,06 gr., Syl. Cop. 267. Cléopâtre VII (51-30), 1^{er} règne, tête diadémée de Ptolémée à dr. R/ aigle ailes fermées, devant la patte gauche le signe d'Isis, 13,22 gr., Syl. Cop. 405.

D^r Debruge : Ptolémée VI Philometor (181-148), tête diadémée dont le diadème est presque complètement caché par la chevelure très schématisée ; au-dessus de la tête patte droite d'aigle ; portrait assez vivant ; L K = 20^e année du règne. Ptolémée XII Aulète (80-51), 1^{re} période (80-70), frappe d'Alexandrie, 14,61 gr., Syl. Cop. 392. Cléopâtre VII (51-30) ; L K = 20^e année du règne, frappe d'Alexandrie, Syl. Cop. 416.

D^r Cougoul : Cité du Vatican. JOANNES PAULUS I MCMLXXVIII tête à g. revêtu de la calotte R/ CITTA DEL VATICANO, ses armes surmontées de la tiare, les deux clefs croisées, 1 000 LIRE.

D^r Wangermez : Belgique, 5 fr et 1 fr 1975, exemplaires décentrés.

D^r Debruge : Jetons (?), MARTIN/ DAVID/ 1722 R/ fleur de lys cuivre, 29 mm. Autre exemplaire, RENTE/ RENDUE A LA/ HAVARDIERE/ 1769 R/ chat accroupi, cuivre, 27 mm, F. 8686 Vdr.

D^r Lasserre : Médailleurs contemporains. Tête de femme à dr., chevelure relevée, élégamment torsadée et ornée de gui, REPUBLIQUE FRANÇAISE ; sous le buste DANIEL DUPUIS. R/ personnage symbolisant la France, tenant un enfant porteur d'un flambeau, couronne un forgeron tenant de sa main gauche une masse, au-dessous une palette et un marteau de sculpteur, EXPOSITION UNIVERSELLE PARIS 1889 ; à l'exergue DANIEL DUPUIS ; au centre une étoile rayonnante ; br., 63 mm.

— Personnage féminin coiffé d'un chignon écrivant la date 1900 sur un livre que lui présente un enfant nu ; composition réalisée dans les nuages ; sous le grènetis DANIEL DUPUIS. R/ Génie ailé tenant un flambeau de sa main droite, appuyé contre le balancier, tenant une médaille dans sa main gauche ; de part et d'autre divers objets : chevalier avec ébauche de médaille, balance, carton à dessin, MONNAIE DE PARIS ; à l'exergue DANIEL DUPUIS ; br. 50 mm.

— Buste de femme à dr., chevelure élégamment traitée et ornée de houx, REPUBLIQUE FRANÇAISE/ en bas et à dr. DANIEL DUPUIS. R/ dans une couronne de laurier et de chêne A MONSIEUR LE PROFESSEUR C. SIGALAS/ VILLE DE BORDEAUX/ 1938./ H. DUBOIS, arg., 40 mm.

— Grande médaille de jubilé du Professeur RENÉ FROELICH de Nancy. Buste tête à dr. AU PROFESSEUR. FROELICH. SES. COLLEGUES. ELEVES. ET AMIS. 40 ANNEES D'ENSEIGNEMENT. R/ HIPPOCRATES sur une banderole, en lettres grecques, tenant affectueusement un enfant ; CHIRURGIE INFANTILE ET ORTHOPEDIE ; signé hD (Henri DROPSY), br., 68 mm.

— Faune accroupi près d'un arbre tronqué, une lampe antique suspendue à une branche, en bas et à gauche un feu de bois ; il montre de la main droite qu'il s'éclaire et de sa main gauche qu'il se chauffe ; H. DROPSY ; à l'exergue ELECTRICITE DE/ FRANCE ET GAZ/ DE FRANCE R/ Les pylônes d'une ligne électrique à haute tension et des cuves à gaz ; J. BACLE ; br., 55 mm.

— Une gauloise, chevelure tressée, casque surmonté d'un còq avec son plumage, bouclier contre l'épaule gauche ; branche de chêne à gauche par ALBERT HERBEMONT R/ couronne de laurier, OFFERT PAR LA FRANCE DE BORDEAUX ET DU SUD-OUEST.

— Tête de la France coiffée du bonnet phrygien et couronnée de chêne, REPUBLIQUE FRANÇAISE à dr. MORLON R/ dans une couronne de laurier, OFFERT/ PAR LE/ MINISTRE SOUS-SECRETAIRE D'ETAT DE L'EDUCATION PHYSIQUE ; br., 50 mm.

SÉANCE DU 15 JUIN 1980

Présidence de M. le D^r COUGOUL

PRÉSENTATIONS :

M. Bardet : Nerva, as, C. 21.

M. Dugros : Royaume de Prusse ; Frédéric-Wilhem IV (1840-1861), 2 thaler, 1855, Berlin, Cg. 154 a. Guillaume I (1861-1888), verenthaler, 1868, Cg. 170 ; kroenangsthaler (thaler du couronnement) (1861), Cg. 169. Frédéric III (1888), 2 mark, Y.S. 37. Guillaume II (1888-1918), Centenaire de l'Université de Breslau, 1811-1911, 3 mark, Y.S. 49.

M. Bardet : LOUIS-PHILIPPE I^{er} ROI DES FRANÇAIS, tête laurée à g. R/ statue équestre du duc d'Orléans, cheval passant à droite, L'ARMEE AU DUC D'ORLEANS PRINCE ROYAL 1842 ; sur le socle de la statue BARRE D'APRES MAROCHETTI/ FERDINAND PHILIPPE DUC D'ORLEANS 1810-1842 ; médaille en cuivre.

M. Chalmin : II^e République, 5 francs, 1849, V.G. 3237, 3242.

D^r Cougoul : Jetons, Mairie de Nantes : Louis de Mace. F. 8870. Gérard Mellier. F. 8903. Darquistade (1^o mairie) 1735, F. 8910. Gelle de Premion, 1756, F. 8922, variante. Roger (1770-1771), F. 8927. Berrouette (1782-1783), F. 8932. La Prevanchère (1787-1788), F. 8936. Kervegan (1789-1790), F. 8937.

SÉANCE DU 19 OCTOBRE 1980

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

PRÉSENTATIONS :

M. Dugros : Hambourg. Charles VI, 1727, 8 schilling, Cg. 19, var. ; 1 schilling, 1836, billon, Cg. 3 ; 1 dreiling, 1836, billon, Cg. 1 ; funf mark, 1876, Y.S. 3 ; drei mark 1911, Y.S 5 ; zwei mark 1906, Y.S 4.

— Francfort. 1/2 gulden, 1841, Cg. 64 ; 6 kreuzer 1853, Cg. 37 A ; zwei verins thaler, 1866, Cg.91.

D^r Lasserre : Joseph Naudet. 1786-1878. JOSEPHUS NAUDET tête à dr. sous la tranche du cou PONSCARME F. R/ JOSEPHUS NAUDET/ OB. ANNOS. QUINQUAGINTA/ A. COOPTATIONE EVIS/ IN. ACAD.. INSCRIPTIONVM/ HUMANIORUM. LITTERARUM/ GRAVITER EXACTUS/ SODALI. OPTIMO. SODALES/ D.D/ MDCCCLXVII. ; br. argenté, 50 mm.

— Médailles de Louis OSCAR dit OSCAR ROTY (1846-1911).

— République Française, REPUBLIQUE FRANÇAISE, tête à dr., les cheveux flottants sur les épaules, coiffée du bonnet phrygien, couronnée de feuilles de laurier et de chêne, signé O. ROTY sous le buste. A. DESAIDE éd. R/ couronne de lauriers et de chêne ; br., 50 mm.

— Autre médaille, même avers que le précédent R/ dans une couronne de laurier et de chêne GRAND CONCOURS/ 2^e PRIX/ 1893/ J. RAYMOND/ SOCIETE DE L'UNION DES COIFFEURS DE BORDEAUX, arg. doré, 42 mm.

— La République Française casquée et armée portant sur sa cuirasse comme égide une gloire tenant dans sa main gauche une couronne ; sur la tranche de l'épaule O. ROTY R/ PRIX/ OFFERT PAR/ LE/ MINISTRE ; légende circulaire MINISTERE DE L'INTERIEUR, arg. doré, 51 mm.

— Autre médaille, même avers que le précédent R/ composition symbolique : La République tenant dans sa main gauche la hampe du drapeau français couronne un vieux soldat qui lui présente son fils, jeune recrue, équipé et tenant son fusil de la main droite, pendant qu'un bambin lui montre un carton de tir ; PRO. PATRIA. ETIAM. IN. PACE. AD. ARMA. PARATI. ET. DERITI. ; à l'exergue O. ROTY ; arg., 50 mm.

— Canal de Suez. Médaille frappée lors de l'inauguration. Le canal de Suez gravé en creux, une femme reposant sur un sol de pierre et assise sur un ballot, d'où émerge une corne d'abondance, tient un rameau dans sa main droite et de sa main gauche lève un flambeau qu'elle présente à une femme qui symbolise l'Épargne Française, l'immense travail qu'a nécessité le creusement du canal, L'EPARGNE FRANCAISE PREPARE LA PAIX DU MONDE/ O. ROTY R/ LE/ 17 NOVEMBRE/ 1869/ LE CANAL MARITIME/ A. ETE. OUVERT/ A LA/ GRANDE NAVIGATION/ COMPAGNIE. UNIVERSELLE. DU. CANAL. MARITIME. DE. SUEZ. ; arg., 42 mm.

SÉANCE DU 16 NOVEMBRE 1980

Présidence du M. le D^r COUGOUL

PRÉSENTATIONS :

M. Bardet : Henri II, douzain aux croissants, 1551, atelier de Nantes, Ci. 1305.

M. Chalmin : Louis XIII, monnaie Franco-Espagnole, menuet, Ville de Vich, 1642, Ci. 1773.

M. Dugros : Grand duché de Bade. Ludwig (1818-1830), ein thaler, 1829, Cg. 93. Léopold (1830-1852), 1 gulden, 1838, Cg. 110 ; zwei gulden, 1850, Cg. 120. Frédéric (1856-1907), verins thaler, 1870, Cg. 158 ; 1 gulden, 1863, Cg. 155 ; funf mark, 1898, Y.S 21. 50^e anniversaire (1857-1902), funf mark, 1902, Y.S 23. Frédéric et Louise, 50^e anniversaire de mariage, zweimark, 1906, Y.S 26. Frédéric II (1907-1918), dreimark, 1914, Y.S 39.

D^r Cougoul : Jeton, Canal de Givors, 1784, F. 10797.

SÉANCE DU 21 DÉCEMBRE 1980

Présidence de M. le Dr COUGOUL

PRÉSENTATIONS :

M. Pujo : Ionie. Magnésie du Méandre, tétradrachme, buste diadémé et drapé à dr. d'Artémis Leukophryène, avec la stéphané, l'arc et le carquois sur l'épaule R/ Apollon nu debout à g., s'appuyant sur un trépied surmonté d'un carquois et tenant une guirlande de la main droite ; au-dessous base méandroïde ; dans le champ inscriptions, le tout dans une couronne de laurier ; Poz. 2460 var.

Dr Lasserre : Gaule. Pictons, statère en cuivre aurifère, 6,30 gr., Bl. 177.

Dr Debruge : Monnaies primitives de l'Inde. Nord-Ouest de l'Inde, 1^{er} siècle av. J.-C., époque d'Apollophanes ou Strato. Apollophanes était peut-être le fils d'Eukratides, dernier roi grec de Bactriane. Tête diadémée du roi à dr., inscription grecque R/ personnage de face très primitif, Pallas ou Hercule armé combattant ; légende indienne très déformée ; bronze, moyen module.

— Indo-parthes : Soter-Mecas, vers 10 après J.-C., apparenté aux princes Indo-parthes, buste radié du prince à dr. levant la main et tenant un sceptre ; à gauche un monogramme R/ le prince à cheval tenant un rameau, inscription grecque, trident à droite ; bronze de moyen module.

— Roi à cheval à dr. tenant un rameau, légende grecque R/ Zeus ou roi debout à dr., légende indienne.

— Nord de l'Inde : Yuetche ou Grands Kouchans. Kadphises II (80-120), le roi debout à g., tenant un trident, à sa droite un autel, à sa gauche une massue, dans le champ emblème en forme de trident ; légende grecque R/ Siva debout devant le bœuf, légende en caractères kharosthi ; br. grand module.

— Vasudeva (?), vers 180. Le roi debout tenant un trident à la main droite reposant sur un autel, la main gauche levée tenant une sorte de lance ou de trident, sabre au côté gauche, monogramme. R/ Siva devant le bœuf ; bronze petit module.

Dr Lasserre : Louis VI (1108-1137), denier d'Orléans, L. 130.

M. Bardet : monnaie épiscopale de Cambrai, cavalier d'or ; imitation du franc à cheval de Jean le Bon, émis par Pierre IV d'André (1349-1368), Fi. 956.

M. Chalmin : Louis XIV, douzième d'écu au buste juvénile, Lyon, 1662, Ga. 115.

M. Dugros : Allemagne, Guillaume II, Empereur d'Allemagne et Roi de Prusse : 5 mark, 1908, Y.S 45 ; 3 mark, 1909, Y.S 44 ; 2 mark, 1905, Y.S 43 ; 1 mark, 1903, Y. 17 ; 1/2 mark, 1916, Y. 16 ; 50 pfennig, 1877, Y. 14 ; 20 pfennig, 1874, Y. 12 ; monnaies d'argent. 25 pfennig, 1911, Y. 11, cupro-nickel ; 20 pfennig, 1887, Y. 7 ; 10 pfennig, 1876, Y. 6 ; 5 pfennig, 1874, Y. 5 ; monnaies de nickel. 2 pfennig, 1912, Y. 4 ; 1 pfennig, 1905, Y. 3 ; monnaies de bronze.

Dr Lasserre : JOSEPHINE IMPERATRICE ET REINE par Andrieu. E.d.F. *Recherches* n° 59.

SÉANCE DU 19 JANVIER 1981

Présidence de M. DUPUCH

PRÉSENTATIONS :

Dr Debruge : Monnayage de Corinthe et de ses colonies, IV^e siècle av. J.-C. Corinthe, drachme (350-306), Poz. 1713. Dyrachium, statère (350-300), Poz. 1737. Locres, statère, Poz. 1731.

M. Pujo : Charles VI (1380-1422), écu d'or à la couronne, Tournai 1^{re} émission, 11 mars 1385, L. 378.

M. Chalmin : Louis XV, petit louis d'argent, 1720, Reims, Ga. 305. Louis XVI, écu aux lauriers, 1784, Pau.

M. Dugros : République de Weimar : drei mark, 1924, arg., Ca. 44. 3 mark, aluminium, Ca. 26 ; 4 reichspfennig, 1932, br., Ca. 36 ; 200 mark, 1923, aluminium, Ca. 27 ; 2 reichsmark, 1926, arg. Ca. 43. Province de Westphalie : 50 millionen mk., 1923, br. doré ; 2 millionen mk., 1923, alu ; 10 mark, 1921, br. ; 50 pfennig, 1921, alu. ; 50 mark, 1923, alu.

Dr Lasserre : Couronnement de Napoléon. E.d.F. *Recherches* n° 45, variante pour l'avvers R/ inchangé.

— Jetons de Pharmacie de Bordeaux : un palmier autour duquel s'enroulent deux serpents ; sur le sol ondulé de part et d'autre du tronc du palmier trois plantes médicinales ; légende circulaire ORDO. PHARMACOPOL. BURDIGALENS. R/ un laboratoire auquel on accède par trois degrés ; entre deux colonnes surmontées de deux arcades parallèles et reposant sur un sol carrelé on voit un appareil de distillation constitué par une cornue reposant sur un fourneau et s'engageant dans un ballon ; arg., 23 mm.

— Armes de Bordeaux surmontées de la couronne murale par GERBIER R/ légende circulaire SOCIÉTÉ DE PHARMACIE DE BORDEAUX ; sur le plat FONDÉE EN 1834/ RECONNUE D'UTILITÉ/ PUBLIQUE/ EN 1874/ ; arg., 30 mm.

— Exposition Maritime. La ville de Bordeaux assise, vêtue à l'antique, tête de profil à g., la coiffure ornée de la couronne murale, soutenant de son bras gauche plié les armoiries de Bordeaux ; à droite un chien avec dans le bas un enroulement de pampres de vigne, tandis qu'à ses pieds une corne d'abondance déverse toutes les richesses du pays ; dans le lointain au-delà du pont de pierre et de la porte de Bourgogne sont ébauchés tous les monuments de la cité que contemple le personnage L.M.F./ EXPOSITION MARITIME/ INTERNATIONALE DE BORDEAUX/ 1907 ; à droite les attributs de la marine par H. Dubois R/ au-dessus d'une gerbe de chêne et de laurier enrubannée inscription gravée A M^r GEORGES CHEVALIER ; plaquette rectangulaire, bronze, 60 × 42 mm.

— Autre médaille circulaire, même avers que la précédente mais avec la légende en relief VILLE DE BORDEAUX ; à l'exergue à G. HENRI DUBOIS R/ sur le plat en relief CONSEIL/ MUNICIPAL, surmonté d'une étoile rayonnante ; sur un cartouche entouré d'une branche de laurier A. BERTAUL/ CONSEILLER 1908-1912 ; arg., 51 mm.

— Adam Mickiewicz, buste tête à dr., cheveux rejetés en arrière, traits anguleux, portant sur ses épaules la cape drapée romantique ; ADAM MICKIEWICZ/ ANTOINE BOURDELLE/ MCMXXIX R/ composition qui traduit vigoureusement la Pologne défendant son indépendance, PARYZ/ 21 KWIETNIA/ 1929 KOKW/ ANTOINE/ BOURDELLE/ MCMXXIX ; br., 72 mm.

SÉANCE DU 15 FÉVRIER 1981

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

PRÉSENTATIONS :

M. Benusiglio, Dr Castéra : Monnayage celtibérien. Espagne du Nord. Rappel des particularités de l'alphabet celtibérien qui rend la lecture de certaines légendes assez difficiles, d'où certaines confusions rencontrées lors des identifications. Ce monnayage commence à la fin du IV^e siècle et se termine en 41 de notre ère. De GUADAN distingue huit périodes : la première va de la fin du IV^e à 237, la seconde, de 237 à 206, la troisième de 206 à 133, la quatrième de 133 à 105, la cinquième de 105 à 82, la sixième de 82 à 40. Cette période marque la fin des émissions autonomes ibériques. Les deux dernières périodes aux légendes romaines s'étendent de 40 à 27 et la dernière de 21 à 47 de notre ère.

Une présentation de monnaies permet de constater cette évolution.

M. Pujo : Ionie, tétradrachme posthume à l'effigie d'Alexandre, Poz. 932, var., 16,88 gr. Corinthe, statère d'argent, 8,086 gr., Poz. 1690 var.

Dr Debruge : Macrin (217-218), émission postérieure au 2 décembre 217.

M. Dugros : Allemagne. Monnaie médaille célébrant les victoires allemandes et la capitulation de Napoléon III, 1870-1871, arg.

— Président von Hindenburg, médaille du 80^e anniversaire, 1847-1927 ; arg.

— Hindenburg Reich President, 3 reichsmark (1919-1929), 10^e anniversaire de la Constitution de Weimar, Ca. 63.

— Paul von Hindenburg, 1847-1934, buste à dr. R/ DEUTCHES REICH, aigle, 5 reichsmark, 1936, Ca. 83 ; 2 reichsmark, 1937, Ca. 89 ; 3 reichsmark, 1938, Ca. 90.

— Taler de la honte, Occupation par les troupes sénégalaises de l'Allemagne, DEUTSCHER NOTOND SCHMACH TALER R/ épée brisée ; bronze argenté.

D^r Lasserre : Première effigie métallique de la Duchesse de Berry ; buste de profil à g., coiffée à l'antique ; autour du cou collier à deux rangs, auquel est suspendue une croix, CAROLINE FERNANDE DUCH. DE BERRY ; sous la tranche de l'épaule GAYRARD R/ deux tiges de lys réunies par un ruban ; légende courbe dans le haut CONNEXA LILIA CRESCUNT ; à l'exergue CAR. FERD. NEAPOLITAN/ CAR. FERD. DUCI BITURI/ 1816 ; près du listel BARRE. F. Variante du N° 4 de Bauquier, 41 mm, br.

Autre exemplaire en bronze doré :

— Duc de Berry, tête nue de profil à g., CH. F. DUC DE BERRY NE LE 24 JANVIER 1778 MORT ASSASSINE LE 14 FEVRIER 1820 R/ buste du duc de Bordeaux de profil à g., CHARLES FERDINAND NOUS EST RENDU ; sous le buste DUC DE BORDEAUX, 1820 ; 28 mm, Ba. n° 18.

— Henri V : buste tête à g. en uniforme, grand cordon passé en sautoir, plaque du Saint Esprit sur la poitrine, HENRI DIEUDONNE R/ croix ancrée chargée d'un cœur ; cuivre argenté, 23 mm, Ba. p. 234.

— Duchesse de Berry : buste de profil à dr. avec rang de perles autour du cou, dans les cheveux roulés en torsade au-dessus de la tête peigne diadéme retenant un encadrement de boucles autour du front.

SÉANCE DU 15 MARS 1981

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

PRÉSENTATIONS :

M. Pujo : Royaume de Syrie. Antiochos VIII Grypus (121-96), tétradrachme, Poz. 3015 variante.

D^r Debruge : Royaume de Syrie. Antiochos VI Dionysos (145-142) (fils d'Alexandre Bala), drachme. Antiochos VII Evergète (138-129), tétradrachme.

D^r Castéra : Henri II de Béarn (Henri III de Navarre, Henri IV de France.), franc de Navarre et de Béarn, tête laurée à dr. HENRICUS + II + D + G + REX + NAVARAE + D, vachette sous la cuirasse (atelier de Pau) R/ croix formée par quatre H couronnées et cantonnées de quatre fleurs de lys, GRATIA DEI SUM ID DUOD SUM, 1581. — Henri IV, demi-franc, Ci. 1541. Louis XIII, quinze sols, Ci. 1661. — Louis XIV : écu carambole, 1686, Lille, Ci. 1884 ; demi-écu, 1685, Ci. 1885 ; quart d'écu, 1686, Ci. 1886 ; huitième d'écu, 1686, Ci. 1887 ; écu aux palmes, réformation, Ci. 1894 ; demi-écu aux insignes, réformation, Ci. 1908. — Louis XV, écu à la vieille tête, Ci. 2129. — Louis XVI, écu de trois livres, 1792, V.G. 260. — Louis XVIII, 5 fr., 1816, Perpignan, V.G. 2472. — Charles X, 5 fr., 1826, V.G. 2633. — Louis-Philippe, 5 FRANCS, 1830, V.G. 2787.

M. Dugros : Allemagne : monnaies de fer émises par les villes d'Allemagne après la chute de l'Empire Allemand. Cassel, 10 pfennig, 1919. Aix la Chapelle, 1 ocher grosche, 1920. Trèves, 10 pfennig, 1919. Mannheim, 10 pfennig, 1919. Spire, 50 pfennig, 1918. Ratisbonne, 5 pfennig, 1919. Worms, 10 pfennig, 1918. Bonn, 50 pfennig, 1918. Magdebourg, 10 pfennig, 1921.

D^r Lasserre : Louis-Philippe, LOUIS-PHILIPPE I ROI DES FRANÇAIS, tête laurée à dr. ; sous la tranche du cou DEPAULIS. F. R/ dans une couronne de laurier, en demi-cercle COMICE AGRICOLE DE CAILLY/ RACINES/ 1^{er} PRIX/ LUCE/ 1844/ ; arg., 56 mm.

— LOUIS-PHILIPPE I^{er} ROI DES FRANÇAIS, tête laurée à dr., par CAQUE. F. R/ dans une couronne de chêne SOCIETE PHILOMATIQUE/ DE BORDEAUX A M^r/... 1847 ; cuivre, 41 mm. La même médaille devait récompenser les lauréats sous la II^e République.

— Médailles populaires : LOUIS-PHILIPPE D'ORLEANS LIEUT. GEN. DU ROYAUME, tête nue à dr., par BARRE R/ dans une couronne de chêne LA/ CHARTE/ SERA/ DESORMAIS/ UNE/ VERITE, 18 mm, cuivre doré.

— LOUIS-PHILIPPE I^{er} ROI DES FRANÇAIS, tête nue à dr. par BARRE R/ dans une couronne de chêne ELU/ PAR LE VOEU/ DES FRANÇAIS/ LE 7 AOÛT/ 1830, cuivre doré, 18 mm.

— Erection de l'obélisque : LOUIS-PHILIPPE I^{er} ROI DES FRANÇAIS, tête laurée à g., par MONTAGNY R/ au centre l'obélisque reposant sur un socle entouré d'une galerie ; inscription de part et d'autre de l'obélisque en demi-cercle à g. ABATTU A THEBES EN OCTOBRE 1831 ; au-dessous HAUTEUR 70 P (pieds) 3 P (pouces) 5 L (lignes) ; en demi-cercle à dr. INAUGURE A PARIS EN OCTOBRE 1831 ; au-dessous POIDS 500 MILLIERS ; au centre transversalement OBELISQUE DE LOUQSOR ; cuivre doré, 26 mm.

— LOUIS-PHILIPPE I^{er} ROI DES FRANÇAIS 1847, tête laurée à g. ; sur la tranche du cou, BARRE R/ CHARTE/ 1830/ CINQ CENTS ; autour des deux volets de la Charte, les attributs de la royauté ; en bas le coq dans une couronne de chêne la patte droite posée sur un globe ; cuivre, 25 mm.

— Arc de Triomphe ; bustes affrontés de Napoléon tête laurée de profil à dr. et de Louis-Philippe, tête laurée de profil à g., 1806-1836/ DIEU PROTEGE LA FRANCE ; près du listel, MONTAGNY. R/ Arc de Triomphe, A L'ARMEE FRANCAISE/ HAUTEUR 139 PIEDS/ LARGEUR 141 PIEDS ; cuivre, 26 mm.

— NAPOLEON EMPEREUR, tête laurée à dr. par VIEUXMAIRE, R/ TOMBEAU DE NAPOLEON/ INAUGURE LE 5 MAI/ 1853.

SÉANCE DU 5 AVRIL 1981

Présidence de M. le D^r COUGOUL

PRÉSENTATIONS :

D^r Castéra : Dioclétien, demi follis, Se. 3440 C. Galère, follis, Se. 3609.

M. Pujo : Anomalies de frappe rencontrées sur des pièces de Louis XV, demi écu aux lauriers, 1726, Aix, Ci. 2118 et Louis XVIII, écu de 5 F., Bayonne, 1815, V.G. 2454. Ces anomalies de frappe paraissent avoir été causées lors de la frappe par la rentrée des coins entre eux en l'absence de flan, cette « frappe à vide » ayant déterminé des enfoncements dans le coin flan de l'avvers marqué par le coin du revers et reproduit ensuite en creux ; défauts infimes mais perceptibles. Ravel a étudié cette anomalie.

M. Dugros : Maroc, monnayage avant le protectorat. Almohades, dirham carré, arg. monnaie coulée, bronze, 1286 de l'hégire (1869 du calendrier grégorien).

— Hassan I (hégire 1290-1311 = 1873-1894), 10 dirhams = 1 rial arg., 1299, Ga. C. 35 ; 5 dirhams = 1/2 rial, 1299, arg., Ga. C. 28 ; 1/2 dirham = 1/20 rial, 1299, arg., Ga. C. 14 ; 10 mousounas, 1310, br. Ga. C. 11.

— Abdul-Aziz I (1311-1325 = 1908-1911), 10 dirhams = 1 rial, 1321, Ga. C. 37 ; 5 dirhams = 1/2 rial, arg. Ga. C. 29 ; 2 1/2 dirhams = 1/4 rial, 1316, arg. Ga. C. 24.

— Moulay-Hafid I (1325-1330 = 1908-1912), 10 dirhams, 1329, arg. Ga. C. 38 ; 5 dirhams, 1329, arg. Ga. C. 31-A ; 5 dirhams, 1329, essai en bronze par la monnaie de Paris, Ga. C., 31 A.

— Moulay-Youssef (1330-1346 = 1912-1927), 5 dirhams, 1336, arg., Ga. C. 32.

D^r Lasserre : Collège de Pharmacie de Paris, ACCESSIT/ FONDE PAR LE/ COLLEGE DE PHARMACIE/ EN FAVEUR DES/ ELEVES EN/ 1784 R/ BOTANIQUE/ ACCESSIT/ ACCORDE A M^r GUILLM/ DELORD DE BORDEAUX/ DEPT/ DE LA GIRONDE/ EN 1791, arg., 37 mm.

— Garde Nationale de Versailles : un pélican se déchirant le sein pour nourrir ses multiples petits, FRANCAIS SOUS CET EMBLEME ADOREZ VOTRE ROI/ HOMMAGE DE LA GARDE Nale/ DE VERSAILLES LE 6/ FEVRIER R/ dans une couronne de myrte, CE/ BON PEUPLE/ QUI M'EST SI CHER/ ET DONT ON M'ASSURE/ QUE JE SUIS AIME QUAND/ ON VEUT ME CONSOLER/ DE MES PEINES/ DISCOURS DE LOUIS XVI/ A L'ASSEMBLEE NATIONALE/ LE 4 FEVRIER 1790 ; bronze doré, 53 mm.

— Monnaies de Confiance : 1792 L'An IV de la Liberté, monneron de cinq sols, V.G. 291.

— Monneron de CINQ SOLS à l'Hercule, V.G. 295, exemplaire en cuivre au lieu du bronze mentionné par V.G. Monneron de DEUX SOLS à la Liberté, V.G. 299, exemplaire en cuivre au lieu du bronze cité par V.G. ; 1 SOL aux balances, V.G. 415.

SÉANCE DU 24 MAI 1981

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

PRÉSENTATIONS :

M. Benusiglio : Monnayage celtique. Monnaie des Ambiani (région de la Somme) à la légende celte : deux volutes ouvertes vers l'extérieur composées par trois demi-cercles ; dessous un serpent bicéphale à corps perlé ; croissant au pourtour cerclé de perles et de demi-cercles à l'intérieur R/Cavalier allant à dr. ; br., Lat. 8507-8508 (cf. *Bulletin de la Sté Française de Numismatique*, avril 1981) ; quelques exemplaires connus.

M. Dugros : Maroc, Empire Chérifien. Moulay-Youssef (1330-1346 de l'Hégire = 1912-1927), 1 Franc, 1342, nickel, Ga. C., 42 ; 50 centimes, Ga. C. 41.

— Mohamed V (1346-1380 de l'Hégire = 1927-1961), 20 fr., 1347, arg., Ga. C. 57 ; 10 fr., 1352, arg., Ga. C. 53. ; 5 fr., 1347, arg., Ga. C. 48 ; 200 fr., 1372, arg., Ga. C. 63. ; 100 fr., 1372, arg., Ga. C. 62 ; 50 fr., 1371, br. alu., Ga. C. 60 ; 20 fr., 1366, cupro-nickel, Ga. C. 58 ; 10 fr., 1366, cupro-nickel, Ga. C. 54 ; 5 fr., 1365, br. alu., Ga. C. 49 ; 20 fr., Maroc, 1371, br. alu., Ga. C. 59 ; 10 fr., Maroc, 1371, br. alu., Ga. C. 55.

— Mohamed V, buste à g., 500 fr, 1376 = 1956, arg., Ga. C. 64.

D^r Lasserre : Louis XV, jetons : Ordre de St Lazare et de Notre-Dame du Mont Carmel. Ce jeton reproduit pour l'avant le revers de F. 1598 et pour le revers, le revers de F. 8100 ; arg., 30 mm.

— Chambre de Commerce de Lyon : Libération des métaux précieux, 1760, F. 10785 a.

— Souvenirs Bordelais. Médailles de Prix distribuées au XIX^e siècle : Minerve debout, vêtue à l'antique, tient dans sa main gauche levée une couronne de laurier ; la main droite est posée sur un bouclier octogonal orné de l'égide rayonnante, la chouette à ses pieds ; PROEMIUM ; à l'exergue, entre la tête et le bras gauche, inscription grecque. R/ PENSION/ DE M^r/ J.-B. LAVIELLE/ A/ BORDEAUX ; br., 37 mm.

— Sphère armillaire sur son support entourée des attributs de la science et des arts, INSTRUCTION EDUCATION R/ dans une couronne de laurier et de chêne PRIX/ D'HONNEUR/ A M^r/ GEORGES/ DESBLACHE/ 16 AOÛT/ 1887/ ECOLE CHRETIENNE St NICOLAS BORDEAUX ; médaille à bélière, arg., 41 mm.

SÉANCE DU 21 JUIN 1981

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

PRÉSENTATIONS :

D^r Debruge : Corinthe. Statère V^e siècle, tête d'Athéna à dr. coiffée du casque corinthien ; en arrière aplustre. R/ Pégase arrêté à dr., bridé et aux ailes retournées (réminiscence archaïque) ; sous le ventre Q ; position rare de Pégase ; vers 415-387, R. 798.

— Locres : tête d'Athéna coiffée du casque corinthien à g., couvre-nuque ; Pégase volant à g., en dessous foudre ; vers 332-300, B.M.C. 12 P 95.

M. Dugros : Grand Duché de Luxembourg : Province des Pays-Bas Autrichiens. Albert et Isabelle (1598-1621), demi-patagon, arg. — Marie-Thérèse (1740-1780), liard, 1757, br. Cg. 2. — Léopold II (1790-1792), 1 sol, 1790, br. Cg. 16. — État indépendant. Guillaume II de Hollande (1849-1890), 10 centimes, 1870, Y. III. Adolphe Grand-Duc (1890-1905), 10 centimes, 1901, nickel, Y. 6. Guillaume IV (1905-1912), 5 centimes, 1908, nickel, Y. 8. Marie-Adélaïde, Grande Duchesse, (1912-1919), 25 centimes, fer, Y. 14. Charlotte, Grande Duchesse, (1919-1964), 10 Fr., 1929, arg. 100F, 1946. 600^e anniversaire de Jean DE de BLANNEN, Y. 35. 100 F., 1963, arg., Y. 38. Millénaire du Luxembourg, 250 F, 1963, arg. Y. 39. Jean, Grand Duc, 1964, 100 F. arg., Y. 40.

D^r Lasserre : Visite du Tsar à Paris. Profils superposés de Nicolas II et de Maria Féodorovna à g. R/ entre deux étoiles PARIS/ OCTOBRE/ 1896, 35 mm.

— Femme au torse nu, tête à g., coiffure à chignon ornée d'une branche de laurier, joue de la harpe sous les rayons d'un soleil éclatant par F. RASUMNY R/ allégorie musicale avec trophée d'un instrument de musique VILLE DE PERIGUEUX/ CONCOURS/ MUSICAL/ DES 3 ET 4 JUIN/ 1906/ T.E.O.B./ F. RASUMNY. Médaille à bélière bronze argenté, 50 mm.

SÉANCE DU 18 OCTOBRE 1981

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

PRÉSENTATIONS :

M. Pujo : Royaume de Syrie. Antiochus VIII Grypus (121-96), tétradrachme, atelier d'Antioche, Poz. 3015 var.

M. Dugros : Autriche : Léopold (1675-1705), thaler pour le Tyrol, 1704, Dv. 1001. Marie-Thérèse (1740-1780), thaler de 1780, Dv. 1151. Joseph II (1765-1790), écu de Brabant, 1785, Dv. 1170 v. François II, Empereur Germanique (1792-1835), écu de Brabant, 1797, Dv. 1180. François 1^{er} Empereur d'Autriche (1792-1835), thaler, 1815, Cg. 185 a ; 30 et 15 kreuzer, 1807, Cg. 179 et 178.

D^r Lasserre : Jetons maritimes bordelais : Phare de Cordouan avec un vaisseau sous voiles, 1844. R/ armoiries de Bordeaux surmontées d'une couronne comtale entourée de deux pampres de raisin s'épanouissant en gerbes de blé et nouées par un ruban, LA GIRONDE SOCIETE-ANONYME D'ASSURANCES MARITIMES-BORDEAUX ; jeton octogonal, argent, 34 mm.

— Proue de navire avec figure de proue, attributs maritimes R/ dans une couronne de laurier et de chêne REGATE MODELE DE LANGOIRAN 4 AOÛT 1895 3^e SERIE CARMENCITA 3^e PRIX, cuivre, 50 mm.

— Scène de sauvetage. Sur une mer déchaînée, à dr. bateau en détresse à g. phare et croix, par P. OUDINE R/ dans une couronne de laurier SOCIETE FRANCAISE DE SAUVETAGE/ Mad. TROCHU/ 1902, arg., 41 mm.

— Allégorie à l'antique, Neptune avec son trident et Amphitrite sur son char en forme de coquille traîné par des chevaux marins par A. RIVET. R/ légende circulaire SOCIETE DE LA VOILE D'ARCACHON ; au centre dans un cadre entouré d'une palme et de feuilles de chêne REGATES/ INTERLES/ 1902/ LILY, arg., 40 mm.

— REPUBLIQUE FRANÇAISE de profil à dr. par DANIEL DUPUIS R/ MINISTERE DE LA MARINE (en relief) SAUVETAGE (en creux) BORDEAUX 1913 ; voiliers et attributs maritimes par CH. MAREY, vermeil, 32 mm.

SÉANCE DU 22 NOVEMBRE 1981

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

PRÉSENTATIONS :

M. Pujo : Pamphylie. Aspendos fin v^e-début vi^e siècle ; deux athlètes nus luttant face à face, grènetis circulaire. R/ frondeur debout, de face, tête à dr. (œil de face), s'apprêtant à lancer son projectile, vêtu du chiton ; à dr. triskéle, à g. légende, le tout dans un carré creux entouré d'une ligne perlée ; style archaïque ; gravure extrêmement fine et soignée de la tête du frondeur ; statère, B.M.C. Pl. XIX n° 13 v.

M. Dugros : États-Unis. Half-dollar Liberty, 1803, Y. 127 ; 50 cents, 1828, Y. 131 ; Dollar, type Morgan, 1878, Y. 151. Trade dollar (dollar d'exportation), 1877, Y. 1553. Peace Dollar, monnaie commémorative, 1924, Y. 154.

D^r Cougoul : Corporations de Paris. Jetons émis sous Louis XV. Les six corps des marchands de Paris, F. 4791. Marchands bonnetiers, F. 4873. Gardes marchands de vin, F. 5400. Commerce de la boucherie, jeton émis sous Louis XVIII et gravé par B. Andrieu, E.d.F. *Recherches sur B. Andrieu* n° 159.

D^r Lasserre : Collège Louis le Grand, F. 4448.

SÉANCE DU 20 DÉCEMBRE 1981

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

PRÉSENTATIONS :

M. Pujo : Eolide. Cymé. Tête de l'amazone Cymé à dr., ceinte d'un bandeau R/ cheval debout bridé au pas ; sous l'antérieur droit levé vase à une anse ; à l'exergue nom du magistrat ; tétradrachme, Poz. 2298.

M. Chalmin : Louis XV, douzième d'écu à la mèche courte, 1643, Ci. 1836. Autre exemplaire au buste juvénile, Ci. 1865. Louis XV, douze sols au bandeau, 1769, Ci. 2127. Louis XVI, douze sols aux lauriers, 1785, V.G. 80.

M. Dugros : Pologne. Frédéric-Auguste, 2/3 de thaler, 1706, arg. Stanislas-Auguste (1764-1795), 6 zlotich = 14 1/2 MARCA PUR, Cg. 58. Occupation russe, Nicolas 1^{er} (1825-1855), 1 1/2 rouble = 10 zlot., 1835, Cg. 117. Période insurrectionnelle, Cracovie, 1 zloty, 1835, Cg. 13. République de Pologne, 10 zlotich, 1932, Ca. 21. 70^e anniversaire du soulèvement de 1863, 10 zlotich, 1933, Ca. 23. République Populaire, 5 zlotich, 1959, aluminium, 1959, Ca. 44. 25^e anniversaire de l'Armée Populaire Polonaise, 10 zlotich, 1968, cupro-nickel, Ca. 54. 50^e anniversaire du rattachement de la Silésie, 1921-1971, 10 zlotich, 1971, cupro-nickel, Ca. 64.

D^r Cougoul : Jeton de César, duc de Vendôme (fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées), F. 6077.

D^r Lasserre : Médaille commémorative de la visite de la Monnaie de Paris par le Roi et la Reine des Deux-Siciles, V.G. 2685. Médaille commémorative du Pont de Libourne, 1820 : Louis XVIII tête à dr., sous la tranche de l'épaule ANDRIEU. F. LUDOVICUS XVIII. FRANC. ET. NAV. REX./ PUYMAURIN. D. R/ au-dessus d'une représentation allégorique du fleuve et du dessus du pont LUNGENDIS. COMMERCIIIS ; à l'exergue DORDONIAE. PONS. IMPOSITUS/ AD. LIBURNUM/ MDCCCXX/ DEPAULIS. F., br., 50 mm.

LES JETONS DE BORDEAUX DU MARIAGE DE LOUIS XIII À NOS JOURS

par Jacques COUGOUL et Jean DUGROS

INTRODUCTION

JETTER signifiait « compter ». Et, à l'origine, le jeton était un instrument de comptabilité à l'usage des clercs chargés des finances des princes, des villes ou des corporations.

Le métal de support était sans valeur et la frappe s'apparentait à celle des monnaies. Avec le temps, ce sens originel disparaît et le jeton devient une gratification. Désormais il sert soit à sanctionner la présence à une assemblée, soit à honorer un personnage important : nouveau magistrat, maire ou consul.

Aux membres des assemblées on remettait ces « jetons de présence ». Aux grands personnages, dont on frappait par flatterie ou vanité les armoiries, titres et charges, on offrait de somptueuses bourses en général de cent jetons d'argent, rarement d'or.

Ces pièces n'ayant aucune valeur monétaire pouvaient, comme avant elles les méreaux, être échangées contre des espèces ou conservées dans les familles à titre d'hommage.

La quantité de jetons frappés depuis l'Ancien Régime jusqu'à nos jours est considérable. Feuarden a décrit plus de quinze mille et sa description reste incomplète. Villes, corporations, sociétés diverses, voire même particuliers faisaient frapper de telles pièces de prestige.

Au premier abord, on serait tenté de croire que l'histoire numismatique de notre ville est inexistante ou très pauvre. Il n'en est rien. Et si Bordeaux ne peut s'enorgueillir des magnifiques séries de magistrats ou de corporations comme Paris, Lyon, Rouen, Nantes ou d'autres villes de moindre importance, on trouve à l'occasion de visites chez les antiquaires ou les numismates des jetons inatendus formant un important ensemble.

A notre connaissance, il n'existe pas de monographie exhaustive sur ce sujet très limité. D'autre part, le catalogue de Feuarden, ouvrage de référence par excellence, mais dont les descriptions s'arrêtent au Consulat, mérite d'être complété.

Partant de la collection Miller léguée à la Société d'Archéologie notre propos est de rassembler tous les témoignages en une liste aussi complète et précise que possible en reprenant le travail de nos prédécesseurs et en le complétant.

Nous nous sommes largement inspirés des travaux d'Évrard de Fayolle d'une irremplaçable érudition pour les séries municipales et la Chambre de Commerce. Nos autres sources sont citées dans le texte et la bibliographie.

Délaissant les jetons anglais et anglo-français, qui ne sont pas purement bordelais, nous décrivons les jetons du mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche à Bordeaux, puis ceux de l'Ormée, ce gouvernement révolutionnaire qui tint tête à Mazarin. Mais il faut arriver à Louis XIV pour trouver

le début d'une série homogène avec la Jurade, la Chambre de commerce, les notaires, les jetons municipaux, quelques sociétés et corporations.

Sous l'Ancien Régime, la qualité des exemplaires connus est à peu près la même que dans l'ensemble du royaume, avec en général l'effigie du souverain au droit. Ensuite, phénomène général, la qualité de la gravure et de la frappe décline pour aboutir aux frappes modernes de médiocre valeur artistique mais de grande valeur de témoignage.

Malgré toute notre application, il est certain qu'un lecteur attentif pourra noter quelques erreurs ou omissions. Les critiques seront accueillies avec reconnaissance et les erreurs rectifiées dans une publication ultérieure¹.

A la Bibliothèque Nationale, M. Pastoureau nous a aidé à consulter la série bordelaise, d'ailleurs assez pauvre. A la Chambre de commerce MM. Detours et Benquet nous ont accueillis avec une parfaite courtoisie, nous permettant d'examiner leur collection. Enfin, à la Bibliothèque municipale, M. Botineau, conservateur en chef, nous a ouvert le médailler municipal. L'amabilité de son assistante, M^{me} Robert, a facilité nos recherches.

A tous nous adressons nos bien vifs remerciements.

1. Sauf indications contraires, les légendes sont circulaires.
La lettre F fait référence à : FEUARDENT, *Jetons et Mereaux depuis Louis IX jusqu'à la fin du Consulat de Bonaparte*. Paris, 1904-1915, 3 vol., 1 vol. Pl.
La bibliographie est indiquée dans les notes.
Parfois des poinçons sont indiqués. Nous les avons relevés soit dans la collection Miller, soit dans nos propres collections, ce qui n'exclut pas la possibilité d'autres frappes ou re frappes.

CATALOGUE *

JETONS ANTÉRIEURS AU XVIII^e SIÈCLE

Jetons commémoratifs du mariage de Louis XIII et Anne d'Autriche à Bordeaux le 24 novembre 1615²

De nombreux jetons furent émis à l'occasion de cet événement. Bien que ne portant pas la lettre K de notre ancien atelier, plusieurs furent frappés à Bordeaux. Il est difficile d'en affirmer l'attribution avec certitude. Nous suivrons donc Évrard de Fayolle et La Tour³ en recopiant leurs descriptions.

1. * LVDO XIII. ET. ANNA. FR. ET. NAV. REX. ET. REGI.
Bustes conjugués à droite d'Anne d'Autriche et de Louis XIII lauré, cuirassé et une écharpe sur l'épaule ; ils portent tous les deux la fraise.
REV/AETERNAE. FOEDERA. PACIS
Louis XIII et Anne d'Autriche debout en costume royal et se donnant la main. Leurs mains sont tenues par une main céleste. A l'exergue : 1615
Argent. 28 mm (La Tour Pl. XV. fig. 3 - Fayolle 4).
2. * AETERNAE. FOEDERA. PACIS. 1615
Deux branches d'olivier passant chacune dans une couronne royale et formant elles-mêmes une troisième couronne.
Argent. 28 mm. La Tour. Pl. XV. fig. 4 - Fayolle 5 - F.12326.
3. LVDO XIII ET ANNA FR. ET NAV. REX ET REGI. K
Dans le champ, séparés de la légende par un cercle de grènetis, les bustes affrontés de Louis XIII et d'Anne d'Autriche. Le premier de profil à droite, couronné de laurier ; le deuxième de profil à gauche, habillé ; tous les deux portant la fraise. Un point entre les deux figures.
REV/AETERNAE + FOEDERA + PACIS + 1615 +
Dans le champ, séparées de la légende par un cercle de grènetis, deux branches d'olivier formant une couronne fermée et passant chacune au milieu d'une couronne royale placée symétriquement, l'une à droite et l'autre à gauche. Un point entre elles. Grènetis sur le bord des deux faces.
La lettre K qui se trouve entre le commencement et la fin de la légende est gravée en sens contraire par rapport aux autres lettres.
Or, argent. 28 mm. Fayolle 6.
- * 4. LVDO XIII. ET ANNA D. G. FR. ET. NAV. REX ET REG.
Dans le champ, séparés de la légende par un filet circulaire, les bustes affrontés de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, pareils à ceux du numéro précédent ; au-dessus de leurs têtes, le Saint-Esprit rayonnant ; un point entre les deux figures.

* N.B. : Les numéros précédés d'un astérisque sont reproduits sur les planches. Notre ambition était de reproduire toutes les pièces décrites mais les impératifs de l'édition ne le permettent pas. Puisqu'il fallait choisir nous avons délibérément sacrifié les jetons du XVIII^e déjà publiés pour favoriser les modernes pour la plupart inédits. Les dimensions exactes sont marquées dans le texte. Les clichés sont de Bernard Cougoul.

2. Voir : A. Evrard de Fayolle, *Gazette Numismatique*, 1902, qui reprend les différents Mémoires présentés à l'Académie de Bordeaux.

3. H. de La Tour, *Catalogue des Jetons français de la Bibliothèque Nationale*. 1^{er} volume. Rois et Reines.

REV/AETERNAE. FOEDERA. PACIS. 1615. K

Dans le champ, séparées de la légende par un filet circulaire des branches d'olivier et deux couronnes identiques à celles du revers du numéro précédent ; un point entre elles ; grènetis sur le bord des deux faces.

Or, argent. 26 mm. Coll. Lalanne. Fayolle 7.

5. Au numéro 12327 de son catalogue, Feuardent décrit un autre jeton avec la lettre K.

LVDO. XIII. D. G. FR. ET. NA. ANNA. AVSTR. HISPANI. Leurs bustes accolés et couronnés à droite, en costumes royaux.

REV/CARITAS. SPES. FIDES. Sur une banderole, au-dessous : NVNQVAM MARCESCENT. Deux cœurs réunis par la banderole. Au-dessus, deux branches sous la couronne royale. Au bas I (lis) A.

A l'exergue II (deux branches) K.

6. Le même en laiton.

Ormée

Le nom d'Ormée donné au mouvement populaire qui, à la fin de la Fronde, suivit le deuxième siège et la paix de Bordeaux, vient du lieu où se réunissaient les rebelles, dans une allée plantée d'ormes près de Sainte Eulalie, à l'intérieur des remparts.

Condé, nommé gouverneur de Guyenne, fut accueilli avec enthousiasme en 1651.

Mais ce mouvement est probablement antérieur à sa venue et il est vraisemblable qu'il était surtout mené par la petite et la moyenne bourgeoisie, dont le but était de participer activement aux affaires municipales en diminuant le rôle de la Jurade et du Parlement. L'Ormée avait un conseil politique de cinq cents membres, une chambre financière et un tribunal.

En 1652, les émeutes furent davantage le fait du peuple ouvrier, mais il ne semble pas que la fidélité au Roi fût jamais mise en cause. L'interprétation marxiste de Porchnev, dont les publications sur les soulèvements populaires font autorité, est un peu différente. Le Gouvernement désormais libre à Paris fait de nouveau le siège de Bordeaux et la paix fut conclue le 27 juillet 1653 avec amnistie sauf pour les principaux chefs. Dureteste fut toutefois le seul rebelle exécuté⁴.

- * 7. I. B. THODIAS. H. DVBOVRGDIEV. I. LARCEBAVT. P. ROBERT. I. VRIGNON.

IVRATS. Écusson aux armes de la ville de Bordeaux, timbré de la couronne comtale à neuf fleurons, placé entre deux palmes liées à leur extrémité inférieure et dont les feuilles sont toutes tournées en dehors.

REV/(Un cœur enflammé) NON (id) DEFICIET (Une branche d'ormeau et un cœur enflammé) — Dans le champ, séparés de la légende par un filet circulaire qui les entoure jusqu'à l'exergue, trois ormeaux chargés de feuilles, celui du milieu beaucoup plus haut et plus large que les deux autres ; sur le sol légèrement accidenté, quelques graminées. A l'exergue : 1653 ; grènetis sur le bord des deux faces. 27 mm. Argent, bronze. Coll. Lalanne. Fayolle 8.

- * 8. Droit semblable au précédent.

REV/SPES* ALTERA* — Dans le champ, séparé de la légende par un filet presque entièrement circulaire, un lys avec une grosse fleur terminale ouverte et un bouton de chaque côté ; les feuilles à peu près symétriques sont au nombre de quatre à droite et à gauche, la quatrième étant placée entre le bouton et la fleur du sommet ; sur le sol de petites herbes. A l'exergue, dont la plinthe va jusqu'au grènetis, la date : 1653 ; grènetis sur le bord des deux faces, mais bordé intérieurement du côté du revers par un filet circulaire.

27 mm. Argent. Coll. Lalanne. Fayolle 9

4. Ch. Higounet, *Histoire de Bordeaux*, V, pp. 340 ss. — B. Porchnev, *Les soulèvements populaires en France au XVII^e siècle*, (Ecole Pratique des Hautes Études, Paris, S.E.V.P.E.N. 1963, Édition condensée : Flammarion, Champs, 1972. — Sal. Al Westrich, *L'Ormée de Bordeaux. Une révolution pendant la Fronde*, Thèse, Cahiers de l'I.A.E.S., n° 3, 1973. — P. Fourche, *Les jetons dits de l'Ormée*, Bordeaux, Cadoret, 1903, (Actes de la Société Archéologique de Bordeaux). — Evrard de Fayolle, *Gaz. Num.* 1902.

- * 9. LVD. BORD. BORB. ALVMNO. GRATA. BVRDEGALA. 1653.

Écusson aux armes de Bourbon Condé, timbré de la couronne d'Altesse Royale, placé entre deux palmes semblables à celles des numéros précédents.

REV/QVO. PATRIS. ITER. — Dans le champ, trois aiglons volant vers le soleil rayonnant situé en haut et à droite. Le premier aiglon, plus grand, est au-dessus des deux autres. Au-dessous, le sol avec quelques herbes. A l'exergue : 1653. Grènetis sur les deux faces bordé intérieurement du côté du revers par un petit filet circulaire.

Argent. 27 mm. Coll. Lalanne. Fayolle 10.

Frappé pour la naissance du prince de Bourbon Condé.

- * 10. Droit semblable au numéro précédent.

REV/TRANQUILLVM*SPERARE IVBENT. 1653 — Dans le champ, entourée d'un filet circulaire, une vue de la ville de Bordeaux, à droite, en arc de cercle, baignée par la Garonne sur laquelle on voit trois petites barques, dont deux avec leur voile. Grènetis peu accentué sur les bords des deux faces.

Argent. 27 mm. Col. Lalanne. Fayolle 11. Frappé pour la naissance du prince de Bourbon Condé.

ADMINISTRATION MUNICIPALE⁵

Nous ne connaissons pas de jeton municipal antérieur au règne de Louis XV.

Louis XV

- * 11. LUD. XV. REX CHRISTIANISS.

Tête de Louis XV, de profil à droite, ceinte d'un bandeau, cheveux retombant en boucles sur la nuque, col nu, type très jeune.

Sur la tranche du cou : C R entrelacés (Joseph Charles Roëttiers)

REV MUNIFICENTIA URBIS BURDIG.

Écusson ovale aux armes de la ville de Bordeaux, surmonté de la couronne comtale à neuf fleurons, sur un cartouche à rinceaux flanqué et soutenu de deux palmes passées en sautoir. Grènetis. Argent. 30 mm.

Nous n'avons pas vu ce jeton décrit par Fayolle au n° 29. Peut-être s'agit-il d'une erreur de lecture pour : J C R

12. Même légende. Tête à droite avec bandeau et cheveux retombant sur la nuque. Signé JCR en lettres anglaises entrelacées.

REV/Semblable. Argent. 30 mm. F---

13. Même légende. Tête laurée à droite, cheveux noués sur la nuque. Type jeune. Signé : R. filius.

REV/Semblable. Argent. 30 mm. Col. Miller. Manque Fayolle.

- * 14. Même légende. Buste de Louis XV de profil à droite, tête nue, cuirassé, le grand cordon du Saint-Esprit passé en sautoir, cheveux très frisés noués sur la nuque avec un ruban et retombant sur l'épaule.

Sous le buste, légèrement à gauche : J C R entrelacés.

REV/Semblable. Argent. 30 mm. Fay. 30.

15. Même légende. Buste habillé à droite, cheveux tombant sur l'épaule. Signé : DU VIVIER.

Type plus âgé.

REV/Semblable. Grènetis. Argent. 30 mm. FAY. 31

16. Le même, non signé. FAY. 32

5. Evrard de Fayolle, « Médailles et Jetons municipaux de Bordeaux », *Gaz. Num.*, 1902.

17. Même légende. Buste lauré et cuirassé à droite avec le grand cordon du Saint-Esprit. Cheveux frisés sur les tempes noués sur la nuque et retombant en queue. Type jeune. Sous le bras : D.V. REV/Semblable. Argent. 30 mm. Fay. 33.
18. A peu près semblable au précédent. Pas de branche d'olivier sur la cuirasse. Buste plus haut. Signé : I.D.V au lieu de D. V. Argent. 30 mm. Fay. 34.
19. Même légende.
Buste de Louis XV de profil à droite, lauré, cuirassé, sans le cordon du Saint-Esprit, cheveux noués sur la nuque et retombant en une queue formée de plusieurs boucles. Type mûr. Sous le bras : M. (François Marteau)
Même revers. Grènetis sur les deux faces. Argent. 30 mm. Fay. 35.
20. Même légende. Tête à droite ceinte d'un bandeau, cheveux noués sur la nuque. Signé : F M. REV/Semblable. Grènetis sur les deux faces. Argent. 30 mm. Fay. 36.
- 20 a. Même légende. Tête à droite un peu plus grosse. Signé : F M. REV/Semblable. Grènetis sur les deux faces. Argent. 30 mm. Fay. 37.
21. Même légende. Buste de profil à droite, couronné de laurier, cheveux ne couvrant pas le derrière du cou, partie supérieure des vêtements visible. Signé : M. REV/Semblable. Grènetis sur les deux faces. Argent. 30 mm. Fay. 38.
22. Même légende. Tête de Louis XV de profil à droite, laurée, cheveux noués sur la nuque. Sur le côté de la tête, deux rouleaux de cheveux parallèles. Col nu, coupé plus obliquement que dans les numéros précédents. Au-dessous : B. DUVIV. (Benjamin Duvivier). REV/Semblable. Grènetis sur les deux faces. Or, argent, 30 mm. Fay. 39.
23. Même légende. Buste de profil à droite, lauré, habillé, cheveux frisés sur les tempes et retombant dans le dos. REV/Semblable. Grènetis sur les deux faces. Or, argent, 30 mm. Fay. 40.
24. Même légende. Tête de profil à droite, laurée, cheveux frisés sur les tempes et retombant sur la nuque. Col nu. Signé : DUVIV. REV/Semblable. Or, argent. 30 mm. Fay. 41.
25. Même légende. Tête de profil à gauche, couronnée de laurier, cheveux tombant en longues boucles derrière le cou. Tête plus petite, col nu, type plus âgé. Sur la tranche du cou : LORTHIOR. F (Pierre Lorthior). REV/Semblable. Grènetis sur les deux faces. Argent. 30 mm. Fay. 42.
Voir : F. 9179 avec l'orthographe : LORTIOR.

Statue de Louis XV⁶

- * 26. LUD. XV. D. FR. ET. NAY. REX.
Tête assez jeune, laurée, de profil à gauche, cheveux retombant sur la nuque, col nu. REV/OPTIMO PRINCIPI.
Statue équestre de Louis XV à gauche, sur un piédestal élevé.
A la base, un écusson aux armes de la ville de Bordeaux.
A l'exergue : MDCCXLIII. 25 mm. Fayolle 14.
Tous ces jetons sont en cuivre pur, doré ou argenté.
27. Même légende. Tête plus âgée et plus grosse que dans le numéro précédent, de profil à gauche, ceinte d'un bandeau ; col nu.
REV/Même légende. Piédestal plus large de la statue. Lettres de la légende plus petites. Exergue : MDCCXLIII. 24 mm. Fayolle 15.

6. Evrard de Fayolle, *Op. Cit.*, pp. 144 ss. — F. 9212-9214.

28. Même légende. Tête à gauche, ceinte d'un bandeau ; cou nu coupé horizontalement. Type très grossier.
REV/Piédestal moins large. MDCCXLIII. 24 mm. Fayolle 16.
29. Tête à gauche, bandeau, figure grosse, grands yeux, cheveux retombant sur la nuque. Les nœuds du bandeau sont plus larges.
REV/Semblable. MDCCXLIII de travers. 24 mm. Fayolle 17.
30. A peu près semblable. Même légende mais coupée par le type après le mot « ET ». REV/Semblable. Le millésime est horizontal. 24 mm. Fayolle 18.
31. Même légende. Tête de profil à gauche, bandeau, cheveux moins bouclés, tombant encore moins bas.
REV/Semblable. Lettres de la légende plus grandes. 24 mm. Fayolle 19.
32. Semblable. Point après LUD. Pas de point à la fin de la légende. Fayolle 21.
Il semble exister un assez grand nombre de variétés, de même que pour les jetons semblables de Louis XVI que nous retrouverons plus loin. Elles diffèrent surtout par la qualité du travail (on trouve des frappes de Nuremberg), la ponctuation des légendes, un piédestal plus ou moins large, des nuances dans la gravure de la tête.

Louis XVI

- * 33. LUD. XVI. REX CHRISTIANISS
Buste habillé à droite avec le grand cordon du Saint-Esprit en sautoir. Cheveux noués sur la nuque.
Signé : N. GATTEAUX sous la tranche du bras.
REV/Semblable au n° 11.
Jeton rond. 30 mm. Or, argent, bronze. Fay. 43 — F. 9180.
- * 34. Même légende. Tête de profil à droite, cheveux relevés sur le front, bouclés sur le côté, noués sur la nuque avec un ruban et retombant sur le cou. Tête et col nus. Signé : N. GATT.
REV/MUNIFICENTIA URBIS BURDIG.
Sur un cartouche flanqué à droite et à gauche d'une branche de chêne, un écusson ovale aux armes de la ville de Bordeaux, surmonté de la couronne comtale à neuf fleurons, entouré dans sa plus grande partie par deux cornes d'abondance, dont les pavillons dirigés en bas reposent, ainsi qu'un caducée sur une console. Masquant en partie les cannelures de la console, une guirlande de fleurs où dominent les roses. Au-dessous, à gauche : GATT.
Bordure ornée par deux filets, l'un formé de perles et de traits, l'autre simplement perlé. Entre les deux : petits motifs triangulaires intriqués (description de Fayolle).
Octogonal. Argent. 34 mm. Fay. 44.
35. Même légende. Type assez semblable au précédent. Cheveux noués sur la nuque. Signé : N. GAT.
Bordure simplement formée par un filet de perles et de traits.
REV/Semblable. Non signé.
Octogonal. Argent. 34 mm. Fay. 45. Voir : F. 9182.
36. Même légende. Buste nu à droite, cheveux tombant sur l'épaule, type plus âgé. Signé : GATTEAUX sur le bord inférieur du jeton, au milieu.
REV/Même légende. Les armes de la ville sont dans un écusson posé sur une console et entre deux branches d'olivier et de laurier. Il n'y a plus de cannelures et la guirlande est plus petite. Entre le fronton et la guirlande : GATTEAUX.
Octogonal. 32 mm. Frappe monnaie. Fay. 46. Voir : F. 9184.
37. Même avers, mais signé : N. GATTEAUX.
Même revers, mais frappe médaille.
Fayolle 48.
38. Semblable. Revers non signé. 34 mm. Fayolle 47.

39. A la vente Vinchon les 22 et 23 avril 1977 à Monte-Carlo figurait un jeton en or que nous n'avons pas vu.
Même légende et même revers que le n° 33, mais buste nu à droite, cheveux bouclés et noués retombant sur le col. Signé : GATTEAUX.
31 mm. 19,95 g (n° 234 de la vente).

Jetons avec la statue équestre au revers

Ces jetons, dont il existe une très grande variété, sont à peu près semblables à ceux que nous avons décrits pour Louis XV à partir du numéro 26. Ils sont également en cuivre pur, doré ou argenté et en général de facture très médiocre⁷.

40. LUD. XVI. D. G. FR/ET NAV. REX.
Buste nu à gauche, les cheveux tombant dans le dos et noués à hauteur de la nuque.
Au-dessous : REICH.
REV/Statue équestre à droite sur un haut piédestal. En bas, écusson dont les armes sont imitées de celles de Bordeaux.
Exergue : MDCCXLIII. En creux, dans le champ à gauche, un monogramme composé de deux lettres O E, à droite : C
Légende : OPTIMO PRINCIPI
La date de 1744 doit être lue : 1774 (voir La Tour n° 2249 et Fayolle 24). Laiton. 24 mm.
41. Même légende, même type. Statue vers la gauche. 24 mm. Fayolle 25.
43. Même légende. Buste nu à gauche. D'après Fayolle le profil se rapproche de celui du Grand Frédéric.
REV/Semblable. 24 mm. Fayolle 26.
43. LUD. XVI/D/G. FR. ET. NAV. REX.
Buste à gauche, cheveux noués sur la nuque, tombant sur le dos. Cordon et croix du Saint Esprit. Sur la tranche du bras : REICH. Au-dessous +
REV/Semblable. Fayolle 27. F. 9215.
44. Tête très barbare à droite. Même légende.
REV/Semblable. Statue à gauche. Manquent les jambes du roi. 24 mm. Fayolle 28 — F. 9215b.
45. Autre coin aussi barbare. Chevelure différente. F. 9215c.
46. Même légende et buste drapé du n° 43. Signé : R.
REV/Semblable. Exergue : MDCCCLXXVI. F. 9216.
47. Même légende avec NA. REX. Buste d'un travail assez grossier.
REV/Semblable. Même date. F. 9216b.
48. Même légende avec NAV. RE. Buste avec cinq boutons à l'habit.
Même date. F. 9217.
49. Même légende et même buste sans boutons à l'habit. Signé : R.
REV/Semblable. Exergue 1788 — F. 9217a.
50. Semblable avec NA. REX. Sans signature. Même date. F. 9218.
51. Même légende. Buste à gauche.
REV/Base différente des supports de chaque côté de la statue. 1790 — F. 9219.
52. Même légende. Buste drapé à droite.
REV/Semblable. Sans date. A l'exergue : R — F. 9220.

7. Pour les frappes de Nuremberg, voir : Jean Darquenne, « Un artisan de la médaille : Johan Christian Reich », *Bulletin du Club Français de la Médaille*, n° 70-71, 1^{er} trimestre 1981, pp. 144-147.

53. Même légende. Buste drapé à droite. Travail plus grossier.
REV/Statue à droite. Exergue : I.C. REICH. F. 9220a.
54. LUD XVI. D. G./FR. NA. REX. Buste drapé à gauche, cheveux noués sur la nuque. Cordon et croix du Saint-Esprit.
REV/Statue à gauche. Devant le piédestal un parapet sur lequel est adossé l'écu dont les armes ne sont pas celles de Bordeaux.
22 mm. Exergue : 1791 — F...
55. LUD. XVI. D. G./FR. N. REX. Même buste à gauche.
Même revers. 1792 — F. 9221.
56. LUD. XVI. D. G./FR. ET. NAV. REX. Tête nue à droite.
REV/Semblable. Statue plus petite. Sans date. Signé : R — F. 9221b.
57. LOUIS XVI. ROI. DES FRANSOIS. Tête nue à gauche.
REV/Semblable. Exergue : IETTON. F. 9222.
58. Même légende et même tête avec FRANSAIS. Au-dessous : IETTON
REV/Semblable. F. 9222a.
D'après Feuardent ces deux jetons doivent être de 1792.
59. LUD. XVI. REX. GAL. DEFUNCTVS.
REV/Semblable. Signé : R — F. 9223.

Charles X

- * 60. CAROLUS X FRANCIAE REX
Tête à gauche, cheveux ramenés en désordre sur le front et les tempes. Légers favoris. Tête et col nus. Signé : BARRE.
REV/CONSEIL MUNICIPAL DE LA VILLE DE BORDEAUX
Les armes de la ville surmontées d'une couronne murale à quatre tours. Dans une banderole, la devise LILIA SOLA REGUNT LUNAM UNDAS CASTRA LEONEM.
Exergue : 1828 entre deux fleurs de lys.
Signé, à gauche : CAQUE — à droite : FECIT
Octogonal. Argent. 34 mm. Fayolle 49. Frappe médaille.

SOCIÉTÉS SAVANTES

Académie de peinture

- * 61. LUD. XVI. REX CHRISTIANISS
Tête à droite, cheveux retombant sur la nuque. Signé : GATT.
REV/ELLE MÉDITE ET EXÉCUTE
Le Génie de la Peinture assis à gauche. Signé : GAT
Exergue : en quatre lignes : ACADÉMIE DE PEINTURE SCULPT/ARCHITECTURE CIVILE ET/NAVALE DE BORDEAUX/1780
Jeton rond, tranche cannelée. 30 mm. Argent, cuivre. F. 9201-9202.
62. A l'avvers, le revers du précédent.
REV/PER. HANC PROSUNT. OMNIBUS ARTES
Vaisseau allant à droite.
Exergue : ACADÉMIE ROYALE DE MARINE. 1778. Signé : DUV
Jeton hybride, refraappe. F. 9203.

Société des sciences et des arts

63. UTILE DULCI
Ruche entourée de fleurs avec son essaim..
REV/ACADEMIA/REGIA/SCIENTIARUM/ET ARTIUM/BURDIGALENSIS
Au-dessous : deux palmes. Tranche cannelée. 30 mm. Argent. F. 9204.
- * 64. Le même, mais : SOCIETAS/SCIENTIARUM/ET/ARTIUM/BURDIGALENSIS/AN VI (1798) Argent. 30 mm.
65. Variété avec une ruche plus étroite et stylisée et à droite une barrière et des branches d'arbres. On trouve tous ces jetons en frappe monnaie et en frappe médaille (Refrappes ?)

Académie des sciences, lettres, et arts

- * 66. Tête de Montesquieu à gauche.
Dessous : 1864. A gauche : A. BESCHER, à droite : A. BORREL.
REV/ACADEM. SCIENT. LITTER. ET ART. BURDIGAL.
Au centre, dans un cercle perlé et sous un croissant :
CRESCAM ET LUCEBO
Octogonal. 34 mm. Argent. Poinçon : abeille. Frappe médaille.
67. HEN. JAC. NOMPAR. DE. CAUMONT. D. DE. LA. FORCE. PAR. FRAN. PROT.
Ses armes aux trois léopards sous la couronne ducale et le manteau de duc et pair.
REV/CRESCAM ET LUCEBO
Croissant. Cornes vers le haut.
Exergue : BURD. ACAD NUMISMA
Jeton rond, tranche cannelée, bronze. 30 mm. B. N. — F. 9235.

JETONS MÉDICAUX ET PHARMACEUTIQUES⁸

Jetons du collège de chirurgie

- * 68. UT PROSIT AD SALUTEM.
L'amphithéâtre de la Société de Chirurgie représenté par un monument à un étage surmonté de combles avec deux épis, à plusieurs côtés dont trois apparents ; à l'étage supérieur une fenêtre sur chaque façade ; les fenêtres du rez-de-chaussée sont remplacées par des panneaux ; devant la porte, située au centre de l'édifice et où l'on accède par un perron formé de trois degrés demi-circulaires, se trouvent deux personnages ; en bas du champ à gauche, parallèlement à la plinthe : A. LAVAU F. — à droite : A. BORDX.
A l'exergue, une inscription en trois lignes :
AMPHIT. CHIR. SOCIETATIS/CHIR. BURD. SUMPT/CONDITUM. 1753
REV/Dans le champ, une inscription en huit lignes, les deux premières séparées des autres par un trait allant jusqu'au grènetis :
REGNANTE/LUDOVICO XV/AUXILIIS. D. D./DE LAMARTINIERE/EQUITIS/
CONSILIARII/ET PRIMARI/REGIS CHIRURGI/1753. Grènetis sur le bord des deux faces (description de Fayolle).
Jeton rond argent. 30 mm. Fayolle 1 (exemplaire en cuivre à la B. N.)
69. Même droit.
REV/Inscription en neuf lignes : REGNANTE/LUDOVICO XV/AUXILII D. D.

8. A. Evrard de Fayolle, « Monographie des jetons médicaux bordelais », *Gazette Numismatique*, V. 1891.
— Georges Dilleman, *Jetons et médailles pharmaceutiques*, Paris, Éditions de la Porte Verte, 1977.

DE/LAMARTINIERE/EQUITIS/CONSILIARII &/PRIMARI/REGIS CHIRURGI/1758.
Grènetis.

Jeton rond, argent, 30 mm. Fayolle 2.

- * 70. JUNCTOS AUGUSTA TUENTUR LILIA.
Saint Côme et saint Damien debout sur un sol de sable, et se détachant sur un fond d'azur semé de fleurs de lys ; le tout dans un cartouche ovale, soutenu de deux branches de laurier passées en sautoir et entouré, dans sa partie supérieure, d'une guirlande.
Au-dessous : A. LAVAU — F A BORX. Grènetis sur les deux faces.
REV/Semblable au droit des n^{os} 68 et 69.
Jeton rond, argent, 28 mm. Fayolle 3 (description de Fayolle).
71. LUD. XV. REX. CHRISTIANISS
Tête de Louis XV, âgé, à droite, ceinte d'un bandeau, col nu, cheveux non noués sur la nuque.
Signé : f m
REV/Semblable au droit des n^{os} 68 et 69.
Grènetis sur les deux faces. Rond. 30 mm. Fayolle 4.
72. LUDOV. XVI. REX CHRISTIANISS.
Buste de Louis XVI, habillé, à droite avec le grand cordon de l'ordre du Saint-Esprit, cheveux noués sur la nuque.
REV/Semblable au droit des n^{os} 68 et 69
Jeton rond. 29 mm. Argent. Fayolle 5 — F. 9196
D'après Evrard de Fayolle, ces cinq jetons ont été aussi frappés en or. (Pièces justificatives pp. 388 seq.)
73. AUGUSTIS. TUTUM. EST. LILIIS.
Monument indéterminé surmonté d'une coupole et d'une lanterne.
REV/Semblable au n^o 68. Argent, étain. F. 9197-9198⁹.
74. ET VIGIL ET PRUDENS. Coq à droite, la patte levée.
Devant : un serpent dressé.
REV/Semblable.
Frappé sous la Révolution. Argent. F. 9200.

Société de médecine(*)

75. Sans légende. Buste d'Hippocrate à droite. Signé : BRENET.
REV/Dans le champ, inscription en trois lignes : SOCIÉTÉ/DE MÉDECINE/DE BORDEAUX. Au-dessus, une étoile ; au-dessous, deux branches de laurier en sautoir. Grènetis sur les deux faces.
Jeton rond. 27 mm. Argent, bronze, Fayolle 6.
76. MENTE MANU QUE *
Buste de Minerve casquée à gauche. Signé : DUPRE.
REV/Semblable.
Exemplaire en étain. 27 mm de la collection de Fayolle.
Fayolle 6 bis.
- * 77. Tête d'Hippocrate à gauche. Au-dessus et à droite : E. FAROCHON. SCULP. 1853.
REV/SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE BORDEAUX * 6 JUIN 1798 *
Un serpent au-dessus d'une coupe entre une guirlande de chêne et d'olivier.
Octogonal. 34 mm. Fayolle 7 — AR — CU.

(*) Lors d'une séance à la Société de médecine le 4 octobre 1946, le Professeur Mauriac fit une communication sur « L'École de Médecine de Bordeaux de 1815 à 1830 ». Faisant allusion au manque de zèle de certains professeurs, il notait : « Pour encourager leur assiduité, l'École fit frapper, le 22 mai 1817, des jetons d'argent de la valeur de deux francs, portant d'un côté l'effigie du roi et de l'autre côté une couronne au centre de laquelle se trouvait assez de place pour y faire graver une inscription ». Ces jetons ont dû exister puisqu'il ajoute : « C'en fut assez pour assurer aux Conseils une assistance convenable » (*Journal de Médecine de Bordeaux*, février 1947). Malgré toutes nos recherches, nous n'en avons vu aucun exemplaire.

9. Voir : R. Lacronique, *Gaz. Num.*, 1902. pp. 289-290.

- * 78. HÔPITAL SAINT ANDRÉ
Légende semi-circulaire : CHEF DE SERVICE MÉDICAL
Buste d'Hippocrate à droite. Signé : J. B. J. CONSTANT
REV/HÔPITAL DE S^t ANDRÉ
Façade et chapelle de l'Hôpital. Exergue : BORDEAUX
Octogonal. Argent. 34 mm. Fayolle 8.
79. CONSEIL D'HYGIÈNE
NAPOLÉON III EMPEREUR. Tête nue à gauche. Signé : DESBOEUF F.
REV/CONSEIL D'HYGIÈNE PUBLIQUE ET DE SALUBRITÉ *
Dans le champ, en quatre lignes : DU/DÉPARTEMENT/DE/LA GIRONDE.
Au-dessous, en petits caractères : CONSTANT DE BORDEAUX.
Rond, argent, 36 mm. Fayolle 10.

Jetons des pharmaciens

- * 80. PHARMACOPOL. BURDIGALENS. ORDO.
Un palmier autour duquel s'enroulent deux serpents. Sur le sol trois plantes médicinales de chaque côté du palmier.
REV/Un laboratoire. Appareil à distiller et cornue entre deux colonnes.
Rond, argent. 28 mm. Fayolle 11. DIL. 23.
81. Variété. Même type.
PHARMACOPOL. BURDIGALENS ORDO. 1782
23 mm. Fayolle 12.
82. JETON DE LA SOCIÉTÉ.
Écusson aux armes de Bordeaux surmonté d'une couronne murale à quatre tours posé sur une barque et accosté d'un caducée, un globe terrestre et des attributs commerciaux. Signé : A. GERBIER
REV/SOCIÉTÉ DE PHARMACIE DE BORDEAUX *
Dans le champ, en quatre lignes : FONDÉE EN 1834/RECONNUE D'UTILITÉ/PUBLIQUE/EN 1879.
Jeton rond, 30 mm. Fayolle 13. DIL. 25.

JUSTICE

Procureurs de la sénéchaussée

- * 83. LUDOVICUS XVI REX CHRISTIANISS
Buste habillé à droite, cheveux noués sur la nuque. Signé : DUVIV
REV/La Justice assise à droite tenant balance et glaive.
Exergue : PROCUREURS DE LA /SÉNÉCHAUSSEE. DE/BORDEAUX. Signé : D. V
Rond, argent. 30 mm.

Tribunal civil

- * 84. LOUIS PHILIPPE I ROI DES FRANÇAIS
Tête laurée à gauche. Signé : DEPAULIS
REV/TRIBUNAL CIVIL DE BORDEAUX.
Dans le champ : CHAMBRE/DES AVOUÉS/1839 — Exergue : J B J
CONSTANT/BORDEAUX.
Octogonal. Argent. 32 mm.

84. (a). TRIBUNAL CIVIL DE BORDEAUX

Balance, livre de Loi, main de Justice posés sur une console.
Exergue U. SOGUEL/ BORDEAUX
REV/ CHAMBRE DES AVOUES. Cercle perlé. Champ uni.
Octogonal, argent. 32 mm. Poinçon : main.

* 85. MON REGNE EST CELUI DES LOIS.

La Justice ailée aux yeux bandés marchant à droite, un glaive dans la main gauche, une balance dans la droite.
REV/ Semblable au n° 84.
Octogonal. Argent. 32 mm. Poinçon : main.

Conseil de prudhommes

* 86. CONSEIL DE PRUD'HOMMES. BORDEAUX

Armes de la Ville entre deux palmes de chêne et de vigne.
REV/ EQUITE CONCILIATION.
La Justice assise à droite sur les Tables de la Loi et tenant une balance de la main gauche.
Signé : C.T.
Rond. Argent. 30 mm. Frappe médaille. Poinçon : abeille.

Chambre des huissiers

87. Serpent, miroir, lampe antique et balance devant le code de Procédure ouvert.
Exergue : Signé : ROGAT.
REV/ CHAMBRE/ DES HUISSIERS/ DE L'ARRONDISSEMENT/ DE BORDEAUX, entre deux palmes.
Octogonal. 35 mm. Poinçon : abeille (Médailleur Municipal).

Notaires¹⁰

* 88. LUD. XV. REX CHRISTIANISS

Buste lauré et cuirassé à droite. Cordon du Saint-Esprit. Cheveux noués sur la nuque. Signé : D.V.
REV/ LEO ANIMALIB^s NOTAE NOSTRAE HOMINIB^s LEG. IMPON^t.
Lion marchant à gauche, patte avant droite et queue levées.
Exergue : CONSEILLERS DU ROY/ NOT^{res} A BORDEAUX/ 1756. Signé I D V.
Jeton rond, argent, tr. cannelée. 30 mm. LER. 53.

Variantes indiquées par Lerouge :

- cuirasse sans laurier bordée de fleurs de lys,
- cuirasse ornée d'une branche de laurier sans baies,
- cuirasse ornée d'une branche de laurier avec baies,
- cuirasse sans branche de laurier ni fleur de lys.
- exemplaire en cuivre,
- exemplaire en cuivre signé : B. DUVIV,
- épreuve en étain du revers.

89. Même légende. Tête à droite avec bandeau et cheveux noués retombant sur la nuque. Signé : f
m REV/Semblable. Tr. cannelée. Argent. 30 mm. LER. 54.

10. M.E. et J. Lerouge : *Jetons et documents numismatiques du Notariat français*. Édité par l'Institut International d'Histoire du Notariat, Paris, 1977.

90. LUD. XVI. REX CHRISTIANISS
Buste habillé de Louis XVI à droite avec le grand cordon du Saint-Esprit, cheveux noués et retombant sur la nuque. Signé : B. DUVIV.
REV/ Semblable avec la même date.
Rond, tr. cannelée, 30 mm. Argent, cuivre. LER 55 et 55 a.
- * 91. NAPOLEON EMPEREUR. Tête laurée à droite. Signé sous la tranche du cou : TIOLIER F.
REV/ LEX EST QUODCUMQUE NOTAMUS
La Justice assise de profil à gauche. Sur son siège, la balance. Elle tient dans la main droite le miroir de la prudence avec le serpent enroulé et des papiers dans la main gauche. Devant elle sur une table, lampe antique, écritoire et papiers. Signé : TIOLIER.
Exergue : NOTAIRES ARRONDE/ DE BORDEAUX/ GIRONDE.
Octogonal. 33 mm. Argent, cuivre. LER. 56 et 56 a.
- * 92. LOUIS XVIII ROI DE FRANCE
Buste drapé de Louis XVIII à gauche. Longs cheveux retombant sur la nuque.
Signé N. TIOLIER. Exergue : 1814.
REV/ Semblable au précédent. Octogonal. 33 mm. Argent, cuivre. LER. 57 et 57 a.
93. LOUIS PHILIPPE I ROI DES FRANÇAIS.
Tête à gauche. Signé : N. TIOLIER.
REV/ Semblable au précédent. Octogonal. 33 mm. Argent. LER. 58.
- * 94. LEX EST QUODCUMQUE NOTAMUS.
Type semblable au revers du n° 91 mais avec deux mains étreintes à l'exergue. Signé : Tiolier derrière le siège de la Justice.
REV/ En cinq lignes : NOTAIRES/ DE/ L'ARRONDISSEMENT/ DE/ BORDEAUX dans une couronne de deux branches de laurier attachées par un ruban.
Octogonal. 33 mm. Argent, cuivre. LER. 59 et 59 c.
Variantes signalées par Lerouge :
— Lettres de l'inscription plus petites au revers - 59 a.
— Le même sans point après NOTAMUS - 59 b.
— Épreuve de l'avvers en étain - 59 d.

CHAMBRE DE COMMERCE¹¹

95. JETON DE LOUIS XIV
LUDOVICUS MAGNUS REX — Tête avec grande perruque de profil à droite.
Signé : T.B. (accolés) (Thomas Bernard).
REV/ QUO NON HAC DUCE.
Partie arrière d'une galère sur une mer légèrement agitée. Sur la dunette, une boussole.
Exergue : IX VIRI BURDIGALENSES/ COMMERCII REGUNDIS/ 1706.
Rond. Strié. 31 mm. Argent, cuivre. Fay 3.
- * 95 a. Le même, mais figure plus grande, différence dans l'arrangement des cheveux. (Fay. Suppl. 29).

Jetons de Louis XV

- * 96. LUD XV. REX CHRISTIANISS — Tête à droite, ceinte d'un bandeau, col nu signé : f m (en minuscules).
REV/ Semblable au précédent. Daté de 1750. Arg. 29 mm. Fay. 4.
- 96 a. Semblable. Tête légèrement plus petite. Caractères de la signature plus petits. 28 mm.

11. Evrard de Fayolle, *Histoire numismatique de la Chambre de Commerce de Bordeaux (1705-1898)*, Bordeaux. Gounouilhou, 1900, V, Pl. 249 pp.

97. Buste drapé à droite, couronné de laurier. Signé : C N R filius.
REV/ Semblable. Rond. 29 mm. Arg. Fay 5.
98. Même légende. Buste à droite couronné de laurier. Signé : M en majuscule italique.
REV/ Semblable. Rond. 30 mm. Arg. Fay 6.
99. Même légende. Buste cuirassé et lauré. Signé : F.M. (minuscules italiques).
REV/ Semblable. Rond. 30 mm. Fay. suppl. 30 (indique 28 mm).
100. Même légende. Tête à droite couronnée de laurier, col nu.
Signé : R. FILIUS.
REV/ Semblable. 30 mm. Arg. Fay. 7.
101. Même légende. Buste cuirassé à droite, couronné de laurier, grand cordon du Saint Esprit en sautoir, cheveux frisés sur la nuque.
Signé : D.V.
REV/ Semblable. 30 mm. Arg. Fay. 8.
102. Même légende. Tête à droite, couronnée de laurier, col nu et haut.
Signé : B. DUVIV.
REV/ Semblable. 30 mm. Arg. Fay. 9.

Jetons de Louis XVI

- * 103. LUD. XVI. REX CHISTIANISS
Buste habillé à droite, portant le grand cordon du Saint-Esprit, cheveux relevés sur le front, noués sur la nuque et retombant en queue.
Signé : N. GATTEAUX.
REV/ Semblable aux précédents avec la même date.
Rond. 30 mm. Argent, cuivre (Médailleur Municipal) Fay. 10.
A noter que le droit est celui de la série municipale.
- * 104. Même légende. Buste drapé à droite, tête nue, cheveux relevés sur le front et retombant librement sur le cou. Signé : GATTEAUX
REV/ QUO NON HAC DUCE
Poupe d'une galère. Sur la dunette une boussole. L'arrière est orné d'une tête de Neptune. A droite et au loin, un navire.
A gauche, sur le flanc de la galère : GAT.
Exergue : en quatre lignes, IX VIRI BURDIGALENSES/ COMMERCII/ REGUNDIS/ 1784.
Bordure ornée de rais de cœur. Octogonal. 34 mm. Arg. Fay. 11.
105. Le même, épreuve en étain.
106. Même légende. Tête à droite, col nu. Différence dans la disposition des boucles, cheveux relevés sur le front et retombant librement sur le cou. Signé : GATTEAUX.
Le premier coin de droite ayant été brisé en 1786, ce nouveau coin fut gravé en 1787.
Le REV/ reste semblable. Octogonal. 34 mm. Arg. Fay. 12.
- 106 a. Dans son supplément à l'Histoire de la Chambre de Commerce, Fayolle décrit au n° 31 une variété ne différant des précédentes que par une légende presque circulaire non coupée par le type.

Consulat

- * 107. CURIA AT COMITIA COMMERC. BURDIGAL.
Une femme personnifiant la République, assise à gauche sur un bloc de marbre carré, décoré d'une ancre, et tenant un globe dans la main droite. Dans le fond, un quai avec ses bornes d'amarrage et des navires sur une mer calme.

Exergue : en deux lignes, COMMERCIIUM/ RENASCENS.

Signé, obliquement à droite : TIOLIER. F.

REV/ LIBERTATIS ET CONS. AUSPICIIS.

Dans le champ, en deux lignes : RESPUBLICA/ GALLICA dans une couronne de deux branches d'olivier. En bas, un faisceau et un caducée ailé passés en sautoir sur lesquels se dresse un coq.

Octogonal. 34 mm. Arg. Fay. 13.

Napoléon

108. NAPOLEON EMPEREUR.

Tête laurée à droite. Signé : TIOLIER F. (Avers du n° 91).

REV/ Semblable au droit du précédent.

Octogonal. 32 mm. Fay. 14 AR.

* 109. NAPOLEON EMPEREUR DES FRANCAIS ET ROI D'ITALIE

Tête laurée à droite, un des rubans de la couronne tombant sur l'épaule.

Signé : GATTEAUX.

REV/ QUO NON HAC DUCE

Déesse personnifiant le Commerce de profil à gauche, assise sur la proue d'un navire à l'antique, un caducée ailé à la main gauche, une boussole à la main droite. Sur l'un des ballots de marchandise en petites lettres : GATT.

Exergue, en trois lignes : MUNIFICENCE DU COMMERCE/ DE BORDEAUX/ 1807.

Octogonal. 31 mm. Fay. 15 AR.

Louis XVIII

* 110. LOUIS XVIII ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

Tête à droite, cheveux relevés sur le front et noués sur la nuque.

Signé : DEPAULIS F.

Au bord inférieur du jeton : DE PUYMAURIN D.

REV/ QUO NON HAC DUCE.

Poupe d'une galère LOUIS XIV sur une mer légèrement agitée. Sur la dunette, une boussole.

Exergue, en trois lignes : XV VIRI BURDIGALENSES/ COMMERCIIS REGENDIS/ 1821.

Jeton rond. 35 mm. Arg. Fay. 16.

Charles X

111. CHARLES X ROI DE FRANCE

Tête à gauche, cheveux ramenés sur le front, légers favoris, col nu.

Signé en oblique : BARRE.

REV/ QUO NON HAC DUCE.

Poupe d'une galère Louis XIV ornée à l'arrière d'une tête de lion. Sur la dunette, une boussole. Le tout sur une mer légèrement agitée.

Exergue, en trois lignes : XV VIRI BURDIGALENSES/ COMMERCIIS REGENDIS/ 1825.

Octogonal. 34 mm. Argent. Fay. 18.

* 112. CAROLUS X FRANCIAE REX

Tête de profil à gauche assez semblable à celle du droit précédent.

Signé : BARRE.

REV/ Semblable au précédent mais daté de 1826.

112 a. Le même 1827.

113. Même type mais le millésime est de 1828 et le revers porte la signature de E. DUBOIS, horizontalement au bord inférieur du jeton. FAY. 20.

A noter que pour tous ces revers de Charles X la crosse de l'acrostole¹² qui était toujours sous le U de la légende se trouve en dehors de la légende après le E de DUCE.

Louis Philippe

* 114. LOUIS PHILIPPE I. ROI DES FRANÇAIS.

Tête à gauche, cheveux légèrement bouclés, favoris, col nu. Signé : BARRE.

REV/ Semblable avec le millésime erroné de 1828.

115. Même avers/ REV/ Même type que les deux précédents. Millésime de 1834 et signature de E. DUBOIS. La crosse de l'acrostole se trouve entre HAC et DUCE — Octogonal. 34 mm. Arg. Fay. 21.

Deuxième République

* 116. COMMERCE INDUSTRIE.

Mercure assis à gauche sur un ballot de marchandise, le pied droit posé sur une corne d'abondance et tenant de la main droite un caducée, appuie le bras gauche sur un aviron. Signé à droite à l'exergue : DOMARD F.

REV/ Semblable au n° 115 — Octogonal. 34 mm. Arg. Fay. 22.

Napoléon III

* 117. NAPOLEON III EMPEREUR.

Tête à gauche, non couronnée, moustache et impériale, cheveux lisses, col nu.

Signé : CAQUE F.

REV/ QUO NON HAC DUCE.

Même type que pour les précédents mais inscription en deux lignes :

XV VIRI BURDIGALENSES/ COMMERCIIS REGENDIS sans millésime. Signé : A. DUBOIS.

Octogonal. 34 mm. Or, arg. Fay. 23.

Désormais la crosse de l'acrostole reste entre HAC et DUCE.

118. Le même avec le revers de 1834 (Col. Dugros) signalé par Fayolle dans son « supplément » au n° 32.

Troisième République

119. Semblable au n° 116 mais ne porte pas le millésime de 1834.

L'initiale du graveur est A au lieu de E. DUBOIS.

Octogonal. 34 mm. Or, arg. Fay. 25. Utilisé jusqu'en 1881.

120. Droit semblable au n° 116 — REV/ Semblable au précédent.

Exergue : En deux lignes, XVIII VIRI BURDIGALENSES/ COMMERCIIS REGENDIS.

Signé : A. DUBOIS. Octogonal. 34 mm. Or, argent. Fay. 27.

121. Droit semblable au n° 116.

REV/ Semblable mais : XXI VIRI BURDIGALENSES...

Octogonal. 34 mm. Argent. Poinçon : corne d'abondance.

12. C'est par analogie avec l'acrostole antique que nous utilisons ce mot. En fait personne n'a pu nous dire le nom exact de cet ornement à la poupe de la galère. Nous pensons qu'il s'agit d'une fantaisie du graveur. M^{me} Marjolaine Matikhine, Conservateur au Musée de la Marine, nous a confirmé ce point de vue. Nous la remercions bien vivement.

- * 121 a. CHAMBRE DE COMMERCE DE BORDEAUX.
Deux déesses marines nues, entrelacées. A gauche un angelot tient un caducée de la main gauche ; à droite, un autre présente des grappes de raisin. Au-dessous, écusson octogonal avec le type du revers à la galère de la Chambre de Commerce, daté de 1705, sur une branche d'olivier.
REV/ 1906. Vue des quais devant la Chambre de Commerce. Signé, en bas et à gauche : J. JOINDY.
Exergue : XXIV VIRI/ BURDIGALENSES/ COMMERCIIS REGENDIS.
Rond. 38 mm. Argent, bronze.
122. CHAMBRE DE COMMERCE DE BORDEAUX.
Une femme assise à gauche sur un bloc de marbre carré, décoré d'une ancre et tenant un globe dans la main droite. Au fond, un quai avec ses bornes d'amarrage et des navires sur une mer calme.
Exergue : 1939.
REV/ QUO NON HAC DUCE.
Proue d'une galère ornée d'une tête de lion. Sur la dunette, une boussole.
Exergue : En deux lignes, XXIV VIRI BURDIGALENSES/ COMMERCIIS REGENDIS.
Signé : A. DUBOIS.
123. Semblable au n° 121 a. Daté de 1943. Br.
124. Reprise du modèle octogonal avec le même type en 1946, mais : XXX VIRI...
Frappes millésimées en 1946, 1949, 1954, 1955, 1959, 1962, 1965 et 1967.
125. Frappes sans millésime en 1957, 1960, 1966, 1967, 1971, 1973 et 1976. Le millésime est gravé à la demande.
- * 126. Les trois croissants de Bordeaux.
Inscription en six lignes : CHAMBRE DE/ COMMERCE/ ET/ D'INDUSTRIE/ DE BORDEAUX/ 1978.
REV/ QUO NON HAC DUCE.
Poupe de galère stylisée devant une boussole verticale.
Octogonal sur pointes. Argent, vermeil. 36 mm.
Au moment de photographier l'exemplaire de ce jeton aimablement prêté par la Chambre de Commerce, nous avons remarqué un détail qui nous avait échappé lors du premier examen un peu rapide. A savoir : dans le champ à gauche sous la deuxième vaguelette un signe difficilement identifiable et qui pourrait être un cercle multilobé ou une feuille stylisée.
Poinçon : Corne d'abondance I *.
127. Le même en or mais réduit à 27 mm.
Ce jeton dessiné par un groupe d'élèves de l'École des Beaux-Arts n'est pas signé.

N.B. Chaque émission comporte des exemplaires en or et vermeil.

COMMERCE

Courtiers royaux

- * 128. LUD. XV. REX CHRISTIANISS.
Buste cuirassé à droite. Type jeune.
REV/ COURTIER ROYAUX DE BORDEAUX.
Vaisseau trois mâts allant à droite. Exergue : 1768.
Jeton rond, strié. 28 mm. Arg.
129. Le même, signé : JCR.
130. Même légende. Tête laurée à droite. Signé : R. FIL.
REV/ Semblable. Arg. 30 mm.

131. LUDOV. XVI. REX CHRISTIANISS.
Buste habillé à droite, cheveux noués sur la nuque.
REV/ Semblable. Strié. Arg. 28 mm.
- * 132. COURTIER DE COMMERCE DE LA VILLE DE BORDEAUX. 1833.
Armes de la Ville surmontées d'une couronne murale à quatre tours entre deux palmes de vigne et de blé.
REV/ DICTA FERANT ET FOEDERA FIRMENT.
Mercure debout à gauche devant le port. Exergue : CAQUE F. — GAT. IN.
Octogonal. Argent, bronze argenté. 30 mm.
Plusieurs refractions. Poinçons avec lampe antique, abeille, corne d'abondance.
- * 133. COMPAGNIE DES AGENTS DE CHANGE DE BORDEAUX. 1835.
Écusson entre deux palmes de vigne et de blé.
REV/ CREDIT PUBLIC COMMERCIAL ET INDUSTRIEL.
Vue de la Bourse avec au fond les colonnes rostrales.
Argent, bronze. Octogonal. 37 mm.
- * 134. COMPAGNIE DU PONT DE BORDEAUX. LOUIS XVIII.
LUDOVICO DEC. OCT. REGE.
Tête à gauche, cheveux noués sur la nuque.
Exergue : BURD. 1819. Signé sur la tranche du cou : E. DUBOIS. F.
REV/ ALTER AB ALTERO.
Mercure et Hercule devant le pont. A gauche, en oblique : E. DU. F.
Exergue, en deux lignes : LOI DU 10 AVRIL 1818/ COMP^E DU PONT DE BORDEAUX.
Octogonal. 32 mm. Argent.
135. Variété. Signé : de PUYMAURIN DI — E. DUBOIS F.
136. Variété avec date en pan coupé.
137. Variété avec au revers en six lignes : COMPAGNIE/ DU/ PONT DE BORDEAUX/ LOI DU 10 AVRIL/ 1818/ ADMINISTRATION.
- * 138. BANQUE DE BORDEAUX.
Caducée entre deux cornes d'abondance, le tout dans une couronne d'une palme et d'une branche de chêne attachées par un ruban.
REV/ BANQUE DE BORDEAUX FONDÉE EN 1819.
La façade du monument. Signé : J.B.J. CONSTANT A BORDEAUX.
Octogonal. 32 mm. Argent, bronze. Poinçon : main indicatrice.
139. COMPTOIR D'ESCOMPTE (1859).
CONSILIO GERENTIBVS
Femme drapée assise à droite, tenant un caducée ; derrière elle, à droite, locomotive et ruche.
Exergue : armes de Bordeaux avec une couronne tourelée entre deux palmes. Signé : BORREL. 1859.
REV/ AES UNUM STERILE SOCIATUM FERAX.
Au centre, dans une couronne de perles, en cinq lignes : COMPTOIR/ D'ESCOMPTE/ DE/ BORDEAUX/ 1858.
Octogonal, cuivre. Nony 42¹³.
- * 140. CAISSE D'ÉPARGNE.
La façade du monument. Signé : STERN F.
Sur le fronton, en très petites lettres : CAISSE D'ÉPARGNE.
REV/ En six lignes : CAISSE/ D'ÉPARGNE/ DE/ BORDEAUX/ FONDÉE EN/ 1819 dans une couronne de deux branches de chêne et de blé attachées par un ruban.
Octogonal, Argent, cuivre. Fayolle 65. Poinçon : abeille.

13. Paul Gauvin, *Jetons et médailles des Compagnies d'Assurances*, Paris, 1907. — R. Forton et D. Nony, « Bordeaux sous le second Empire. Un chapitre d'histoire métallique », *Bulletin et Mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux*. LXVII, 1973, pp. 87-98. — D. Nony, Suite du précédent article, *Bulletin...*, LXX., 1978, pp. 261-262.

Compagnies d'assurances¹³.

- * 140 a. LUD. XV. REX CHRISTIANISS
Tête laurée à droite, cheveux tombant sur la nuque. Signé : R. filius.
REV/ Vaisseau allant à droite. Exergue : CHAMBRE D'ASSURANCE/ DE BORDEAUX/
1755. Grènetis. 29 mm. Tr. cannelée. Arg. (Coll. Dugros).
- * 141. LA DORDOGNE C^{ie} ANONYME D'ASSURANCES MARITIMES. BORDEAUX.
Écusson aux armes de Périgueux¹⁴ sur une ancre, une rame et une voile repliée, surmonté d'une couronne murale.
REV/ Deux trois-mâts allant à droite, le second doté d'une cheminée.
Exergue : 1856.
Octogonal. Arg. 36 mm. Gauvin 43/ Nony 25. Poinçon : main indicatrice.
- * 142. LLOYD BORDELAIS.
Dans le champ en quatre lignes sous une étoile rayonnante :
COMPAGNIE/ D'ASSURANCES/ MARITIMES/ 1853.
REV/ La Ville de Bordeaux personnifiée par une femme assise de face sur un ballot de marchandise portant les initiales D.F. près duquel se trouvent une ancre et d'autres objets ; elle tient le caducée de la main gauche, le bras droit est étendu vers la mer. A l'horizon un phare et un voilier allant à droite. Exergue : A. CHEVALIER F.
Rond, arg. 36 mm (Description Nony 26 - Gauvin 48 bis).
143. COMPAGNIE ANONYME D'ASSURANCES MARITIMES (BORDEAUX).
Dans le champ : L'ALLIANCE MARITIME — Deux mains qui s'étreignent — 3 mars 1854.
REV/ Vaisseau allant à gauche. Exergue : J.B.J. CONSTANT. BORDEAUX.
Argent, cuivre rond. 35 mm (Médailleur Municipal).
- * 144. COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES DE BORDEAUX. 16 AOÛT 1859.
Écusson aux armes de Bordeaux posé sur un cartouche et surmonté d'une couronne tourelée.
REV/ STABUNT ME CUSTODE — Trois-mâts allant à gauche.
Exergue : ALBERT BARRE. Rond, argent, 35 mm. Nony 27 — Gauvin 40.
- * 145. ASSURANCE MARITIME/ PRETS A LA GROSSE.
Au centre : COMPAGNIE BORDELAISE/ 22 FEVRIER/ 1843.
REV/ Trois-mâts allant à gauche sur grosse mer. Étoile.
Exergue : E. DUBOIS — Octogonal. 32 mm. Arg. Poinçon : main indicatrice.
- * 146. L'AMPHITRITE/ C^{ie} ANONYME D'ASSURANCES MARITIMES.
Au centre, entre deux palmes : DECRET/ DU 15 AVRIL/ 1861.
REV/ Femme étendue sur un cheval marin et tenant un trident.
Octogonal. 32 mm. Bronze.
- * 147. L'AQUITAINE SOCIETE ANONYME D'ASSURANCES MARITIMES BORDEAUX.
Dans le champ : Armes de la Ville brochant sur deux ancres.
REV/ Voilier allant à gauche. Exergue : 1847. LASAGNE F.
Rond. 32 mm. Argent, bronze.

14. Les armes de Périgueux sont généralement représentées par les deux tours. Pour ce jeton, il faut lire : Aux 1 et 4, de gueules, à deux tours couvertes et girouettées, jointes par un entremur donjoné et crénelé, avec porte à la herse abaissée, le tout maçonné de sable posé sur une champagne de sinople ; entre les deux tours, au-dessus du donjon, une fleur de lys d'or, *qui est de Périgueux* : aux 2 et 3 d'or, à l'aigle antique de sable au vol abaissé, *qui est de la Cité*. Voir : Henri Tausin, *Les devises des villes de France*, Paris, Campbell, 1914.

- * 148. LA GARONNE.
La Garonne sous la forme d'une femme nue, au bas du corps drapé, allongée à droite sur des roseaux, tenant un gouvernail, tête à gauche, étendant la main droite vers un voilier allant à droite. A l'arrière-plan, à gauche, ancre, ballot et tonneaux posés sur un quai.
Exergue : COMPIE D'ASSURANCES/ MARITIMES. Au-dessous : DEPAULIS F.
REV/ Entre deux grands roseaux tenus en couronne par un ruban :
DECRET/ IMPERIAL DU/ 24 MAI/ 1864.
Octogonal. Arg. 36 mm. Nony 29 — Gauvin 44.
149. LA GARONNE.
Sous un soleil rayonnant une femme à moitié allongée et appuyée sur une urne devant la mer où navigue une barque.
Exergue : ancre, caducée et serpent. V F à gauche — J.B à droite.
REV/ LA/ GARONNE/ COMPIE ANONYME : D'ASSURANCES/ MARITIMES/ BORDEAUX.
Octogonal. Arg. 34 mm. Poinçon : main indicatrice.
- * 150. LA GIRONDE SOCIETE ANONYME D'ASSURANCES MARITIMES.
Armes de la Ville surmontées de la couronne comtale entre deux palmes de vigne et de blé.
Exergue : BORDEAUX.
REV/ Voilier passant à droite devant le phare de Cordouan — 1844.
Octogonal, argent. 32 mm. Poinçon : abeille.
151. ORDONNANCE DU ROI DU 21 SEPTEMBRE
Trois-mâts allant à gauche. Exergue 1838 — GIRAULT F.
REV/ LA GIRONDE/ SOCIETE/ ANONYME/ D'ASSURANCES/ MARITIMES/ BORDEAUX entre des épis de blé.
Octogonal, argent, 28 mm. Poinçon : proue de navire (Médailleur Municipal).
- * 152. ASSUREURS MARITIMES.
Femme assise dans une barque à voile allant à droite sur des flots houleux. Dans le champ : en haut, à gauche, une étoile ; en bas, à droite, nuage et foudre ; à gauche : F. ROGAT.
REV/ COMITE/ DES/ ASSUREURS MARITIMES/ DE BORDEAUX.
Pampre et raisin. 1^{er} JUILLET 1849.
Jeton (ou médaille ?) rond, argent. 33 mm. Poinçon : main indicatrice. (Médailleur Municipal).
- * 153. MORALITE SECURITE ECONOMIE.
Une balance devant une gerbe de blé avec une ancre comme support.
Exergue : motif floral.
REV/ + ASSURANCES MUTUELLES CONTRE L'INCENDIE + / A BORDEAUX.
Dans le champ : LA SAUVEGARDE/ ORDCE RLE DU 17 MAI/ 1842.
Octogonal. Argent. 32 mm. Poinçon : abeille.
- * 154. GUIENNE MARITIME SOCIETE ANONYME D'ACES M^{mes} BORDEAUX.
Écusson aux armes de Bordeaux surmonté d'une couronne comtale et encadré de deux roseaux sur lesquels s'enroule la devise LILIA/ SOLA/ REGUNT/ LUNAM et LEONEM/ CASTRA/ UNDAS.
REV/ Bateau à vapeur et à trois mâts allant à gauche.
Légende circulaire : VOS INDUSTRIA ME SECURITAS.
Exergue : 22 JUIN 1863. Au-dessous : DECOURCELLE F.
Polygonal à seize pans. Arg. 36 mm. Nony 28 — Gauvin 48. Poinçon : abeille.
- * 155. La Ville de Bordeaux assise à droite sur des ballots de marchandise, la main droite tendue vers la mer où l'on voit deux vaisseaux, avec le caducée dans la main gauche, accoudée sur un écusson où sont les trois croissants de Bordeaux. En arrière-plan : barriques et ancre. Exergue : E. LEMOINE GR.
REV/ L'UNION BORDELAISE/ 1872/ deux mains étreintes — COMPIE D'ASSURANCES/ MARITIMES.
Exergue : deux dauphins aux queues entrecroisées.
Octogonal. Argent. 35 mm. Poinçon : abeille.

- * 156. LA MERIDIONALE SOCIETE ANONYME D'ASSURANCES MARITIMES BORDEAUX
Écusson aux armes de Bordeaux sur deux ancres posées en sautoir et sommé d'une couronne tourrelée.
REV/ Trois-mâts allant à gauche sur une mer agitée. Au-dessus, une étoile. Exergue : 1870 et signature : E. PALOT.
Rond, argent. 36 mm. Poinçon : abeille. Nony 30 — Gauvin 49.

DIVERS

- * 157. MARCHE GENERAL AUX BESTIAUX DE BORDEAUX.
Armes de la Ville surmontées d'une couronne comtale entre deux guirlandes de vigne et de blé. Exergue : J.B.J. CONSTANT. BORDEAUX.
REV/ PRIVILEGE CONCEDE POUR 40 ANS. JOUISSANCE DU 1^{er} JANVIER 1857.
Au centre, dans un cercle perlé : CONSEIL DE SURVEILLANCE.
Octogonal. Argent. 32 mm. Nony 49. Poinçon : main indicatrice.
- * 158. HIRONDELLES BORDELAISES STEAMERS DE LA GARONNE.
Au centre, dans un cercle, hirondelle volant à droite au-dessus des flots. Exergue : BESSAIGNET.
REV/ SOCIETE EN COMMANDITE — FONDÉE LE 1^{er} OCTOBRE 1866.
Dans un cercle, bateau à vapeur allant à droite.
Octogonal. Argent. 37 mm. Nony 52. Poinçon : abeille.
- * 159. JETON DES DEBARDEURS.
RÉPUBLIQUE FRANÇOISE. Un caducée dans une couronne de laurier. Dessous : une étoile.
REV/ Sur une berge deux hommes roulent des fûts devant un entrepôt. Sur l'autre rive des arbres et un château ; au fond, des voiliers. Le tout dans un ovale. En haut : BORDEAUX.
Rond. 28 mm. Bronze.
- * 160. LOGE ANGLAISE.
L. . . ANGLAISE N° 204 FONDÉE EN 1732 O. . . DE BORDEAUX.
Armoiries soutenues de deux branches d'olivier avec attributs maçonniques et surmontées d'une écharpe et d'une étoile irradiée.
G dans l'étoile. Signé : STERN.F.
REV/ CHARITE UNION SAGESSE.
Triangle avec fil à plomb irradié. Bronze. 26 mm. Poinçon : abeille.
161. Variété : heaume sur les armoiries. Lion au-dessous. Pâs d'écharpe.
STERN. PARIS.
Bronze. 26 mm. Poinçon : proue de navire.
162. Le même, argent. Poinçon : abeille.
- * 163. BORDEAUX CLUB.
Armes de la Ville surmontées d'une couronne tourrelée/ 25 FEVRIER 1869 soutenues d'une branche de laurier et de chêne attachées à leur extrémité inférieure.
REV/ + BORDEAUX-CLUB +
50 COURS DU CHAPEAU ROUGE.
Rond. Métal blanc. 35 mm.
- * 164. STEEPLE-CHASE.
NEW CLUB DE BORDEAUX. 24 OCTOBRE 1851.
Armes de la Ville surmontées d'une couronne tourrelée entre deux croissants dont les cornes sont tournées vers l'extérieur.
REV/ SOCIETE DE STEEPLE-CHASES : 28 FEVRIER 1857.
N C entrelacés entre deux étoiles rayonnantes et deux croissants.
Dans le champ, en bas à gauche : MASSONET, à droite : EDITEUR.
Rond, métal blanc. 35 mm.

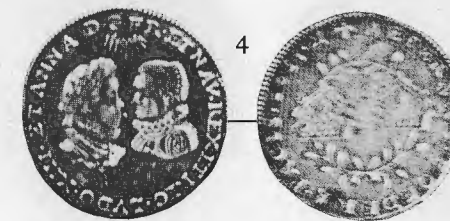
- * 165. COMPAGNIE D'EXPLOITON DES LANDES DE BORDEAUX.
Dans le champ irradié, armes et devise des La Rochefoucauld (C'EST MON PLAISIR).
En cimier, Mélusine ou Sirène à deux queues en train de se coiffer et sortant d'une cuve.
Signé à l'exergue : CAQUE.
REV/ LOI DU 1^{er} JUIN 1834.
Dans le champ : CONSEILS entouré d'une branche de pin et de chêne attachées à leur extrémité. Le nœud est terminé par une « pigne ».
Octogonal. Argent. 35 mm. Poinçon : lampe antique.

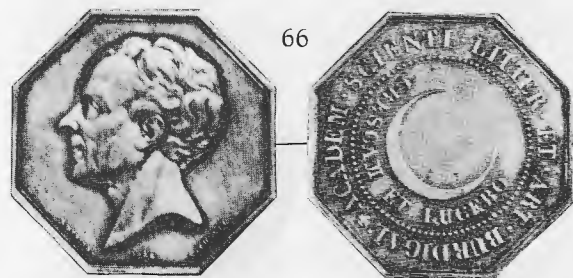
INDEX

Académie de Peinture, 61-62.	Hirondelles bordelaises, 158.
Académie des Sciences, Lettres et Arts, 66-67.	Huissiers, 87.
Agents de change, 133.	Lloyd bordelais, 142.
Amphitrite, 146.	Loge anglaise, 160-162.
L'Aquitaine, 147.	Marché aux bestiaux, 157.
Assurances, 140 a.	Mariage de Louis XIII, 1-6.
Assurances Maritimes, 143-145.	Médecine, 68-79.
Assureurs Maritimes, 152.	La Méridionale, 156.
Avoués. Voir : Tribunal civil.	Municipalité - Jurade, 11-60.
Banque de Bordeaux, 138.	Notaires, 88-94.
Bordeaux Club, 163.	Ormée, 7-10.
Caisse d'Epargne, 140.	Pharmacie, 80-82.
Chambre de commerce, 95-127.	Pont de Bordeaux, 134-137.
Compagnie d'Exploitation des Landes, 165.	Procureurs, 83.
Comptoir d'Escompte, 139.	Prud'hommes, 86.
Courtiers de commerce, 132.	La Sauvegarde, 153.
Courtiers royaux, 128-131.	Société Sciences et Arts, 63-65.
Débardeurs, 159.	Statue de Louis XV, 26-32.
La Dordogne, 141.	Statue de Louis XVI, 40-59.
La Garonne, 148-149.	Steeple Chase, 164.
La Gironde, 150-151.	Tribunal civil, 84-85.
Guienne maritime, 154.	Union bordelaise, 155.

POINÇONS

LAMPE ANTIQUE : 1832-1841.
C ET ANCRE : 1841-1842.
PROUE DE NAVIRE : 1842-1845.
MAIN INDICATRICE : 1845-1860.
ABEILLE : 1860-1879.
CORNE D'ABONDANCE : 1880...







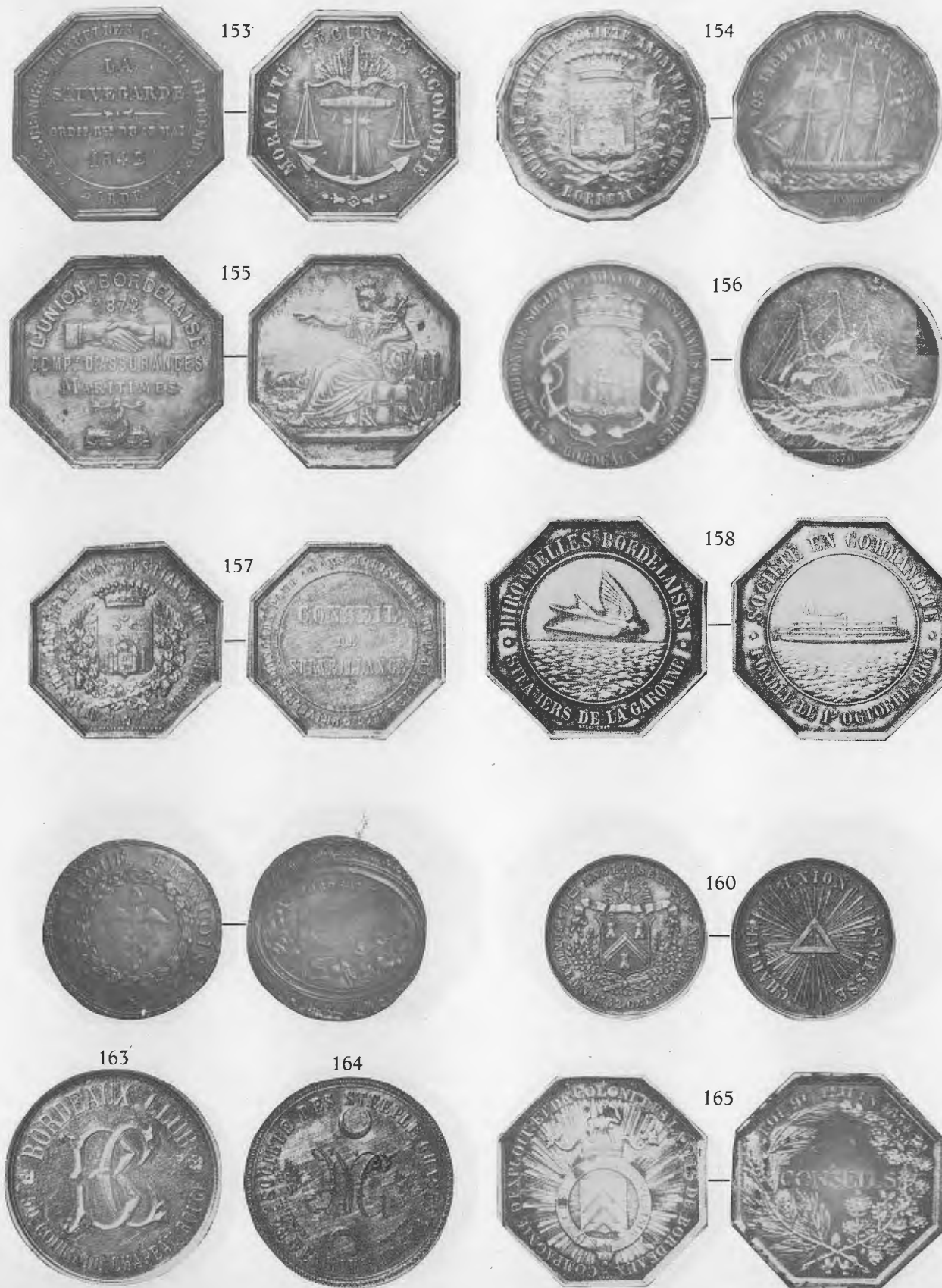


TABLE DES MATIÈRES

Société Archéologique de Bordeaux

<i>Activités et manifestations de la Société Archéologique</i>	5
Comptes rendus des assemblées générales	9
J.-M. MORMONE. - Découverte d'un petit temple gallo-romain, (<i>fanum</i>) à Lamothe-Biganos (Gironde)	17
J. GARDELLES. - Disparition des châteaux du Moyen Age et du XVI ^e siècle en Bordelais et en Bazadais	27
P. RÉGALDO-SAINT-BLANCARD. - Poteries de Sadirac et de l'Entre-Deux-Mers. Première esquisse d'une synthèse archéologique	33
P. COUDROY DE LILLE. - L'architecte Gassiot Delerm et le Bazadais	49
J. ROUSSOT-LARROQUE et J.-M. MORMONE. - Objets du Bronze girondin de la collection Percot	53
Ch. LASSERRE et R. DURU. - L'amphithéâtre de chirurgie de Saint-Cosme de la rue de Lalande	61
Général P. BISTAUDEAU. - La citadelle de Bourg-sur-Gironde (1590-1664)	79
J.-C. HUGUET. - Les fouilles de l'église de Saint-Germain-du-Puch	85
J. LIEBEL. - La mode des fourrures à Bordeaux au temps de la Restauration	95

Groupe « Jules-Delpit »

<i>Comptes rendus des séances du Groupe</i>	103
D.-Y. COURTOIS. - La forêt du Cypressac	113
E. GLOTIN. - Pierre Kauzac, maître serrurier à Bordeaux au XVIII ^e siècle	115
E. GLOTIN. - Les Dumaine, maîtres serruriers à Bordeaux aux XVII ^e et XVIII ^e siècles	119
D ^r CASTÉRA. - Lavis inédits du peintre Thiberge	123
Ph. MAFFRE. - La construction de la nouvelle demeure du bourgeois de Bel-Air à Saint-Morillon (1791-1793)	129
E. MITTON. - Le quartier des « Grands Hommes », une réalisation d'urbanisme à Bordeaux, à l'époque révolutionnaire	135
R. BERCÉ. - Une exécution à Bordeaux en 1793	143
M.-F. LACQUE-LABARTHE. - Mgr de Béthune, archevêque de Bordeaux, instigateur d'un tournant artistique à Bordeaux dans les années 1670-1680	145
J. VALETTE. - Documents relatifs à la reconstruction de l'église de Margueron en 1692	155
E. COUTUREAU. - Les lotissements de la Pépinière aux Chartrons. Spéculation foncière et urbanisme à Bordeaux à la fin du XVIII ^e siècle	163
P. RÉGALDO-SAINT-BLANCARD. - Potiers et raffineurs. Note sur les rapports entre les raffineurs de sucre et les potiers sadiracais	171

Cercle « Bertrand-Andrieu »

<i>Procès-verbaux des séances du Cercle</i>	177
J. COUGOUL et J. DUGROS. - Les jetons de Bordeaux du mariage de Louis XIII à nos jours ...	197
Jetons antérieurs au XVIII ^e siècle	199
Administration municipale	201
Sociétés savantes	205
Jetons médicaux et pharmaceutiques	206
Justice	208
Chambre de commerce	210
Commerce	214
Divers	218

☐ Conformément à la tradition, la Société Archéologique de Bordeaux ne prend sous sa responsabilité ni les opinions émises, ni les analyses et synthèses développées par les auteurs des Mémoires insérés dans le Bulletin.

☐ Elle interdit toute reproduction totale ou partielle de documents, sans son autorisation écrite.

Nouvelle adresse de la Société Archéologique de Bordeaux

Hôtel des Sociétés Savantes
1, place Bardineau
33000 Bordeaux
C.C.P. n° 306-80 - Bordeaux

Revue de la Société Française de Neurologie

1982
N° 1
1982

Le directeur de la publication : Professeur P. ROUDIÉ.

Biscaye-Conseil Imprimeur, 22, rue du Peugue, 33000 Bordeaux
2050. Dépôt légal 4^e trimestre 1982.

Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux

Les Sociétaires reçoivent le bulletin : il leur est demandé de prévenir le secrétariat de tout changement d'adresse les concernant.
Toute personne étrangère à la Société, notamment toute personne morale, collectivité, association ou société, peut souscrire un abonnement.

Cotisation annuelle : 95 F (à partir de 1983)

Les cotisations doivent être réglées avant la fin du premier trimestre, par chèque bancaire ou postal au compte de la Société Archéologique de Bordeaux.
(C.C.P. BORDEAUX 306 805)

Cession de bulletins isolés ou de publications de la société (sauf épuisement) :

Bulletins récents (depuis 1960)	80 F
Bulletins entre 1923 et 1960	50 F
Bulletins anciens	60 F
J. P. TRABUT-CUSSAC, <i>Livre des hommages d'Aquitaine</i>	60 F
D ^r MASFRAND, <i>Pair non pair</i>	60 F
J. A. BRUTAILS, <i>Les vieilles églises de la Gironde</i>	(épuisé)
A. NICOLAÏ, <i>Histoire des faïenceries de Bordeaux au XIX^e siècle</i>	500 F
J. A. BRUTAILS, <i>Album</i>	(épuisé)

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

1, place Bardineau, 33000 Bordeaux
Reconnue d'Utilité Publique en 1915

Président d'honneur :

M. le Professeur MARCADÉ.

Bureau de Société :

Président : M. le Professeur ROUDIÉ.

Vice-présidents : M. BENUSIGLIO, D^r LACOSTE-LAGRANGE

Secrétaire générale : M^{me} LAFOND-GRELLETY

Secrétaire adjoint : M. DUPUCH

Trésorier : M. RÉGALDO-SAINT-BLANCARD

Conseil d'administration :

Outre les membres du bureau :

M^{lle} ESPAGNET, M^{me} LACQUE-LABARTHE, M^{me} MULLER, Pr. GARDELLES, MM. COUDROY DE LILLE, RÈCHE, AVISSEAU, AVEILLÉ, VIVEZ.

Bibliothécaires : MM. CROCHET, ROUMIEUX.

Commissaires aux journées et excursions :

M^{mes} MOLAS, LAFOND-GRELLETY, M^{lle} ESPAGNET.

Permanence : mardi et jeudi après-midi.

Séances mensuelles : le premier dimanche de chaque mois (10 h), au siège de la Société (sauf en juillet, août, septembre).

Groupe « Bertrand-Andrieu » (numismatique) :
le troisième dimanche à 10 h au siège.

Groupe « Jules-Delpit » (étude d'archives) :
le quatrième samedi à 17 h, au siège.